
3 1761 00691693 6

PANTHÉON NATIONAL.

LA

BELGIQUE MONUMENTALE,

HISTORIQUE ET PITTORESQUE.

BRUXELLES. — Imprimerie de Delevingne et Callewaert.

Panthéon national.

LA
BELGIQUE MONUMENTALE,

HISTORIQUE ET PITTORESQUE,

PAR

MM. H. G. MOKE, VICTOR JOLY, EUGÈNE GENS, THÉODORE JUSTE,
FERDINAND CARRON, CHARLES HEN, G.-G.-G.-G., FÉLIX STAPPAERTS, E. GAUSSOIN,
LE MAJOR RENARD, FÉLIX BOGAERTS, E. ROBIN ET ANDRÉ VAN HASSELT.

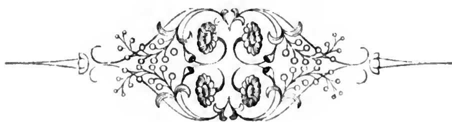
OUVRAGE SUIVI

D'UN COUP D'OEIL SUR L'ÉTAT ACTUEL

DES ARTS, DES SCIENCES ET DE LA LITTÉRATURE EN BELGIQUE,

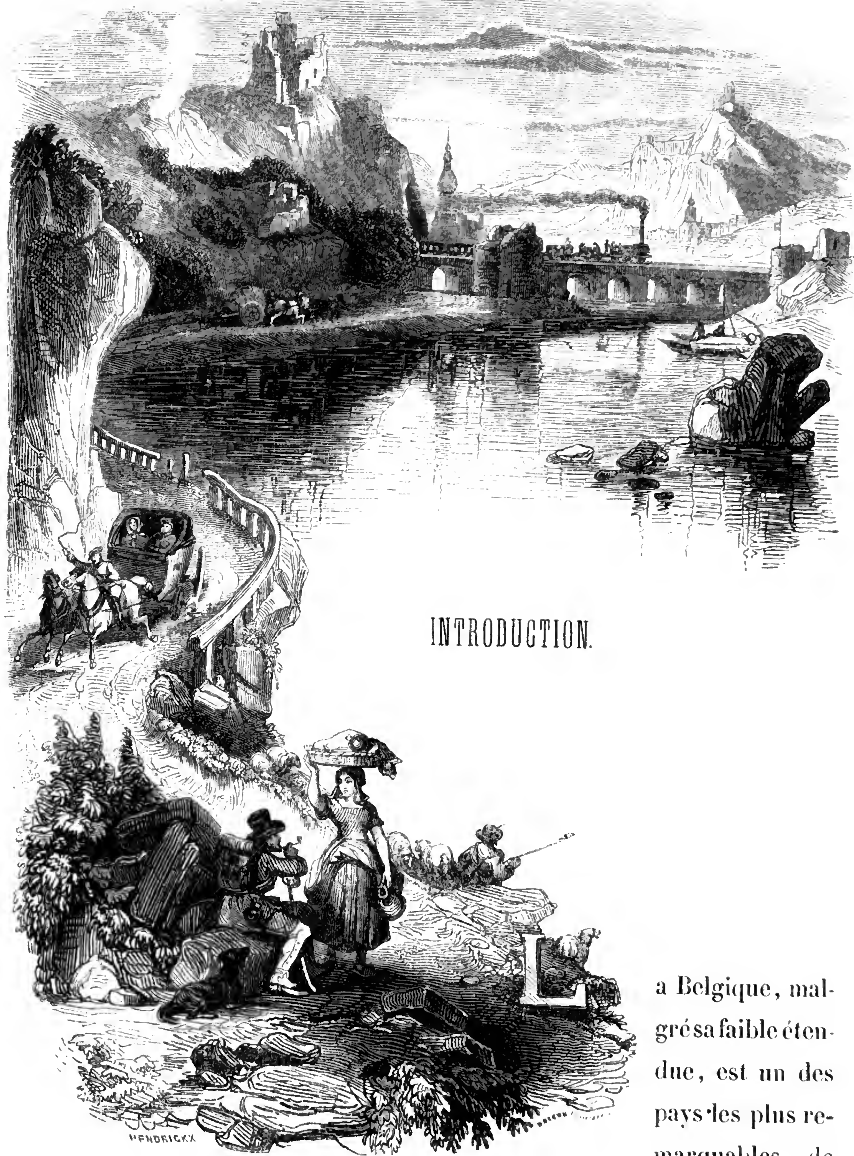
PAR A. BARON.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.
A. JAMAR ET CH. HEN, ÉDITEURS.

1844



INTRODUCTION.

La Belgique, malgré sa faible étendue, est un des pays les plus remarquables de l'Europe, soit que l'on considère la contrée elle-même, féconde en ressources, riche en hommes et en cités, portant sur tous les points de sa surface les marques glorieuses du travail et de l'industrie; soit que l'on s'attache aux édifices qui la couvrent, aux œuvres d'art qu'elle a produites, ou à ces grands souvenirs d'héroïsme et de liberté qui ennoblis-

sent son histoire. Le contraste même qu'offrent entre elles ses différentes provinces, les unes semblables à un immense jardin, tandis que d'autres présentent l'aspect d'un pays de montagnes; la diversité des sites tantôt riants, tantôt sauvages qui se succèdent aux yeux du voyageur dans l'espace étroit qui sépare la Flandre de l'Ardenne; le caractère distinct des populations et des industries : tout contribue à augmenter l'intérêt qu'inspirent l'aspect du pays et l'examen de ses monuments.

Une vaste plaine qui s'étend des bords de la Lys et de l'Escaut jusqu'au bassin de la Meuse, forme la partie septentrionale du royaume. La fécondité de cette plaine est devenue célèbre; mais elle semble moins due à la nature qu'à la main de l'homme. En effet, les Flandres, qui sont le plus généralement admirées, ne renferment qu'un petit nombre de cantons dont la fertilité soit naturelle. Ce sont les riches pâturages qui s'étendent au bord des rivières, et les terres fortes que l'on rencontre le long de la côte. Partout ailleurs le sol est ordinairement léger et sablonneux, souvent même tout à fait aride. Mais une race d'hommes sobres, persévérants et courageux au travail, s'est opiniâtrée à lutter contre ce terrain d'abord ingrat. Elle en a fait la conquête, moins avec la charrue qu'avec la bêche, et par petites parcelles à la fois. C'est en réunissant les ressources de l'industrie à celles de l'agriculture que cette population laborieuse a pu s'étendre et se multiplier à la surface des cantons d'abord les plus stériles. Le modeste labeur des fileuses de laine et de lin nourrissait les femmes et les enfants, tandis que les bras les plus robustes remuaient profondément cette terre qu'il fallait contraindre à produire. Ainsi se sont couvertes par degrés de chaumières et de hameaux les parties de la contrée qui n'offraient que des déserts il y a mille ans, et dont quelques-unes, comme le pays de Waes, sont citées aujourd'hui pour leur opulence. De là aussi l'extrême division des champs et le rapprochement des habitations. Ce sont d'humbles maisonnettes et des fermes de grandeur médiocre; mais le soin que l'on apporte à les entretenir leur donne un aspect riant. Le nombre des villages étonne l'étranger qui voit se dresser

au-dessus de chaque bouquet d'arbres la flèche d'une église. Plusieurs de ces villages égalent en étendue, en population et en richesse les villes des pays voisins : tous portent l'empreinte de l'aisance que l'esprit de travail, d'ordre et d'application a répandue parmi la classe agricole. Aussi rapporte-t-on qu'en parcourant ce beau pays, un souverain dont les armées venaient de traverser l'Europe (l'empereur Alexandre) s'écria avec enthousiasme : *Ce ne sont pas là des campagnes, mais un jardin!*

D'espace en espace de grandes cités s'élèvent au milieu de ces belles campagnes et peut-être aucune autre contrée n'en réunit-elle un nombre aussi considérable dans un cercle aussi étroit. Bruges, Ostende, Ypres, Courtrai, Gand, Alost, Bruxelles, Louvain, Malines, Anvers, se succèdent à une distance moyenne de cinq lieues; dans les intervalles se trouvent encore réparties des villes qui passeraient ailleurs pour importantes, et qui offrent au commerce intérieur des marchés opulents. Tels sont Thielt [1], Poperinghe [2], Roulers [3], Saint-Nicolas [4], Lokeren [5], Renaix [6], Lierre [7], Termonde, Audenarde, Grammont et Menin [8]. Non-seulement toutes ces villes communiquent entre elles par de belles et larges chaussées, qui ouvrent en même temps un débouché facile aux divers produits de l'agriculture, mais encore les rivières dont la nature a sillonné cette plaine et les nombreux canaux qu'y a creusés la main de l'homme, rendent l'intérieur même du pays accessible à la navigation. Souvent on peut découvrir à la fois, et pour ainsi dire embrasser du même coup d'œil, les lourds chariots du roulier ou du cultivateur suivant avec lenteur les routes pavées, de petits navires dressant leurs mâts et déployant leurs voiles à la surface des rivières et des canaux, et de grands convois de

[1] 12,000 habitants, y compris la population de la banlieue (comme pour les villes suivantes). — [2] 10,000 habitants. — [3] 10,000 habitants. — [4] 18,000 habitants. — [5] 16,000 habitants. — [6] 12,000 habitants. — [7] 15,000 habitants. — [8] Ces quatre dernières villes renferment de six à huit mille habitants *intra muros*.

voitures glissant avec une merveilleuse rapidité sur les longues lignes du chemin de fer. Ce spectacle semble animer l'aspect calme et paisible de cette vaste plaine toujours unie et toujours verdoyante. Quelquefois aussi l'aspect imposant des vieilles cités dont les monuments se dessinent à l'horizon, donne au paysage de la grandeur et de la majesté.

Mais quand on s'avance jusqu'à l'extrémité orientale de la contrée, le sol, qui devient tout à fait aride, cesse d'offrir des traces de culture. Une partie de la province d'Anvers et du Limbourg ne présente aux regards que de vastes bruyères, tantôt nues, tantôt hérissées de bois. C'est une scène triste et morne, qu'assombrit la verdure noire des sapins. L'homme n'a pas encore triomphé là des obstacles que lui opposait la nature, et la belle et vigoureuse race qui habite ces plaines de sable n'a pu fertiliser jusqu'ici que quelques points épars. Cependant l'observateur croit souvent distinguer en les parcourant divers signes d'une transformation prochaine : ici, des plantations nouvelles ; là, des défrichements dont tout annonce le succès. Des tentatives modestes, mais continuelles, prouvent que la science et le courage des agronomes ne s'effrayent point de l'exemple des anciens revers ; et les grands travaux projetés par le gouvernement belge pour ouvrir une voie navigable à travers la Campine, amèneront sans doute, dans un avenir assez rapproché, les résultats les plus avantageux.

La partie méridionale de la Belgique se distingue des provinces du nord par l'élévation du sol, dont la surface est tantôt onduleuse, tantôt âpre et coupée. Une ligne de coteaux semble marquer la séparation entre la plaine et ces terres hautes, et au milieu de cette ligne, comme au point central du pays, s'élève la capitale du royaume.

Elle forme en quelque sorte deux villes, dont l'une, placée au bord de la Senne, s'étend parmi les prairies, tandis que l'autre se dresse orgueilleusement au sommet d'un groupe de collines. Disposée ainsi en amphithéâtre, Bruxelles présente l'aspect le plus pittoresque. C'est bien là une cité reine, ceinte d'édifices brillants et de palais somptueux, mais fière

aussi des vieux monuments qui attestent son ancienne grandeur. Sans avoir l'étendue prodigieuse de quelques-unes des principales villes de l'Europe, la capitale de la Belgique semble appelée à jouer un rôle aussi remarquable, grâce à son heureuse situation, qui en fait, pour ainsi dire, le centre de communication de tous les peuples voisins. Elle attire à elle de toutes parts tous les éléments de force et d'influence, les hommes, les capitaux, les lumières, et il est facile de reconnaître qu'elle est encore loin de toucher au terme de son agrandissement.

Le vaste plateau qui règne au sud de Bruxelles, et qui se prolonge jusqu'aux bords de la Sambre et de la Meuse, offre une suite de sillons inégaux, dont les pentes sont douces et les sommets arrondis. Ce sont des terres fortes et profondes, où la charrue exige de puissants attelages, et où les champs ont une étendue considérable. La fertilité du sol est extrême, surtout dans la partie orientale, qui porte le nom de Hesbaie. Aussi les grandes fermes qui s'élèvent de distance en distance se font-elles remarquer par un air de richesse. Toutefois dans les districts purement agricoles, la population est peu nombreuse et les villes sans importance. Mais après avoir traversé un espace médiocre, on arrive bientôt dans la région des mines de houille et de fer, et là se présente un nouveau spectacle. L'industrie, qui partage le sol avec l'agriculture, a parsemé d'usines gigantesques ces terres couvertes de moissons. On voit s'élever au milieu des champs les cheminées pyramidales des machines à vapeur, et les sombres cratères des hauts fourneaux. Les flancs des vallées sont percés d'ouvertures profondes que semble habiter une fourmilière de travailleurs. Les villages se prolongent et se touchent ; les villes, trop resserrées dans leur enceinte de remparts, manquent d'air et d'espace, et laissent une partie de leur population déborder dans les campagnes. Le sol est noirci par la poussière du charbon ; des nuages de fumée obscurcissent l'air, et au bruit sourd d'un travail incessant, viennent se joindre par intervalle les détonations de la poudre qui fait éclater les rochers.

C'est au bord de la Haine, de la Sambre, de la Meuse et de la Vesdre

que se trouvent placés, à peu près sur une même ligne, les principales mines de la Belgique et les vastes établissements consacrés à la production du fer et du zinc. A chaque pas, dans cette zone privilégiée, le voyageur rencontre de nouveaux sujets d'intérêt et d'admiration; et souvent les beautés naturelles du pays font oublier les merveilles de l'art. En effet, rien de plus varié et de plus pittoresque que les rives de la Meuse et de ses principaux affluents. Les hauteurs qui bordent le fleuve, tantôt arrondies, tantôt coupées à pic, offrent tour à tour de riants tapis de verdure et des masses de roc d'un aspect sauvage. Au sommet apparaissent comme des nids d'aigle les châteaux des vieilles races chevaleresques de la Hesbaye et du Condros. Souvent l'antique manoir, restauré par ses possesseurs modernes, atteste l'opulence dont jouit encore la famille illustre qui l'a conservé : parfois aussi l'édifice du moyen âge, inhabitable pour les générations nouvelles, a été abandonné aux injures du temps, sans autre défense que sa masse et sa solidité. Mais là même où les débris des murailles et des tours rappellent seuls aux regards la forteresse écroulée, ces ruines imposantes parlent encore à l'imagination. Car il n'y a pas un de ces châteaux qui n'ait ses souvenirs historiques, et la mémoire du peuple les a retenus. Les récits que l'on peut recueillir ainsi des habitants de la contrée remontent jusqu'aux temps féodaux. On y retrouve même quelques-uns des personnages qui figurent dans les vieux romans de chevalerie, et surtout Renaud de Montauban avec ses trois frères et son bon cheval Bayard. La popularité de ce héros est si grande sur les bords de la Meuse, qu'on peut en quelque sorte y suivre la trace de ses exploits, et aller reconnaître les souterrains par où s'échappait l'enchanteur Maugis, le rocher d'où fut précipité Bayard, et le champ où Roland et Renaud luttèrent un jour entier l'un contre l'autre, « foulant si durement la terre sous le poids de leurs pas, qu'on eût pu croire que le sol avait été battu pendant un mois par douze batteurs en grange. » Ces traditions antiques, que d'autres nations aiment à conserver et qui répandent une sorte de prestige sur les

sombres paysages de l'Écosse, ont été jusqu'ici trop dédaignées par les savants belges. Des recherches récentes paraissent établir l'existence réelle des quatre fils d'Aymon, et le voyageur peut se laisser aller sans défiance au charme d'écouter cette poétique histoire vis-à-vis des lieux qui en furent les témoins, et où elle paraît avoir été chantée par quelque Homère inconnu.

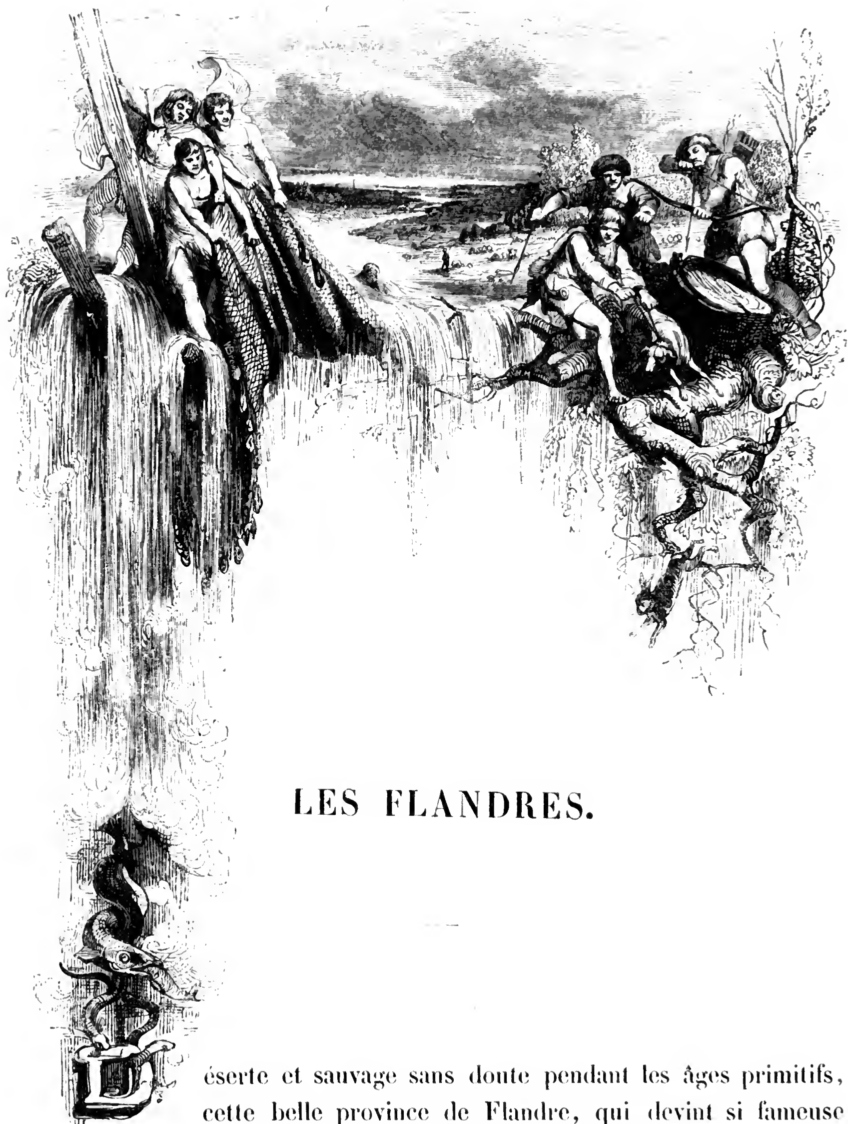
Les bords de la Meuse conservent leur richesse, leur variété, jusque dans le voisinage de l'Ardenne. Mais là change l'aspect de la contrée. Un banc de roche, sombre et stérile, semble former au midi la limite et le rempart naturel de la Belgique. C'est un massif grisâtre dont une grande partie est dépouillée d'arbres et de végétation. La vue s'y perd tantôt sur des plaines arides, tantôt sur des marais interminables, qui sont désignés dans le pays par le nom de *fagnes*. Quelquefois cependant les flancs du plateau offrent des scènes moins sauvages, et de petites vallées sillonnées par des ruisseaux dont les bords sont fertiles, forment de riantes oasis au milieu de ces déserts.

Une population active, sobre, et que caractérisent toutes les qualités du montagnard, occupe les parties les plus habitables de l'Ardenne et y lutte avec une admirable persévérance contre le sol et contre le climat. Ce n'est que dans les cantons entièrement stériles que le cultivateur découragé semble perdre l'énergie qui partout ailleurs caractérise cette race laborieuse et intelligente. Ici on travaille le fer; là on extrait l'ardoise; la plaine est couverte de troupeaux de moutons, d'une race particulière, qui grandissent peu et qui paraissent chétifs, mais dont la laine est fine et dont la chair a un goût exquis. Au milieu de la pauvreté du pays, l'hospitalité ardennaise a sa magnificence. Les bois abondent en gibier; les rivières, en poissons; et nulle part on ne rencontre des chasseurs plus adroits, des pêcheurs plus expérimentés. L'étranger qui se trouve retenu pour quelques jours chez un des châtelains de l'Ardenne pourrait s'y croire sur la lisière de ces profondes forêts du nouveau monde que la main de l'homme n'a pas encore dépeuplées de leurs hôtes naturels. Il est peu de voyageurs

qui ne conservent un souvenir agréable de cette contrée à l'aspect sauvage. On en voit même quelques-uns s'y fixer et préférer ce séjour à leur patrie, comme si l'existence humaine était plus douce là où la nature a conservé plus d'empire.

H. G. MOKE.





LES FLANDRES.

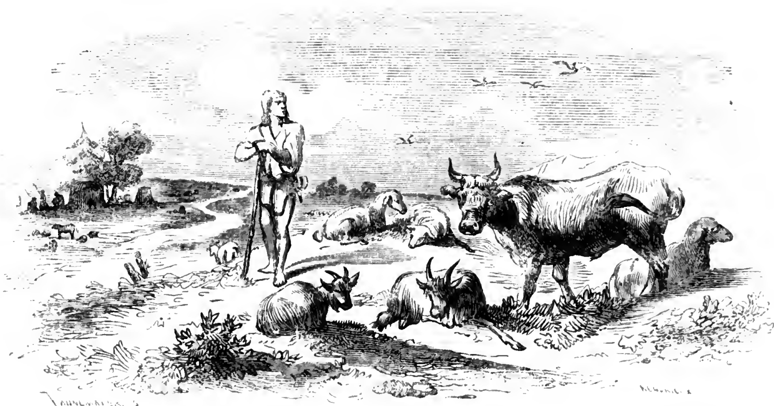
Déserte et sauvage sans doute pendant les âges primitifs, cette belle province de Flandre, qui devint si fameuse dans la suite par son opulence et sa fécondité, est nommée pour la première fois dans l'histoire vers l'an 650 de notre ère. Elle se composait alors d'une faible étendue de terres basses dont la ville de Bruges formait à peu près le centre. On les appelait les Flandres (en latin *Flandræ* ou *Flandriæ*), ce qui paraît signifier, dans la vieille langue du pays, des terrains plats et exposés aux débordements des eaux (*Vlae landeryen*). Cette étymologie déjà ancienne paraît complétement en harmonie avec la nature même de la contrée : cependant on en a aussi

proposé d'autres, et quelques écrivains ont voulu déduire le nom de Flamands du mot saxon *Flymen,* fugitifs; mais c'est là une hypothèse qui tombe au moindre examen, et sa nouveauté seule a pu lui faire d'abord quelques partisans.

A en juger par les analogies de type et de langage, la race d'hommes qui occupe ce pays est de la même famille que ces vieilles tribus saxonnes dont une partie conquit l'Angleterre, et dont le reste succomba plus tard sous l'épée de Charlemagne. Une ancienne tradition rapporte même que ce monarque, après sa victoire, avait transféré sur les bords de la Lys les redoutables compagnons de Witikind, croyant les dompter en les déplaçant; mais qu'il ne réussit qu'à naturaliser en Flandre l'esprit de rébellion et *à faire d'un diable deux.* Quoi qu'il en soit de ce fait, qui ne repose que sur des assertions assez douteuses, on ne peut attribuer à l'arrivée des émigrants saxons qu'une influence médiocre sur la masse du peuple flamand, puisque tout le pays était déjà peuplé et mis en culture. C'est donc jusqu'aux premiers habitants de la côte qu'il faut remonter pour découvrir l'origine de cette ressemblance qui existe encore, et qui atteste la fraternité des deux nations.

Il serait très-difficile de déterminer strictement les anciennes bornes de la Flandre, soit à l'époque la plus reculée, soit sous les premiers comtes. Nous laisserons donc cette tâche aux historiens, pour nous occuper de préférence de l'examen du pays. C'est une plaine composée tantôt de sable, tantôt de terre franche et d'argile, dont la surface s'élève peu au-dessus du niveau de la mer. Les naturalistes s'accordent à reconnaître qu'elle doit avoir été longtemps submergée, et tout le littoral actuel était encore couvert par les flots du temps des Romains. Pline le naturaliste, qui avait visité ces parages, nous a laissé un tableau frappant des côtes de l'ancienne Frise, auxquelles celles de la Flandre devaient avoir été complétement semblables. Là, dit-il, l'Océan déborde deux fois chaque jour sur un espace immense qu'il recouvre alors de ses flots, rendant douteuse la nature d'un pays qui semble faire partie de la mer plutôt que du rivage. Les malheureux indigènes se réfugient sur les dunes ou élèvent des monticules jusqu'à la hauteur des plus fortes marées. Au sommet, ils construisent leurs cabanes. Quand la mer est haute, on dirait qu'ils naviguent à sa surface; quand elle baisse, qu'ils sont échoués sur ces bas-fonds. Ils descendent alors de leurs huttes, et se mettent à la poursuite des poissons que les vagues ont amenés.

Cependant les peuplades qui occupaient la plaine de Flandre étaient déjà parvenues à se créer des ressources nombreuses, à l'époque où les habitants du littoral voisin paraissaient encore si misérables. Les Ménapiens (tel était le nom des tribus que César trouva établies entre la Lys et la mer) avaient de grands villages dont les alentours étaient cultivés et produisaient d'abondantes moissons. Dans le reste de la plaine, et jusque dans les terrains marécageux, ils nourrissaient des troupeaux dont le



lait, la chair et la toison formaient leurs principales richesses. Mais ces premiers indigènes n'habitaient qu'une faible partie de la contrée. Des forêts profondes et presque impénétrables leur servaient de remparts contre les nations de l'intérieur. Ces forêts, qui s'étendaient au nord de la Lys et dont les derniers restes ne se sont effacés que de notre temps. couvraient une grande zone de terrain sablonneux, qui se prolonge de l'est à l'ouest à travers toute la Flandre (elle commence dans le pays de Waes et finit du côté d'Ypres). Aujourd'hui encore une partie de cet espace est rebelle à la culture, et des sapinières ou des bois taillis ont pris la place des anciennes forêts.

Quelques monuments, qui datent de la période romaine, nous représentent les Ménapiens de cette époque : ce sont des bas-reliefs et des statues, d'une exécution assez grossière, provenant d'un temple dont les ruines ont été découvertes dans l'île de Walcheren. On est surpris, en les examinant, de voir combien les costumes de cette ancienne nation offraient de ressemblance avec ceux que l'on remarque dans les vieux

tableaux flamands. Un chasseur et un autre personnage, sculptés sur des



bas-reliefs, sont vêtus à peu près comme on l'était en Flandre au quinzième siècle; et la statue de la déesse NEHALENIA porte l'habillement

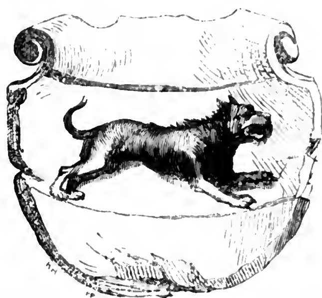


que conservent encore les paysans des parties les plus pauvres de la province. Les attributs de cette déesse indiquent la fertilité du pays, et

quelques inscriptions qui lui sont consacrées prouvent l'existence d'un commerce déjà considérable entre la Ménapie et la Grande-Bretagne. L'emplacement même du temple qui s'élevait sur la côte occidentale de l'île, et qui est aujourd'hui entièrement submergé par la mer, ne permet pas de douter qu'une partie des basses terres ne fût dès lors endiguée, et que les indigènes n'eussent appris à défendre leurs rivages contre l'Océan. Ainsi le génie et les efforts courageux d'un peuple dans l'enfance avaient déjà préparé tous les éléments de cette grande prospérité à laquelle la Flandre était destinée.

Mais ce n'est qu'au onzième et au douzième siècle que les travaux d'endiguement et d'assèchement se complétèrent. Les digues furent portées alors jusque sur la côte actuelle de la Flandre zélandaise : les eaux de l'intérieur, qui s'écoulaient difficilement, reçurent une direction régulière et assurée, grâce à l'organisation aussi simple que forte des grandes wateringhes; les terrains marécageux, désignés sous le nom de *Moeres* et qui formaient une partie considérable de la province, rentrèrent dans le domaine de l'agriculture; les forêts s'éclaircirent, et l'on défricha d'immenses bruyères. Cependant au milieu de ce triomphe de l'homme sur la nature, l'Océan, cet ennemi redoutable que les Flamands semblaient avoir vaincu à force de travaux, revenait quelquefois leur disputer leurs conquêtes. De temps en temps, la rupture de quelque grande digue exposait une partie du littoral à tous les désastres de l'inondation. Vers l'année 1109, des milliers d'habitants s'expatrièrent à la suite d'une catastrophe de ce genre : un autre débordement submergea, en 1180, les cantons situés au nord de Bruges. On fit venir alors, pour réparer les digues, des terrassiers de Hollande et de Zélande : car déjà on n'était plus accoutumé à ces rudes travaux. Telle était la multitude de ces ouvriers, que les baraques construites pour les loger devinrent, dit-on, une ville (Damme). La tradition a conservé le souvenir des difficultés qu'ils surmontèrent, et auxquelles nos vieux chroniqueurs ont rattaché des circonstances merveilleuses. Ils racontent que la digue avait été réparée d'un bout à l'autre, à l'exception d'une seule brèche de peu de largeur, mais si profonde qu'elle engloutissait fascines et sacs de terre, sans qu'il parût aucune trace de tout ce qu'on y précipitait. Les ouvriers, au désespoir de ne pas faire le moindre progrès, perdaient courage et ne savaient à quel moyen recourir; tandis qu'un grand chien noir, qui tournait sans cesse autour d'eux, la gueule béante et les pru-

nelles enflammées, semblait triompher de l'impuissance de leurs efforts. Tout à coup un des travailleurs fixe ses regards sur le monstre, et par une inspiration subite, il le saisit à la gorge, l'enlève de terre, et le lance d'un bras vigoureux dans cet abîme que rien n'avait pu combler. Aussitôt tout change de face : on dirait qu'un charme funeste vient d'être rompu : les matériaux qu'on jette dans le précipice trouvent fond, et en quelques heures la brèche est fermée. Ce prodige fit tant d'impression sur les spectateurs, que la ville nouvelle prit pour armoiries l'image du chien.



Les progrès de l'industrie flamande ne furent ni moins rapides, ni moins remarquables que ceux de l'agriculture. La fabrication du drap, qui semble avoir été connue des anciens habitants dès l'époque romaine, s'étendit des villes aux campagnes, et devint une des grandes sources de la prospérité générale. Un auteur anglais du douzième siècle dit avec naïveté que tous les Flamands savent tisser le drap, et que cette industrie leur est innée. Bientôt la toison des nombreux troupeaux que l'on élevait dans la province ne suffit plus à l'activité de ces habiles tisserands, et l'Angleterre, qui n'était pas encore entrée dans sa carrière industrielle, alimenta de ses belles laines les fabriques de Flandre. Toute l'Europe recherchait les draps de cette province, que les marchands de Bruges portaient jusqu'au fond de la Russie. Chaque ville flamande avait son genre particulier de tissus. Ypres et Gand fabriquaient les draps les plus fins, ou, comme on le disait alors, les draps tondus (*schaerlaken,* d'où vient le mot français *écarlate,* qui signifiait d'abord une étoffe précieuse). Les communes du second ordre produisaient des qualités plus médiocres. Le gros drap se fabriquait dans les campagnes. Pendant plusieurs siècles la consommation alla en croissant, et ce fut ainsi que la Flandre

put nourrir une population qui grossissait chaque jour, et dont le chiffre nous paraît encore presque incroyable.

Il n'est pas nécessaire de nous étendre ici sur l'opulence que cette industrie répandit dans la contrée tout entière. Il suffira de rappeler que le commerce de laines que l'Angleterre faisait avec les villes flamandes était regardé comme la principale source de richesse de ce puissant royaume, et qu'aujourd'hui encore c'est sur un sac de laine que s'assied le lord chancelier quand il préside l'assemblée des pairs. Mais un résultat non moins important de l'extension prise par l'industrie et par le commerce, ce fut l'extrême puissance à laquelle parvinrent les villes. En effet, la population ouvrière, qui n'était pas moins hardie qu'intelligente, offrait comme une nation de soldats en même temps que de travailleurs. On voit de très-bonne heure les milices de Bruges et de Gand former des armées entières, et l'infanterie de Flandre braver le choc des plus vaillants chevaliers. L'arme redoutable de ces soldats plébéiens était la hallebarde longue de dix à douze pieds, et dont le maniement exigeait autant de force que d'adresse. Serrés les uns contre les autres, ils présentaient la pointe au poitrail des chevaux et réussissaient d'ordinaire à les arrêter, malgré le plastron qui les rendait presque invulnérables. Soulevant alors leur hallebarde avec les deux mains et frappant avec la hache, ils brisaient les casques et les boucliers comme à coups de massue : car il n'y avait pas d'autre moyen d'abattre des ennemis bardés de fer. Ce sont ces armes terribles qu'ils appelaient *bonjour* (*goedendag*), par une allusion railleuse à la manière dont ils s'en servaient pour saluer leurs adversaires, et l'on a eu tort de les confondre avec les massues garnies de pointes qui portaient le nom de *torquoises*, et dont on ne pouvait se servir pour combattre en ligne. La puissance militaire des cités flamandes n'ayant pas tardé à égaler leurs richesses, elles devaient bientôt former comme de petites républiques à peu près indépendantes; et tel est en effet l'état où nous les montre l'histoire, à partir du quatorzième siècle jusqu'au commencement du dix-septième. Alors furent construites ces Maisons de Ville et surtout ces halles immenses qui donnent encore une si grande idée de l'importance et de la splendeur des vieilles communes. C'est un fait assez remarquable, qu'il n'existe plus dans toute cette contrée un seul des hôtels des anciens comtes ni des ducs de Bourgogne, tandis que chaque ville a conservé le palais de ses échevins : tant l'histoire d'un peuple, son caractère et

l'esprit de ses institutions laissent toujours leur empreinte sur ses monuments. Il reste à peine quelques vestiges du château où fut institué l'ordre de la Toison d'or et de celui où naquit Charles-Quint, et aucun édifice moderne n'a remplacé ces demeures souveraines tombées en ruine. Mais on ne peut parcourir la Flandre sans admirer les magnifiques hôtels consacrés à la magistrature communale.

Le nombre même des villes que l'on comptait autrefois dans cette province, mais dont une partie a cessé de lui appartenir, attestait une prospérité peu commune. Ce nombre était porté à trente-quatre sous le règne d'Albert et Isabelle, et l'on aurait pu y joindre quantité de bourgs considérables, dont plusieurs étaient égaux à des villes de moyenne grandeur, mais n'avaient point d'enceinte murée. Il n'est donc pas surprenant que la supériorité du comté de Flandre sur tous les autres comtés du monde fût devenue proverbiale. Mais la ruine de l'industrie et du commerce sous le gouvernement des Espagnols, et les conquêtes de Louis XIV, appauvrirent et morcelèrent ce beau pays, qui ne retrouva ensuite un peu de repos et de prospérité que sous le sceptre de Marie-Thérèse. Mais quelles qu'aient été les souffrances de la Flandre pendant près de deux siècles, elle a retrouvé dans son amour pour l'ordre et pour le travail des éléments de richesse et de force qui lui ont permis de réparer une partie de ses pertes. Divisée aujourd'hui en deux provinces, les plus peuplées de la Belgique, elle compte encore vingt-six villes que nous classerons ici d'après leur population.

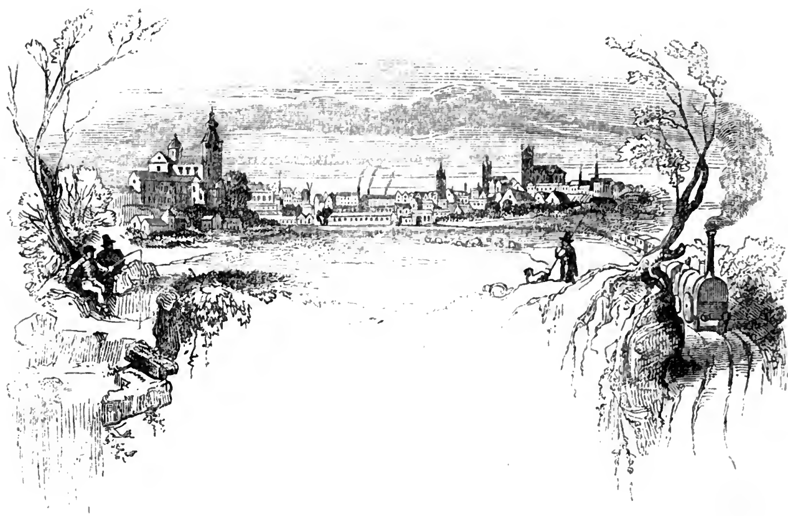
FLANDRE ORIENTALE.

Gand, Saint-Nicolas, Lokeren, Alost, Renaix, Eeclo, Termonde, Grammont, Audenarde, Ninove, Deynze.

FLANDRE OCCIDENTALE.

Bruges, Courtrai, Ypres, Ostende, Thielt, Poperinghe, Roulers, Iseghem, Thourout, Menin, Warneton, Wervicq, Furnes, Dixmude, Nieuport.

La population de ces vingt-six villes s'élève à environ 365,000 âmes. Quant aux communes rurales, elles sont au nombre de 515, et ne comptent pas moins de 1,041,000 habitants. Les deux Flandres renferment donc plus du tiers de la population totale de la Belgique, quoiqu'elles ne forment pas le quart de la superficie du royaume. Aussi aucun pays en Europe ne peut-il être comparé à la Flandre sous ce rapport : à proportion de son étendue, cette belle province est presque quatre fois plus peuplée que la France.



GAND.

Quoique l'ancienne Flandre n'eût point de capitale et que ses princes aient souvent changé le lieu de leur résidence, la ville de Gand fut regardée de bonne heure comme la première du pays. Favorablement située au confluent de l'Escaut et de la Lys, elle réunissait les avantages d'un port maritime et d'un marché intérieur : car les navires de mer remontaient sans peine jusque sous ses murs en suivant une branche occidentale de l'Escaut, ensablée plus tard et remplacée aujourd'hui par le canal de Terneuse. Peut-être même avait-elle été le berceau de notre commerce avec l'Angleterre, s'il est vrai, comme on peut le présumer,

que l'ancien nom de *Gwent* (en latin *Venta*), porté par plusieurs villes britanniques avant le temps des Romains, soit le même que le *Ghend* des Flamands, et signifie un lieu d'étape et de marché [1]. Sans vouloir approfondir ici cette question encore mal éclaircie, nous nous contenterons de jeter un coup d'œil sur les premiers âges de la cité gantoise, afin d'esquisser en quelque sorte la formation graduelle d'une de nos principales communes.

A quelque époque qu'un premier groupe d'habitants se fût fixé au confluent de la Lys et de l'Escaut, on peut affirmer sans crainte que ce lieu avait déjà une certaine importance au temps où la Belgique reconnaissait les Césars pour maîtres. C'est ce que prouve, malgré le silence des auteurs latins, la grande quantité d'antiquités romaines trouvées dans l'enceinte de la ville et aux environs. Un écrivain du onzième siècle (Thierry, abbé de Saint-Trond) rapporte que de son temps rien n'était plus fréquent que de pareilles découvertes. Un fragment de chronique, d'un âge encore plus reculé, nous apprend qu'il subsistait vers l'an 950 de nombreux débris de temples païens, et que les matériaux les plus riches avaient été employés à ces anciennes constructions. Si nous remontons jusqu'à la conversion des Gantois au christianisme (vers le commencement du septième siècle), nous voyons leur cité former déjà le chef-lieu d'un vaste district situé au nord de l'Escaut et appelé le pays de Gand (*Pagus Gandensis*). Il faut donc bien reconnaître qu'avant même d'être nommés par l'histoire, le port et la ville avaient pris un développement assez considérable, dû sans aucun doute aux progrès de l'industrie et de la navigation chez les vieilles tribus indigènes.

Ce développement successif de quelques cités de la côte (car Bruges et Anvers avaient grandi aussi bien que Gand) fut peu remarqué des politiques et des géographes de Rome; c'est ce qui s'explique par la nature du pays. Les forêts et les marécages qui longeaient la Lys et l'Escaut, paraissaient rendre inabordables les régions situées au delà. Aussi les chaussées romaines, si nombreuses dans l'intérieur de la contrée, disparaissent-elles, pour ainsi dire, quand on approche du rivage.

[1] C'est par M. de Grigny, d'Ypres, que cette opinion a été émise pour la première fois. Nous la croyons parfaitement juste et digne d'être examinée à fond. On a déjà prouvé dans l'*Archæologia britannica,* qu'une autre étymologie qui donne au mot de *Gwent* le sens de ville blanche, est dépourvue de fondement.

L'empereur Maximien Hercule, qui voulut conduire une armée jusqu'à l'embouchure de l'Escaut, vers l'an 290, trouva la plus grande difficulté à s'ouvrir un chemin dans ces parages inconnus et inaccessibles. On voit donc que les habitants, quoique vassaux des Romains, avaient longtemps échappé à leur contact. Aucun établissement impérial, aucun service réglé, aucune communication militaire ne faisait figurer leurs bourgs sur la carte officielle des provinces. Ces populations isolées par la nature étaient en quelque sorte laissées à elles-mêmes.

Toutefois l'accroissement de quelques villes ménapiennes semble avoir attiré dans les derniers temps l'attention des empereurs ou de leurs généraux. En effet, on rencontre dans l'est de la Flandre d'antiques voies militaires restées incomplètes, puisqu'elles ne semblent pas avoir jamais été pavées, mais que leur largeur fait reconnaître pour l'ouvrage de ces maîtres du monde, et qui conduisent à Gand et à Anvers [1]. Une de ces routes, qui part d'Audenarde, porte aujourd'hui le nom barbare de *Rosche heereweg*, corruption évidente des mots *Roomsche heereweg*, chaussée militaire des Romains. Elle suit l'Escaut et semble avoir d'abord abouti à un camp situé au bord du fleuve, près du village de Meerelbeke, où l'on trouve encore à chaque instant des médailles et d'autres antiquités. De là elle se prolonge jusqu'à la péninsule formée par le confluent de l'Escaut et de la Lys, et où s'élève aujourd'hui le quartier central de la cité moderne. Ce quartier, que le peuple nomme la *Cuve de Gand*, est appelé dans les vieilles chartes *Heerehem*, ou la ville militaire; dénomination qui se lie évidemment à celle qu'a conservée la route elle-même, et qui atteste le séjour d'une garnison placée là pour commander le cours du fleuve. Mais il ne subsiste plus de vestiges des murailles qui protégeaient sans doute alors cette place de guerre, et leur existence n'est indiquée que par le fossé qui les défendait du côté du sud. Ce fossé, considéré aujourd'hui comme un bras de l'Escaut, était appelé au moyen âge le *Wal*, mot qui semble tiré de son vieux nom

[1] Ces chaussées, dont la largeur ordinaire est de 14 mètres, sont appelées *Heerewegen*, ce que l'on peut traduire par *voie seigneuriale* ou *voie militaire;* mais le dernier sens paraît le plus ancien, les Allemands appelant encore *Heerstrassen* les routes romaines. Nos *Heerewegen* ne paraissent avoir été qu'ébauchés; mais à l'époque de décadence où ils furent construits, on ne cherchait plus à créer rien de complet et de durable.

latin *Vallum* ou rempart. Sa largeur et sa profondeur le font aisément reconnaître pour l'œuvre des Romains, qui seuls ont pu exécuter ce grand ouvrage, antérieur aux beaux siècles de la commune [1].

Il serait intéressant de connaître l'époque à laquelle s'accomplit cette occupation de la ville par les troupes impériales; mais nous ne pouvons former à cet égard que des conjectures. La seule circonstance qui paraisse de nature à nous éclairer, c'est qu'on a découvert en très-grande quantité dans les environs et à Gand même des médailles de l'empereur gaulois Postumius, qui régna de l'an 260 à l'an 267, et auquel l'histoire attribue l'honneur d'avoir mis la frontière à l'abri des invasions germaniques [2]. Or, les antiquaires zélandais ont remarqué que les monnaies impériales trouvées dans l'île de Walcheren cessent vers ce moment, comme si c'était alors que les tribus saxonnes avaient enfin arraché ces basses terres à la domination romaine. Il devenait donc nécessaire de garder avec plus de soin que jamais les places voisines de la côte; et puisque Postumius rétablit le long du Rhin une ligne de défense formidable, tout porte à croire qu'il couvrit également la frontière maritime, en fortifiant les postes qui offraient le plus d'importance de ce côté.

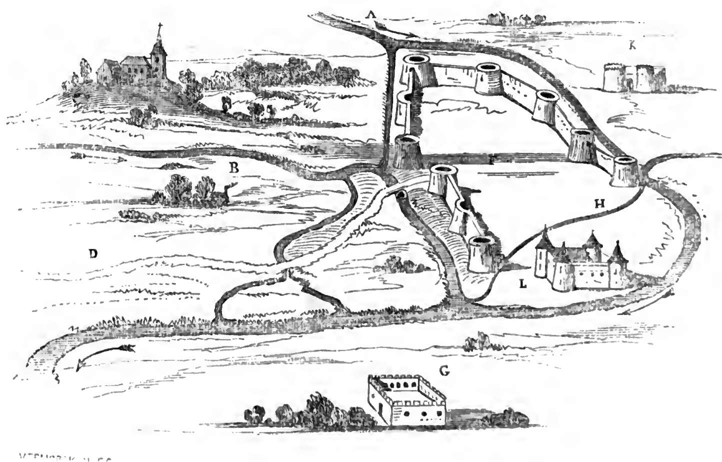
Ce fut ainsi qu'une station romaine (car telle est l'expression officielle et la traduction exacte du mot *Heerehem*) se trouva érigée sur l'emplacement de l'ancien fort, et servit de rempart aux contrées voisines contre ces redoutables Saxons qui menaçaient alors la Belgique du côté de la mer, et qui devaient bientôt envahir la Grande-Bretagne. Gand devint donc une des places frontières de l'empire; mais l'importance militaire que lui donnaient sa position et sa force, ne semble pas avoir nui à sa prospérité commerciale, si nous en jugeons par l'extension que la ville acquit ou conserva. L'enceinte fortifiée, dont les limites sont encore reconnaissables, répondait à peu près au quart de la cité actuelle (déduction faite des quartiers qui ne sont point bâtis), et cependant ce

[1] C'est celui qui est désigné sur le plan par la lettre E. Dans notre opinion, les deux bras de l'Escaut qui entouraient autrefois la ville, sont des fossés creusés pour la défense de *Heerehem*. Nous avons dit que le premier était jadis appelé *Wal;* le second porte le nom de *Reep*. L'ancien lit du fleuve, aujourd'hui presque à sec, est encore nommé le vieil Escaut.

[2] Les médailles des empereurs précédents sont en si petit nombre, que leur existence s'explique aisément par les relations commerciales des indigènes avec les Romains.

vaste enclos ne put suffire à contenir la population qui venait s'y grouper. En effet, les historiens de l'époque suivante nous montrent vis-à-vis de Heerchem un autre quartier spécialement appelé Gand, et qui était situé sur la rive opposée, vers l'endroit où surgirent plus tard l'abbaye de Saint-Bavon et la citadelle de Charles-Quint. Ce quartier humide et entouré de marais ne semble pas avoir pu être le véritable berceau de la cité; mais sans doute quand l'espace avait manqué sur la rive droite de la Lys, on avait vu se peupler aussi l'autre bord de la rivière, malgré les inconvénients qu'offrait le terrain. Cette ville basse, peu susceptible de défense, conserva ensuite l'ancien nom; tandis que l'enceinte retranchée fut désignée par le nom de forteresse. Voilà sans doute pourquoi l'on disait encore au treizième siècle que le véritable Gand avait été autrefois sur la rive gauche de la Lys [1].

A ces deux premiers éléments de la ville moderne, Heerehem et Gand, se joignirent dans la suite plusieurs autres centres de population qui se formèrent autour des temples, des abbayes ou des châteaux dont se hérissa le territoire voisin. Il devient donc nécessaire de mettre sous les yeux du lecteur, sinon la topographie complète de la vieille cité, du moins le plan général de l'espace qu'elle occupait et des points où devaient surgir dans la suite les nouveaux quartiers qu'elle conquit l'un après l'autre.



[1] C'est ce qu'attestait un proverbe cité par la chronique de Saint-Bavon : *Qui nunquam fuit apud sanctum Bavonem, nunquam fuit in Gandavo.*

A. La Lys. — **B.** L'Escaut. — **C.** La colline appelée le mont Blandin, où s'élevait un ancien temple de Mercure, abattu vers l'an 630 pour faire place à l'abbaye de Saint-Pierre. — **D.** Le chemin exhaussé (*Dam*) qui conduisait à la ville, et qui n'est que le prolongement de la voie militaire (*Rosche Heereweg*). — **E.** Fossé romain fermant la ville de l'empereur, et regardé par quelques écrivains comme un embranchement naturel de l'Escaut. — **F.** *Heerehem,* la ville militaire, plus tard le port de Gand. — **G.** L'abbaye de Saint-Bavon, construite au septième siècle dans le quartier appelé *Ganda* ou *Gandavum,* et dont l'étendue est ignorée. — **H.** Le vieux lit de la Lys, approfondi au dixième siècle et nommé le Fossé d'Othon. — **I.** Prolongement de ce fossé vers la mer, servant de limite entre la France et l'empire, et suivant un ancien canal naturel. — **K.** Château bâti par les comtes de Flandre, et formant le chef-lieu de la châtellenie de Gand. — **L.** Emplacement supposé du château de l'empereur Othon, au nord du quartier dit du Vieux-port.

La décadence de l'empire fit probablement abandonner Heerehem par la garnison romaine, longtemps avant la fin du quatrième siècle. En effet, les monuments de cet âge ne nous montrent plus de troupes impériales sur ce point ni dans les alentours. En revanche, des peuplades franques et saxonnes, et plus tard les Frisons, se répandirent le long du littoral, et ne tardèrent pas à dominer dans ces parages. Comment ces diverses tribus agirent-elles envers les anciens habitants de la Flandre? Nous n'avons à cet égard que des conjectures. Toutefois on peut remarquer que les Frisons respectèrent les usages et les lois des riverains de l'Escaut, dont une partie s'unit à eux [1], et que ces mêmes lois et ces mêmes usages se retrouvent plus tard dans la province entière. Il faut conclure de là que l'antique nation ménapienne trouva plutôt des alliés que des maîtres dans ces nouveaux voisins de même origine et qui parlaient la même langue. Il existait d'ailleurs de vieilles relations d'amitié entre les indigènes et la tribu principale des Francs (les Saliens). On les avait vus ligués ensemble pour secouer le joug de Rome et expulser les Bataves [2], et l'histoire parle confusément d'une alliance intime entre les deux races.

La retraite des légions n'entraîna point la ruine de la cité dont elles

[1] Le code des Frisons admet comme légales les coutumes établies à l'ouest de ce fleuve, même quand elles s'écartent de celles que l'on suivait en Frise. En général, la différence entre les unes et les autres était très-peu de chose.

[2] A la fin du troisième siècle, sous l'empereur ménapien Carausius.

avaient eu la garde. Nous la retrouvons en effet dès que les apôtres du christianisme pénètrent dans la Flandre, c'est-à-dire au commencement du septième siècle. Il a déjà été dit qu'elle donnait alors son nom à un *pagus* ou district situé sur la rive gauche de la Lys et de l'Escaut. Ce district s'étendait vers le nord, et semble avoir d'abord compris la plus grande partie de ce qu'on nomma plus tard le pays de Waes et les Quatre-Métiers. Sa possession assurait probablement à la ville des communications libres avec la mer, et c'était là surtout ce qui en faisait l'importance. Du côté de l'est et du midi, des temples fameux appartenants aux Gantois, s'élevaient sur les bords des deux fleuves. Le plus célèbre paraît avoir occupé le sommet d'une colline qui dominait la cité, et qui portait le nom latin de *Mons Blandinus* ou Mont-Joly. On y adorait Wodan, c'est-à-dire le Mercure germanique, et les vieux arbres du bois qui régnait alentour semblent avoir été aussi sacrés pour les habitants que le temple lui-même, bâti peut-être autrefois par la garnison. Une autre idole se dressait au delà des fleuves et dans le quartier appelé Ganda : on a supposé que c'était le dieu de la guerre, et parmi les débris qui se trouvent conservés en ce lieu et incrustés dans les murs antiques du cloître de Saint-Bavon, le regard de l'antiquaire croit parfois distinguer des colonnes qui ont pu décorer jadis l'autel païen.



Les auteurs de cet âge, en décrivant les travaux apostoliques des saints dont ils nous ont laissé l'histoire, désignent Gand tantôt comme

une cité (*municipium*), tantôt comme une forteresse (*castrum*), tantôt comme un endroit ouvert (*locus*). Il paraît résulter de ces dénominations diverses, qu'il existait alors un fort appelé le Château gantois, et situé dans la ville basse, en face de l'emplacement jadis retranché par les légions. Heerehem, au contraire, avait perdu ses murailles et n'était plus qu'un lieu sans défense. Il est donc probable que les habitants, après avoir rasé eux-mêmes la citadelle des étrangers, s'étaient construit une forteresse, ou dans leur langage, un bourg sur l'autre rive, comme pour servir de rempart à leur indépendance.

Ni dans le bourg, ni dans la ville, aucune légende ne nous laisse entrevoir de seigneur, de chef ou de prince; mais la vie de saint Bavon nous apprend que les citoyens avaient une prison publique où ils enfermaient les malfaiteurs. Quelques détails que l'écrivain ajoute sur cette prison, nous montrent des usages purement germaniques et tels qu'on devait s'y attendre chez un peuple de cette race. Le caractère des nations du Nord éclatait chez les Gantois comme chez les anciens Francs. Les premiers missionnaires chrétiens paraissent avoir eu horreur de la rudesse de ces hommes de fer, toujours prêts à tirer l'épée ou à terrasser celui qui cherchait à les convaincre. L'auteur de la vie de saint Amand, écrivain qui lui-même habita Gand et y devint abbé, semble regretter qu'une population aussi indocile ait obtenu la grâce de se convertir. Cependant il ne faut pas oublier que l'emploi de la force personnelle était consacré par les lois mêmes du monde barbare. A côté de ces habitudes redoutables, semble avoir existé aussi une civilisation bien plus avancée et bien plus forte qu'on ne le croirait possible au premier coup d'œil. Nous pouvons en juger par le tableau du pays environnant, tel que nous l'offre le biographe de saint Liévin [1]. « La terre, dit cet auteur, était bien cultivée et partout régnait la plus grande abondance. Les indigènes, de belle apparence et vêtus élégamment, se distinguaient par la dignité de leur langage et de leurs manières. Ils étaient aguerris aux combats, et aussi habiles au maniement des armes que versés dans la pratique des arts. »

[1] C'est un écrivain du onzième siècle; mais il paraît avoir employé d'anciens matériaux. Le saint lui-même nous a laissé quelques vers où il parle de la belle culture des campagnes. Cependant les parties naturellement stériles de la province n'étaient point encore défrichées, et formaient de grands bois dont il reste quelques vestiges.

D'autres indications semblent marquer que Gand possédait encore à cette époque une navigation assez étendue. C'est là que nous voyons réunis les vaisseaux de guerre que Charlemagne fit équiper contre les Normands (811), et ce fut aussi la première ville de nos contrées que vinrent assaillir quelque temps après ces ennemis aussi avides que formidables (851). Les anciennes chartes des comtes de Flandre assignent aux Gantois l'obligation de fournir et de monter eux-mêmes le navire du prince dans ses expéditions maritimes, et ce choix est une preuve de plus du rang et des ressources qu'avait gardés leur port.

Ces signes de force et de prospérité sont d'autant plus remarquables, que la cité semble être restée à peu près livrée à elle-même depuis la chute de l'empire romain. Elle se trouvait alors placée à l'extrémité du pays qui obéissait aux rois mérovingiens et dans le voisinage des Frisons, qui les combattaient. Cette situation lui permettait de conserver quelque indépendance, et explique aussi sa longue résistance au christianisme, qu'elle continuait à rejeter plus d'un siècle après Clovis. Non-seulement les premiers missionnaires avaient échoué dans leurs efforts pour détourner les Gantois du culte des faux dieux, mais encore ils avaient essuyé un traitement si cruel, que pendant longtemps aucun prêtre chrétien n'eut le courage de s'y exposer, malgré l'appui que leur promettait la conversion de la race royale et de la nation franque. Saint Amand, qui se dévoua enfin à cette tâche périlleuse, vers l'an 620, fut repoussé de la ville et jeté dans l'Escaut. Contraint de se réfugier à Tournai, où résidait un comte franc, le pieux apôtre y fut accueilli avec le plus grand respect, mais sans que les citoyens ou le gouverneur essayassent de punir ceux qui l'avaient maltraité, ou seulement de lui donner appui dans ses tentatives suivantes. L'autorité du souverain n'était pas assez forte pour protéger à Gand un ministre de son culte. Heureusement le saint trouva en lui-même assez d'énergie pour achever seul la tâche qu'il s'était imposée. Sa parole et ses vertus obtinrent peu à peu de l'influence sur ces hommes indomptables, au milieu desquels il ne craignit pas de retourner. Tous finirent par embrasser sa religion, et renversèrent eux-mêmes ces idoles que le pouvoir des Mérovingiens n'avait pu abattre.

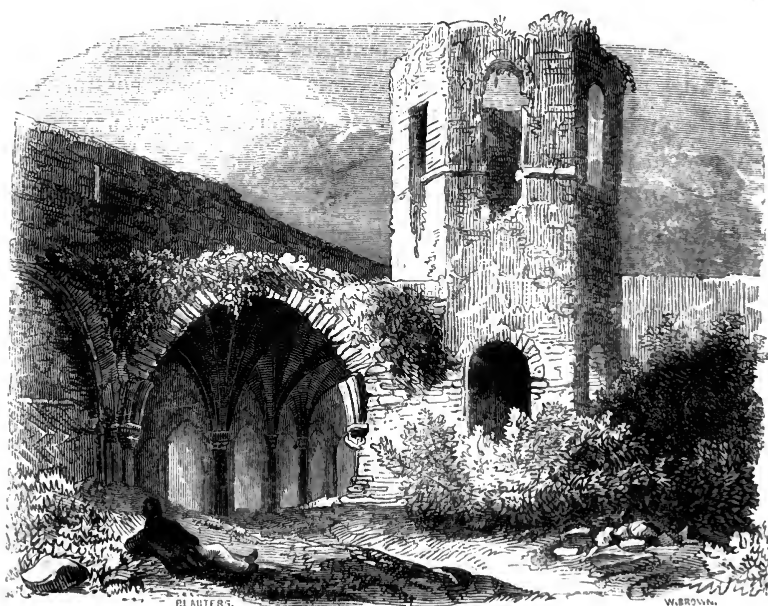
La conversion de la ville, en l'attachant plus intimement au grand corps de la monarchie franque, mit un terme à l'indépendance qu'elle avait gardée. Elle accepta les lois et les usages de la Gaule chrétienne,

et à partir de ce moment nous voyons fleurir, comme symbole de son opulence et de sa piété, deux grandes abbayes de l'ordre de St-Benoît, qui s'étaient élevées dans son sein ou à ses portes, sur les ruines des temples de Mercure et des autres faux dieux. L'une, fondée par saint Amand lui-même, était consacrée à saint Pierre; l'autre portait le nom de saint Bavon, seigneur austrasien qui l'avait dotée. Soumises d'abord aux mêmes supérieurs, ces abbayes devinrent le foyer du christianisme dans toute la contrée environnante. A ce titre, elles jouissaient des divers priviléges accordés alors à l'Église, et notamment de la dîme, qui leur était payée par les maisons de la ville. En outre, plusieurs donations leur conférèrent non-seulement de vastes domaines, mais encore tous les droits seigneuriaux qui se trouvaient attachés à leur possession. Il arriva ainsi que ce double monastère acquit une puissance au moins égale à celle de la cité; et si nous voulons en croire ses chroniques, toute la population se groupa autour des deux couvents dont elle devint vassale, tandis que *Heerchem* fut abandonné et perdit son importance.

Mais la prospérité même de ces établissements religieux les exposa bientôt à la rapacité de ceux qui gouvernaient alors la monarchie. Il n'y avait pas encore un siècle que l'abbaye de Saint-Pierre était fondée, lorsque Charles Martel en chassa l'abbé Célestin (716) et partagea entre ses gens de guerre les biens des moines. Quant au monastère de Saint-Bavon, s'il conserva ses propriétés, il reçut pour supérieurs des seigneurs laïques qui employèrent ses revenus à leur usage. Le fameux Einhard ou Eginhard, ancien secrétaire de Charlemagne, obtint enfin la direction des deux couvents (826), et rétablit un peu leur fortune. Mais en 851, une horrible invasion des Normands leur porta un coup mortel. Les guerriers scandinaves, remontant l'Escaut avec une nombreuse flotte, vinrent brûler l'une et l'autre abbaye. Heureusement les religieux avaient eu le temps de se sauver d'avance, et d'emporter avec eux toutes leurs reliques. Quant à la ville, on sait peu quelle fut alors sa destinée; mais comme les Normands y retournèrent en 880 et hivernèrent sous ses murs, il est probable qu'elle s'était soumise à leur payer rançon, pour éviter une destruction certaine.

Après la tempête, les moines de l'abbaye de Saint-Pierre revinrent les premiers; mais ils se brouillèrent avec le comte de Flandre, et ils ne tardèrent pas à émigrer de nouveau. Pour ceux de l'abbaye de Saint-Bavon, ils avaient cherché un refuge à Laon, hors de la portée des rois

de la mer, et ils y demeurèrent pendant près d'un siècle. Tous furent enfin rappelés vers 940, par le comte Arnoul le Vieux, lequel leur rendit la partie de leurs domaines qui n'était pas encore tombée entre les mains de ses chevaliers. On vit alors de nouveau les deux communautés régies par les mêmes supérieurs, jusqu'en 982, et de fréquentes donations les rendirent si riches, que leurs cloîtres et leurs chapelles furent rebâtis avec une magnificence encore inconnue. Nous pouvons en juger par les débris actuels de l'abbaye de Saint-Bavon, où subsiste une partie de la crypte ou chapelle souterraine construite pendant cette période (probablement en 985, sous l'abbé Odwin). Entourés de ruines d'une époque plus récente, ces restes précieux se reconnaissent aisément à leurs arceaux en plein cintre, et attirent dès l'abord l'attention de l'artiste et de l'antiquaire. Quoique moins richement décorés que les



constructions gothiques de l'âge suivant, ils font déjà contraste par l'élégance de leur architecture avec les murs de l'enceinte primitive, où tout paraît rude et barbare. Il semble qu'on reconnaisse confusément dans ces massifs des débris de toute espèce, arrachés en partie aux temples païens, et liés par une maçonnerie grossière au milieu de laquelle

on distingue des rangées de pierre posées obliquement et en arête de poisson. Mais plusieurs âges successifs ont travaillé depuis lors à embellir et à décorer l'intérieur. Du neuvième au douzième siècle, les efforts de l'architecture ont ajouté colonne sur colonne et voûte sur voûte; puis Charles-Quint et les républicains français ont livré à l'abandon, au pillage et à la ruine cet amas de monuments, où chaque débris a encore son prestige et chaque énigme son intérêt.

Sous le règne des successeurs d'Arnoul, princes sages et pieux, les deux monastères, quoique séparés et quelquefois en désaccord, acquirent chaque jour une position plus brillante. Leurs abbés réunissaient le double caractère de dignitaires de l'Église et de seigneurs temporels, et leur protection n'était guère moins recherchée que leurs prières. Le terrain qui environnait l'enceinte de chaque couvent était resté désert après les ravages des Normands, et l'on n'y apercevait encore au dixième siècle que des jardins, des vergers, des prairies et un vignoble; mais au onzième, il se couvrit de maisons occupées par des vassaux de toute espèce, les uns serfs héréditaires, les autres se donnant eux-mêmes à Saint-Pierre ou à Saint-Bavon. Ainsi se formèrent deux bourgades, et ensuite deux villes, qui prirent le nom des deux abbayes, et qui furent sous la dépendance des deux prélats. Ceux-ci octroyèrent à leurs sujets des lois et des chartes, comme le faisaient les barons de Flandre, et ils exercèrent leur haute justice sur quiconque venait habiter leurs domaines. Leur autorité religieuse embrassait toute la cité primitive : car ils avaient le droit de patronage sur ses églises paroissiales. Il semble même que leur puissance seigneuriale eût également fini par s'étendre jusque dans l'intérieur de Gand, si de son côté la ville aussi ne s'était mise à grandir et à doubler de force.

Depuis les expéditions normandes on ne voit plus l'antique Heerehem désigné sous le nom de château ou de forteresse, mais sous celui de port. Cette dernière expression toute flamande (*poort*) indique dans nos provinces (comme souvent en Hollande et en Angleterre) une ville ceinte de murailles et dont la bourgeoisie se garde et se gouverne elle-même, sauf les droits réservés au souverain[1]. Telle était donc alors la forme qu'avait prise la cité gantoise; ses habitants libres et armés portaient le titre

[1] Ce mot s'est aussi conservé en Auvergne, où certes il ne pouvait pas désigner un lieu maritime. On lui donne dans cette province le sens de *marché*.

de *poorters,* équivalent à celui de francs-bourgeois, et ils étaient déjà en possession de toutes les libertés que ce nom suppose. Mais de quel moment datait cet état d'émancipation? La chronique de Saint-Bavon, unique recueil des traditions locales, nous assure que l'institution du port ne remontait pas plus haut que le xme siècle. C'était, suivant elle, le comte Arnoul qui avait imaginé de fonder là une ville libre, afin de peupler l'espace compris entre la Lys et l'Escaut, et qui jusqu'alors était resté désert. L'expédient avait réussi, grâce à la désertion des serfs de l'abbaye voisine, qui avaient cherché là un refuge contre la tyrannie des seigneurs d'alentour; et la population de Gand était née de ces vassaux fugitifs. Malheureusement pour l'autorité du chroniqueur, nous avons encore la charte même par laquelle Arnoul rappelle les moines de Saint-Pierre en 939, et il y est dit que les maisons du port payaient déjà la dîme au monastère dans les âges précédents [1]. Ce n'étaient donc pas là des constructions récentes élevées dans un lieu jadis inhabité, et le bon religieux en admettant cette version puérile, s'est un peu trop laissé aller au plaisir de rabaisser la commune au profit de son couvent [2]. Aussi les historiens n'ont-ils tenu aucun compte de cette prétendue fondation d'une nouvelle cité à Heerehem, et tous ont regardé à bon droit le port de Gand comme l'ancienne ville autour de laquelle s'étaient élevés d'abord les deux monastères, puis les forteresses du comte et de l'empereur (dont nous allons bientôt parler), tandis que le gros de la population se trouvait réuni dans l'enceinte que formaient la Lys, l'Escaut et le fossé romain. Dès-lors il est probable que les droits et les priviléges qu'exprime le nom de *port* ne sont pas autre chose que la continuation de ses vieilles libertés qu'elle avait su maintenir.

Mais si le xme siècle ne créa point à Gand une ville neuve, différente de tout ce qui l'avait précédée, ce fut certainement l'époque d'une augmentation remarquable de richesse et de puissance. En effet, non-seulement les comtes de Flandre choisirent alors pour leur résidence ordinaire un château qu'ils possédaient en face de la cité, mais encore les habitations des bourgeois, sortant bientôt de l'espace où nous les avons vues

[1] REDDIDI (monachis) *censum quod accipitur de mansionibus quæ sitæ sunt in portu Gandavo.*

[2] Tout son récit offre un tissu d'erreurs qu'ont fort bien aperçues Meyer et Sanderus.

resserrées, couvrirent la rive gauche de la Lys [1]. Cette extension, causée peut-être par le motif qu'indique le chroniqueur de S[t]-Bavon (la dispersion des anciens vassaux des abbayes et leur retraite dans la ville), paraît encore attestée aujourd'hui par le nom de Nouveau-Port que conserve un quartier situé entre la Lys actuelle et le canal d'Othon. Près de là se trouvait alors le bassin de Gand, et le commerce attirait la population de ce côté. Mais en s'agrandissant dans cette direction, la cité dépassait le territoire de la vieille Flandre et entrait sur celui de l'Empire : car le bras de rivière qu'elle venait de franchir était précisément la limite des deux pays. Cette circonstance fâcheuse entraîna les suites les plus graves. L'empereur Othon le Grand, qui régnait alors et qui avait déjà eu d'autres démêlés avec Arnoul, fit valoir ses droits sur le nouveau quartier. Le silence des historiens ne nous permet pas de découvrir si ce débat fut vidé par les armes; mais nous voyons que l'empereur fit creuser ou approfondir un large canal qui devait marquer la frontière, et qui sépara le vieux port du nouveau. La partie de ce canal qui traverse la ville est encore appelée aujourd'hui le Fossé d'Othon. Sur la rive gauche, le monarque fit élever une puissante forteresse qui conserva aussi son nom. Les antiquaires sont peu d'accord sur le lieu qu'elle occupait [2] : il semble toutefois qu'elle se trouvait à côté du quartier neuf, et à peu près sur l'emplacement où s'éleva dans la suite l'abbaye de Baudelo (aujourd'hui l'Athénée et la bibliothèque publique). En effet, une ancienne porte de la ville, située près de ce point, était appelée la porte du château (*steen-poorte*), et l'on nomme encore route du château (*steendam*) la rue qui venait y aboutir [3].

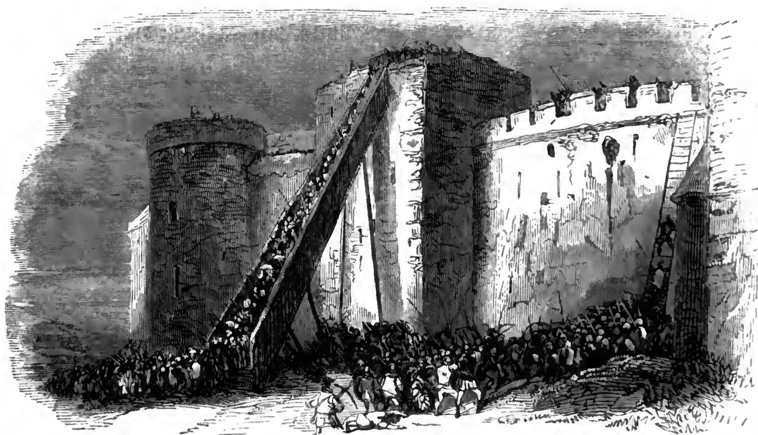
Ainsi tronquée pour ainsi dire par le glaive de l'empereur, la vieille cité s'irrita et prit les armes. On vit s'engager une guerre sans fin entre la bourgeoisie et les garnisons impériales placées sur toute la frontière.

[1] *Omnes mansiones ultra Legiam de portu Gandavo.* Charte du roi Lothaire, dans le Cart. de Saint-Bavon, p. 7.

[2] Son existence même, comme château bâti par Othon, a été contestée, mais sans aucune raison suffisante.

[3] Dierickx, qui a voulu confondre la forteresse impériale et celle des comtes de Flandre, sait très-bien que le mot de *steen* veut dire château, quand il s'agit des rues situées au nord de la ville; mais il l'oublie quand il trouve ce nom dans un autre quartier.

Ce fut une série d'attaques, de surprises, d'escarmouches et de combats qui dura près d'un siècle. Les comtes de Flandre y prirent part : car ils avaient le même intérêt à repousser la domination germanique. D'autre part, les successeurs d'Othon soutinrent les gardiens de la forteresse, princes saxons de race royale, qui prenaient le titre de comtes de Gand. L'empereur Henri II essaya même de faire invasion dans le port, à la tête d'une armée qui occupait le château (1006). Mais les habitants, aguerris par cette longue lutte, lui opposèrent une résistance invincible. C'est de cette époque que paraît dater la haute renommée militaire qu'ils conservèrent dans les âges suivants. Outre leur courage, qui ne se démentit jamais, ils possédaient l'habileté que donne l'expérience, et nous les voyons cités pour l'art avec lequel ils savaient assiéger les places fortes et employer les machines de guerre. Leur méthode favorite était d'établir d'énormes échelles, véritables ponts volants, garnies de mantelets de jonc et d'osier au moyen desquels l'assaillant se trouvait à couvert. Quand ils étaient parvenus à les dresser contre les murailles, ils



escaladaient sans crainte tours et donjons, tandis que leurs gens de trait, armés de fortes arbalètes, renversaient tout ce qui osait se montrer sur la plate-forme.

Malgré la vigueur et l'opiniâtreté avec laquelle cette vaillante bourgeoisie poursuivait la lutte contre les troupes impériales, la situation du château d'Othon le rendait à peu près imprenable, du moins pour les

armées de cette époque. Les comtes de Flandre eux-mêmes renoncèrent à l'assiéger, et ce fut par la famine qu'ils cherchèrent à s'en rendre maîtres. Ce dernier moyen leur réussit. La garnison dépourvue de vivres après un long blocus, fut forcée de se rendre en 1046. Alors disparut pour jamais la redoutable forteresse d'Othon, soit qu'elle eût été rasée par le vainqueur, ou livrée plus tard aux mains du peuple [1]. Le silence de l'histoire à ce sujet ne nous permet que des conjectures; mais ce qui semble marquer d'une manière assez certaine que la ville acquit ou obtint l'emplacement de la citadelle ennemie, c'est que nous n'y apercevons plus tard, à côté du nouveau port, qu'un terrain ouvert à tout venant (*upstal*), et une prairie appelée le pré de l'association bourgeoise (*Minne-Meersch*). Appliquée aux dépendances de l'ancien château impérial, une pareille dénomination était un cri de triomphe.

De quelque manière que la cité fût entrée en possession de la forteresse ennemie, le comte Baudouin de Lille, qui en avait fait la conquête, sut conserver pour lui-même le territoire qui en dépendait. Il le joignit à la châtellenie que les princes flamands avaient fondée au temps des expéditions normandes, et qui s'étendait de l'autre côté du port [2]. Ce vaste district, qui se prolongeait des deux parts sur la rive gauche de l'Escaut, fut mis sous la domination de châtelains héréditaires, dont la famille devint une des plus puissantes du pays. Sans doute Baudouin avait voulu que celui de ses grands vassaux qui le représentait vis-à-vis des Gantois fût assez fort pour savoir au besoin se faire obéir : car c'était au châtelain à exercer dans la ville tous les droits du comte, et une pareille tâche eût été trop rude pour des mains débiles. Il agit donc avec sagesse en plaçant en face de la cité libre une seigneurie imposante,

[1] La tradition veut qu'elle ait été remise au châtelain Lambert : mais on ne voit pas pourquoi, dans cette hypothèse, Baudouin de Lille aurait encore agrandi, comme nous le dirons bientôt, un autre fort qui se trouvait entre les mains de ce seigneur. Nous pensons que Lambert reçut non pas le château d'Othon, mais la châtelenie qui en relevait.

[2] Les chroniqueurs ne parlent pas de cette fusion ; cependant elle paraît évidente ; car d'un côté il n'y eut jamais qu'un châtelain à la fois, et de l'autre on trouve compris sous le nom de Châtellenie de Gand, les districts qui avaient dépendu des deux forteresses. Il ne resta d'autre trace de leur séparation primitive, que l'existence de *deux* bannières du Vieux-Bourg

dont le chef résidant à l'autre bord de la Lys, avait là aussi des tours menaçantes et inattaquables.

C'est sous le nom de Vieux-Bourg que l'histoire et l'usage désignent cette forteresse des châtelains, qui avait été fondée par l'ancien comte Baudouin Bras de Fer, ou par son fils Baudouin le Chauve. Située à peu de distance du rivage, sur une élévation qui paraît artificielle, elle avait pour ceinture un cours d'eau parallèle à la Lys, et qui du côté du Nord s'épanchait en nappes immenses. L'enceinte extérieure était circulaire et flanquée de tours, à peu près comme les châteaux construits en Angleterre sous les rois saxons. Probablement un donjon s'élevait au centre; car on y voyait encore dans la suite un vaste édifice crénelé, surpassant de beaucoup en hauteur les murs qui formaient l'enclos. Les autres parties du bâtiment étaient consacrées soit au logis du comte, soit à la demeure du châtelain qui le remplaçait [1]. En face du château se trouvait une église dédiée à sainte Pharaïlde, et qui servait de chapelle au prince. Une deuxième enceinte de remparts s'étendait à quelque distance, et formait comme une ligne extérieure de retranchements. Dans l'espace intermédiaire se groupaient un certain nombre d'habitations qui étaient appelées le Bourg ou le Vieux-Bourg, ainsi que le château lui-même; elles avaient surgi en quelque sorte dans l'intérieur de ses retranchements.

L'importance que les comtes attachaient à cette citadelle explique les accroissements considérables qu'elle reçut de siècle en siècle, non-seulement à l'intérieur où l'on ajouta de nouvelles constructions, mais aussi au dehors où l'on multiplia les ouvrages de défense. Ce fut ainsi que Baudouin de Lille, après avoir agrandi la châtellenie, s'occupa encore de rendre inattaquable l'enceinte du château qu'il munit de nouvelles fortifications et surtout de deux grosses tours. Mais quelque imposants que fussent ces ouvrages, ils parurent encore insuffisants à Philippe d'Alsace qui, après les avoir complétés, fit élever à l'entrée de l'édifice une porte qui à elle seule aurait pu passer pour une forteresse (1178). A mesure que la cité devenait plus puissante, les souverains voulaient exhausser les murailles du Bourg.

On voit encore debout aujourd'hui cette porte bâtie par Philippe

[1] On trouvera dans la description du Bourg de Bruges des détails sur ces deux édifices.

d'Alsace. Elle est construite en pierres de faible dimension, comme tous les monuments de cette époque. La voûte de l'entrée, sombre et profonde, s'arrondit partout en plein cintre à la manière romane. Les tours, de largeur médiocre, ne se dégagent de la muraille qu'à mi-hauteur, et sont couronnées de créneaux étroits. L'ensemble du bâtiment conserve un aspect sévère qui fait contraste avec les édifices modernes pressés à l'entour, et qui frappe l'imagination par les souvenirs imposants qu'il réveille.



Malgré la force de ses remparts, le château des comtes ne devait pas tarder à succomber lui-même, débordé et en quelque sorte étouffé par les agrandissements continuels de la ville. Qu'on se figure pour un moment quelqu'un de ses vieux châtelains debout sur la plate-forme la plus élevée, et contemplant avec inquiétude cette cité populeuse qui s'augmente toujours. A gauche, il voit de loin le nouveau port qui se complète : à droite et déjà tout près de lui, une paroisse entière vient de surgir au delà des limites anciennes et à l'ouest de la Lys ; c'est le quartier de Saint-Michel, sorti de terre pendant le douzième siècle. En abaissant ensuite ses regards jusque sur les maisons bâties au pied de ses tours, il aperçoit les habitants du Vieux-Bourg s'associant avec les

bourgeois du port pour participer à leur commerce [1]. Les navires dont les voiles couvrent la Lys et l'Escaut attestent l'extension que ce commerce a prise : plusieurs sont chargés de vin ou de laine; d'autres, de bois, de cuivre, de fer et d'acier. Les marchands de l'intérieur du pays arrivent avec des chariots et des bêtes de somme : le simple ouvrier porte sur ses épaules la pièce de drap qu'il a faite lui-même, étoffe grossière si elle est destinée pour le pays wallon, mais qui vaut le double ou le triple si elle a été fabriquée à la manière flamande [2]. Le bruit des usines gantoises, parmi lesquelles on remarque les forges et les corroyeries, bourdonne constamment au-dessus de la ville, et les tissus qu'elle expose au soleil sur les prairies environnantes, lui forment comme une écharpe de mille couleurs. Sans doute, à l'aspect de cette activité laborieuse, le gouverneur du château féodal se sent vaincu d'avance par la bourgeoisie libre.

Les lacunes qu'offrent nos annales nous dérobent en partie les institutions qui maintenaient l'ordre dans cette ruche de travailleurs, et notre siècle a oublié jusqu'au sens des mots qui les désignaient; mais des études récentes commencent à jeter quelque lumière sur ce point. C'est ainsi que les noms de Pré d'amour et Pont d'amour (*Minne-bruge* et *Minne-meersch*), regardés naguère comme insignifiants, nous révèlent l'existence d'une vieille association des bourgeois, avant l'époque communale [3]. C'était un pacte d'alliance et de fraternité entre les citoyens des classes supérieures et moyennes, auquel toutefois il est douteux que la multitude participât. Il marque le commencement de ces puissantes unions de la bourgeoisie, qui devaient amener graduellement l'émancipation complète de nos grandes cités. Divers indices conduisent à penser que la Minne ou la Société d'Amour (elle est quelquefois nommée en latin *Amicitia*) florissait à Gand au douzième siècle.

Le mot de *commune*, qui exprime déjà un état de liberté plus général,

[1] *Pertinent ad* HANSAM *burgensium de Gandavo hi quis manent infra quatuor portas, et illi qui pertinent ad castrum comitis.* — Charte de l'an 1199.

[2] Nous suivons ici le tarif de l'époque. *De panno wallonum IV denarios, et nihil amplius.*

[3] On peut voir sur le sens du mot *Minne* les *Considérations sur l'histoire de France*, par M. Augustin Thierry. Il existait à Gand deux ponts de la Minne, et ils donnaient tous deux sur les quartiers joints à la ville après la prise du château d'Othon : on peut en conclure que cette institution florissait vers l'an 1050.

est appliqué au port dès l'an 1126, sans que nous puissions découvrir quand il avait été adopté pour la première fois. L'organisation que reçut la cité sous cette nouvelle forme, est mieux connue et se rapproche plus des idées et des institutions modernes. La ville était investie des mêmes droits de justice et de seigneurie que les grands vassaux du comté ; mais pour l'exercice de ces droits, elle était constituée en république sous la suzeraineté du prince. Un conseil de treize échevins, nommés à vie, formait son sénat. Ce conseil se complétait lui-même, sous l'approbation du souverain, lorsqu'il avait perdu quelqu'un de ses membres. Il rendait la justice devant la plus ancienne église (celle de Saint-Jean, aujourd'hui Saint-Bavon), à l'endroit où se rencontraient les principales rues. Sa juridiction était souveraine et s'étendait sur les habitants des quatre paroisses, et sur tout ce qui était compris entre les quatre portes de la ville. Seulement quand le comte ou le châtelain faisait mander les échevins pour quelque affaire importante, ils étaient tenus de sortir de l'enceinte du port, et de délibérer à l'entrée du château. Les privilèges des bourgeois étaient nombreux. Le souverain ne pouvait pas même les forcer de prendre part à ses guerres, si ce n'est dans les expéditions maritimes, où ils lui devaient service jusqu'à trois journées au delà d'Anvers, mais sans être obligés d'aller plus loin. Leur personne et leurs biens étaient inviolables : toutefois les échevins, dans leur autorité suprême, pouvaient exiler qui bon leur semblait, comme *inutile à la commune* ; et l'on a conservé le souvenir d'une occasion où sept membres de ce tribunal bannirent les six autres.

La possession d'un sceau, d'une cloche (le beffroi actuel n'existait pas encore), et surtout d'une bannière, faisait partie des institutions communales. Une autre prérogative propre aux bourgeois de Gand, était celle de pouvoir fortifier non-seulement leur ville, mais encore leurs maisons. Celles qui offraient quelque importance, comme les hôtels de presque toutes les familles nobles, étaient appelées *Steenen* ou forts[1]. Elles avaient d'ordinaire leurs fossés et leurs tours, et suivant le témoignage d'un évêque du douzième siècle[2], elles n'étaient guère moins élevées que le donjon du château. Ainsi éclatait encore, même au sein de la paix, l'esprit belliqueux de la population.

[1] Mot à mot, *pierres*.

[2] Guillaume, archevêque de Rheims.

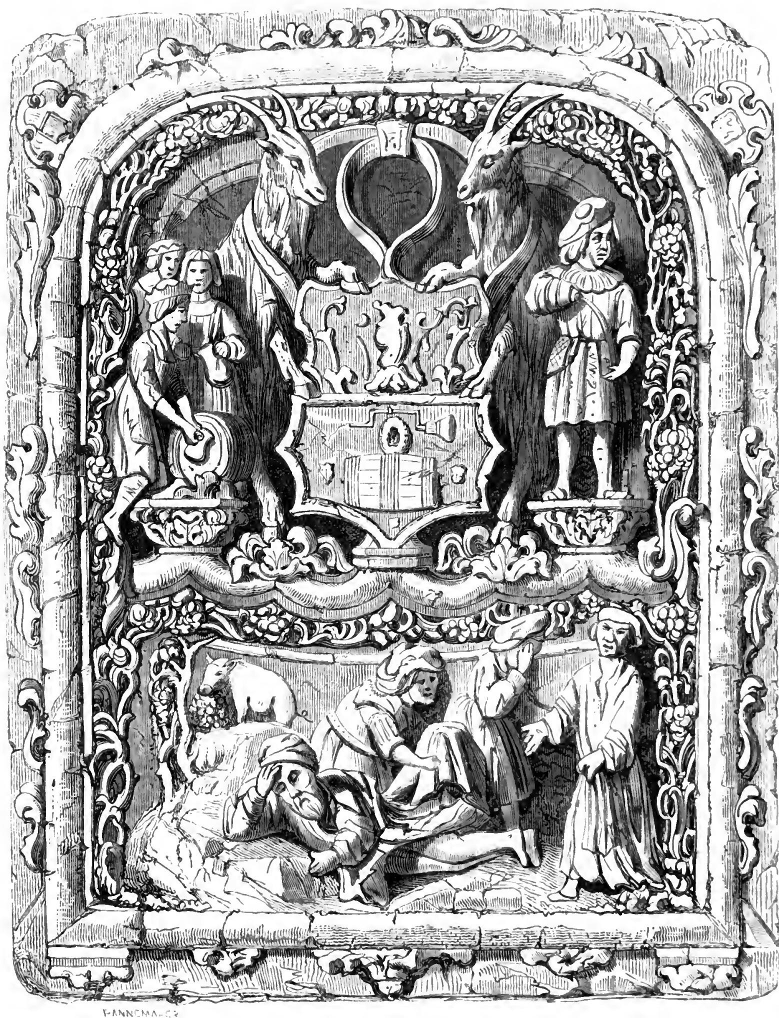
Le plus ancien édifice qui puisse donner maintenant quelque idée de ces forteresses gantoises, est celui qu'on appelait l'Hôtel de Gérard le Diable, d'après le nom de son fondateur. A peine croirait-on aujourd'hui que ce nom soit historique, et qu'il n'ait pas été inventé par les poëtes ou imposé par la tradition. Mais nous avons encore des actes du seigneur qui les portait, et qui mettait en tête de ses chartes : « Moi Gérard, « surnommé le Diable, frère de Hughe, châtelain de Gand. » Il était aussi appelé le Maure ou le Noir, et il existe des récits populaires qui le peignent assez farouche et assez terrible pour justifier ces derniers surnoms. Des passions violentes, de grands crimes et une pénitence éclatante, tels sont les titres de célébrité que lui prêtent ces récits, et l'on aime à se les rappeler à l'aspect de sa vieille demeure, encore haute et superbe même dans son état de vétusté et de délabrement. Bâtie en pierres grises, elle se dresse au bord de l'Escaut dont elle semble commander le cours. De grandes fenêtres, dont la construction ne manque ni d'élégance, ni de richesse, mais que des réparations modernes ont horriblement mutilées, embellissent cette façade imposante et lui donnent le caractère d'un palais, tandis que ses autres accessoires sont ceux d'une forteresse. Aux angles s'arrondissent deux tours, qui font à peine saillie sur le fleuve; car elles ne sont là que pour servir d'ornement, l'édifice étant inattaquable de ce côté. Les fortifications sérieuses se trouvaient à la face opposée, et ont été abattues depuis longtemps. On a détruit de même une grande tour quadrangulaire, qui s'élevait au centre de l'hôtel et le dominait avec orgueil. Mais après tant d'outrages et de mutilations, la *pierre* de Gérard le Diable (s'il nous est permis de traduire ainsi son nom flamand) est encore un des restes les plus précieux de l'ancienne cité, et nous ne pouvons nous défendre d'exprimer ici le vœu qu'elle soit désormais épargnée par la truelle barbare des maçons auxquels la ville abandonne avec indifférence ses vénérables monuments.

Quelle que fût la magnificence de ces constructions où les familles les plus puissantes mettaient alors leur gloire et leur sécurité, elle étonne encore moins que les grands travaux entrepris et exécutés par le corps de la commune. Là nous trouvons en première ligne le beffroi, c'est-à-dire la tour communale, symbole des droits et de la force de la ville, et où sont suspendues les cloches qui appellent la bourgeoisie au conseil ou au combat. Cette tour, commencée en 1183, fut portée à 240 pieds de

hauteur. Elle est d'une forme massive, et plus remarquable par son élévation et par la solidité de sa structure, que par le goût et l'imagination qu'y a déployés l'architecte. Mais c'était le moment où le style gothique ne faisait que de naître, et conservait encore quelque chose de la pesanteur et de la nudité du roman. Viennent ensuite plusieurs églises paroissiales reconstruites dans de vastes proportions pendant le douzième siècle, à mesure que l'âge et l'incendie renversaient les vieilles nefs; enfin les portes de la ville, véritables citadelles dont Philippe-Auguste exigea en vain la démolition, mais dont les derniers vestiges ont été détruits de nos jours pour élargir la voie publique; les écluses, les ponts, les quais, et une foule d'autres ouvrages qui donnèrent à la cité une face nouvelle. Il n'y avait pas jusqu'aux habitations des marchands qui n'offrissent un caractère de richesse, et des ornements dont les débris excitent quelquefois l'admiration. Nous citerons ici un bas-relief servant d'enseigne à un marchand de vin, et qui date à peu près de l'an 1150. Ce morceau curieux, véritable tableau creusé dans la pierre, présente, outre diverses figures allégoriques, un groupe composé des enfants de Noé, et de ce patriarche lui-même plongé dans l'ivresse. L'originalité de la composition et le mérite du travail en font, pour son époque, un petit chef-d'œuvre. On pourra en juger facilement par la copie que nous en avons fait prendre et que nous reproduisons à la page suivante.

Le siècle suivant amena diverses modifications politiques, toutes favorables au pouvoir de la commune. Baudouin de Constantinople, dont le règne ouvre cette grande époque, semble s'être attaché à diminuer le pouvoir des châtelains, qui lui faisait ombrage, et à gagner l'affection de la bourgeoisie, qui avait montré des dispositions à la révolte sous les souverains précédents. Il accorda aux Gantois divers priviléges, et entre autres l'exemption des impôts qu'ils avaient payés jusque-là. Ses successeurs cherchèrent également à ménager la ville, en lui faisant de nombreuses concessions. Ferrand cassa le conseil des Treize, dont le pouvoir permanent était devenu odieux au peuple, et le remplaça en 1228 par trente-neuf échevins divisés en trois groupes égaux qui se remplaçaient alternativement d'année en année. Un tiers gouvernait la ville, un autre rendait la justice, et le troisième se reposait en attendant que son tour revînt. Cette rotation perpétuelle mettait obstacle aux abus de pouvoir et à l'oppression de la bourgeoisie, sans ôter aux magistrats l'autorité qui leur était nécessaire. Aussi l'époque du gouvernement

des XXXIX, avant leurs contestations avec le prince, doit-elle être regardée comme l'âge d'or de la commune.



Bas-relief servant d'enseigne à un marchand de vin (1150).

La première tâche qu'ils prirent à cœur fut de fortifier la ville [1]. C'était à la fois une œuvre de sûreté et d'indépendance : mais il fallait élever

[1] Ce projet avait été adopté par les Treize, dès 1194; mais l'exécution en était à peine commencée.

une enceinte de murailles d'environ deux mille mètres, et déjà la défense des places de guerre exigeait des remparts d'une hauteur imposante et d'une solidité à toute épreuve. Les Trente-Neuf ne reculèrent point devant ce travail difficile et coûteux. Des murs épais, fortement arc-boutés et flanqués de tours massives, se dressèrent autour du port et des nouveaux quartiers, qui n'avaient été défendus jusque-là que par les fossés qui les environnaient. On ne se fia même plus à la largeur de l'Escaut et de la Lys : des tours plus considérables encore que les précédentes, véritables bastions nommés en flamand *cuves* et *chaudières* (*cuypen* et *ketels*), furent fondées au bord de ces fleuves ou au sein même de leur lit, pour commander le passage. L'utilité de ces grands ouvrages était si généralement appréciée, même hors de Gand, que les abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon consentirent, en 1253, à y laisser contribuer leurs vassaux : non que ces derniers dussent tirer protection des remparts qu'on élevait en face d'eux ; mais, comme le disait l'acte officiel, il paraissait juste que, tirant profit et avantage du voisinage de la cité, ils concourussent aux défenses qu'elle s'imposait.

Les travaux des fortifications n'étaient pas encore achevés, que déjà les XXXIX méditaient une autre entreprise non moins hardie. Les anciens cours d'eau navigables qui conduisaient en ligne presque droite du port vers la mer, dans la direction du canal actuel de Terneuse, avaient fini par s'ensabler, et se trouvaient impraticables. La route de l'Escaut était donc la seule qui restât ouverte aux navires, et elle paraissait longue et difficile. Les magistrats résolurent d'y porter remède, en creusant un large canal de Gand vers le Swin de l'Écluse (1251). La comtesse Marguerite, qui régnait alors, leur en accorda l'autorisation, et aussitôt ils se mirent à l'œuvre, coupant à travers les propriétés et les seigneuries, et ne s'arrêtant devant aucun obstacle. Ainsi fut créée comme une nouvelle rivière, qui alla aboutir à Damme, par une modification du plan primitif, et qui fut appelée la Lieve. Elle est encore navigable aujourd'hui pour de petits bâtiments, et quoiqu'elle n'ait pas offert au commerce gantois tous les avantages qu'on semblait en attendre [1], elle hâta du moins l'extension de la ville vers le nord, en facilitant le dessèchement des marais et des nappes d'eau qui se trouvaient de ce côté.

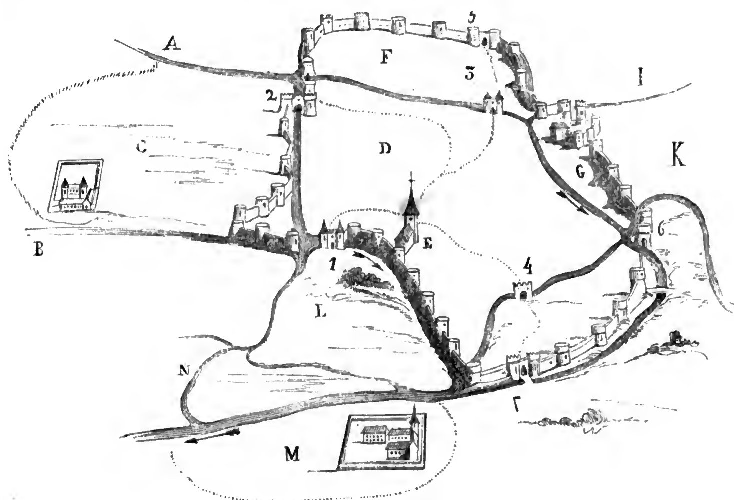
Quand les fortifications furent finies et la Lieve creusée, ce fut au

[1] Les propriétaires riverains réussirent longtemps à en entraver la navigation.

Vieux-Bourg que s'en prirent les XXXIX. Il ne s'agissait pas de déloger le châtelain de sa forteresse; car déjà Baudouin de Constantinople l'en avait fait sortir, et le château était dans la main des comtes. Mais le quartier environnant restait séparé de la ville, et les magistrats voulurent l'y réunir. La comtesse Marguerite et son fils Gui de Dampierre consentirent à cette réunion, en 1274 : quant aux conditions qu'ils y avaient mises, et que l'acte officiel n'exprime pas, on peut supposer avec assez de certitude que le trésor de la commune eut à payer les frais de la négociation. C'était alors la grande politique des princes flamands de vendre à leurs sujets toute espèce de concessions : système dégradant qui avilit la souveraineté et ruina le pouvoir. La même marche fut suivie pour l'acquisition des terrains situés au delà du Bourg, et ici nous connaissons jusqu'à la somme payée aux diverses parties. Ces terrains, dont le châtelain était en possession, formaient déjà une commune à part, assez peuplée pour rapporter annuellement 400 livres de Flandre. Leur valeur vénale, d'après le taux de l'intérêt à cette époque, eût donc été de 4,000 livres. Mais le possesseur n'était nullement disposé à s'en défaire sans bénéfice, ni le comte à permettre cette cession gratuite. Les XXXIX s'adressèrent directement à ce dernier, et lui offrirent 12,000 livres de Flandre, ou trois fois la valeur du quartier qu'ils désiraient acquérir. A cette condition, il se chargea de dédommager le châtelain, auquel il donna un de ses châteaux et 400 livres de revenu en bonnes terres. C'était pour le prince un bénéfice apparent de plus de moitié; au fond pourtant, les Gantois seuls trouvaient dans leur achat un avantage réel : car les terrains dont le comte les mettait ainsi en possession enveloppaient de toutes parts la vieille forteresse qu'il s'était réservée en leur vendant le Bourg, et qui devint inaccessible pour lui-même sans leur permission (1299). Toutefois il maintint sa souveraineté comme dans un dernier asile, et ce fut là que ses représentants continuèrent à exercer ses droits seigneuriaux; mais dans la suite la cour de Flandre se trouva trop à l'étroit au milieu de ces remparts déjà débordés par les maisons bourgeoises, et elle fixa sa résidence dans un hôtel situé plus loin et hors de la portée du flot populaire.

Il peut paraître intéressant de comparer la ville ainsi agrandie par degrés, avec la cité primitive dont nous avons déjà offert le plan au lecteur : tel est l'objet du dessin que nous plaçons maintenant sous ses yeux, et dont la proportion est la même. Nous avons eu soin d'y marquer

les principaux accroissements du vieux port; mais pour éviter la confusion, il a fallu omettre plusieurs acquisitions partielles de moindre importance.

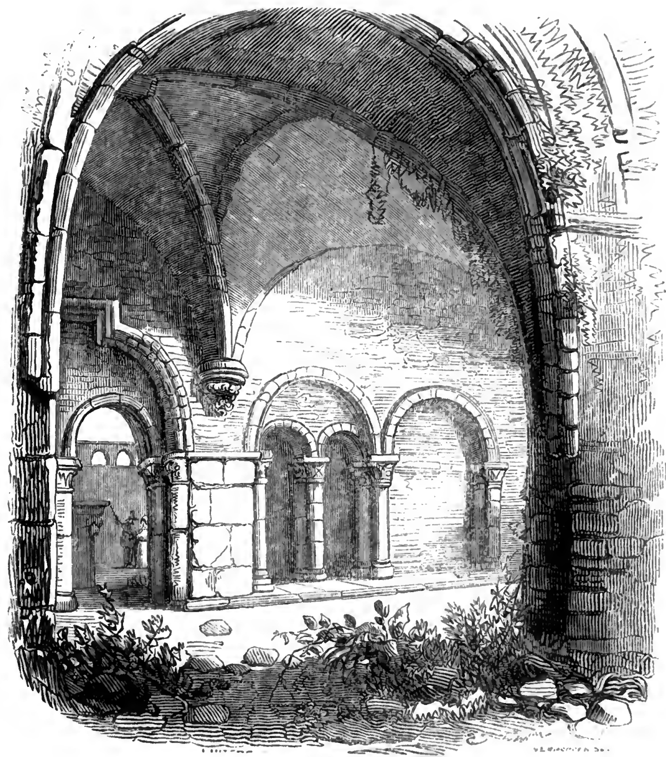


A. La Lys. — B. L'Escaut. — C. L'abbaye et la ville de Saint-Pierre. — D. Le port ou la ville communale. — E. L'église de Saint-Jean, devant laquelle les XIII rendaient la justice. — F. Le quartier de Saint-Michel. — G. Le Vieux-Bourg. — H. Le nouveau port. — I. La Lieve. — K. Terrains achetés par la commune en 1299. — L. Quartier appelé le *Faubourg*, le quartier d'outre-l'Escaut et la ville de Brabant. Il fut fortifié en 1290. — L'abbaye et la ville de Saint-Bavon. — L. 1. La porte de Brabant; 2. La porte de France ou la porte aux tours (*Ketel-Poort*); 3 et 5. L'ancienne et la nouvelle porte de Thourout; 4. L'ancienne porte du château; 6. La porte grise; 7. La porte de Saint-Bavon.

Les deux ponts marqués sur la Lys sont ceux de la Minne.

La commune victorieuse avait donc tout conquis autour d'elle, à l'exception seulement des deux abbayes qui, immuables par leur nature, avaient su conserver l'intégrité de leur territoire. Mais déjà ces abbayes elles-mêmes n'avaient plus leur antique souveraineté dans leurs propres villes. Malgré tous leurs anciens priviléges et leur caractère sacré qui les rendait inattaquables, les XXXIX avaient trouvé l'art d'étendre la domination communale jusque sur le terrain de l'Église. Pour apprécier ce triomphe de la politique des échevins, il faut se rappeler avec quelle persévérance les corps religieux savaient maintenir leurs droits qu'avait sanctionnés le cours des âges. Ces droits semblaient attachés non à la personne de l'abbé ni des moines, mais aux murs mêmes du monastère,

qui portaient l'empreinte de sa grandeur antique, et dont les débris encore debout nous frappent d'étonnement et de respect.



La victoire que les XXXIX parvinrent à remporter sur les deux abbayes fut, il faut l'avouer, l'œuvre de leur adresse plutôt que de leur justice. Mais pour l'intelligence des moyens qu'ils employèrent et du résultat auquel ils parvinrent, il faut tenir compte d'un ordre d'institutions dont nous n'avons pas encore parlé jusqu'ici, et qui s'était développé dans l'ombre avec la vieille cité primitive : ce sont les corps de métiers.

Depuis un temps immémorial, les ouvriers de chaque profession formaient une corporation régulière, ayant ses chefs, ses lois et ses priviléges. Chacune renfermait trois classes : les apprentis, dont le noviciat, plus ou moins long, était une époque de dépendance; les compagnons, ou les ouvriers proprement dits, qui, ayant terminé leur apprentissage, vivaient de leur travail journalier; enfin les maîtres, qui, possédant un atelier et faisant commerce des produits de leur état, employaient les compagnons

et payaient leur travail. Parmi ces derniers étaient choisis un doyen et des prud'hommes, qui composaient en quelque sorte la magistrature du métier. Ils surveillaient la fabrication des marchandises, s'assuraient de l'exécution des règlements, et gouvernaient pour ainsi dire ces milliers de bras que nourrissait l'industrie. Mais au-dessus des doyens eux-mêmes s'élevait une autre autorité, celle des magistrats de la commune, qui ne s'en rapportaient qu'à leur propre surveillance pour faire respecter à chaque classe ses devoirs spéciaux et les intérêts de la cité. C'étaient eux qui faisaient ou qui sanctionnaient les règlements des diverses corporations, sans permettre à aucune d'user de fraude ou d'artifice. Nous les voyons même garantir la solidité des étoffes fabriquées dans la ville, et dont les qualités étaient mises à l'épreuve. Le nombre des fils, la nature de la laine, le procédé suivi dans la teinture, le salaire des compagnons et le bénéfice du maître, tout était fixé légalement. Les prud'hommes examinaient la pièce avant la mise en vente, et la faisaient mesurer; puis, si elle remplissait toutes les conditions voulues, elle était portée à la



halle aux draps, où le marchand étranger pouvait venir acheter sans défiance et sans contestations.

La cité s'attribuait donc la haute main sur l'industrie et sur les ouvriers. Or, comme elle n'exemptait pas ces derniers de sa surveillance quand ils allaient vivre hors de ses murs, tout en travaillant pour elle, il se trouva qu'elle étendit sa souveraineté au delà de son propre territoire, et partout où demeuraient ses tisserands, ses foulons, ses corroyeurs ou ses maréchaux. Les âbbés de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, qui ne s'étaient pas défiés de cette seigneurie industrielle, avaient leurs villes pleines non-seulement de compagnons qui allaient passer la journée dans les ateliers de Gand, mais encore de maîtres qui portaient leurs produits au marché central. Les XXXIX, loin de s'en plaindre, eurent soin de stipuler dans l'accord relatif aux fortifications, qu'il resterait permis aux ouvriers gantois de loger sur le territoire des couvents. Mais aussitôt que cette coutume se trouva ainsi consacrée comme un droit, ils enjoignirent aux deux prélats de faire publier dans leurs villes les ordonnances de la commune concernant la draperie et les autres métiers. C'était faire brèche à la souveraineté des abbayes; mais il n'était plus temps de parer le coup. Quand les abbés voulurent plaider devant le souverain, ils s'aperçurent bientôt qu'ils avaient affaire à trop forte partie. La cité connaissait les moyens d'obtenir gain de cause, et elle en fit si bon usage, que l'arrêt fut en sa faveur. Seulement on sauva les apparences, en laissant aux seigneurs du territoire le droit de faire eux-mêmes des règlements qui fussent conformes à ceux des magistrats communaux.

L'extrême prospérité de la ville semblait justifier le système d'administration adopté par les XXXIX. Pétrarque, qui visita Gand vers la fin du treizième siècle, fut frappé de l'opulence qu'offrait cette cité du Nord, et la jugea plus florissante que toutes celles qu'il avait vues hors de l'Italie. D'autres écrivains de la même époque confirment ce témoignage. Mais cette richesse même rendait le peuple plus exigeant, et il se forma un parti redoutable contre des magistrats dont l'autorité paraissait excessive. Les mécontents demandaient des échevins électifs et annuels, et le comte Gui de Dampierre s'étant montré favorable à cette réforme, les XXXIX eurent recours au roi de France, comme suprême seigneur de la ville et du pays. Ils parvinrent ainsi à maintenir quelque temps leur pouvoir, mais sans regagner le peuple; et quand plus tard le monarque français essaya de réunir le comté de Flandre à sa couronne (1300), une de ses premières mesures fut d'accorder aux Gantois une magistra-

ture nouvelle, composée de vingt-six échevins élus pour une seule année.

Alors commencèrent pour la commune d'autres luttes dont nous pourrions à peine esquisser ici les principaux traits. La confiscation momentanée de la Flandre fut suivie d'une réaction populaire qui remit les comtes sur le trône, mais qui augmenta tellement le pouvoir des grandes villes, que tout plia devant elles. La commune de Gand devint alors souveraine de sa châtellenie et de tous les districts voisins, dont les milices se rangeaient sous la bannière de la cité principale. Appelée ainsi à jouer un rôle politique, elle trouva pour chef un homme de génie et d'audace, cet illustre Jacques Van Artevelde, dont le souvenir durera aussi longtemps que celui de sa patrie. Sous sa conduite, les milices flamandes combattirent avec honneur à côté de l'armée anglaise, et les trois bonnes villes de Gand, de Bruges et d'Ypres prirent en main le gouvernement du comté, tandis que le prince et presque toute la noblesse se réfugiaient en France. Mais après quelques journées brillantes, la république d'Artevelde eut ses déchirements intérieurs. Lui-même, entraîné à combattre la haute bourgeoisie après la noblesse, donna à la cité une organisation toute démocratique, dans laquelle rien ne faisait contre-poids au nombre et à la violence des classes inférieures. Dans une heure de ressentiment ou de nécessité, ce puissant génie arma le peuple de l'autorité souveraine, et quelque temps après, il en fut lui-même la victime, étant tombé sous les coups des tisserands du quartier de Saint-Pierre, qui l'accusaient follement de trahison (1345) [1]. Toutefois, par un contraste étrange, ses institutions lui survécurent sans obstacle, et régirent Gand deux siècles après lui.

Qu'on se représente chaque corps de métier formant une phalange exercée au combat, et conduite par le doyen qu'elle a élu sur la place publique : telle est à la fois l'armée et la population de la commune après Artevelde. Quand le jour de l'élection des magistrats est venu, ces bataillons se rassemblent (désarmés, il est vrai, mais groupés autour de leurs commandants), et sur vingt-six échevins qui doivent diriger les affaires et rendre la justice, vingt sont nommés par le choix des masses ; six seulement, par la haute bourgeoisie. La classe opulente désigne donc à peine le quart du sénat de la ville ; le reste tient son mandat des artisans.

[1] Voir le PANTHÉON NATIONAL, *les Belges illustres*, 1re partie.

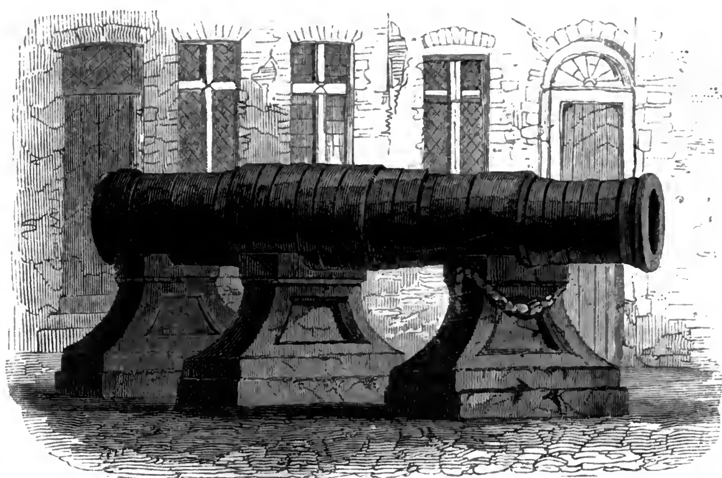
Remarquons encore que dans les moments de crise, cette majorité élue par le peuple avait pour elle la supériorité d'ardeur et d'énergie; car telles sont les qualités qui assurent la faveur de la multitude. Ainsi se formait, il faut l'avouer, une magistrature ferme et intrépide : on en vit la preuve à la sanglante journée de Gavre, où quatorze des vingt-six échevins de Gand se firent tuer en combattant pour la patrie. Mais le manque de modération et d'expérience de pareils chefs attirait tant d'orages sur la cité, qu'on doit être surpris, non pas des coups de foudre qui l'atteignirent, mais de cette vitalité puissante qui lui permit toujours de se relever.

Un caractère particulier de hardiesse et de vigueur se développa chez cette population ouvrière, accoutumée à prendre part aux luttes politiques. Les traits d'héroïsme que l'histoire lui attribue sont nombreux et rappellent les récits de l'antiquité. Ce n'est pas seulement de l'audace et de l'énergie qu'on y reconnaît, mais souvent aussi une élévation de sentiments qui excite la surprise et l'admiration. Sept Gantois, pris par les troupes françaises, sont conduits devant Charles VI, qui leur parle comme à des captifs : « Détrompez-vous, répondent-ils, nous sommes libres. Un roi de France peut bien faire accabler par ses soldats et charger de chaînes les hommes les plus courageux du monde; mais ces fers ne sauraient lier que nos bras, jamais notre cœur et notre pensée. » C'est un chroniqueur français, hostile à la Flandre, qui nous a conservé ces merveilleuses paroles, à l'authenticité desquelles on pourrait à peine croire, si nous ne les tenions que de nos écrivains. Froissart, quoique animé aussi d'un esprit de malveillance contre les Gantois, les peint également sublimes dans le malheur. « Allez combattre, disaient les vieillards et les femmes aux derniers champions de la commune, du temps de Philippe d'Artevelde; mais ne songez pas à revenir en arrière : car si nous apprenons que vous ayez été vaincus, nous mettrons le feu à la ville et nous périrons avec elle! » Ils revinrent victorieux et chargés des dépouilles de leurs adversaires, rapportant parmi leur butin, si nous en croyons la tradition, le dragon de cuivre doré qui surmonte aujourd'hui leur beffroi [1].

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ces artisans, devenus

[1] Il ne le surmonte plus au moment où nous traçons ces lignes, mais on fait espérer que nous le verrons un jour reparaître.

soldats, portaient dans le métier des armes ce même esprit d'industrie et d'invention qui les caractérisait comme ouvriers. Fameux autrefois par leurs machines de guerre, ils le furent par leurs canons après l'invention de la poudre. Philippe d'Artevelde [1], dans son expédition contre Bruges, avait emmené avec lui trois cents bouches à feu de diverses dimensions. On conserve encore, sur le Marché du Vendredi, un pierrier colossal, fabriqué probablement vers 1382, et qui surpasse en volume et en poids toutes les autres pièces d'artillerie aujourd'hui connues. Le peuple l'appelait *Dulle Griete,* ou Marguerite l'Enragée. Sa longueur est de dix-huit pieds; sa circonférence, de dix et demi. Il n'est point coulé



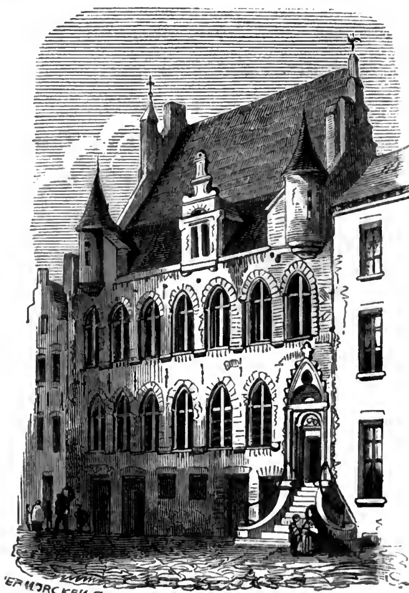
en fonte, mais forgé de barres de fer jointes avec le marteau : ouvrage prodigieux, et qui pourrait à peine s'exécuter aujourd'hui dans les ateliers les plus fameux de l'Europe.

Vis-à-vis de ce monument des guerres civiles de Flandre (car Marguerite l'Enragée fut fabriquée pour le siége d'Audenarde), on prétend montrer encore la fenêtre d'où Charles le Téméraire s'adressa humblement à la multitude ameutée. C'était à l'avénement de ce prince, et la commune voulait obtenir de lui l'abolition de l'impôt sur le grain. « Or était tout ce peuple gantois sur le grand Marché du Vendredi, armé de

[1] Voir le PANTHÉON NATIONAL, *les Belges illustres,* 1re partie.

pied en cap, tout cousu de fer, et à hautes bannières levées, nouvellement faites. Et de toutes parts affluaient gens armés vers la troupe principale, et tant croissaient et multipliaient que c'était une horreur. Le duc, à cheval avec ses nobles et archers, s'en vint tout droit là où étaient ces mutins; et alors tout ce grand monde de peuple se commença à serrer et à s'affermir sur ses piques, chacun se rangeant sous sa bannière et criant : *Sta, sta* (halte, halte!). Car ils voyaient venir ses archers avec leurs casques et leurs cuirasses, les arbalètes bandées, en grand nombre et en bon équipage, belles fortes gens, et redoutables, et dont la manière de venir sur eux semblait menaçante [1]. »

Le marché du Vendredi, où le peuple se tenait ainsi en bataille, était alors d'une étendue immense (il a été séparé en deux depuis). Parmi ses anciens édifices le plus remarquable était l'hôtel de la puissante famille des Utenhove, qui n'a été abattu que de nos jours et qui, pareil à une forteresse, dominait la place entière.



« Le duc Charles fit son entrée sur ce marché, vêtu de noir et un petit

[1] George Chatelain. (Chronique des ducs de Bourgogne, IIIe partie, C. 102). Nous avons fait quelques coupures et rajeuni quelques expressions devenues obscures : mais tout le récit appartient au chroniqueur. M. de Barante, qui l'a reproduit, semble avoir négligé plusieurs passages caractéristiques.

bâton à la main; et cherchant à passer parmi la foule pour aller descendre en une maison où les princes de tout temps descendent en pareille circonstance [1], il demanda à eux en passant : Que vous faut-il? qui vous émeut, mauvaises gens? Et il usa de chaleur et d'aigres paroles, et en frappa un de son bâton. Mais le battu s'offensant, jura par le sang et les plaies du Christ, et de fait, s'élança pour lui porter un coup de pique, et lui parla aigrement et fièrement, sans révérence. Mais tandis qu'il grognait, mordant des dents sur son prince, les bateliers, bouchers, poissonniers et d'autres encore, se vinrent joindre au duc pour le défendre; ce dont il fut bien joyeux et se rassura : car jusqu'alors il n'y avait ni archer, ni seigneur, ni homme si courageux qui ne tremblât de peur et n'eût voulu être dans l'Inde, pour sûreté de sa vie et de celle du prince.

« Or se montra le duc aux fenêtres, et dit en flamand : Mes enfants, Dieu vous garde et sauve! Je suis votre prince et naturel seigneur, qui vous viens visiter et réjouir de ma présence, pour vous mettre en paix. Je vous prie donc que par égard pour moi, vous veuillez vous comporter doucement et vous contenir. Et tout ce que je pourrai faire pour vous, sauf mon honneur, je le ferai, et vous accorderai ce qui me sera possible. —Alors tout d'une voix ils crièrent d'en bas : *Heer wel gecomen!* Soyez le bien-venu, monseigneur! Nous sommes tous vos enfants, et nous vous remercions de votre bonté envers nous.

« Quelques bourgeois s'approchèrent alors et se mirent à parlementer avec le seigneur de Gruthuse, qui leur donna des réponses satisfaisantes. Mais tandis que tout s'arrangeait pour le mieux, il advint qu'un grand et rude vilain, outrageux et fier, montant à l'improviste dans la maison, se mit à la fenêtre à côté du duc; et là venu, haussa sa main qui était armée d'un gantelet de fer noir vernissé, et frappa un grand coup sur le bas de la fenêtre pour se faire entendre. Et sans porter au prince ni révérence ni crainte, il eut la présomption de s'adresser à la multitude, disant : « Vous, mes frères, là en bas, ce que vous demandez n'est-ce « pas la punition des magistrats qui volent le prince et vous? — Oui « bien, dirent les autres. — Et vous voulez l'abolition de l'impôt sur les « grains, n'est-ce pas? — Oui, oui! — Vous demandez l'ouverture de vos

[1] Il reste encore une partie de cet édifice, enclavée dans un groupe de maisons modernes. Mais elle est peu remarquable.

« portes condamnées, la restitution de vos bannières, vos anciens droits, « vos chaperons blancs, votre seigneurie sur le pays qui a toujours « dépendu de la ville ? — Oui, oui ! »

« O glorieuse majesté de Dieu ! s'écrie le chroniqueur après avoir rapporté cette scène, que voilà une outrageuse et intolérable vilainie d'un tout vil homme du peuple, que de venir se mettre côte à côte d'un tel prince son seigneur, et proférer telles paroles dont le plus pauvre gentilhomme du monde eût pu avoir le cœur crevé de dépit de la façon qu'il les prononçait. Il convint toutefois que le prince le supportât et le souffrît aussi bien que possible à cette heure. Et après avoir contenté le peuple par paroles, au plus bel qu'il pouvait, il monta à cheval et s'en retourna en son hôtel. »

Nous avons conduit la commune jusqu'à l'époque de sa virilité : le reste de ses annales appartient à l'histoire du pays. La ville avait pu conserver son indépendance politique sous le règne des derniers comtes de Flandre : mais en aspirant au même rôle sous les ducs de Bourgogne et jusque sous Charles-Quint, elle s'engageait dans une fausse route : car elle n'eût pu triompher du souverain sans briser en même temps le lien qui commençait à unir entre elles toutes les provinces belges, et sans retarder le développement de l'État. Ses efforts pour étendre ou maintenir ses franchises devenaient donc funestes à la patrie, et nous ne nous arrêterons pas à en rappeler le souvenir.

Dans l'examen des monuments dont s'enorgueillit la ville, le premier rang doit être donné à l'église cathédrale de Saint-Bavon, placée autrefois sous l'invocation de saint Jean. Nous avons déjà vu que c'était la plus ancienne chapelle du vieux port, et que les échevins siégeaient devant son portail. Consacrée en 941 par saint Transmare, évêque de Noyon et de Tournai, elle a été reconstruite, à différentes fois, en tout ou en partie; circonstance qui explique les différences que l'on remarque entre l'architecture du chœur et celle des nefs. On croit retrouver quelques restes de l'église primitive, ou du moins reconnaître le même plan, dans la crypte ou chapelle souterraine située au-dessous de l'édifice actuel. Rien de plus simple et de plus nu que cette crypte, sanctuaire délaissé qui n'a pour ornement que quelques vieux tombeaux. C'est un vaste enclos, long de quarante-trois mètres et large de vingt-six, à demi éclairé par les jours que l'architecte a ménagés au sommet de la muraille. La voûte qui le recouvre semble se déchirer d'espace en espace, pour laisser

descendre les piliers de la cathédrale, qui viennent enfoncer dans le sol leurs larges et pesantes bases. Mais la solitude et l'abandon de ces lieux souterrains semblent agrandir les masses qui soutiennent l'église, et qui de tous côtés se dessinent aux regards. Les arceaux de la voûte se doublent et se croisent; les murs s'épaississent sous le fardeau qu'ils portent; les angles des pierres, laissés bruts par le ciseau, paraissent usés par le temps ou brisés par la pression; et la faible clarté qui se projette d'intervalle en intervalle, va se perdre dans la profondeur des galeries, sans en indiquer le terme.

Cette partie de l'édifice paraît avoir été construite, telle que nous la voyons, vers l'an 1228. Le chœur, qui se trouve immédiatement au-dessus, fut commencé à la même époque et terminé en 1274. Les piliers qui le soutiennent et les arceaux qu'ils supportent, appartiennent à cette première construction, et il est facile de le reconnaître à la simplicité de leur style. Les étages supérieurs et la voûte qui couronne tout le vaisseau paraissent plus récents. Mais la grandeur de l'ensemble voile ces disparates, et rend aussi moins choquante l'architecture classique des ornements modernes ajoutés après coup. La nef, de dimension à peu près égale au chœur (cinquante-trois mètres sur vingt-six), mais beaucoup moins ancienne, fut rebâtie dans sa forme actuelle sous le règne de Charles-Quint (de 1533 à 1550 et au delà), et ne paraît pas avoir reçu tous les ornements que lui destinait l'architecte : cependant la légèreté des piliers qui la supportent révèle une main habile et hardie. Pour la tour, qui se dresse à l'entrée de l'église et qui n'a pas moins de quatre-vingts mètres d'élévation, elle fut commencée en 1462, d'après le plan arrêté par maître Jean Stassens (*Stassius*), alors en honneur à Gand. C'est une construction imposante et qui de loin ne manque pas d'effet, mais qui est d'une nudité surprenante pour l'âge auquel elle appartient. Une anecdote relative à l'architecte semble expliquer cette absence d'ornements. Maître Stassens, chargé plus tard de dresser le plan d'un hôtel de ville digne de la commune, proposa de réserver tous les embellissements pour l'intérieur, en ne montrant au dehors qu'un bon mur et de fortes voûtes, qui pussent se conserver longtemps malgré les intempéries de l'air. Il ne croyait pas apparemment que notre ciel et notre climat permissent de multiplier à l'extérieur les décorations des édifices, et il ne demandait de ce côté qu'une enveloppe solide. C'était même là, si nous en jugeons par une foule d'autres exemples, le système ordinaire des

architectes gantois : car aucune des vieilles églises de la ville n'offre au dehors cette richesse de détails si commune dans le reste de la Belgique.

Au-dessus de la tour de Saint-Bavon, telle qu'elle existe aujourd'hui, s'élevait encore une flèche construite en bois et d'une hauteur considérable. Elle était surmontée d'une immense croix de fer que le vent détacha en 1535, et qui alla tomber à une assez grande distance. Ce désastre fut bientôt réparé, et dès la même année, l'architecte de Somere couronna la flèche d'une croix plus solide. Mais les tempêtes devaient encore être funestes à ce nouvel ouvrage. En 1603, la foudre vint frapper l'aiguille et mit en flammes toute la charpente. On s'en est tenu depuis à la tour en pierre.

Quoique l'intérieur de l'église paraisse nu au premier coup d'œil, le chœur et les vingt-quatre chapelles latérales sont riches d'ornements. On y admire, parmi une foule d'assez bons tableaux, une toile de Rubens, et une autre des frères Van Eyck, œuvre vraiment merveilleuse et d'une valeur inestimable. Le tombeau de l'évêque Triest, ouvrage du célèbre Jérôme Duquesnoy, efface tous les autres morceaux de sculpture qui enrichissent le chœur. Ce mausolée coûta la vie à l'artiste, qui se rendit coupable d'un crime odieux pendant qu'il y travaillait, et auquel la justice du souverain ne put faire grâce (1655). Un souvenir plus noble et plus digne d'intérêt se rattache à de grands candélabres de cuivre qui se dressent en avant de l'autel : ils ont été apportés d'Angleterre et appartenaient au malheureux Charles Ier.

Il nous reste à voir comment l'apôtre saint Jean, vieux patron de l'église et de la bourgeoisie, se trouve avoir été remplacé par saint Bavon. L'auteur de ce changement fut Charles-Quint, et le motif, comme nous l'assure naïvement le chanoine Hellin [1], sa libéralité *jointe à son économie*. Après avoir contribué pour quinze mille couronnes à la reconstruction de l'église, où il avait été jadis baptisé, l'empereur voulait aussi la doter d'un chapitre; mais c'eût été là une fondation coûteuse. Il imagina de transformer en chanoines les religieux de la riche abbaye de Saint-Bavon, dont le nombre n'était que de vingt. Le pape Paul III ayant accordé son consentement à cette mesure en 1536, l'antique monastère, dont les prétentions seigneuriales ont été mentionnées plus haut, fut supprimé impitoyablement. Quatre ans plus tard, les bâtiments du couvent furent

[1] C'est l'auteur de l'*Histoire chronologique du chapitre de Saint-Bavon*.

rasés pour la construction d'une citadelle. Mais par une sorte d'indemnité, on mit sous l'invocation de saint Bavon l'église paroissiale au profit de laquelle on avait fait disparaître son abbaye. Cette église devint ensuite cathédrale sous Philippe II, après l'établissement des nouveaux évêchés.

L'hôtel de ville de Gand, ou, comme on l'appelait jadis, l'hôtel échevinal, que Jean Stassens avait commencé à bâtir, offrirait sans doute la même simplicité extérieure que l'église de Saint-Bavon, si la mort n'eût bientôt arrêté le constructeur. Son successeur, maître Eustache Polleyt, adopta heureusement le principe contraire, et ses plans ayant été approuvés par deux architectes d'Anvers et de Malines, dont les échevins avaient demandé la coopération, il put commencer ce grand et riche ouvrage, qui fut poursuivi dans la suite d'après ses dessins. Il est à regretter que les guerres civiles aient ralenti et fait abandonner la construction de ce monument, qui devait réunir à une grandeur imposante une variété et une délicatesse d'ornements presque incomparable[1]. L'édifice, resté incomplet, n'a qu'une seule façade au lieu de trois, et l'étage supérieur se trouve interrompu. Mais ainsi tronqué et dépouillé de ses statues que brisa, en 1792, une soldatesque furieuse, l'hôtel de ville de Gand n'en est pas moins un des plus glorieux chefs-d'œuvre de l'art gothique. Il appartient au genre appelé *flamboyant,* qui admet le mélange des formes les plus diverses et la profusion des détails les plus capricieux; mais sa richesse est pleine d'harmonie, de grâce et de pureté.

En 1600, les échevins firent reprendre la construction interrompue depuis vingt années. Mais le goût italien et espagnol, qui s'était introduit en Belgique depuis un demi-siècle, condamnait comme barbare la magnificence du genre gothique. On ne trouva rien de mieux que de renoncer au plan suivi jusqu'alors, et de bâtir à l'italienne les parties qui manquaient encore à l'hôtel. On garnit donc la nouvelle façade de trois rangées de colonnes superposées, les unes doriques, les autres ioniques et les dernières corinthiennes, ce qui était conforme aux règles et rappelait le palais Farnèse. Aussi les architectes prétendirent-ils que rien n'était plus beau, « pourvu qu'on regardât l'édifice obliquement, de

[1] Il fut commencé en 1481 et continué jusqu'en 1580. Le plan de Polleyt existe encore, et l'on a lithographié une vue du monument conforme à son projet.

manière à saisir le jeu des ombres et l'effet des grandes lignes et des corniches. » S'il nous était permis d'exprimer notre opinion après eux, nous dirions que vu en face, l'hôtel de ville moderne est une preuve de plus de l'absurdité de l'imitation servile en architecture, quand on ne tient compte ni de la différence du climat, ni de celle des matériaux [1].

La reconstruction de l'église de Saint-Pierre, au dix-septième siècle, nous offre un exemple plus heureux du retour au style romain. L'abbaye fondée par saint Amand sous l'invocation du prince des apôtres, n'avait pas essuyé la même catastrophe que celle de Saint-Bavon. Son existence et ses priviléges avaient été respectés par Charles-Quint et par Philippe II, et sauf une faible pension de 3,000 florins qui lui fut imposée en faveur du premier évêque de Gand, elle conserva la plénitude de ses droits et de son opulence. Ce ne fut pourtant pas sans avoir à subir quelques épreuves : car les troubles intérieurs auxquels la ville fut en proie pendant la lutte des provinces belges contre les successeurs du duc d'Albe, exposèrent la communauté à plus d'un désastre. En 1578, les protestants, qui s'étaient emparés de la domination, se ruèrent sur l'abbaye et saccagèrent avec une égale fureur les bâtiments consacrés au culte et ceux qui servaient à l'habitation des moines. Tous les édifices érigés dans l'enclos du couvent depuis plusieurs siècles, furent démolis et rasés en quelques jours. L'amas de débris qui en résulta fut si considérable, qu'après le rétablissement de l'ordre et de la religion catholique, les échevins firent prendre là une partie des matériaux dont ils avaient besoin pour la construction de l'hôtel de ville. Cependant les religieux ne tardèrent pas à relever leur demeure tombée en ruine. La capitulation de Gand (1584) leur avait rendu leurs biens, et ils étaient regardés comme formant la communauté la plus riche de toute la Flandre. L'épitaphe de l'abbé Lambert Huberti, mort en 1595, nous apprend que la communauté était alors rétablie dans son monastère, et qu'elle se préparait à reconstruire tout ce qui avait été détruit. Mais le prélat suivant, mauvais administrateur, s'endetta au bout de quelques années, et laissa à l'abbé Joachim Scayck, d'Utrecht, la gloire de fonder une nouvelle église, au lieu de l'oratoire mesquin érigé à la hâte dans les premiers moments du retour. Le plan de cette église fut donné par un compatriote

[1] Peut-être gagnerait-il à être peint en blanc, puisque l'on a employé ce procédé pour d'autres édifices encore neufs.

de l'abbé, l'architecte Van Sante, d'Utrecht, appelé en Italie Van Zanzio. On commença les travaux en 1629; mais la mort de Scayck paraît les avoir interrompus, et ce ne fut que près d'un siècle après, en 1722, que la construction fut achevée. La façade en est régulière et assez imposante; mais le clocheton pesant et disgracieux qui écrase la tour adossée au chœur, détruit tout l'effet du monument aussitôt que le spectateur est placé de manière à découvrir cette masse informe [1].

C'est à l'intérieur et vue de l'entrée que l'église de Saint-Pierre



présente un ensemble majestueux. L'édifice est disposé en forme de croix, et au centre s'élève un dôme soutenu sur quatre piliers joints entre eux par des arcs qui s'élèvent à une grande hauteur. Comme la croix est tournée de manière à ce que son bras le plus long forme le chœur, le spectateur dès l'entrée se trouve presque sous le dôme, d'où descendent des flots de lumière, tandis que le sanctuaire placé devant lui paraît reculer et se perdre dans l'éloignement. Cette disposition,

[1] Nous ne comprenons pas qu'on hésite à l'abattre, ce qui changerait l'aspect de l'église, vue de la station du chemin de fer.

toute contraire à celle qui a été suivie dans les temples les plus fameux (et particulièrement à Saint-Pierre de Rome, où le dôme éclaire les alentours de l'autel), paraît avoir été imposée ici à l'architecte par la nécessité de donner place dans le chœur au personnel nombreux de l'abbaye. Il en résulte un effet plus heureux peut-être que l'artiste ne l'avait prévu, et qui est surtout frappant à l'heure où le soleil qui se couche dore l'intérieur du dôme de ses derniers rayons, pendant que les fenêtres qui surmontent l'autel n'offrent plus que des teintes pâles et grises.

Avant que la révolution française eût effacé les vestiges de nos vieilles institutions nationales, c'était dans l'église de Saint-Pierre que les souverains du comté de Flandre recevaient de la main du prélat l'épée qui était le symbole de leur puissance. Mais l'archiduc Albert fut le dernier prince qui figura en personne dans cette solennité : ses successeurs se firent remplacer par les gouverneurs de nos provinces.

Un certain nombre d'hôtels et de maisons particulières dont la construction offre de l'élégance et de la somptuosité, voilà pour ainsi dire les seuls édifices remarquables qui se soient élevés à Gand dans le cours du dix-huitième siècle. Ce n'était pas la richesse qui manquait : car après l'arrivée des Français en 1794, la ville put leur payer la somme énorme de sept millions; mais l'habitude des volontés fortes était passée, l'intelligence de la vie politique perdue, et l'orgueil communal éteint. Le seul monument de cette époque dont la cité ait le droit d'être fière, c'est son admirable maison de détention, construite en 1774 aux frais de la province de Flandre, et où pour la première fois le sort du prisonnier reçut les améliorations que réclamait l'humanité. La construction de cet édifice répond pleinement à son but : mais tout autre mérite eût été déplacé là, et l'architecte a eu le bon esprit de le comprendre.

Notre âge, qui a vu la patrie sortir d'un long sommeil, semble déjà essayer ses forces en renouant la chaîne des grands ouvrages. La vigueur de la ville rajeunie éclate en quelque sorte dans la profusion avec laquelle elle s'est imposé d'immenses travaux qu'elle a su conduire à leur fin. Que ces travaux aient été tous également nécessaires, sagement conçus et heureusement exécutés, c'est ce que nous hésiterions peut-être à dire : mais l'énergie qui porte les peuples en avant amène aussi l'expérience; les fautes commises ne se renouvellent plus; l'impulsion acquise reste.

Considérés sous ce rapport, les édifices que Gand a construits depuis

vingt-cinq années, sont un glorieux témoignage de puissance et d'avenir. Les étrangers s'étonnent de voir une ville bornée à peu près à ses propres forces, créer des monuments dont quelques-uns feraient honneur à une capitale. Mais les ressources de cette ville sont proportionnées à l'activité et à l'esprit d'industrie qui animent de nouveau sa population. Le nombre des habitants, réduit à quarante-cinq mille il y a un demi-siècle, est de plus du double aujourd'hui. Les fabriques qui se sont élevées de toutes parts avec une rapidité qui semblait voisine de l'imprudence, ont traversé presque impunément les révolutions politiques et les crises commerciales. Mises en action par la vapeur, elles dressent au-dessus de la cité leurs colonnes gigantesques que couronne un dôme de fumée. On n'en voit pour ainsi dire aucune qui interrompe ses travaux : car sur cette nouvelle arène que l'industrie a ouverte à l'énergie et à l'intelligence des Gantois, s'il se retire un blessé, s'il tombe un mort, le courage ne manque point à d'autres pour occuper sa place. Et ce n'est pas sans dessein que nous employons ici ce mot de *courage;* pour descendre dans cette lice où nos travailleurs luttent contre des géants, il faut peut-être plus de résolution que pour s'avancer sur un champ de bataille : car le gage de combat que dépose chaque nouveau champion, c'est une fortune entière qu'absorbent ses ateliers, et qu'il ne peut ensuite reconquérir que par la victoire. Souvent dans des temps orageux on a prédit la chute ou la retraite de toute cette phalange d'hommes laborieux et infatigables; mais quels que fussent le péril et les sacrifices, elle n'a pas plus reculé que ne le faisaient autrefois les soldats d'Artevelde.

C'est du règne mémorable de Marie-Thérèse que date la renaissance des fabriques de Gand. Le tissage et la teinture des étoffes de coton prirent dès lors une certaine importance, et enrichirent ceux qui avaient doté la ville des premiers ateliers. Sous le gouvernement impérial, le système de filature mécanique, établi en Angleterre, fut importé par le célèbre Lievin Bauwens [1], et donna une extension prodigieuse à la fabrication. Bientôt, il est vrai, la chute de l'empire compromit les vastes établissements déjà formés; mais le roi Guillaume vint au secours de l'industrie souffrante, et les débouchés qu'il lui ouvrit la rendirent plus florissante que jamais. Depuis la perte de ces débouchés, l'invention des

[1] Voir le PANTHÉON NATIONAL, *les Belges illustres,* 3e partie.

machines à filer le lin a fait naître de nouvelles manufactures que favorise la supériorité des lins flamands, et qui paraissent destinées à une longue prospérité. Enfin la fabrication des mécaniques s'est pour ainsi dire naturalisée dans la ville, grâce surtout à l'accroissement qu'a pris l'établissement du Phénix, fondé d'abord pour répondre aux besoins des fabriques locales, mais qui répand déjà ses produits aux deux bouts du monde. Cette vaste usine et les filatures immenses des sociétés linières, sont peut-être les monuments les plus dignes d'intérêt de la cité moderne. Mais le dessin n'en pourrait donner qu'une faible idée ; car ce ne sont pas les ornements de l'architecture qui frappent ici l'observateur, mais le mouvement, le bruit, la vie de mille mains humaines et de mille bras de fer.

A côté de ce développement de l'industrie gantoise, constatons aussi les efforts consacrés à favoriser le culte de la science. Nulle part la nécessité de répandre l'instruction parmi toutes les classes n'a été mieux sentie. Les sacrifices que la ville s'impose chaque année pour atteindre ce but, dépassent la somme de cent mille francs. En outre, elle a pourvu avec libéralité à l'installation et à l'entretien des écoles supérieures dont l'enseignement est aux frais de l'État, et le palais qu'elle a bâti pour son université forme un des monuments les plus remarquables du royaume.

Il existait sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui cet édifice, un ancien couvent de jésuites dont les bâtiments, utilisés avec peu de dépense, auraient pu suffire aux besoins de l'université nouvelle. N'en voulût-on conserver qu'une partie, comme on l'a fait, le reste reconstruit sur une échelle médiocre n'eût exigé qu'une somme peu considérable. La commune pouvait donc s'épargner la charge de bâtir un palais : mais elle n'eût rien créé de grand et de monumental. Aussi a-t-elle préféré le projet le plus onéreux mais le plus magnifique. Aux galeries et aux salles que réclamait l'enseignement, elle a voulu ajouter des parties accessoires où se déployât toute la pompe de l'architecture, et dont la majesté donnât un caractère plus imposant aux solennités académiques. L'édifice actuel répond pleinement à ce but. Un péristyle d'ordre corinthien et d'une hauteur considérable, précède un vaste et somptueux vestibule, au delà duquel se trouve la salle de promotion, qui forme une rotonde soutenue par des colonnes et surmontée d'un large dôme. Il y a de la richesse et de la force dans l'ensemble de ces constructions, quoique tout n'y soit peut-être pas du goût le plus sévère et de l'unité la plus parfaite. L'aspect

du vestibule surtout fait impression sur le spectateur. Deux étages d'arcades, qui se dressent des deux côtés, semblent relever la grandeur de quatre colonnes isolées qui montent jusqu'à la naissance de la voûte et lui servent de support. En face et en arrière, le massif laissé nu se découpe en arche immense, et le regard plonge d'une part sur l'entrée principale, de l'autre, sur l'escalier qui conduit à la rotonde. Rien de plus heureux que cette disposition, qui rappelle, il est vrai, les fameuses salles des Thermes, mais sans imitation servile et avec une certaine originalité.

Le terrain sur lequel s'élève le palais de l'université avait offert à l'architecte quelques difficultés à vaincre. Un emplacement libre, situé au centre de la ville et dans la position la plus heureuse, a été consacré à un autre monument plus considérable encore, le palais de justice. On



retrouve dans ce grand ouvrage, qui s'achève au moment où nous écrivons ces lignes, le même genre de talent que M. Roelandt avait déjà déployé dans l'édifice que nous venons de décrire : des masses habilement disposées et produisant quelquefois un effet plein de vigueur. Mais les accessoires ne nous paraissent pas tous également heureux et offrent des détails dont on pourrait contester le bon goût. La variété des formes que l'architecte a données aux jours dont il avait besoin pour éclairer quelques parties du bâtiment, nuit à la gravité et à la régularité de ses façades. L'escalier principal, placé à l'extérieur et qui se présente de profil, a moins de noblesse que le reste du monument. Toutefois en

signalant ces imperfections d'une œuvre aussi grandiose, nous serions injustes de méconnaître qu'elles atténuent à peine le mérite de l'ensemble. A l'intérieur, une disposition sage et avantageuse; des communications faciles; une salle des pas-perdus vraiment imposante : au dehors, un aspect majestueux et monumental; tels sont les caractères qui font du palais de justice de Gand un édifice bien supérieur à la plupart de ceux qu'a vu construire notre époque, et qui pourra toujours être compté avec orgueil parmi les principaux ornements de la cité.

Un nouveau théâtre, achevé depuis quelques années, termine la liste des ouvrages remarquables dont la ville s'est enrichie de nos jours. Ce n'est pas une faible tâche que celle de construire aujourd'hui une salle de spectacle qui réponde à sa destination, et l'imagination s'effraie du nombre d'obstacles que l'architecte doit surmonter pour réunir à l'effet imposant de l'ensemble les mille conditions accessoires qu'exigent l'art ou nos habitudes, et qui concourent au bien-être du spectateur. Le théâtre de Gand, de l'avis unanime de tous ceux qui l'ont visité, est un véritable modèle en ce genre. Il n'existe nulle part de salle plus belle ni plus commode. C'est au crayon et au pinceau de l'artiste à essayer de rendre l'aspect magnifique de cette vaste rotonde, d'une structure à la fois noble et légère, et dont les ornements sont dus aux décorateurs les plus célèbres de notre époque, MM. Philastre et Cambon, de Paris. Il faut la voir, non pas solitaire et muette, mais animée par la présence de milliers de spectateurs qui semblent la compléter et lui donner la vie. Jamais peut-être elle n'offrit un coup d'œil plus imposant que dans la fête militaire donnée par la garnison de la ville, le 16 décembre 1842, jour anniversaire de la naissance du roi. Décorée de bannières et d'écussons qui rappelaient les noms les plus glorieux de l'histoire belge, cette noble salle avait pris un caractère guerrier que relevait l'éclat des uniformes, et vue sous ce nouvel aspect, elle étonnait par sa beauté l'architecte même qui l'avait construite.

Au théâtre attiennent de vastes salles de concert et de redoute, dont la magnificence est encore plus merveilleuse. Elles méritent d'autant mieux l'attention du voyageur, que rien de semblable, dit-on, n'existe dans aucun édifice moderne. En effet, l'art du décorateur y a prodigué ces richesses qu'affectionnait l'époque de la renaissance, et il n'y a pas une colonne, pas un pan de mur, pas un compartiment des plafonds qui ne soit peint, verni ou doré de la manière la plus éclatante. Ce n'est pas

que nous approuvions sans réserve ce luxe de couleurs et d'ornements qui tranchent les uns sur les autres, et finissent par éblouir et fatiguer les yeux. Mais cet essai pour sortir de la monotonie des décorations ordinaires, a du moins l'avantage d'éveiller des idées nouvelles. On se croit transporté à deux siècles et à cinq cents lieues de distance, et on sait bon gré à l'artiste des voies oubliées qu'il a su rouvrir.

Avant de quitter la ville qui nous a offert tant de vestiges d'ancienne gloire et tant de symptômes d'une puissance qui renaît, remarquons encore les agrandissements qu'elle reçoit en ce moment même. L'enceinte de Gand renferme, du côté du sud-ouest, tout un vaste quartier qui sur les plans gravés depuis quelques années, ne figure que comme un espace occupé par des jardins. Mais depuis peu il s'y est élevé comme une ville neuve qui s'étend chaque jour et enveloppe de ses riantes avenues le sombre bâtiment de la prison. Chaque jour la belle promenade voisine (la Coupure) voit tomber une partie de ses arbres, pour laisser de l'air et du jour aux maisons qui sortent de terre. Et ce n'est pas seulement de ce côté que les habitations se multiplient, s'étendent ou se rajeunissent, et semblent étaler aux regards l'accroissement de la richesse publique. Il en est de même dans le quartier de l'est, où l'établissement de la station du chemin de fer est venu porter la vie. Là se préparent les changements les plus vastes, et ce qui n'était hier qu'un simple projet, se trouve presque réalisé aujourd'hui. Un pont de fer qui doit être jeté sur l'Escaut, liera l'ancienne ville de saint Pierre aux nouvelles rues qui commencent à s'élever autour de la station. Partout les vieux édifices tombent ou se transforment, des places se dessinent, des maisons se dressent, et l'on désigne l'emplacement de vastes hôtels. Une église paroissiale, qui manquait à cette partie de la ville, viendra-t-elle dominer toutes ces constructions si rapidement conçues et exécutées? Malgré les sacrifices qu'exigera ce nouveau monument, il ne nous paraît pas douteux que la nécessité n'en soit comprise et acceptée : car Gand a le droit d'être compté désormais parmi les cités qui comprennent les conséquences de leur propre grandeur, et qui savent avoir foi dans leur avenir. Oserions-nous ajouter qu'un temple imposant et de bon goût est presque une compensation que la ville se doit à elle-même, pour racheter la mesquinerie du palais qu'on ajoute en ce moment à sa belle cathédrale, et dont l'architecture bâtarde ne promet ni caractère ni effet?



BRUGES.

On sait que la ville de Bruges, aujourd'hui le chef-lieu de la Flandre occidentale, rivalisait autrefois de puissance et de richesse avec Gand. Elle se trouve aussi placée au bord d'une rivière autrefois navigable; mais cette rivière a été si complétement absorbée par les canaux creusés sur son passage, qu'elle est maintenant inconnue aux géographes, et n'a gardé son nom que dans l'intérieur de la cité. C'est la Reye, en latin *Roya,* qui prenait sa source aux environs de Thielt, et qui allait se jeter dans la mer près de l'Écluse. D'immenses forêts, qui couvraient alors la contrée au nord de Gand, versaient leurs eaux dans ce petit fleuve et lui donnaient une importance qu'affaiblirent ensuite les défrichements. Au sortir de la région boisée, il s'épanchait, du moins pendant la saison

pluvieuse, sur les prairies qui bordaient son lit, et interrompait ainsi toute communication entre les cantons qu'il séparait. Cette circonstance paraît avoir donné naissance à la ville, dont le nom flamand (*Brugghe*) signifie *pont*. On comprend en effet que le lieu où l'on passait la Reye devait offrir aux populations primitives un point de réunion et de rassemblement.

Remarquons toutefois que c'est au pluriel que s'écrit en latin le nom de Bruges (*Brugæ* et quelquefois *Bruzziæ*). Était-ce qu'il se trouvait là dès le principe plusieurs ponts différents, ou que cette expression ainsi employée désignait aussi une digue donnant passage à travers une contrée marécageuse [1]? Nous pencherions volontiers pour cette dernière interprétation, que semble justifier un autre nom flamand de la ville, soigneusement conservé par nos plus anciens chroniqueurs. On l'appelait d'abord, disent-ils, *Brug-stock*, littéralement *planche du pont*. Ce n'était donc pas la digue tout entière (*Brugghen*) qui était l'emplacement des habitations, mais seulement la partie où il y avait un pont de bois jeté sur la Reye et qui en rattachait les deux rives. Tel est le point précis qui paraît avoir été le berceau de la vieille cité.

Cette origine de Bruges est en harmonie parfaite avec la nature du district environnant : car c'était aux cantons situés alentour qu'appartenait en propre le nom de *Flandres* (*Flandriæ*), mot collectif qui indiquait des plages submergées ou du moins coupées par de grandes flaques d'eau. Comment ce nom fut-il ensuite étendu au reste du comté? c'est ce que nous ne savons que par conjecture. Probablement on appela tout le pays *terres-noyées*, comme plus tard, *Pays-Bas*, et de même que les Frisons, alors nos voisins, appelaient *Zélandes* ou *pays maritimes* les sept provinces qu'ils occupaient. Quant aux Flandres primitives ou aux cantons voisins de Bruges, nul doute que l'eau n'en couvrît ordinairement une bonne partie. Le sol même où s'éleva plus tard le Bourg ou la ville-forte était si marécageux, que nous en avons vu extraire des arbres entiers déposés là autrefois par les débordements, et qui se trouvaient à une dizaine de pieds au-dessous de la surface actuelle.

Des antiquités romaines ont été découvertes sur ce point et dans les environs, mais en nombre assez médiocre; quoique plusieurs savants aient

[1] Nous la voyons prise en ce sens par les Romains dans leurs guerres de Germanie. *Pontes longos.... Augustus is trames vastas inter paludes, et quondam a L. Domitio aggeratus*. Tacite, *Annal.*, l. I, c. 63.

voulu retrouver une voie militaire qui aurait traversé la ville, rien ne prouve qu'il y eut là un poste de quelque importance. Les chroniques rapportent même que divers endroits voisins, comme Oudenbourg, Ardenbourg et Thourout, étaient plus anciens que Bruges et avaient été plus florissants. Mais cette dernière cité dominait déjà sur toute la Flandre vers l'an 600, c'est-à-dire à l'époque de la conversion du pays au christianisme. Les hagiographes la désignent expressément comme le chef-lieu de ce pagus (*municium flandrense*). Saint Amand s'y arrêta et paraît y avoir habité une maison que saint Éloy transforma depuis en chapelle. Ce dernier fonda encore une ou deux églises dans l'intérieur de la ville, et saint Boniface, qui vint assez longtemps après, ne fut pas moins heureux. Peut-être, il est vrai, faut-il regarder la plupart de ces premiers temples comme de simples oratoires; mais leur emplacement, qui est connu, marque l'étendue qu'avait alors Bruges, et prouve qu'elle devait être à peu près aussi vaste que nous la retrouvons au douzième siècle [1].

Ces proportions déjà imposantes d'une ville qui avait grandi dans l'obscurité, sont expliquées dans nos vieilles annales par l'asile qu'avaient trouvé à Bruges les populations environnantes, forcées de fuir devant le terrible Attila. Ce chef impitoyable aurait détruit la plupart des petites cités voisines, et contribué ainsi, sans le savoir, à l'accroissement de l'unique endroit qui eût échappé à sa fureur. L'histoire garde le silence sur ce point; mais il existe dans toute la Flandre une foule de traditions locales relatives au passage des Huns, et aux ravages commis par ces barbares. Une de ces traditions les représente dressant leur camp au centre d'une immense bruyère située à l'ouest de Bruges, et dont une aurait conservé le nom de séjour d'Attila (*Tilleghem*). Là s'éleva dans la suite un vaste château dont une partie subsiste encore.

Quatre siècles après les Huns, la Flandre fut visitée par un autre fléau de Dieu, les Normands. Le premier de nos comtes, Baudouin Bras de Fer, s'illustra en repoussant ces nouveaux barbares; mais non content d'un avantage passager, il voulut organiser pour l'avenir un système permanent de défense. Ce fut alors qu'il établit les châtellenies, véritables districts militaires dont une forteresse était le chef-lieu. Bruges fut de ce nombre. Il y existait dès lors un vieux château, situé au bord de

[1] Nous avons indiqué sur le plan de la ville ces églises primitives.

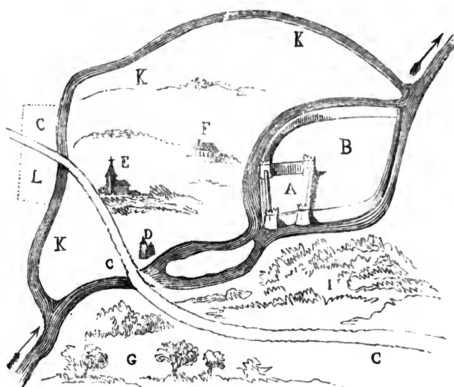
la Reye et qui en commandait le cours. On l'agrandit et on le munit de nouveaux ouvrages[1]. On entoura même de remparts le quartier adjacent, situé entre deux bras de la rivière et qui formait une sorte d'île. Mais là se bornèrent les fortifications de cette époque, soit que c'eût été une entreprise trop colossale de vouloir enclore de murs la ville entière, soit qu'ici, comme à Gand, le comte n'eût en sa possession que les alentours de sa citadelle. Quoi qu'il en soit, Baudouin rendit la châtellenie de Bruges la plus considérable de toute la Flandre. Deux fois plus vaste que celle de Gand, elle s'étendait depuis les bords de l'Escaut jusqu'aux environs de Dixmude, sur une longueur d'à peu près dix lieues : sa largeur était de moitié.

Voilà donc, comme nous l'avons déjà remarqué sur les bords de la Lys, une seigneurie féodale attachée aux flancs de la ville. Le nom de *Bourg* lui fut donné, suivant l'habitude; mais la séparation entre cette forteresse et la vieille cité ne se conserva pas aussi nette et aussi tranchée qu'à Gand, où le port s'était toujours maintenu indépendant de sa citadelle, et avait fini par la conquérir. A Bruges, au contraire, nous voyons dans la suite la ville bourgeoise appelée par ses habitants eux-mêmes le *Voorburg,* ou le bourg extérieur (en français *faubourg*), comme si ce n'était qu'un appendice du château et une bourgade formée sous sa protection. Il suffit cependant de se rappeler le titre de *municipium*, donné à la cité longtemps avant l'érection du fort, pour se convaincre de son antiquité et de l'importance qu'elle avait acquise par elle-même. Mais les vieux souvenirs s'effacent aux yeux des peuples devant des réalités nouvelles, et aussitôt que la châtellenie fut devenue le point principal, on oublia son origine récente et sa première destination, qui était simplement de servir de citadelle au port déjà ancien.

Un coup d'œil jeté sur le plan de la ville antique permettra au lecteur de vérifier par lui-même ces assertions : car il est facile de reconnaître que plusieurs des premiers édifices religieux construits à Bruges s'élevaient hors de l'enceinte du bourg. Il en est de même du pont où l'on passait la Reye, et que les chroniques désignent par le nom de *Brugstock.* Situé près du quartier où le terrain était le moins marécageux, il

[1] Vrédius pense, au contraire, qu'il fut abattu et remplacé par un nouvel édifice, situé sur l'autre rive de la Reye. C'est un point trop peu important pour que nous nous arrêtions à l'examiner.

se trouvait en dehors et assez loin de l'île où se dressèrent les tours de Baudouin Bras de Fer [1].



A. Le château du comte (voir, pour les détails, le plan qui suit). B. Le Bourg ou le quartier fortifié, adjacent au château et couronné de toutes parts des eaux de la Reye. — C. L'ancien pont sur la Reye et les chemins qui venaient y aboutir. — D. Le couvent et l'église de Saint-Boniface, dont la fondation est attribuée à ce saint lui-même, et que remplaça depuis l'église de Notre-Dame. — E. L'église du Saint-Sauveur, autrefois de Notre-Dame, consacrée par saint Éloy, vers l'an 650.—F. La chapelle de Saint-Amand. — G. Un bois de chênes où saint Trond fonda l'ancienne abbaye d'Eeckhout. — H. Le vivier des comtes, donné en 1130 à la nouvelle abbaye d'Eeckhout. — K. Cours d'eau regardé comme ayant servi de limite à la ville dès le neuvième siècle — I. Marais. — L. Le sablon, plaine située aux portes de l'ancienne ville et où se trouve aujourd'hui le chemin de fer.

C'est peut-être à la fréquente résidence des anciens comtes de Flandre dans le bourg de Bruges, qu'il faut attribuer la prépondérance que cette forteresse semble avoir prise sur la cité bourgeoise. Mais il semble qu'une partie au moins des marchands avaient aussi fixé leur demeure dans cette enceinte murée et sous la protection de ses tours. En effet, le *port* de

[1] Ce pont ne pouvait être situé qu'auprès de l'église actuelle de Notre-Dame : car au-dessus il n'y avait plus que des marécages longtemps impraticables, et au-dessous régnait le bois d'Eeckhout. On voit dans les plans modernes la vieille rue de Gand marquer la direction de l'ancienne route, qui avait dû être tracée à une époque où il n'existait point encore, à l'est de la ville, de chemin conduisant droit au bourg.

Bruges est confondu avec le château, même dans les chroniques qui nous parlent de son opulence commerciale [1]. C'était, au dire des écrivains anglais, « une forteresse fameuse par l'affluence des marchands. » Ainsi la ville seigneuriale couvrait de son ombre l'humble quartier voisin, sans tours et sans murailles. Examinons-la donc cette seigneurie qui triomphe, et qui nous apparaîtra ici plus brillante et plus complète que dans le reste des cités de Flandre.

Chose admirable! les mille châteaux de l'âge féodal n'ont qu'un seul et même type. Connaissez le plus simple, et vous avez le secret de tous. Ainsi quand le comte Baudouin et ses successeurs ont accumulé dans l'enceinte du bourg de Bruges les monuments de leur puissance et de leur souveraineté, c'est toujours une résidence de seigneur qui, malgré sa magnificence, se réduit aux mêmes éléments que les autres. Ces éléments sont : les deux enclos de la demeure d'un chef franc, et l'oratoire de l'hôtel d'un baron chrétien.

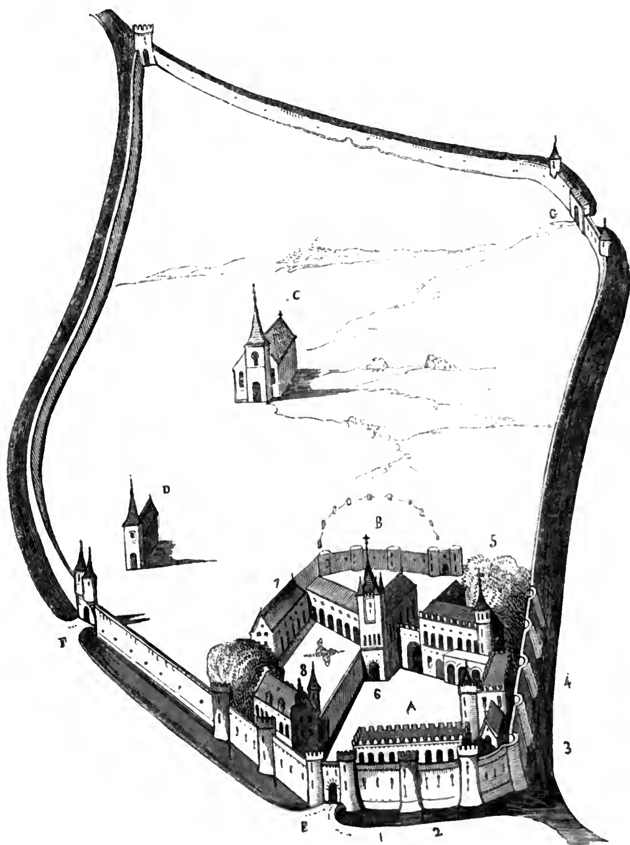
Notre savant Rapsaet a nettement dessiné l'agencement ordinaire des deux enclos. L'un est une cour extérieure, formée de fossés et de haies, mais où le seigneur laisse pénétrer ses serfs pour leur rendre justice en plein air, devant la porte de son habitation : l'autre est une enceinte bâtie, entourée d'un fossé plus large, munie de fortifications plus redoutables, et où n'entrent que ses gens de fief auxquels il fait droit dans sa salle. Cette division, empruntée aux usages des races germaniques, nous donne le plan de notre bourg : la forteresse ou la Pierre du Comte représente cette enceinte bâtie et retranchée, inabordable à tout homme du dehors : l'enclos adjacent n'est que la cour extérieure, ouverte aux serfs et à l'étranger sans armes [2]. Conformément à l'ordre établi, le *Mallobergium,* c'est-à-dire le lieu des jugements en plein air, touche à la porte de la forteresse. Là viendront ces bonnes gens de la châtellenie, requérir justice sans passer sous la voûte de l'entrée.

Mais pour que le parallèle soit poussé jusqu'au bout, il faut que l'intérieur de la forteresse nous offre encore la salle des jugements féodaux.

[1] M. Warnkœnig a pourtant trouvé le nom de *Port* appliqué à Bruges en 1010; c'est dans un livre écrit à Gand.

[2] Que personne demeurant dans la ville n'entre dans le bourg avec un glaive.... mais qu'il le dépose dans le faubourg, hors des murailles. (Première charte de Bruges, article 17.)

Tel est en effet l'élément qui domine dans le bourg. Toute la partie ancienne, dont l'emplacement a longtemps gardé le nom de vieux château, n'était guère qu'une vaste cour de justice avec ses divers accessoires. Au midi, c'était la Pierre proprement dite (*steen*), ou la salle et la prison : car ces deux idées se réunissent et se confondent dans l'organisation de la seigneurie, l'étage inférieur du donjon formant les cachots. A l'est, c'était la maison des otages, complément nécessaire des tribunaux de cette époque, et sans laquelle l'exécution de leurs arrêts eût été impossible. L'examen de l'enceinte tout entière va nous montrer qu'à peine le prince s'était réservé la place nécessaire pour son logis, tant il lui avait fallu d'espace pour asseoir fortement sa justice et sa souveraineté.



A. L'enclos du Bourg ou la forteresse.—1. La salle de la justice seigneuriale.— 2. Le logis du châtelain, attenant à la salle.—3. La chapelle de Saint-Basile. — 4. La maison

des otages. —5. Le palais des comtes, précédé de sa *Love*.—6. L'église de Saint-Donat. — 7. L'habitation des chanoines. — 8. La maison du prévôt. — B. Le Mallobergium (*place Maubert*) ou le lieu des jugements en plein air. — C. L'église de Sainte-Walburge. — D. La chapelle de Saint-Jean. — E. Le pont du château. — F. Le pont de Saint-Pierre. — G. Le pont de l'Est. — Il y avait aussi des poternes qui n'ont pu être représentées ici.

(1) Nous venons de dire que les idées de salle et de prison se confondaient dans l'ordre antique de la justice féodale [1]. La Pierre du bourg paraît avoir réuni, en effet, ces deux usages. Les anciennes chartes la désignent quelquefois comme un lieu de détention, mais fréquemment aussi comme la cour seigneuriale, et cette dernière destination était si bien consacrée, que nous voyons plus tard des loges de bois attachées aux murailles de ce vieux monument, pour former le tribunal des seigneuries de Siseele et de Saint-George, réunies partiellement à la juridiction de Bruges. Nous ne pouvons plus apprécier que par les gravures l'aspect qu'offrait cet édifice, aujourd'hui abattu. Massif et dépourvu d'ornements, il conservait le caractère de l'époque reculée où il avait été construit, et de la forteresse antique dont il avait fait partie.

(2) A côté de la salle et dans le même corps de bâtiment, semble avoir été d'abord le logis des comtes, occupé ensuite par le châtelain. Cette partie de l'enceinte était distinguée par deux emblêmes seigneuriaux : l'un était le balcon (*love*) qui précédait l'entrée, et d'où se faisaient les publications solennelles; l'autre, une tourelle d'assez grande hauteur, regardée comme un signe de souveraineté. Depuis longtemps ces emblêmes ont disparu : mais l'escalier extérieur qui conduisait à la salle et à la châtellenie, ainsi que le balcon et le portique qui le soutenait, ont été remplacés par des constructions qui en rappelleraient le souvenir, sans le caractère splendide et gracieux que leur a donné l'art moderne. Nous voulons parler du porche et de l'escalier de la chapelle du Saint-Sang, charmant ouvrage de l'époque de la renaissance (1533), rétabli de nos jours avec une fidélité scrupuleuse et digne d'éloges. Que le spectateur dépouille un moment dans sa pensée ces colonnes de leurs encadrures, ces murs de leurs arabesques, cette terrasse de son élégante

[1] Il en existait un exemple assez curieux à Gand. La ville ayant assigné à l'*amman* un vaste bâtiment construit en pierres, afin d'en faire usage comme prison, le peuple appela cet édifice *T'chastelet*, ou le petit château.

balustrade, et il verra se reproduire confusément devant lui l'entrée du vieux château.



(3) L'oratoire du bourg primitif était dédié à saint Basile, et attenait au logis du châtelain. Il fut rebâti et mis sous un autre patronage, lorsque le comte Thierry d'Alsace eût rapporté de la Palestine, vers l'an 1150, la fiole qui contenait plusieurs gouttes du sang de Jésus-Christ. Ce sang exprimé, dit-on, de l'éponge qu'avaient employée Nicodême et Joseph d'Arimathie pour laver le corps du Sauveur, fut donné au prince flamand par le roi et le patriarche de Jérusalem. La meilleure preuve de l'authenticité de son origine, c'était que tous les vendredis on le voyait se liquéfier; mais ce miracle cessa le 18 avril 1310, après s'être accompli régulièrement pendant un siècle et demi. Déposée dans la chapelle que Thierry d'Alsace avait fait élever dans cette intention, la précieuse relique s'est conservée jusqu'à notre temps, à travers les révolutions et les guerres de toute espèce. La châsse dans laquelle repose la fiole de cristal est regardée comme un des chefs-d'œuvre de l'orfévrerie flamande. Elle fut exécutée en 1617 par Jean Crabbe, échevin de Bruges.

(4) Le mot d'*otages* n'est usité de nos jours que pendant la guerre; il offrait jadis la seule garantie durable de la paix. L'action de la justice consistait alors moins à punir le coupable, qu'à empêcher les familles de se venger elles-mêmes, et de verser sang pour sang à la manière des races barbares. Aussi songeait-on d'abord à négocier la paix entre les parents de l'offenseur et ceux de la victime. Voici comment s'exprime à ce sujet la charte du Franc de Bruges (l'ancienne châtellenie) : « Après un homicide, on prendra des otages de paix des deux côtés. Ceux du côté desquels était l'homme tué, seront tenus de donner pour cautions (de la paix qu'ils doivent garder) au moins quatre bons répondants; lesquels pourront ne pas être enfermés, si les échevins trouvent qu'ils offrent une garantie suffisante. Mais ceux du côté desquels a été commis l'homicide, ne seront point relâchés avant d'avoir satisfait pour cette mort, au gré des échevins ou des parents. » D'une autre part, la maison des otages recevait aussi les innombrables garants qui étaient forcés d'intervenir dans toute affaire diplomatique. Car on exigeait quelquefois non-seulement des engagements écrits, mais la remise d'un certain nombre de seigneurs, qui tenaient prison jusqu'à l'accomplissement des traités. Dans ce nombre, l'histoire nous montre un comte de Flandre (Gui de Dampierre) se livrant lui-même pour sûreté de ce qui était dû à des marchands anglais. Il n'est donc pas surprenant que le *Ghisel huys* s'offre à nous en face de la salle du bourg, et se trouve quelquefois réuni à elle sous la dénomination de *steen*.

(5) Nous arrivons enfin à l'hôtel habité par les comtes eux-mêmes. Si l'étendue de cet édifice nous paraît médiocre quand nous le comparons aux palais modernes, il n'en était pas moins regardé autrefois comme une demeure vraiment royale. Construit d'abord par un des premiers successeurs de Baudouin Bras de Fer, il avait été rebâti sous Charles le Bon, vers 1120, et le notaire Fromold, personnage investi de toute la confiance du prince, avait dirigé cette reconstruction de manière à ce que le nouveau bâtiment égalât ou même surpassât l'ancien. Il se composait de deux massifs inégaux, l'un appelé la chambre haute, l'autre, la chambre basse, et précédés d'un balcon et d'une galerie extérieurs [1] plus vastes et plus élevés que ceux qui décoraient le logis du châtelain (*lobium*

[1] On les nomma plus tard la *love* de la comtesse, et peut-être ils avaient été rebâtis par Jeanne ou Marguerite de Constantinople.

majus). Nous y apercevons aussi une tour où flottait la bannière du comte, et nous lisons qu'un passage voûté conduisait du logement du prince dans l'intérieur de l'église de Saint-Donat, de manière à lier le palais au temple. Ces dispositions en faisaient, au jugement des contemporains, un des hôtels les plus merveilleux et les plus commodes qu'il y eût alors dans le monde. Mais dans la suite, les souverains du treizième et du quatorzième siècle se trouvèrent à l'étroit dans cette habitation, et après l'avoir livrée à diverses reprises à l'industrie de leurs architectes chargés de l'agrandir, ils finirent par l'abandonner et par transporter leur résidence sur un autre point de la ville. Aujourd'hui le vieux palais a complétement disparu sous des constructions modernes. Seulement il reste au bord de la Reye un corps de bâtiment d'antiquité moyenne, dont les tourelles élancées semblent rappeler les minarets de l'Orient, et ces glorieuses expéditions d'outre-mer dans lesquelles s'étaient illustrés tant de comtes de Flandre.



(6) Au delà du palais se termine la partie du bourg où le souverain règne sans partage : l'autre moitié, située vers le nord, est le domaine de l'Église, et l'autorité du prévôt de Saint-Donat y balance celle du prince. Une chapelle dédiée à Notre-Dame, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, existait en ce lieu avant l'époque des comtes de Flandre.

Baudouin Bras de Fer la comprit dans l'enceinte de sa forteresse, et Arnoul le Vieux, qui semble l'avoir mise sous l'invocation de saint Donat, eut soin de la doter richement. Le temple commencé par ce prince paraît n'avoir été terminé qu'à la fin du onzième siècle, et en partie par les libéralités d'une princesse anglo-saxonne, qui s'était réfugiée à Bruges après la soumission de l'Angleterre à une dynastie normande [1]. L'architecture de ce monument, simple au dehors, offrait à l'intérieur de la majesté et de la magnificence. Ses proportions étaient colossales, si on le compare aux édifices qui l'entouraient. Presque aussi large que long, il avait la forme d'un fer à cheval, ce qui permit d'y ajouter dans la suite une nef plus moderne à laquelle l'ancien bâtiment servit de chœur. A l'entrée s'élevait une tour d'une hauteur et d'une force considérables, qui supportait une flèche en bois flanquée de deux tourelles. Malgré de fréquents incendies qui en avaient ravagé les étages supérieurs, cette église antique s'était conservée jusqu'à la fin du siècle dernier, et elle était encore la cathédrale de l'évêché de Bruges. Mais le vandalisme des administrateurs français l'a renversée, et l'emplacement qu'elle occupait sert aujourd'hui de promenade publique.

(7) Un chapitre avait été fondé dans l'église de Saint-Donat par la munificence inépuisable du comte Arnoul, et les chanoines aussi rigoureusement attachés à leurs stalles que le châtelain à son banc de justice, vivaient en communauté dans une maison attenante au temple. La sévérité de leur discipline et leur vie cénobitique, les assimilaient en quelque sorte aux religieux de ces puissantes abbayes de Saint-Pierre et de Saint-Bavon, que nous avons vues grandir à côté de Gand. Nous les trouvons quelquefois appelés frères aussi bien que chanoines, et le bon Sanderus, qui vivait à une époque où l'on était moins strict, n'a pu s'empêcher de regretter cet ordre antique qui, en enchaînant l'existence des prébendaires, lui donnait une imposante solennité.

(8) La richesse de l'église assurait au chef du chapitre tous les priviléges attachés alors à la propriété du sol. Le prévôt de Saint-Donat n'était donc pas seulement un dignitaire ecclésiastique; il se trouvait encore un des grands du comté. C'était de lui que relevaient, outre de nombreux colons, les habitants de l'enceinte extérieure du bourg; non que la seigneurie de ce quartier appartînt à l'église elle-même, mais elle était

[1] C'était une sœur du roi Harold, appelée Gunilde.

annexée aux offices que le prévôt remplissait dans la maison du prince : car il était aussi chancelier de Flandre et maître de la monnaie. Ces titres avaient été attachés à la prévôté en 1089, par le jeune comte Robert, alors régent : ils en restèrent inséparables, et Gui de Dampierre ayant voulu les refuser au prévôt Léonard, en 1295, le souverain pontife mit aussitôt la Flandre en interdit. Ainsi le supérieur que se choisissaient les chanoines, devenait par le fait même de cette élection le premier officier du comte et le principal magistrat du pays. Son hôtel, décoré d'un balcon et d'une tour [1], renfermait une salle de justice où il jugeait non-seulement ses propres vassaux (*homines præpositi*), mais encore tous ceux qui avaient forfait dans l'étendue de sa juridiction. Aussi le voyons-nous traiter en quelque sorte de puissance à puissance avec la ville, et une vieille charte de la châtellenie stipule expressément que « comme le prévôt agira dans sa maison envers les gens de l'échevinage, les échevins agiront dans leur tribunal envers les gens du prévôt. »

Après avoir vu quelle était la force et l'unité des éléments que renfermait le vieux bourg des comtes de Flandre, on cessera sans doute d'être surpris que la cité marchande ne tînt que le second rang et laissât le château porter seul, pour ainsi dire, le nom de Bruges. Cependant il ne faudrait pas croire que cette ville extérieure fût alors dans un état de faiblesse et d'insignifiance. Elle s'était livrée tout entière au commerce maritime, et elle jouissait déjà d'une prospérité remarquable avant la conquête de l'Angleterre par les Normands. Ses relations avec ce royaume se multiplièrent par la suite à tel point, que les marchands de Bruges formèrent une *hanse de Londres*, société commerciale qui fut investie de nombreux priviléges, et à laquelle plus tard seize autres villes se firent agréger, en reconnaissant toujours la suprématie des Brugeois [2]. Cette

[1] Ce dernier point peut paraître douteux. Cependant la vie de Charles le Bon parle « de la tour de l'église et de trois autres tours moins hautes. » Deux de ces dernières décoraient le logis du châtelain et l'hôtel du comte : nous ne trouvons pour y attacher la troisième que la maison du prévôt, qui avait aussi sa love (*lobium præpositi*).

[2] La *Hanse* ne pouvait tenir nulle assemblée sans qu'il y eût au moins un Brugeois présent, et quand la réunion était générale, Bruges seule nommait autant d'*arbitres* que toutes les autres villes ensemble. Plusieurs villes françaises étaient membres de l'association, comme Rheims, Châlons, Amiens et Beauvais. Il est fâcheux qu'on ne connaisse pas exactement la date de l'organisation de la Hanse. Elle florissait au treizième siècle.

société devint si importante, que le comte de Flandre s'obligea, en 1242, à ne nommer échevin aucun bourgeois qui n'en fût pas membre. L'activité qu'elle donna au négoce et à la navigation, créa une nouvelle ville à une lieue de Bruges, autour d'un large bassin où s'arrêtaient les navires : ce fut le célèbre port de Damme, dont nous avons cité l'origine fabuleuse, mais qui florissait vers l'an 1200. On admire encore aujourd'hui, dans le village qui en conserve le nom, plus d'une marque de l'antique opulence de cet entrepôt du commerce brugeois. En vain chercherait-on, il est vrai, ses bassins où mille navires pouvaient se trouver réunis, et qui ne forment plus qu'une plaine fertile. Mais sa vieille maison échevinale, et surtout sa magnifique église, rendent encore témoignage de sa splendeur passée. Ce dernier édifice, construit au commencement du treizième siècle, et dont une partie est abandonnée et tombe en ruine, doit attirer



à Damme tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des arts. Nous avons vu des peintres étrangers étudier à genoux les dalles dont la nef est pavée, et qui sont d'antiques pierres tumulaires où le ciseau des artistes

avait gravé des figures souvent merveilleuses de grâce et d'expression. Nous avons interrogé avec eux ces ruines solitaires que l'on croirait d'une autre partie du monde, et auxquelles le temps a donné des teintes dont rien ne peut rendre la richesse triste et sombre. Nous nous sommes arrêté longtemps sous ce porche intérieur dont l'antiquité égale la délicatesse, et que le zèle pieux des villageois s'attache en vain à revêtir d'un vernis de nouveauté. Peu de monuments en Belgique laissent au spectateur une impression aussi profonde que ce temple mutilé et chancelant, église mourante d'une ville déjà morte!

Si nous voulons chercher à Bruges même des preuves de l'accroissement graduel de la richesse et de la population, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les églises de Notre-Dame et du Saint-Sauveur, bâties toutes les deux dans leurs dimensions actuelles de 1120 à 1127. Ce n'est pas que ces édifices, construits alors dans un style massif et sur le modèle de l'architecture lombarde, aient conservé jusqu'à nos jours cette forme primitive. Les incendies qui les ont dévorés n'ont laissé subsister qu'une partie des murs et des arceaux des anciennes nefs. Mais ces débris suffisent pour montrer quelle en était l'étendue. La principale de ces églises était celle du Saint-Sauveur. Longue d'environ cent mètres et large à proportion, elle égalait déjà cette vaste cathédrale de Gand que nous avons vue se compléter sous Charles-Quint. Nul doute qu'elle ne fût décorée avec une richesse proportionnée à sa grandeur. Reconstruite presque totalement, après avoir été la proie des flammes en 1358, elle offre encore maintenant un des temples les plus majestueux du royaume, et elle sert de cathédrale aux évêques de Bruges.

Au milieu de ces divers témoignages de la force et de la prospérité du vieux faubourg (il portait encore ce titre au douzième siècle), on se demande quelles étaient ses lois, ses institutions, ses franchises : car les mots de commerce et de liberté se répondent entre eux dans l'histoire. Ici nos annales sont muettes ; seulement il nous reste le récit détaillé et minutieux d'un grand drame dont la ville fut le théâtre à cette époque : c'est le siége du bourg par la bourgeoisie de Bruges et de Gand. Le but de ce siége était la punition des seigneurs qui avaient assassiné le comte Charles dans l'église de Saint-Donat (2 mars 1127) ; mais les incidents qui survinrent pendant sa durée mirent à nu l'esprit qui animait les habitants, et nous permettent d'entrevoir leurs coutumes nationales et leur situation politique. Nous en reproduirons ici quelques scènes, en

nous contentant d'abréger la narration de l'auteur qui, témoin oculaire de l'événement, écrivait jour par jour ce qui s'était passé sous ses yeux.

Immédiatement après l'assassinat du comte, les gens de la ville extérieure commencèrent à se rassembler aux environs du bourg. Mais comme les meurtriers formaient un parti redoutable, qu'ils avaient réuni des gens de guerre, et que leurs parents et leurs complices étaient des plus puissants du pays, les bourgeois n'osaient pas montrer leur ressentiment. Le prévôt de Saint-Donat paraissait avoir dirigé la conspiration, et après lui son frère qui était châtelain. On voyait flotter sur la tour de l'église, sur la love du comte et sur les portes du bourg, les bannières armoriées des coupables, comme s'ils avaient été les maîtres du comté. Les habitants du faubourg se contentèrent de se retrancher de fossés et de palissades, sur l'injonction du prévôt lui-même qui faisait, à tout événement, des préparatifs de défense.

Le sixième jour, on vit brûler le château d'un des conjurés, situé près de Bruges. C'était le commencement des représailles. Sire Gervais de Praet, chambellan du comte, avait rassemblé ses parents et ses amis, et s'approchait de Bruges avec une troupe nombreuse. Les bourgeois, bien joyeux, lui envoyèrent secrètement divers messages, et de part et d'autre on se promit foi et alliance. Il fut stipulé qu'on vengerait le comte, et que les troupes de Gervais seraient reçues fraternellement dans les retranchements de la ville. En effet, les plus sages des citoyens ouvrirent eux-mêmes les portes à cette armée, le lendemain à l'heure de midi; et ceux des assassins qui ne se retirèrent pas avec assez de célérité derrière les murailles du bourg, furent taillés en pièces.

Les jours suivants, sire Gervais fut rejoint par les châtelains de Gand et de Dixmude, avec plusieurs autres seigneurs. Les gens de guerre d'un côté, les bourgeois de l'autre, assaillirent le bourg. Leur projet était d'en brûler les portes : mais les conjurés les reçurent à coups de flèches, de lances, de pierres et de poutres. Quelque fortes que fussent les armures, les combattants étaient renversés et presque écrasés par le choc des masses qu'on faisait pleuvoir sur eux. Il fallut renoncer à l'entreprise. Alors le châtelain de Gand manda aux bourgeois de sa cité de venir avec toute leur puissance et toute leur commune, de telle façon qu'ils pussent à eux seuls se charger du siége, ainsi qu'il appartenait à des guerriers qui avaient acquis autant de gloire dans les combats et d'habileté dans l'art de forcer les places. (L'historien, qui ne les aime pas,

se dédommage de cet éloge en les qualifiant, pour son compte, de coquins et de brigands.)

Les Gantois, mandés le 12 mars, arrivèrent le 15. Prévenus qu'ils auraient à prendre la forteresse par leurs propres moyens, ils avaient rassemblé les meilleurs archers et les ouvriers les plus habiles. Leur armée, infinie en nombre, se composait de cavaliers et de fantassins, et elle était suivie de trente chariots chargés d'armes. En cet équipage, ils vinrent à la porte de Bruges et se préparèrent à forcer le passage, sans demander de permission à qui que ce fût. La population et l'armée assiégeante s'en offensèrent; si bien que le sang allait couler, sans l'intervention des plus sages des deux partis. Enfin ceux de Gand promirent de respecter la personne et les biens des Brugeois; et ayant alors fait leur entrée, ils allèrent camper droit en face des murailles du bourg.

Là ils travaillèrent à confectionner leurs échelles, qu'ils firent hautes de soixante pieds et larges de douze. En outre, ils en avaient de plus légères dont ils comptaient se servir pour faire leur descente du sommet des murs dans l'intérieur de la place. Trois jours leur suffirent pour terminer cet ouvrage, et le 18 mars on les vit dresser ces pesantes machines, à la grande admiration du reste de l'armée. L'attaque commença aussitôt. Les plus hardis s'avancèrent jusqu'aux murailles et y appliquèrent des échelles moins lourdes, que dix hommes pouvaient porter; mais ils furent repoussés avec perte. Quant aux grandes échelles, on les rapprocha de la forteresse, mais sans pouvoir encore donner l'assaut ce jour-là : car les assiégés avaient fait éprouver des pertes cruelles aux travailleurs, qui se protégeaient en vain de leurs boucliers. Il fut donc convenu que le lendemain on ferait un effort général.

Cependant les Brugeois, piqués de la gloire dont leurs voisins allaient se couvrir, formèrent de leur côté une tentative hardie pour surprendre le château pendant la nuit. Ils y réussirent, les murailles n'étant point gardées, et ils pénétrèrent non-seulement dans le quartier du bourg, mais encore dans l'enceinte même de la citadelle. Alors les assiégés se réfugièrent dans la tour de l'église, comme dans un dernier donjon. Ils y furent peu inquiétés ce jour-là et les suivants : car les assiégeants reçurent des nouvelles si graves, qu'elles firent négliger tout le reste.

Entre les différents princes qui pouvaient prétendre à la succession du comte mort, se trouvait le jeune duc Guillaume de Normandie, dépouillé de son héritage par le roi d'Angleterre, mais par ce motif même protégé

par Louis le Gros qui régnait en France. Le monarque, s'étant avancé jusqu'à Arras, écrivit de là aux principaux de Flandre de venir le trouver pour faire choix d'un seigneur. Les châtelains et les autres grands obéirent à cette invitation et abandonnèrent les Brugeois. Mais ceux-ci, quoique demeurés seuls, n'eurent garde de rester indifférents ou inactifs, comme gens accoutumés à subir la loi et à recevoir un maître. Ils se promirent entre eux que toutes les villes et tous les bourgs du comté feraient cause commune, soit pour accepter, soit pour rejeter le candidat du roi. Gand et Bruges surtout se jurèrent alliance, et ce nouveau soin faisant négliger le siége, l'armée gantoise retourna dans ses foyers : car il s'agissait de prendre des mesures promptes et vigoureuses pour que le pays entier se groupât autour des cités principales.

La marche que suivirent les Brugeois fut si simple, qu'elle suppose de la part des populations environnantes, d'anciennes habitudes de confiance et d'union. Ils firent venir dans leur ville, le dimanche suivant (27 mars), les meilleurs habitants de chaque ville ou village voisin, et leur demandèrent de prêter sur les reliques des saints un serment ainsi conçu : « Moi Folpert, juge, je jure que je choisirai pour comte de ce « pays un prince qui puisse gouverner honorablement les États de ses « prédécesseurs, et défendre avec vigueur nos droits contre les ennemis « de la patrie; qui soit plein d'affection et de bonté pour les pauvres, « fidèle à son Dieu, marchant dans la voie de la justice, et tel qu'il puisse « et veuille protéger d'une manière efficace les intérêts communs du « pays. » Tous répétèrent sans balancer cette formule solennelle, gage frappant de l'idée qu'ils avaient de leurs droits et des devoirs du souverain.

Le 30 mars, Walter le Bouteiller, un des seigneurs qui avaient assisté à l'assemblée d'Arras, revint à Bruges et fit réunir les habitants. « Con- « citoyens, leur dit-il, les seigneurs de France et de Flandre, sur l'ordre « et avec l'agrément du roi, ont choisi pour votre comte le jeune Guil- « laume, héritier de Normandie, noble de race et jusqu'ici élevé parmi « vous. Ses heureuses dispositions vous sont connues à tous, et vous « pourrez le rendre tel que vous voudrez l'avoir : car il est doux et docile. « Pour moi, je l'ai choisi, ainsi que les autres barons, et il nous a donné « pour récompense les biens des conjurés. Je vous engage à l'accepter « de même, et je suis chargé de vous offrir de sa part et de celle du roi « la remise des droits d'entrée et de sortie, et de l'impôt sur vos mai-

« sons. » Après avoir tout entendu, les bourgeois répondirent qu'ils en conféreraient avec ceux du pays de Flandre, et qu'ils feraient connaître le lendemain leur consentement ou leur refus.

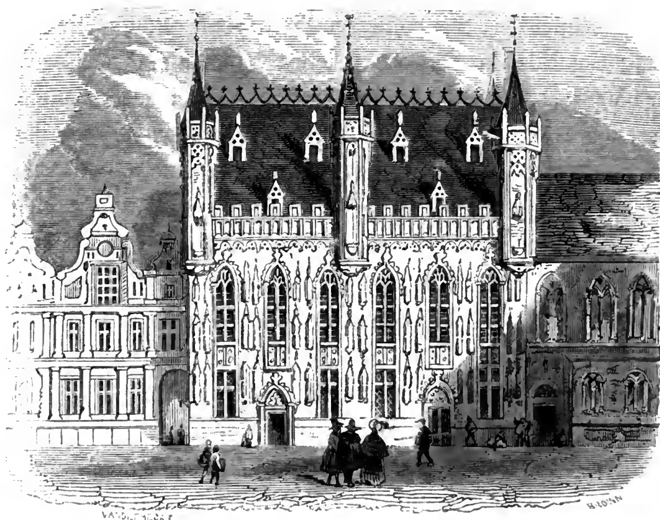
Tous ayant ensuite approuvé l'élection, le roi et le nouveau comte se rendirent dans la ville, et ce dernier, après avoir prêté le serment d'usage, fut reconnu par le peuple. On reprit alors le siége de la tour, sous les auspices du monarque français, comme suprême seigneur du comté. A ce dernier titre, le roi obtenait des Flamands les plus grandes marques de respect : mais un incident qui survint au bout de quelques jours, put lui prouver à quel point le peuple était jaloux de ses priviléges. Sire Gervais de Praet, qui avait si bien mérité du pays, venait d'être nommé châtelain de Bruges. Un de ses gens arrêta un bourgeois qui avait eu des communications avec les assiégés, au mépris d'un décret du roi et des barons. Le délit était flagrant et l'homme inexcusable : cependant lorsque la détention d'un bourgeois dans l'hôtel du châtelain vint aux oreilles du peuple, les gens de la ville s'attroupèrent, prirent les armes et allèrent assaillir le logis de sire Gervais. « Jamais, criaient-ils, « nous ne reconnaîtrons personne pour notre seigneur : si notre con- « citoyen est coupable, il n'appartient qu'à nous de le punir ! » L'attaque devenait sérieuse, lorsque le seigneur de Praet s'avança lui-même et leur adressa la parole. « Compatriotes et amis, dit-il, c'est à votre de- « mande que le roi m'a nommé vicomte : mais pour vous prouver que je « ne prétends pas être votre seigneur, je suis prêt à déposer mon titre « et à rompre tout lien de vous à moi. » Là-dessus, les esprits s'apaisèrent.

Nous ne pousserons pas plus loin ces extraits d'un récit plein d'intérêt et de fidélité. L'indépendance des gens du faubourg et des lieux voisins s'est assez clairement manifestée dans les scènes que nous venons de reproduire. On voit même que les Brugeois commençaient à prendre ombrage de la puissance du châtelain, quelques titres qu'il pût avoir à leur affection et à leur confiance. Tel était, nous devons en convenir, le caractère de ces communes naissantes, qui avaient tous les instincts orgueilleux et jaloux des petites républiques de l'antiquité, mais qui offraient aussi les mêmes exemples d'énergie et de patriotisme. La bourgeoisie fit si bien, qu'on n'aperçoit plus de vestiges d'aucune juridiction de la châtellenie, soit sur l'ancien faubourg, soit sur les quartiers qui se formèrent dans la suite de l'autre côté de la Reye. La comtesse

Jeanne ayant acheté en 1224 les droits du dernier châtelain, le district de Bruges ne dépendit plus que des comtes de Flandre, et fut appelé depuis le *pays du Franc,* parce que ses habitants avaient été affranchis des antiques redevances qu'ils payaient jadis comme serfs. Les magistrats de cette vaste contrée se réunissaient dans la ville, ou plutôt dans le bourg, où ils conservaient une salle et un logis avec le droit d'exercer leur justice sur les gens de leur territoire, mais sans avoir du reste aucun pouvoir sur les habitants de la cité.

Au quatorzième siècle, l'ancien hôtel des comtes de Flandre devint la résidence de ces magistrats du Franc de Bruges, tandis que les échevins de la commune tenaient leurs assemblées dans la maison des otages (*Ghisel huys*). Ainsi la ville et le pays s'étaient, pour ainsi dire, emparés de l'enceinte du bourg, à l'exception de ce qui appartenait à l'Église, et le souverain avait lui-même abandonné sa vieille forteresse. Le triomphe des libertés publiques semble donc éclater alors jusque dans les monuments de la cité. Ce fut une victoire orgueilleuse : car ni l'une ni l'autre magistrature ne se contenta d'occuper les vieux édifices élevés par la main des princes. Les gens de la commune donnèrent l'exemple. Ils voulurent un palais pour leur sénat, et en 1377 le comte Louis de Male vint poser la première pierre de la nouvelle maison des échevins, dont l'élégance et la richesse devaient éclipser tout ce qui l'entourait. Antérieur à tous les autres bâtiments du même genre qui décorent la plupart de nos vieilles et opulentes cités, cet hôtel de ville n'a point le même caractère de grandeur et de richesse que ceux de Gand, de Bruxelles et de Louvain; mais il ne laisse pas que d'être remarquable par l'heureuse proportion de toutes ses parties, et par un caractère de grâce et de légèreté indépendant des ornements qui l'embellissent. Les quarante niches que l'architecte a ménagées dans la façade, portaient les statues des comtes de Flandre, brisées depuis la tourmente révolutionnaire. Il est à regretter qu'on ne songe pas à les rétablir, moins pour compléter ce beau monument que pour honorer la mémoire de tant de souverains dont l'image rappelait des souvenirs glorieux. Mais, jusque dans sa nudité actuelle, l'édifice conserve encore une élégance peu commune et dont Napoléon se montra frappé dans son premier voyage à Bruges. Ce génie sévère, qui partageait en général les préventions de son époque contre l'architecture du moyen âge, et pour qui les richesses de l'art gothique n'avaient aucun prix, faisait une exception en faveur de cette construc-

tion plus simple et plus symétrique. « Je voudrais, dit-il, pouvoir placer « cet admirable bâtiment sur des roulettes et le faire transporter à « Paris. » Telles sont du moins les paroles qu'une tradition locale lui attribue, et que nous avons entendu répéter à des vieillards. Il ne parut pas moins étonné de la majesté antique de la grande salle qui occupe l'étage supérieur, et dont le plafond en forme de voûte est d'une richesse et d'une originalité merveilleuses.



L'hôtel de ville achevé, ce fut aux échevins du Franc à se loger d'une manière splendide. Il y allait de leur honneur à ne pas rester au-dessous de leurs voisins, et ils firent de leur résidence un séjour royal. Toutefois, comme le renouvellement de cet édifice paraît s'être exécuté à diverses reprises et partie à partie, il brillait davantage par la magnificence des ornements que par la pureté de l'architecture. Sa façade se faisait surtout remarquer par une sorte de colonnade ou de galerie extérieure, qui avait remplacé la love du prince. Sculptée avec délicatesse, elle soutenait des statues allégoriques dorées. Mais la merveille de l'édifice était une salle terminée vers 1527, et qui subsiste encore aujourd'hui. L'albâtre et la pierre de touche y avaient été mis en œuvre avec le chêne du Rhin, pour former la décoration d'une immense cheminée couronnée de statues et de bas-reliefs. Là figurent Charles-Quint et ses ancêtres, entourés des emblèmes de leur puissance, et semblant prêter l'éclat de leur grandeur

à la justice des magistrats de Flandre. Mais ce n'est qu'au crayon de l'artiste qu'il est permis d'esquisser cette composition riche et grandiose, dont la plume ne saurait reproduire ni l'ensemble ni l'effet [1].

La prospérité de la ville répondait à l'éclat des palais érigés par ses magistrats. L'histoire a recueilli plusieurs traits de la magnificence des habitants. Le plus fameux est celui du bourgmestre Simon Van Ardrycke, qui, envoyé en députation à Paris avec quelques échevins, l'an 1350, et voyant qu'on le laissait debout, se fit un coussin de son large manteau de velours brodé d'or. Ses collègues l'imitèrent, et au sortir de la salle, ils dédaignèrent de reprendre ces riches vêtements, disant que ceux de Bruges n'emportaient point les carreaux sur lesquels ils s'étaient assis. On cite encore un mot de Jeanne de Navarre, épouse de Philippe le Bel, qui, frappée de la riche parure des dames de la ville, ne put s'empêcher de dire : « Je croyais être seule reine ici; mais en voilà mille autres! » Ce faste était l'expression de la richesse publique. Chaque jour voyait la commune s'étendre et se fortifier; ses corps de métier, d'abord au nombre de 21, s'élevèrent rapidement à 30, puis à 54 et même à 72 [2]. Sa foire, instituée en 1200, *à l'instar de celle qui existait à Thourout,* l'emporta bientôt sur cette dernière et sur tous les marchés francs du pays. Ses bassins suffisaient à peine aux navires qu'y attirait, outre l'activité du commerce, la protection accordée aux marchands du dehors. Car les étrangers jouissaient dans la ville des mêmes garanties, des mêmes exemptions d'impôt et de la même liberté que les citoyens. Les principes qu'avait adoptés la bourgeoisie à ce sujet se trouvent fortement exprimés dans la réponse des communes de Bruges et de Gand aux plaintes du roi Édouard II, qui leur reprochait de trafiquer avec ses ennemis d'Écosse. « Nous ne saurions cacher à Votre Magnificence, lui écrivirent les échevins en 1319, que notre terre de Flandre est hospitalière pour tous « (*terra communis*), et ouverte à chacun, quelle que soit sa patrie. On y « entre librement, et nous ne pourrions en fermer l'accès aux marchands « qui viennent y trafiquer : car ce serait une cause de ruine et de désastre « pour le pays. » Ceux d'Ypres ajoutèrent : « Notre volonté n'est pas « d'admettre dans notre ville ni vos ennemis, ni le butin qu'ils ont enlevé « à vos sujets; mais nos concitoyens trafiquent avec tout le monde, et

[1] Nous avons donné la vue de cette cheminée dans une planche à part.

[2] Ce dernier chiffre est pourtant contestable.

« nous ne pouvons pas leur interdire le commerce dont ils vivent. »

On ne doit pas s'étonner qu'une politique aussi sage et aussi libérale fît fleurir les cités qui en donnaient l'exemple. Non content d'envoyer leurs navires à Bruges, beaucoup de commerçants y établirent des comptoirs et vinrent eux-mêmes y résider. Ainsi se formèrent des corporations de marchands qui furent appelées *nations*, et qui étaient de véritables factoreries, ayant leurs comptoirs, leurs syndics et leurs employés. Celle des Génois s'organisa, dit-on, la première, en 1342; mais on ne possède à cet égard que des données incomplètes. Le nombre total de ces nations s'éleva jusqu'à dix-sept, et elles prirent tant d'importance, que nous les voyons intervenir quelquefois comme médiatrices entre les souverains du pays et les communes de Bruges et de Gand. Olivier de la Marche nous a laissé la description de l'appareil qu'elles déployèrent à l'entrée de la duchesse de Bourgogne en 1568, tableau curieux qui donne la mesure de leur richesse. « Les Vénitiens, dit-il, marchaient les premiers, et étaient, eux et leurs serviteurs, tous à cheval, les maîtres vêtus de velours cramoisi, et les valets de drap rouge. Devant eux allaient cinquante hommes à pied, vêtus également de rouge, tenant chacun une torche à la main. Après venaient les Florentins, lesquels avaient devant eux soixante torches, portées par soixante hommes à pied habillés en bleu. Les porteurs de torches étaient suivis de quatre pages à cheval, dont les pourpoints étaient de drap d'argent et les mantelines de velours cramoisi, tandis que leurs coursiers disparaissaient sous de larges couvertures de satin blanc bordées de velours bleu. En tête des marchands de cette nation s'avançait Thomas Portunario, leur chef, vêtu comme les conseillers du duc de Bourgogne (car il était du conseil); après lui venaient dix marchands habillés en satin noir ouvré, et ensuite dix facteurs dont le costume était de satin noir sans ornements. Vingt-quatre valets à cheval, vêtus de bleu, formaient leur suite. Les Espagnols marchaient après les Florentins. Ils étaient au nombre de trente-quatre, portant des habits de damas violet, et précédés de trente-quatre pages dont les pourpoints étaient de satin noir et les jaquettes de velours cramoisi. Les marchands étaient tous à cheval, mais les pages à pied, ainsi que soixante porteurs de torches, vêtus de violet et de vert. On voyait ensuite les Génois, que précédait un cavalier représentant saint George armé de toutes armes, son cheval couvert de damas blanc semé de croix de velours cramoisi; et auprès de lui, une belle fille à cheval

représentant la pucelle, fille de roi, que saint George garantit du dragon. Après cette histoire venaient cent huit marchands génois, tous vêtus de velours violet. La même couleur avait été adoptée par les Ostrelins (les marchands des villes hanséatiques), qui les suivaient à cheval au nombre de cent avec six pages en robes de damas blanc, et soixante porteurs de torches habillés aussi en violet. »

Là se borne la description d'Olivier de la Marche, qui ne consultait que ses souvenirs. Mais d'autres écrivains nous apprennent qu'on vit encore figurer avec le même éclat dans ce pompeux cortége, les douze autres nations qui fréquentaient le port, et surtout les Anglais, les Lucquois, les Portugais, les Siciliens, les Arragonais, les Biscayens et lesMilanais [1]. Sans doute cette longue suite de corporations également brillantes finissait par lasser les regards et la mémoire du spectateur; mais ce qui lui donnait un caractère grave, c'est qu'elle représentait l'extension presque incroyable du commerce extérieur dont Bruges était le centre. Six à sept cents négociants étrangers, venant ainsi résider dans une même ville et y portant leur expérience et leurs capitaux, offraient un spectacle jusqu'alors unique dans le monde septentrional, et témoignaient l'immense richesse et les ressources infinies de la cité qui les réunissait.

Ce n'était pas assez pour les nations établies à Bruges que leurs marchands y fussent reçus avec hospitalité et que plusieurs y eussent acquis de riches demeures : chacune voulut bientôt avoir sa maison commune, occupée par ses syndics, mais ouverte à tous ceux du même pays et leur servant à la fois de bourse et d'entrepôt. Elles construisirent donc, dans le quartier le plus commerçant, des hôtels qui portèrent leur nom, et elles se complurent à les décorer avec une certaine magnificence, comme l'exigeaient leur richesse et la considération dont elles jouissaient.

Les édifices que ces puissantes corporations avaient élevés dans l'enceinte de la ville existent encore pour la plupart, mais dépouillés de leurs ornements qu'a mutilés le cours des siècles ou l'insouciance des nouveaux possesseurs. Toutefois on a gardé intact jusqu'aujourd'hui un monument des plus curieux, érigé en 1435 par un membre de la famille génoise des Adornès, dès lors fixée à Bruges et qui s'y était comme naturalisée. C'est la chapelle dite *de Jérusalem*, qui offre, suivant la

[1] Les cinq nations restantes étaient les Écossais, les Irlandais, les Amiénois (ou les Picards), les Navarrais et les Calaisiens.

tradition, une copie fidèle de l'antique église du Saint-Sépulcre. Elle fut construite par Pierre Adornès, bourgmestre de la commune et fondateur d'un hospice pour les pèlerins. D'après le récit vulgaire, ce citoyen bienfaisant qui avait visité lui-même la terre sainte, fit bâtir sa chapelle conformément à ses souvenirs; mais ayant éprouvé quelque incertitude au sujet d'une fenêtre dont il se rappelait mal les dimensions, il n'hésita pas à retourner en Palestine pour s'assurer de l'exactitude de ses mesures. Par malheur l'édifice n'a aucun rapport avec son pré-



tendu modèle, soit que Pierre Adornès eût imité une autre église que celle du Saint-Sépulcre, soit que la partie de ce temple qu'il avait reproduite ait été incendiée peu après lui, et avant l'époque des voyageurs dont nous possédons les dessins. Quoi qu'il en soit, le plan et l'architecture de la chapelle de Jérusalem offrent un type tout spécial, et l'on peut croire que le fondateur en avait puisé l'idée en Orient. L'intérieur est divisé en deux parties, une nef carrée et un chœur de forme octogone.

Ce dernier, placé à une assez grande élévation, se trouve au-dessus d'une sorte de crypte destinée à représenter le sépulcre du Sauveur. A l'extérieur s'élèvent deux tourelles en guise de minarets, et une sorte de clocher à plusieurs étages, ceint de galeries extérieures et couronné par un globe de fer surmonté d'une croix. C'est un ensemble bizarre, mais qui frappe quoiqu'il ait moins de grâce que d'étrangeté.

On retrouve également à Bruges une partie des vastes bâtiments consacrés jadis par la commune aux besoins du commerce et de l'industrie; mais il s'en faut de beaucoup que tous aient pu être conservés. Un édifice immense où les navires venaient aborder à couvert, la *Halle sur l'eau* [1], a disparu avec le canal qui le traversait. Heureusement les siècles ont laissé debout un autre monument de l'antique prospérité du pays, la grande halle aux draps, qui, là comme à Gand, se trouve au pied de la tour de la ville, et semble ne former qu'un seul corps avec elle. Cette réunion remonte à une époque bien reculée : car le même emplacement offrait dès l'an 1211 une halle construite en bois, et un beffroi dont les étages inférieurs étaient en briques et le reste en charpente. Tout fut détruit par un incendie en 1280, et là périrent les anciens priviléges de la commune, qui étaient conservés dans l'intérieur de son beffroi. Après ce grand désastre, la bourgeoisie se mit à l'œuvre pour reconstruire ce donjon d'une manière plus solide. Les travaux furent commencés en 1291, et la tour se dressa par degrés jusqu'à la hauteur de 108 mètres, élévation qu'elle conserve aujourd'hui. On l'avait surmontée d'une flèche en bois qui fut frappée de la foudre et entièrement consumée, vers le milieu du siècle dernier (1741). Mais l'aspect de l'édifice n'a rien perdu à la destruction de cette charpente, qui le surchargeait au lieu de l'embellir. Sans avoir toute la légèreté des fameuses tours d'Anvers et de Bruxelles, construites longtemps après, celle de Bruges offre déjà un caractère d'élégance et de richesse qu'on chercherait en vain dans le beffroi de Gand, plus ancien d'un siècle. Ce qui peut encore lui manquer d'ornements est racheté par une originalité de formes qui n'exclut ni la régularité, ni la grandeur; et vue de nuit, par un clair de lune, elle produit un effet supérieur peut-être à celui des monuments les plus vantés.

[1] *Water-halle.* Elle occupait le côté principal du Grand-Marché, et a été remplacée par une rangée de maisons modernes dont l'architecture simule la façade d'un palais.

La halle qui entoure la base de ce beffroi ne fut construite qu'un siècle plus tard. Elle est plus remarquable à l'intérieur qu'au dehors, offrant une longue suite de galeries dont l'étage inférieur est voûté, et qui rappellent par leurs proportions colossales l'extrême développement de l'industrie, à laquelle l'édifice était consacré. On l'emploie aujourd'hui à divers usages, et c'est là que viennent s'installer à l'époque de la foire les marchands des villes d'alentour. On doit peut-être déplorer qu'un monument aussi digne d'intérêt ne reçoive pas une destination plus importante; mais tel est le résultat de la décadence commerciale de Bruges, décadence si complète que nulle part peut-être le présent ne contraste davantage avec le passé! La tradition rapporte que jadis on pouvait à peine traverser la voie publique à l'heure où sonnait pour les ouvriers la cloche du travail : aujourd'hui, comme l'a dit un jeune poëte (M. Amand Inghels),

L'herbe croît dans la rue et l'écho fait silence!

Plusieurs causes ont amené ce dépérissement et cet abandon. L'ensablement graduel des ports de l'Écluse et de Damme écarta d'abord les gros navires, de sorte qu'au quinzième siècle Anvers obtint la préférence sur Bruges. Cependant des travaux dirigés avec intelligence auraient pu faire disparaître les obstacles dont se plaignaient les marins. Au lieu de s'en occuper sérieusement, les Brugeois se laissèrent aller à un esprit de division et de mutinerie qui leur devint fatal. Anvers reçut de nouveaux priviléges, tandis que sa vieille rivale n'éprouvait que la rigueur des princes offensés. On montre encore à quelques pas de la halle un étrange monument de ces commotions populaires qui préparèrent la ruine de la commune : c'est la maison appelée le *Cranenburg,* et occupée aujourd'hui par un marchand de drap. Là fut emprisonné par le peuple, en 1488, Maximilien d'Autriche, alors roi des Romains et régent des provinces belges. Il y resta cinq semaines, gardé à vue par trente-six des mutins, et entendant chaque jour les cris de douleur de quelques-uns de ses partisans qu'on mettait à la torture au milieu de la grand'place.

L'émigration d'une grande partie des marchands étrangers, qui se fixèrent à Anvers par suite de ces troubles et des malheurs qui en résultèrent, porta un coup mortel au commerce de Bruges. Pour le ranimer, il fallut que la ville obtînt l'étape (c'est-à-dire l'entrepôt général) des

laines étrangères, monopole qui devint d'une extrême importance vers l'an 1560, après que l'Angleterre eut perdu le port de Calais [1]. On vit renaître alors momentanément cette antique splendeur, dont le souvenir était pour ainsi dire effacé. Mais c'était le moment où allait éclater la longue et fatale guerre des provinces belges d'abord contre l'Espagne, et ensuite contre la Hollande. Cette effroyable lutte qui ruina le pays tout entier, laissa la Flandre asservie aux Espagnols. Depuis ce temps la vieille cité, privée des ressources qui l'avaient nourrie, ne fit plus que languir et déchoir.

Toutefois une dernière industrie, humble et obscure, mais moins stérile qu'on ne pourrait le supposer, sauva du moins une partie de la population de la misère qui la menaçait : ce fut la fabrication des dentelles, qui donna du travail aux femmes et qui suppléa ainsi à l'insuffisance du gain de l'artisan. Rien de plus simple que cette fabrication, qui n'arrache point la femme à sa demeure, ni même aux soins de la famille. Parcourez les rues les plus écartées de Bruges, par une belle journée, et vous verrez assises devant la porte de chaque maisonnette des ouvrières qui travaillent en chantant. Elles associent à leurs occupations domestiques cette tâche facile à remplir, et qu'elles sont toujours libres d'interrompre. Le salaire qu'obtient chacune d'elles ne suffirait pas à une existence isolée; mais il entretient sans peine la famille réunie, dont il utilise toutes les mains. Aussi voit-on peu de villes où le peuple soit plus heureux, aussi longtemps du moins que le luxe des nations étrangères donne quelque valeur à ces produits à peu près inutiles.

C'est dans les écoles où elles sont admises dès leur enfance, que se forment les plus habiles dentellières de Bruges, et ces établissements modestes ont une influence inappréciable sur le bien-être de la population. Le plus important sous tous les rapports est l'institution de charité fondée par M. l'abbé de Foere, et qui occupe en partie l'emplacement de l'hôtel où s'étaient retirés les comtes de Flandre après avoir abandonné le bourg. Exemple frappant de l'instabilité des choses humaines! Ce palais est celui qu'habitèrent les ducs de Bourgogne, celui où fut institué l'ordre de la Toison d'or, celui où Charles le Téméraire célébra son

[1] Depuis la prise de Calais par Édouard III, les rois d'Angleterre avaient accordé à cette ville le droit d'étape pour la laine, l'étain et les autres produits de leur royaume. Bruges l'obtint ensuite.

mariage avec Marguerite d'York : tout ce qu'il en reste aujourd'hui sert d'asile à des enfants pauvres et aux maîtresses qui les dirigent! Loin de nous cependant de regretter cette pieuse et salutaire destination, qui consacre à la bienfaisance les monuments d'un pouvoir détruit. L'aspect de ces religieuses et de leurs deux cents écolières, quelque étranger qu'il soit aux souvenirs que rappelle cet édifice, n'a rien qui en détruise le charme et la grandeur. Les restes du vieux palais, quoique peu considérables, sont entretenus avec un soin qui fait pardonner la coquetterie mal entendue de la chapelle dont la communauté s'enorgueillit; et les regards fatigués de ce luxe de marbre et de cuivre, se reposent avec plaisir sur l'unique tourelle qui se dresse encore à l'entrée de cette demeure jadis souveraine.



De tant de magnificence déployée jadis en Flandre par une longue suite de princes, il ne reste plus de vestiges qu'autour d'un tombeau. C'est celui de Marie de Bourgogne, morte à Bruges en 1482. On sait qu'une chute de cheval fit périr à la fleur de l'âge cette malheureuse princesse,

fille unique de Charles le Téméraire. Le monument qui lui fut élevé se trouve dans une chapelle latérale ajoutée à l'église de Notre-Dame, et décorée avec une grande richesse. La tombe est en pierre de touche, et les figures en cuivre doré. L'exécution parfaite de ce mausolée fait plus d'honneur à l'artiste que la composition, qui est simple et froide. Conformément à l'ancien usage, la statue de la princesse est couchée sur le dos, les mains jointes, dans l'attitude de la mort. Le socle porte les écussons de ses nombreux États, et au-dessus est représenté son arbre généalogique étendant de tous côtés de longues branches auxquelles sont suspendues les armoiries de ses ancêtres. Là se sont bornés les efforts d'imagination du sculpteur, plus fidèle aux habitudes de l'art contemporain que jaloux de donner un caractère saillant à son ouvrage. En revanche, il en a fait un chef-d'œuvre par la délicatesse et le fini merveilleux du travail. Rien de plus achevé que les petites figures d'anges, qui semblent se balancer entre les écussons et en supporter le poids : les armoiries elles-mêmes, artistement émaillées, sont de véritables bijoux; et parmi tous les ornements dorés qui se détachent sur le fond noir du socle, il n'y a pas un seul accessoire qui ne soit traité de main de maître.

Plus d'un demi-siècle après la construction de ce mausolée, Charles-Quint voulut qu'un monument tout pareil fût érigé à Charles le Téméraire, dont les restes avaient été exhumés de son tombeau de Nancy en 1550. Mais le grand empereur ne vit point exécuter cet ouvrage, qui ne s'acheva que sous le règne de Philippe II. La tombe du Téméraire, placée à côté de celle de sa fille, offre les mêmes proportions et le même aspect : toutefois le travail en est bien inférieur, et laisse voir combien l'art avait dégénéré à Bruges depuis la décadence du commerce [1].

[1] L'église de Notre-Dame, qui renferme ces tombeaux, est un édifice du douzième siècle, réparé et partiellement reconstruit à diverses reprises, et qui paraîtrait remarquable par sa beauté et sa grandeur dans un pays où le moyen âge aurait créé moins de merveilles. Sa haute tour, qui attire de loin les regards, se compose de deux parties : l'une carrée et massive, bâtie de 1230 à 1297, l'autre formant une sorte de cône, et construite vers 1522. Son élévation était de plus de 120 mètres; mais on a jugé prudent, il y a une vingtaine d'années, d'en tronquer le sommet, après l'avoir d'abord dégarnie de quatre clochetons dont elle était flanquée. Aucune pensée d'art et d'élégance ne semble avoir présidé à l'érection de cette pyramide gigantesque, encore appauvrie par les réparations modernes, et dont la grossièreté fait contraste avec l'élégance des autres bâtiments que nous avons cités.

Si après avoir parcouru les monuments de l'ancienne cité, nous interrogeons ceux de la ville moderne, ce ne seront plus les princes, les échevins et les nations marchandes, mais l'Église et les communautés religieuses qui nous offriront encore quelques grands ouvrages. Bruges avait cessé d'être le séjour des souverains : son port était désert et ses marchés vides : mais l'agriculture put mieux réparer ses pertes que l'industrie, et les abbayes restèrent riches. La plus remarquable était celle des Dunes, ainsi nommée du lieu où elle avait pris naissance. C'était dans l'origine une communauté adonnée à la culture dans le voisinage de la mer. Ses travaux utiles la rendirent opulente, et quoiqu'elle n'eût été fondée qu'en 1107, elle put, vers le milieu du siècle suivant, se bâtir une des plus magnifiques églises que renfermât l'ancienne Flandre. On possède encore le dessin de cet édifice, célèbre dans les annales de l'architecture religieuse pour avoir été entièrement construit et décoré par les moines et les frères lais de l'abbaye. Les matériaux et surtout le bois avaient été tirés d'Angleterre, pays renommé alors pour ses belles forêts de chênes. Les frères, au nombre d'environ 360, s'étaient chargés de toute la main-d'œuvre : maçonnerie, forgerie, charpente, sculpture; il n'y avait point de métier qu'ils n'eussent mis en pratique, et pendant soixante années on les vit ériger successivement les diverses parties d'un immense monastère qui fit longtemps l'orgueil de la communauté. Mais après avoir subsisté pendant 300 ans dans tout son éclat, l'ancien couvent des Dunes fut assailli et dévasté en 1566 par une de ces bandes d'iconoclastes dont les excès furent le prélude de la guerre civile. En vain les moines voulurent encore se maintenir au milieu des ruines de leur vieille demeure : outre l'état de dégradation où se trouvaient les bâtiments, le voisinage de la côte les exposait aux incursions sans cesse renouvelées de ceux qu'on appelait alors les Gueux. Il fallut donc qu'ils cherchassent un refuge dans l'intérieur d'une ville, et leur choix se fixa sur Bruges.

Ce fut en 1628 que l'abbé Bernard Campmans fonda dans cette dernière ville le vaste édifice qui depuis lors leur servit de demeure, et qui porte encore en flamand le nom de Dunes. Il ne l'aurait nullement cédé en étendue et en magnificence à leur séjour primitif, si l'on avait pu exécuter complétement le plan de l'architecte. Deux cours cloîtrées, entourées de corps de logis d'une hauteur considérable, devaient occuper le centre des nouvelles constructions : à droite se serait élevée l'église; à gauche on aurait réuni les bâtiments accessoires. L'ouvrage fut d'abord poussé

avec vigueur, et on acheva l'église ainsi qu'une des cours; mais les ressources manquèrent pour aller plus loin. Outre les mécomptes qu'entraîne toujours la construction d'un monument (car le monastère de Bernard Campmans eût mérité ce titre), la communauté se ressentit des malheurs de la guerre que les provinces belges soutenaient alors contre la Hollande. Elle finit par perdre entièrement en 1645 les grands biens qu'elle possédait dans les environs de Hulst et qui lui rapportaient 45,000 florins de revenu, somme immense pour l'époque. Les Provinces-Unies, devenues maîtresses de ces riches domaines, en firent don au prince d'Orange, et depuis ce temps les religieux appauvris laissèrent leur demeure inachevée. Aujourd'hui ce bâtiment est devenu le séminaire de l'évêché et on l'a orné d'une façade nouvelle; mais il s'en faut de beaucoup qu'il atteigne les proportions du projet primitif. L'intérieur offre des parties grandioses, et l'église, qui forme le bâtiment principal, est dessinée dans un style élégant et correct, mais inanimé.



Les jésuites, dont le monastère était à peine inférieur à celui des Dunes et qui s'étaient placés moins à l'écart, dotèrent la ville d'une autre église assez remarquable, consacrée aujourd'hui à saint Donat. On sait que cet ordre si puissant avait adopté pour tous ses temples un plan à peu près uniforme. L'architecture en est italienne et d'un goût peu sévère; mais elle ne manque pas de pompe et d'un certain éclat. Nous en reproduirions ici le type, si d'autres villes de la Belgique ne devaient en offrir plus d'un exemple aux lecteurs. Quant au reste du couvent, c'est

à peine s'il a conservé quelque chose de son ancien caractère, ayant été transformé par l'autorité municipale en caserne et en athénée.

Des religieuses anglaises de l'ordre de saint Augustin, chassées de leur patrie par le despotisme d'Élisabeth, étaient venues au commencement du dix-septième siècle grossir le nombre des communautés établies en Flandre. Elles aussi se construisirent plus tard une chapelle



qui doit être comptée parmi les monuments de Bruges. Bâtie vers 1739, elle est d'un style riche et aussi pur que le comporte l'appropriation des formes grecques et romaines aux nécessités de notre climat, de nos usages et de notre culte. Des ornements précieux et une foule d'excellents tableaux complètent la décoration intérieure. Le dehors est simple et grave, comme il convient à une chapelle dont l'entrée est close et où des religieuses prient en silence. L'habitation des dames elles-mêmes paraît on ne peut plus modeste : elles semblent avoir voulu réserver pour le temple seul leur élégance et leur somptuosité.

Là se bornent à peu près les édifices remarquables érigés à Bruges depuis deux cents ans. Nous ne parlerons pas du palais de justice, grande maison large et commode, mais qui n'a rien de monumental. Il en est de même du palais destiné aux évêques, bâtiment de vaste dimension, mais d'un aspect insignifiant. Une partie de l'hôtel du gouvernement, quoique plus ancienne, aurait mérité d'être citée à cause des ornements qui l'embellissent; mais au moment même où nous traçons ces lignes on se prépare, dit-on, à l'abattre, des excavations imprudentes ayant ébranlé les piliers sur lesquels repose l'édifice. Ainsi chaque jour la ville perd quelqu'un de ses vieux monuments, et aucune de ces pertes n'est réparée. Saisira-t-elle l'occasion des travaux que la démolition prochaine va nécessiter, pour raccorder et mettre en harmonie les diverses parties de cet hôtel, qui offre les disparates les plus étranges et qui cache un palais derrière des masures? Une amélioration aussi désirable effrayerait sans doute la timidité des administrations de notre temps; car, nous sommes forcés de le dire, il semble qu'à Bruges la génération actuelle, étrangère aux grandes choses et au sentiment du beau, n'ose rien entreprendre qui soit au-dessus du médiocre. Çà et là s'élèvent des demeures princières construites par de riches particuliers; mais les assemblées qui gèrent la fortune publique reculent devant l'idée d'une œuvre noble et durable.

Espérons du moins que cette mesquinerie n'entravera point le projet déjà adopté d'orner la belle église de Saint-Sauveur d'une tour imposante et digne de cet immense vaisseau. Extérieurement inachevée comme nous la voyons aujourd'hui, cette antique cathédrale n'a rien qui annonce au dehors sa majesté et sa magnificence intérieure. La compléter par de nouveaux ouvrages et lui donner un aspect imposant, est un dessein qui honore à la fois ceux qui l'ont conçu et ceux qui en ont autorisé l'exécution. Par quelle fatalité l'œuvre éprouve-t-elle donc des retards? N'est-il pas temps que l'art reprenne ses droits à Bruges, et que la cité fasse preuve d'un peu de force et d'élan?



OSTENDE.

Parmi les villes de Flandre, riches pour la plupart en vieux monuments, Ostende forme une exception à peu près unique. Là, rien qui remonte bien loin dans le passé, rien qui date des beaux jours de la patrie. Un siége de trois ans, fameux dans l'histoire des guerres européennes, a dévoré, au commencement du dix-septième siècle, tout ce que l'ancien port avait d'édifices et de remparts; ce qui subsiste aujourd'hui est l'œuvre d'une population nouvelle, qui s'est fait une nouvelle cité.

Si nous cherchons à découvrir l'origine de la ville, elle nous apparaît d'abord comme un hameau, dont sire Gobert de Steenlandt fit don à l'abbaye de Saint-Bertin dès l'an 814. D'anciennes chartes l'appellent en flamand *Oostende-ter-streepe,* c'est-à-dire *la pointe orientale de la bande.* En effet, cette partie de la côte offrait jadis, non pas une plaine partout asséchée, mais une langue de terre étroite, appuyée aux dunes et res-

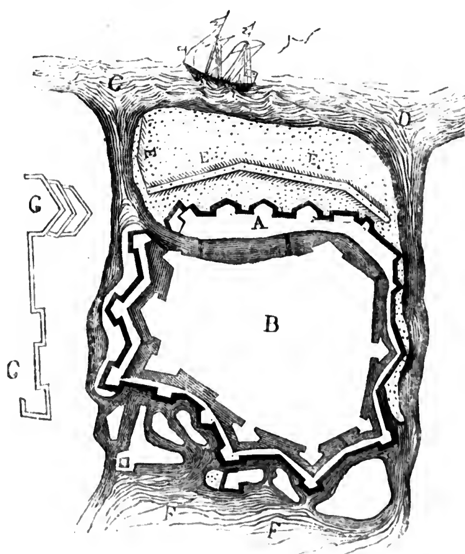
serrée entre la mer et une longue suite de marais. Elle s'étendait jusqu'aux environs de Nieuport, et le village de Westende, mot à mot, *la pointe occidentale,* situé à plus de deux lieues à l'ouest, désigne encore l'endroit où elle se terminait. Au centre s'élevait le petit bourg de Middelkerke, mot à mot, *l'église du milieu.*

Cette bande isolée avait pour habitants des bergers et des pêcheurs. Elle n'était pas à l'abri des débordements qui, à plusieurs reprises, engloutirent soit des dunes, soit des espaces naguère cultivés, soit même des hameaux, comme celui de Notre-Dame sur l'isthme (*ter-streepe*), qui fut détruit par la mer en 1334. Le seul endroit voisin qui eût d'abord quelque importance, était le bourg de Steene, qui se trouve aujourd'hui au milieu des terres, à une demi-lieue de la côte, mais qui dominait alors un vaste bassin où se réunissaient les eaux de l'intérieur. Cette situation favorable en avait fait un port assez fréquenté, et d'où nous voyons partir, à l'époque des croisades, les gros navires de Flandre. Mais les atterrissements finirent par combler le bassin, et par rattacher l'isthme aux plaines environnantes. Alors paraît s'être agrandie Ostende, qui ne tarda pas à obtenir le rang de ville, et divers avantages dont un acte contemporain nous donne l'énumération. Peu s'en fallut cependant qu'elle ne perdît ses nouveaux priviléges quelque temps après, pour avoir voulu soutenir le parti du roi de France contre les Flamands révoltés (1302). On brisa publiquement à Bruges le sceau et le contre-sceau de la commune infidèle au pays : mais les Ostendais obtinrent leur pardon l'année suivante, et rentrèrent dans tous leurs droits.

Le havre ou, comme on l'appelait, *la Gueule,* qui servait de port dans les premiers temps, était une sorte de crique située à l'ouest de la ville, et qui n'avait que peu d'étendue et de profondeur. Mais en 1443, les habitants obtinrent de Philippe le Bon le droit de creuser un nouveau port et un nouveau bassin, en tirant parti d'une brèche que la mer venait d'ouvrir dans le rivage du côté de l'est. Ce grand travail fut exécuté avec succès, et Ostende devint alors accessible aux plus grands navires. Toutefois, comme elle n'avait encore de communication directe avec Bruges que par la voie de terre ou au moyen des petits canaux destinés à l'écoulement des eaux de l'intérieur, son commerce ne s'accrut pas autant qu'on aurait pu l'espérer, et ce fut par l'Écluse et par Damme que la plupart des marchandises étrangères continuèrent à entrer en Flandre.

La guerre civile et religieuse qui ensanglanta la Belgique vers la fin du seizième siècle, devint trop fatale aux intérêts généraux du pays pour que les Ostendais n'y trouvassent pas, comme leurs voisins, une source de malheurs et de souffrances. Néanmoins elle fit remarquer la situation avantageuse de leur ville au point de vue militaire. Peu éloignée des îles de Zélande, elle pouvait devenir pour les Hollandais la clef de la Flandre maritime, et les états généraux, pour s'en assurer la possession, l'entourèrent de fossés et de remparts et y placèrent une garnison nombreuse, aussitôt que le reste de la province fut rentré sous l'obéissance des Espagnols (1584). Le résultat de ces mesures fut que le duc de Parme lui-même n'osa point assiéger la place, quoiqu'il s'en fût approché avec toute son armée en 1587.

Quatorze ans plus tard, l'archiduc Albert, à l'instigation des États de Flandre, s'engagea enfin dans cette grande entreprise, et commença le fameux siége d'Ostende, le plus long et le plus mémorable de tous ceux dont parle l'histoire. Pour en comprendre la difficulté, il faut se rappeler que la ville était alors environnée de toutes parts de larges cours d'eau qui tenaient l'ennemi à distance, tandis que deux ports donnant sur la mer permettaient l'arrivée des secours et des convois.



A. La vieille ville, entièrement disparue depuis. — B. La ville neuve, sur le même emplacement qu'occupent les quartiers du nord et de l'ouest. — C. L'ancien port ou

la Gueule occidentale, aujourd'hui fermée. D. Le port neuf ou *la Gueule orientale*, qui forme l'entrée actuelle du port. EE. Digues et pilotis. FF. Terrains marécageux où l'on a creusé depuis les bassins. GG. Approches de Spinola.

L'archiduc fit former deux attaques opposées, à l'est et à l'ouest. Mais on fut bientôt arrêté du côté de l'est par la profondeur du nouveau port, qu'il fut impossible de combler ou de franchir, même pendant les marées les plus basses. Vainement essaya-t-on tous les moyens pour barrer l'entrée de la Gueule : les caissons chargés de pierres que l'on y jetait pendant les moments de calme, étaient toujours emportés à la haute mer, et quand on se flattait d'avoir obtenu un commencement de digue, on la voyait presque aussitôt s'écrouler et disparaître. Le siége ne fut donc poussé avec vigueur que du côté occidental, qui était le moins inabordable. Mais là encore les assaillants avaient à vaincre toute espèce d'obstacles. Le terrain était sablonneux et l'on ne pouvait donner de consistance ni aux parapets, ni aux batteries. L'artillerie de la ville, placée sur les remparts et au sommet des ravelins, foudroyait les travailleurs sans qu'ils pussent même se couvrir. Le vieux port, qu'il fallait traverser avant d'atteindre le corps de la place, n'était guéable que pendant les basses eaux, et les assiégés semblaient toujours maîtres de l'inonder au moyen de leurs écluses. Si l'on ajoute que la garnison se composait de sept mille soldats d'élite, et que des troupes fraîches venaient sans cesse remplacer celles qui avaient souffert, on cessera d'être surpris de la durée de la défense et du nombre des morts, qui s'éleva, dit-on, à plus de cent mille.

Ce fut Ambroise Spinola qui eut l'honneur de réduire Ostende, au commencement de la quatrième année du siége. Les premiers assauts avaient été repoussés avec une perte immense, et toutes les inventions des ingénieurs pour fermer le port étaient restées infructueuses. Le général italien, unissant la persévérance au courage, poussa ses attaques méthodiquement et conquit peu à peu la place, au moyen surtout de la sape et de la mine. La garnison, forcée enfin à capituler (22 septembre 1604), obtint des conditions honorables. Elle ne laissait aux vainqueurs qu'un vaste amas de ruines. La plupart des habitants, fidèles au parti pour lequel ils avaient combattu, se retirèrent aussi en Hollande, et il fallut pour repeupler la ville accorder diverses immunités à ceux qui voudraient s'y établir.

Grâce aux mesures prises par l'archiduc, Ostende fut rebâtie en quelques années. Elle conserva presque la même forme qu'avant le siége, si ce n'est que l'ancien port fut à peu près abandonné, et que la vieille ville acheva de disparaître. Pour faire fleurir la nouvelle cité et y attirer le commerce maritime qu'avaient possédé autrefois Bruges et Anvers, les États de Flandre auraient voulu qu'elle fût déclarée *port franc :* mais la politique timide d'Albert et Isabelle s'effraya de ce grand projet. D'ailleurs la guerre contre la Hollande ne tarda pas à recommencer, et au lieu de vaisseaux marchands, ce furent des bâtiments armés pour la course que l'on vit sortir d'Ostende, et se signaler bientôt par des prises nombreuses. Une lutte acharnée et terrible s'engagea alors entre les corsaires flamands et les navires de guerre des Provinces-Unies, chargés de les poursuivre et de les détruire. L'amirauté d'Amsterdam avait donné l'ordre de *laver les pieds* aux prisonniers, c'est-à-dire de les jeter à la mer; mais les Ostendais n'en montraient que plus d'audace, et bravèrent presque toujours avec impunité les flottes chargées de bloquer leur port. Ennoblissant à force de courage ce rôle de corsaires auquel les réduisait leur petit nombre, ils n'hésitaient pas à combattre les croiseurs hollandais, quelle que fût la disproportion des forces. Dès la seconde année de la guerre, un de leurs capitaines, le brave Jean Jacobsen, abandonné à l'approche des ennemis par deux navires espagnols qui l'accompagnaient, résista seul à une escadre entière, et se fit sauter plutôt que de se rendre. Sept ans plus tard, Jacques Besage et deux autres corsaires acceptèrent le combat contre le fameux amiral des Provinces-Unies, Pierre Heyn, qui fut tué dans cette action. Devenus fameux par leur bravoure et leurs succès, les armateurs d'Ostende continuèrent à se distinguer dans les guerres suivantes, et on les vit même infester les côtes du Portugal quand ce pays se fut soustrait par la force au joug de l'Espagne.

Cependant les États de Flandre, qui n'avaient pas encore renoncé à l'espoir de voir renaître l'antique prospérité commerciale du pays, résolurent de rendre navigable le canal qui mettait en communication Bruges et Ostende, et qui ne servait qu'au passage des bateaux de l'intérieur. Les travaux, quoique poussés avec peu de vigueur, se trouvèrent cependant achevés en 1664, et l'année suivante, des armateurs brugeois équipèrent un premier vaisseau pour la pêche de la baleine. Mais les Ostendais se montrèrent jaloux des entreprises de leurs voisins, ne

voyant en eux que des rivaux et des adversaires. Ils les contrarièrent de tout leur pouvoir, et bientôt les guerres de Louis XIV vinrent accabler le pays de tant de fléaux, que l'on perdit de vue toutes les espérances conçues pendant la paix. Les corsaires d'Ostende ne devinrent pas moins redoutables alors que pendant la guerre contre la Hollande. La liste de leurs prises pendant neuf mois (de septembre 1677 jusqu'en mai 1678) offrit un total de 79 navires. Mais, s'il faut en croire un écrivain du siècle dernier, le ressentiment des Français contre ces intrépides croiseurs alla si loin, qu'ayant fait prisonnier en 1691 le capitaine Philippe Van Maestricht, qui commandait un navire de 48 canons, ils le jetèrent dans la mer après la fin du combat.

Les nombreux étrangers qu'amène aujourd'hui à Ostende le chemin de fer auraient peine à se représenter l'ancienne ville, formant comme un îlot battu de tous côtés par les flots. Pour maintenir et augmenter la profondeur du port, nos ancêtres avaient sacrifié les grandes prairies qui se trouvent au sud et à l'ouest des remparts. De larges coupures pratiquées dans les digues laissaient pénétrer la mer sur une étendue de deux à trois mille hectares, d'où elle s'écoulait ensuite comme un fleuve immense dès que la marée baissait. Les belles écluses de Slykens, par où se déversent aujourd'hui les eaux de l'intérieur, ne furent commencées qu'en 1670, et leur reconstruction, qui eut lieu en 1758, coûta 1,330,000 florins.

Avant l'exécution de ce grand ouvrage, tout l'espace compris entre Ostende et Paschendale était un véritable golfe que les navires ne pouvaient traverser qu'à l'aide d'un vent favorable; mais depuis que l'écluse eut été posée à Slykens, on regagna peu à peu du terrain sur les inondations, jusqu'à ce qu'enfin les digues furent rétablies et l'ancienne Gueule fermée (1744). C'est depuis ce temps que les alentours de la place ont pris à peu près leur aspect actuel.

Quant à l'intérieur de la ville, la guerre l'a encore renouvelé un siècle après le fameux siége entrepris par l'archiduc Albert et terminé par Spinola. En effet, quand les alliés, commandés par Marlborough, eurent forcé l'armée de Louis XIV à évacuer la Belgique, une partie de leur flotte vint assiéger Ostende, que défendit avec opiniâtreté le comte de la Motte. Du 29 juin au 6 juillet suivant, les batteries anglaises et hollandaises, et les vaisseaux qui bloquaient le port, accablèrent la place d'une grêle de boulets et de bombes qui forcèrent enfin la garnison à capituler.

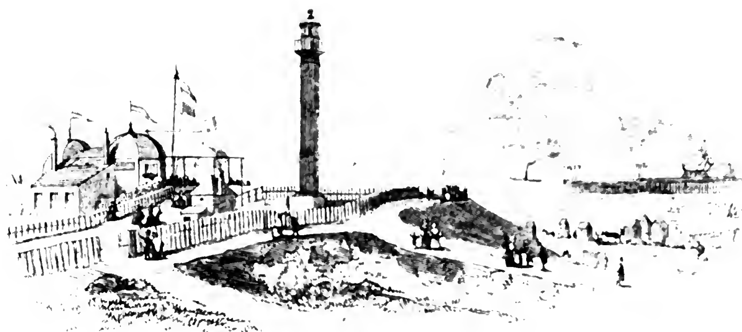
Outre les maisons que ce feu terrible avait renversées, il fallut ensuite abattre plusieurs autres édifices, si gravement endommagés qu'ils menaçaient ruine. De ce nombre était l'hôtel de ville, qui fut reconstruit quatre ans plus tard tel que nous le voyons aujourd'hui.

C'est à un religieux de l'ordre de saint Augustin, appelé le Père Fluweels, qu'est dû le plan de ce bâtiment remarquable qui, exécuté dans des proportions plus vastes et avec moins de parcimonie dans le choix des matériaux, aurait été compté parmi les plus beaux monuments du pays. Il fut terminé en 1711, et n'a subi depuis cette époque que peu de changements.

Quelques années plus tard, la guerre entre Louis XIV et les alliés se trouvant terminée, un ancien employé de la compagnie anglaise des Indes orientales, nommé John Kerr, persuada au gouvernement autrichien d'autoriser l'établissement à Ostende d'une société de commerce qui trafiquerait avec l'Inde et la Chine. Le marquis de Prié, gouverneur des Pays-Bas, prit intérêt à cette entreprise, dont le succès fut assez brillant pour exciter la jalousie de l'Angleterre et de la Hollande. Cette dernière puissance fit saisir et condamner comme de bonne prise, en 1719, un bâtiment ostendais qui s'était approché de la côte de Guinée [1]. Mais l'équipage flamand ayant été renvoyé en Europe, le capitaine trouva moyen de s'échapper, et parvint à Ostende assez tôt pour qu'on pût user de représailles. Un navire fut armé à la hâte et alla arrêter le vaisseau hollandais qui ramenait les prisonniers. On le conduisit lui-même dans le port belge, et il y fut condamné à son tour. Cet exemple de vigueur força les états généraux à se montrer moins hostiles, et les années suivantes le commerce de la compagnie s'accrut. Un de ses bâtiments, après avoir été pris par des corsaires arabes en 1721, fut délivré par l'adresse et le courage des matelots, qui profitèrent de l'ivresse des pirates pour les surprendre et les massacrer. Ainsi éclatait à chaque occasion l'énergie de ces braves marins, dont la patrie semblait encore pouvoir attendre de si bons services. Le pays entier semblait prendre part à leurs succès, et le port d'Ostende acquérait chaque jour une nouvelle opulence, lorsqu'en 1729 la cour de Vienne céda aux menaces de l'Angleterre et de la Hollande, auxquelles la France s'était jointe, et supprima la compagnie ainsi que les comptoirs qu'elle avait déjà formés.

[1] Il portait le nom du marquis de Prié, et avait pour capitaine Jacques de Winter.

A partir de cette époque, le mouvement commercial se ralentit et les progrès de la navigation et de la richesse publique furent peu sensibles pendant un demi-siècle. En 1745, Ostende fut assiégée par une armée française, et se rendit au comte de Lowendal après dix jours de tranchée ouverte. Restituée à l'Autriche trois ans après, elle se remit peu à peu des pertes qu'elle avait éprouvées. En 1766, une compagnie gantoise y forma le premier parc d'huîtres. En 1771, le phare actuel fut élevé au bord de la mer, sur le plan et par les soins de l'architecte de Wez, de Bruxelles. C'est une tour élégante qui a les proportions d'une colonne toscane, et qui domine au loin le port, la digue et la rade.



On commença trois ans plus tard à creuser le nouveau bassin, encore en usage aujourd'hui. L'espace qu'il occupe avait fait partie jusqu'alors des fossés extérieurs de la ville. En y travaillant, les ouvriers découvrirent, à la profondeur de vingt pieds, la carcasse encore complète d'un ancien navire, long de 116 pieds et large de 28 : preuve matérielle des nombreux changements qu'avait subis depuis un siècle le sol mobile qui entourait l'ancienne forteresse.

La guerre d'Amérique ouvrit bientôt une nouvelle ère de prospérité au commerce ostendais, le pavillon autrichien étant alors respecté comme neutre, tandis que l'Angleterre, la France, l'Espagne et la Hollande étaient armées l'une contre l'autre. C'est de ce temps que date la construction des principaux magasins et d'une partie des beaux hôtels que renferme la ville. A cette époque, on vit sortir du port en une seule

marée jusqu'à cinquante-deux navires de commerce. L'espace commençant à manquer pour la population et pour les marchands, une partie des fortifications fut abattue en 1781 pour augmenter la ville du côté du Hazegras, et l'empereur Joseph II, après avoir visité Ostende la même année, lui accorda le privilége de former désormais un port franc. Mais toutes les grandes espérances que l'on avait conçues à ce sujet, se dissipèrent encore aussitôt que les puissances belligérantes eurent conclu la paix entre elles, en 1783; et le commerce d'Ostende est resté depuis ce temps dans un état de langueur dont il n'a pu se relever.

C'est à ses bains de mer, qui jouissent chaque jour d'une faveur plus marquée, que la ville doit aujourd'hui son éclat et son agrément. L'établissement du chemin de fer, en diminuant toutes les distances, a mis ces bains à portée de Bruxelles et des autres grandes cités de la Belgique. Ostende, après quelque hésitation, s'est faite gracieuse et riante pour les hôtes que l'été lui amène, et au nombre desquels elle a compté le souverain. Destinée à devenir le Brighton du continent, elle se prépare aujourd'hui de bonne grâce à ce rôle, et les gros canons du Musoir ont appris à rendre salut pour salut à l'artillerie mignonne des yachts élégants d'Angleterre.



AUDENARDE.

Entraîner tour à tour le lecteur dans chacune des petites villes dont la Flandre est parsemée, ce serait sortir de notre cadre. Mais Audenarde mérite une exception en faveur des splendides monuments dont elle a droit d'être fière. Si l'on en croit la plupart de ceux qui ont écrit sur les antiquités de la province, le nom même de cette vieille cité nous apprendrait son origine. En effet, *Aude*, *Alde* ou *Olde* signifie ancien, et l'on veut que *Naerde* soit une corruption du mot *Nervia* ou *Naervia,* qui désignerait une forteresse nervienne [1]. Les partisans de cette opinion croient même que la ville existait déjà du temps de César, et que le fameux camp où son lieutenant Cicéron fut attaqué par les Belges se retrouve dans le village de Veltsique, situé à une lieue et demie de

[1] On sait que les Nerviens étaient le peuple le plus puissant de la Belgique septentrionale, avant la conquête du pays par les Romains.

distance. Mais la première au moins de ces hypothèses paraît fondée sur une interprétation arbitraire, puisque l'on connaît hors de l'ancienne Nervie et au bord du Zuiderzée une autre ville appelée aujourd'hui *Naerde* et autrefois *Oudt-Naerde,* sans avoir jamais appartenu aux Nerviens. Avouons sincèrement que le sens de ce nom est encore un mystère, dont on ne trouverait peut-être la clef que dans la mythologie des vieilles nations du Nord.

Mais à defaut de souvenirs aussi reculés, Audenarde peut du moins invoquer des monuments diplomatiques du neuvième siècle. C'était alors le chef-lieu d'une seigneurie, on a même dit d'un comté [1], qui longeait la rive gauche de l'Escaut, et dont les anciens possesseurs descendaient des comtes de Narbonne. L'un d'eux, Hugue d'Audenarde, épousa l'unique héritière de la maison de Pamèle, race puissante de seigneurs brabançons dont les terres s'étendaient sur l'autre bord du fleuve. La réunion des domaines des deux familles doubla l'opulence et les forces des sires d'Audenarde, qui reçurent vers l'an 1220 le titre de barons de Pamèle, et auxquels fut dès lors assigné le premier rang parmi les quatre grands vassaux qu'on appelait *les Bers* de Flandre.

Mais quelle que fût leur autorité sur le pays environnant, la ville elle-même, quoique peu importante alors, paraît avoir été hors de leur juridiction. C'est aux anciens princes flamands, ses seuls seigneurs véritables, qu'elle dut ses premiers embellissements et ses plus antiques priviléges. Baudouin de Lille y construisit en 1053 un nouveau *Bourg* ou château duquel relevaient tous les fiefs de la châtellenie. Cent vingt ans plus tard, Philippe d'Alsace donna aux habitants tous les droits, libertés et priviléges dont jouissaient les Gantois : alors Audenarde, qui avait été en partie détruite dans les guerres précédentes, se releva si rapidement, que l'on vit sortir de terre de nouveaux quartiers et une enceinte de murs formidable. On construisit également un pont de pierre sur le bras principal de l'Escaut, ce qui acheva de rattacher à la ville le quartier de Pamèle. Toutefois les deux juridictions de la cité et de la baronnie restèrent entièrement séparées.

Un monument remarquable de la prospérité de la ville à cette époque,

[1] On cite d'anciens *comtes d'Audenarde :* mais c'est probablement à tort que ce titre leur a été donné, et nous pensons qu'ils n'étaient que burgraves ou châtelains, et que la châtellenie d'Audenarde date du neuvième siècle.

c'est la vieille église paroissiale consacrée à sainte Walburge, et construite, selon toute apparence, vers l'an 1200. Mais le chœur seul est resté debout sous sa première forme; tout le reste a été rebâti deux ou trois siècles après, dans des proportions plus vastes et d'après les règles d'un art plus avancé. On admire à juste titre l'élégance de la nef principale et de la haute tour carrée qui la précède : toutefois les regards se fixent avec plus d'intérêt encore sur la partie ancienne de l'édifice, dont les fenêtres offrent tantôt des ogives étroites, lourdes et pour ainsi dire mal assurées, tantôt la voûte en plein cintre des temples romans.

L'érection d'un pareil bâtiment dans les premières années du treizième siècle ou même un peu plus tôt, était un acte de force et de virilité par lequel la ville se plaçait en quelque sorte au-dessus de la baronnie, et semblait porter un défi à la magnificence seigneuriale. Le gage fut relevé par le Ber régnant. C'était Arnould d'Audenarde, quatrième du nom, qui fut peut-être le plus glorieux mais aussi le dernier représentant de ces grandes races féodales, si puissantes dans les premiers âges du comté. Chef du parti national à l'époque où Philippe-Auguste s'efforçait d'affaiblir et de démembrer la Flandre, on l'avait vu se jeter dans les murs de Gand avec son voisin et son frère d'armes, le brave Rasse de Gavre, exciter le peuple à la révolte contre l'époux étranger de la comtesse Jeanne, et l'accueillir à coups de lance quand il s'était présenté devant la ville en qualité de souverain. Il prit ensuite part à la lutte de ce même prince (le malheureux Ferrand de Portugal) contre la France, et fit des merveilles à la sanglante journée de Bouvines. « Encore nous pourrait « bien Dieu aider! » disait-il aux Brabançons, les engageant à tenir ferme jusqu'à l'arrivée des communes de Flandre, quoique la chevalerie fût déjà vaincue; et il ne se rendit lui-même que le dernier de tous. Traité avec honneur par ceux qu'il avait si vaillamment combattus, il ne paya qu'une rançon de mille marcs d'argent, et put retourner dans sa patrie: bientôt il dirigea la comtesse dans l'administration des affaires publiques. Les habitants de sa baronnie reçurent alors de lui les mêmes franchises que possédaient ceux d'Audenarde, et il résolut de leur donner une église splendide, construite et dotée à ses propres frais : car la générosité du seigneur était égale chez lui à la vaillance du chevalier.

Ainsi fut fondée, en 1235, l'église de Notre-Dame de Pamèle, encore existante aujourd'hui, et l'un des édifices les plus intéressants pour l'histoire de l'art, quoique le temps et la barbarie des architectes lui

aient porté de profondes atteintes. Longue de 155 pieds, haute et large de 56, elle égalait à peu près les dimensions primitives de l'église élevée par la commune, qu'elle surpasse, à l'intérieur, en élégance et en majesté. Aujourd'hui encore, quoique mutilée, elle offre des parties remarquables. L'art gothique s'y montre dans toute sa simplicité native, et l'on assiste en quelque sorte à ses premiers essais pour s'affranchir de la pesanteur et de la nudité de l'école précédente. Arnould d'Audenarde voulait un monument royal, digne de la Vierge qu'il lui avait donnée pour patronne. Il mourut avant que le temple fût achevé; mais sa veuve Alice, petite-fille d'un comte de Namur, fit continuer l'ouvrage avec la même magnificence. A côté de ces nobles figures dont le souvenir se rattache à l'église de Pamèle, vient se placer humblement celle du maître bâtisseur dont le compas mesura ces ogives et dont la main posa peut-être les clefs de ces voûtes. Il s'appelait Arnould de Binche, et c'est le premier des architectes belges qui semble n'avoir pas appartenu à un ordre monastique.



Après la construction des deux églises de Sainte-Walburge et de Notre-Dame, il faut traverser trois siècles pour voir recommencer à Audenarde la construction d'une œuvre monumentale. Il est vrai que de grandes calamités avaient plus d'une fois atteint la ville pendant cette période. Elle avait presque toujours servi de place d'armes à la noblesse et aux troupes du souverain pendant les guerres civiles qui ensanglan-

tèrent le règne de Louis de Male, et souvent les Gantois l'avaient tenue assiégée. Les faubourgs, habités par la plus grande partie de la classe ouvrière, furent détruits dans ces luttes furieuses, et les environs dévastés à plusieurs reprises. Mais le temps effaça enfin les traces de ces pertes, et la commune, qu'enrichissait l'industrie des draperies et des fabricants de tapis, sortit de son inaction pour doter ses magistrats d'un palais dont la splendeur excite encore notre admiration. C'est son hôtel de ville, construit de 1525 à 1529, et qui appartient par conséquent au dernier âge de l'architecture gothique, dont il réunit toutes les merveilles.

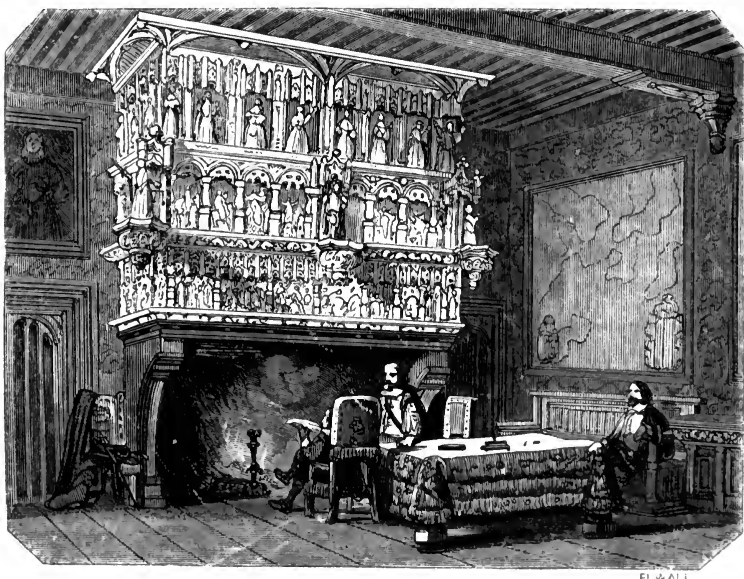
Rien ne surpasse la magnificence de ce bâtiment, qui n'offre toutefois ni des dimensions colossales, ni une richesse confuse et désordonnée. La façade principale semble reposer sur un portique de sept arcades, du centre duquel s'élève une tour aérienne, véritable chef-d'œuvre de grâce et de majesté! En arrière se déploient deux ailes percées de fenêtres élégantes, et terminées par des tourelles garnies de niches. Au sommet de l'édifice règne une galerie saillante, offrant l'image d'un riche et immense balcon que couronnent les flèches des tourelles, les pinacles des fenêtres supérieures et surtout la grande tour centrale, laquelle, à cette hauteur, se détache tout entière du reste du bâtiment.

On a remarqué que cet admirable hôtel de ville rappelait ceux de Louvain et de Bruxelles, et il y a en effet des similitudes partielles entre ces divers édifices : mais il s'en faut de beaucoup que leur caractère général soit le même. Celui d'Audenarde est le seul où certaines parties de la façade semblent se dégager et faire saillie sur l'ensemble, ce qui lui donne à nos yeux une grande supériorité d'effet. Le couronnement original de sa tour mérite aussi des éloges : c'est une heureuse conception de l'architecte pour ne point écraser le bâtiment sous une flèche trop élevée et qui l'eût rapetissé.

On doit à M. le docteur D. J. Van der Meersch une histoire fidèle et intéressante de la construction de ce monument, et nous n'hésiterons pas à faire usage des données qu'il a su recueillir. La commune s'était longtemps contentée de loger ses échevins dans un vieux bâtiment que rien ne distinguait à l'extérieur des plus simples habitations bourgeoises. Mais l'exemple des cités voisines fit enfin sentir que la dignité de la magistrature exigeait plus de splendeur. Dès l'année 1505, on résolut de construire une tour à l'ancienne maison échevinale, et l'on fit prendre le dessin de celle de Bruxelles. En 1525, on s'adressa au premier architecte

de l'hôtel de ville de Gand, ce Jean Stassens dont nous avons parlé plus haut, et qui avait pour système de ne point décorer l'extérieur des édifices. Son plan déplut aux magistrats d'Audenarde, et ils recoururent alors à Henri Van Peede, architecte bruxellois, qui eut l'honneur d'exécuter ce bel édifice. Mais quelque satisfaits que les échevins se montrassent du nouveau projet, ils n'en imposèrent pas moins à l'artiste l'obligation de se conformer, pour certaines parties de son œuvre, à ce que l'on connaissait de plus beau dans les villes voisines. Ainsi l'on fit mesurer et dessiner à Courtrai la galerie qui couronnait l'hôtel de ville et les belles cheminées qui en décoraient les salles. D'autres détails furent empruntés à des châteaux, et notamment à celui du comte d'Egmont à Sotteghem. Enfin l'on exigea de Van Peede qu'il refît son escalier principal que les connaisseurs avaient trouvé mesquin, et l'on fit venir de Malines, pour le consulter à ce sujet, Rombaut Van Gansdaele, dit *Kelderman,* maître architecte général de Charles-Quint.

Les cheminées copiées alors à Courtrai existent encore dans cette dernière ville, et il en est une surtout que les artistes s'accordent à



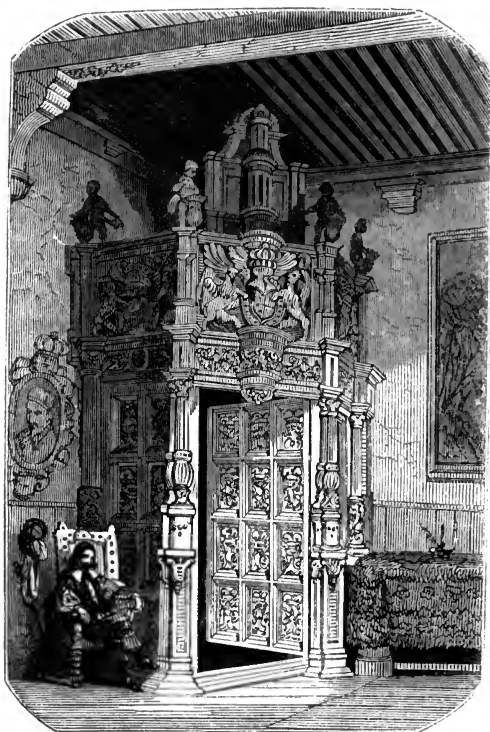
regarder comme un véritable chef-d'œuvre, tant pour l'effet et la richesse de l'ensemble que pour la vigueur et le fini de l'exécution. Ici trois rangs de niches superposés remplissent l'espace du chambranle; le

premier ou le plus élevé présente dans ses niches les images des huit vertus théologales; le deuxième est occupé par les sept péchés capitaux, accompagnés de l'Idolâtrie; quant au troisième, dont on cherche vainement à saisir le sens, il semble offrir l'histoire romanesque de plusieurs personnages qui sont impliqués dans cette composition avec un incroyable dévergondage de ciseau. Ne demandez pas maintenant quel crayon a fait sortir de la pierre cette étrange merveille; chacun l'ignore. Le sculpteur, tout occupé de donner la vie à ses figures, n'a pas trouvé un seul chroniqueur pour parler de lui ou de son ouvrage, et nous nous arrêtons devant les merveilles qu'il a créées sans en mieux connaître l'origine que celle des ruines du désert.

Le sculpteur qui a décoré de statues la cheminée d'Audenarde avait nom de Paul Van der Schelden. C'était encore un de ces artistes modestes, si nombreux dans la vieille Flandre, qui mettaient toute leur ambition à réussir dans leur travail. Ses figures représentent la sainte Vierge, la Justice et l'Espérance, et elles sont exécutées avec un goût et un fini admirables. Mais on remarque moins de perfection dans les ornements qui sont exécutés par un autre ciseau; et à part ces trois statues, l'œuvre d'imitation est restée fort au-dessous de l'original.

Le talent de Paul Van der Schelden a enrichi l'intérieur de l'hôtel de ville d'un morceau plus remarquable encore : c'est le portail de la salle du conseil, véritable chef-d'œuvre dans le style de la renaissance. Jamais les boiseries dont nos ancêtres décoraient les habitations, n'avaient été travaillées avec plus d'art et de magnificence qu'à cette époque où l'étude de l'antique s'unissait chez le peintre et chez le sculpteur à ces habitudes d'audace et de liberté que le genre gothique leur avait rendues familières. Le chêne prenait sous leur ciseau toutes les formes que les anciens avaient données au marbre, et que les tons dorés du bois semblaient rendre plus riches encore. Tantôt la salle entière était lambrissée, et elle offrait pour ornement des panneaux chargés d'arabesques, entrecoupés de pilastres et couronnés de corniches et de médaillons; tantôt une partie de la décoration se composait de tapisseries qui venaient s'encadrer entre les sculptures. A Audenarde, où la tapisserie était un produit local, on n'avait guère laissé à la disposition de maître de Van der Schelden que le portail intérieur, qui se détachait de la muraille et faisait saillie de la même manière à peu près que la cheminée. C'est là que l'artiste a su déployer toutes les ressources de son imagination et

toute la vigueur de son pinceau : mais c'est au crayon du dessinateur plutôt qu'à notre plume d'en donner une esquisse. Ajoutons seulement



que de l'aveu des connaisseurs, l'exécution de ce morceau rappelle les sculptures arabesques de l'école florentine, et les célèbres portes du Baptistère de Florence.

M. Van der Meersch s'est assuré par l'examen des comptes, que la construction de l'hôtel de ville d'Audenarde coûta en tout 86,658 livres parisis, qui feraient en monnaie d'aujourd'hui 700,000 francs. Cette somme énorme, payée en quatre ans par une ville dont la population ne s'élevait qu'à 8,000 âmes, permet de juger de la richesse qui régnait alors dans les communes flamandes. Il est vrai que plusieurs familles nobles et opulentes s'étaient établies à Audenarde dans le cours des anciennes guerres civiles ; mais c'était surtout à l'habileté de ses fabricants et à l'adresse de ses ouvriers que la cité devait l'accroissement de ses ressources. Les tapisseries de haute lisse, splendide produit d'une

industrie qui rivalisait avec la peinture, donnaient une occupation lucrative à cette population laborieuse et intelligente. Nulle part ce genre de travail n'était exécuté avec autant de perfection, et plus tard, lorsque Henri IV fonda les Gobelins, ce fut d'Audenarde qu'il tira les ouvriers qui portèrent cet art en France, tandis qu'il s'éteignait en Belgique.

Les annales de la ville, après l'achèvement du palais qu'elle avait bâti, offrent bientôt une suite de scènes plus sombres. Dès le commencement des troubles religieux, la plus grande partie de la population ouvrière embrassa le protestantisme et livra les églises au pillage. Le triomphe des armes catholiques ne rétablit l'ordre qu'après une longue lutte, pendant laquelle le commerce et l'industrie avaient été ruinés. Il ne resta plus à Audenarde que ses remparts et l'importance de sa position militaire, nouvelle source de désastres à l'époque de Louis XIV et de Vauban.



YPRES.

On ne connaît point l'origine de la ville d'Ypres; quant à son nom, les historiens le font dériver du mot flamand *Yepen,* en français Ypréau, qui désigne une espèce d'ormes très-commune autrefois dans les environs, et qui paraît venir mieux là qu'ailleurs. Ce serait donc un bois ou un parc planté de grands arbres qui aurait donné naissance au premier hameau formé en ce lieu. Quoi qu'il en soit, Ypres est citée comme un château à l'époque des invasions normandes, comme une grande ville au onzième siècle, et comme un marché célèbre au douzième. En 1227, une bulle pontificale lui suppose déjà deux cent mille habitants, et nous la voyons élever alors dans son sein le monument le plus vaste de l'ancienne Flandre [1].

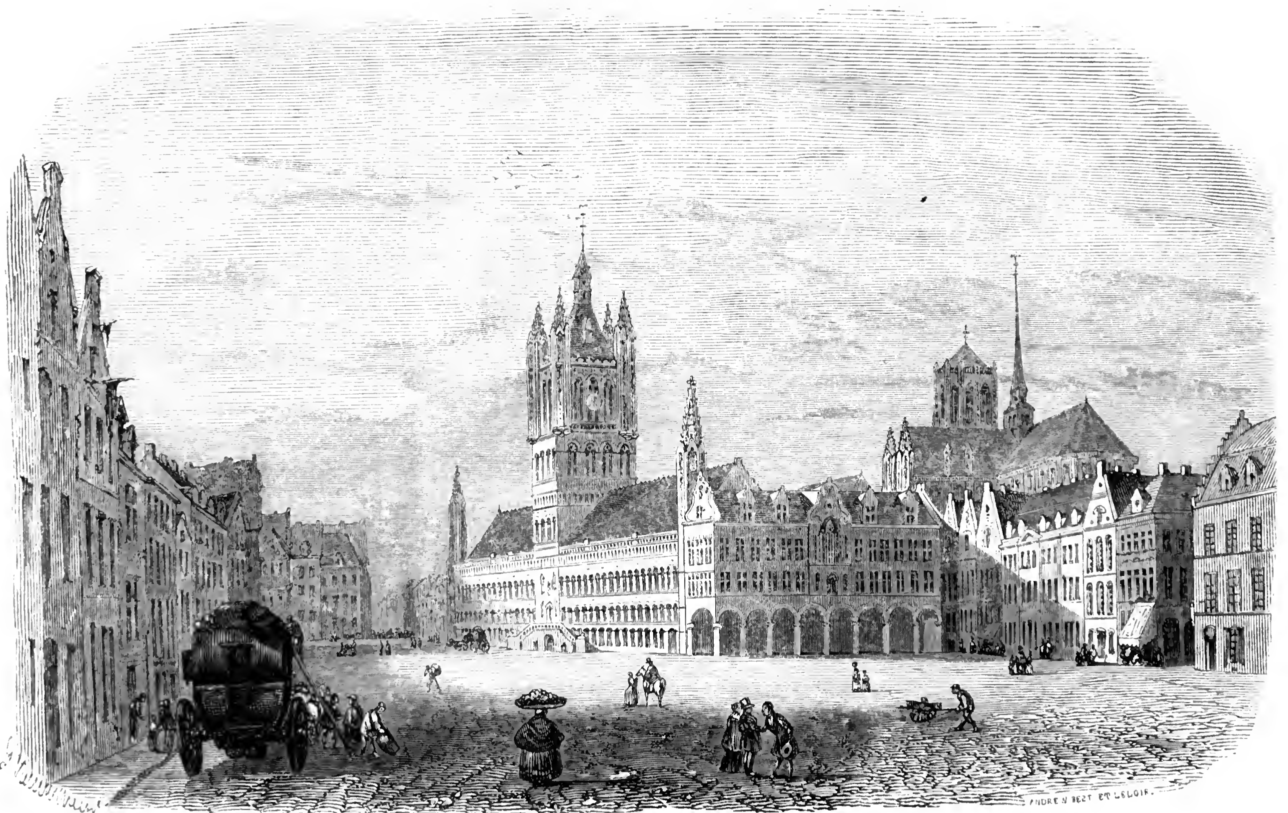
On s'est demandé plus d'une fois d'où provenait cet accroissement

[1] Sa fameuse halle, que nous décrirons plus loin.

rapide et continuel d'une cité probablement peu ancienne, et dont la situation n'offrait aucun avantage. C'est à la draperie qu'Ypres paraît avoir dû sa supériorité. La région qui s'étend de cette ville jusqu'à la mer nourrissait autrefois de nombreux troupeaux de moutons, auxquels on réservait les pâturages les plus humides et les terres basses du littoral. Nos vieilles chartes font mention à chaque instant de ces bergeries (*bercariæ*), qui formaient des exploitations spéciales. La laine qui en provenait, filée et teinte dans le pays dès le temps des vieux Ménapiens, servait à la fabrication d'étoffes épaisses, analogues sans doute à celle que nous appelons frise, et fort estimées des Romains eux-mêmes. Il paraît que l'art de fabriquer ces tissus se répandit le long des côtes voisines : car le drap que vendaient les Frisons était célèbre dès le temps de Charlemagne. Mais plus tard les étoffes de Flandre obtinrent une supériorité incontestable, et les anciens tarifs de Gand nous apprennent que les plus belles venaient du nord et de l'ouest de la province (*de ultra nemus*). L'importance de cette industrie à Ypres avait engagé de bonne heure la commune à ouvrir des ateliers publics pour les drapiers. « Le premier étage de la halle, dit le savant archiviste Lambin, contenait les métiers à tisser : au rez-de-chaussée travaillaient les peigneurs de laine, les cardeurs, les fileurs, les tondeurs, les foulons et les teinturiers[1]. » Une ordonnance de l'an 1280, en assignant deux nouvelles rues à la draperie (*Noord-Gang* et *Zud-Gang*), les place sous la surveillance de six maîtres et de trois compagnons. Ainsi la fabrication s'opérait en quelque sorte devant les yeux et sous la main de la cité, qui donnait aux travailleurs un emplacement convenable, et dont les agents présidaient à la tâche de tous.

Les documents que renferment nos archives n'ont pas encore été assez soigneusement explorés jusqu'ici, pour que nous puissions distinguer si ces ateliers communs étaient d'institution antique, et se rattachaient, comme on serait tenté de le croire, aux premiers éléments de la ville naissante. Ce qui est certain, c'est qu'au treizième siècle la commune entière contribua, sans distinction de classes, aux frais immenses de la construction d'une nouvelle halle en pierres de taille, qui fut bâtie alors pour les drapiers. Cette halle, comme celles qui servaient au même usage

[1] Il faut remarquer que l'édifice actuel de la halle avait été précédé par de vastes ateliers bâtis en bois et consacrés au même usage.



Halle d'Ypres.

à Bruges et à Gand, était adjacente au beffroi, qui semblait couvrir les ouvriers de son ombre. La ville vivait de travail et ne refusait aux travailleurs aucune espèce d'aide et d'appui. Pour faciliter le transport des marchandises, elle avait canalisé le ruisseau qui porte son nom (l'*Yperlée*). Un système ingénieux de doubles écluses [1] rendait navigable ce filet d'eau, qui aboutissait au havre de Zandhove (aujourd'hui Nieuport). C'était là que venaient aborder les vaisseaux étrangers qu'attiraient l'industrie et l'opulence des Yprois. On peut juger de l'importance qu'avait prise cet entrepôt par le nom de *Lombartside* ou promontoire des Lombards, que porte encore un village situé à l'entrée du havre; et en effet, l'histoire nous montre dès l'an 1127 des marchands italiens fréquentant la foire d'Ypres, et y apportant de précieux ouvrages d'orfévrerie.

Cette foire, souvent citée dans les récits de nos chroniqueurs, était pour la ville une autre source de richesses. Nous ignorons l'époque de son établissement; mais nous la trouvons déjà célèbre au commencement du douzième siècle. Elle se tenait aux portes de la cité, sur un terrain qui appartenait à l'ordre du Temple; mais pendant les huit jours que durait le marché franc, la souveraineté en était laissée aux marchands eux-mêmes. Tel était l'esprit d'égalité qui régnait dans les vieilles institutions flamandes, et qui avait puissamment contribué au développement du commerce. Partout l'étranger restait libre au sein de la commune, et il y jouissait de droits à peu près semblables à ceux du citoyen.

L'art de la teinturerie, porté de bonne heure à une haute perfection, semble avoir assuré aux draps d'Ypres une certaine supériorité sur ceux du reste de la Flandre. On appelait écarlate ou drap tondu (*schaar-laken*) les qualités les plus estimées, ordinairement teintes en rouge, mais quelquefois aussi en bleu, en vert ou en noir. C'est d'écarlate verte qu'était habillée la bourgeoisie dans les occasions solennelles, et nous voyons un corps de milices d'Ypres ainsi vêtu figurer avec honneur à la glorieuse journée de Courtrai. Plus tard, l'usage se conserva d'offrir des pièces d'écarlate aux comtes et aux rois qui visitaient la ville.

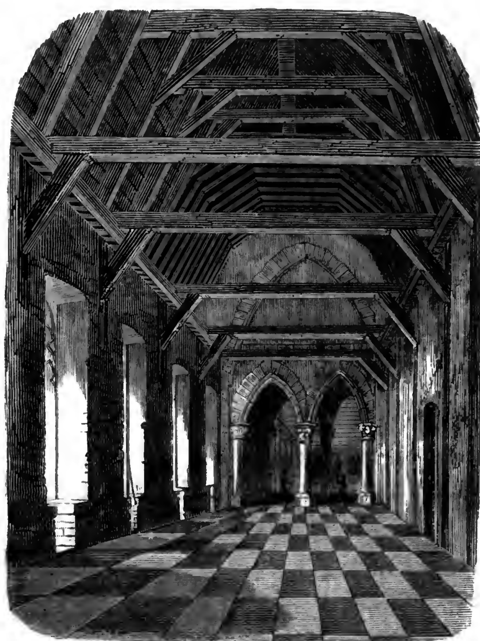
Le plus ancien monument qui témoigne encore aujourd'hui à quel degré de force et de puissance l'industrie des habitants avait élevé la commune, c'est le beffroi, dont la première pierre fut posée en 1200, par

[1] Elles existaient déjà du temps de Gui de Dampierre, vers 1280.

Baudouin de Constantinople. De hauteur médiocre, mais d'architecture élégante, cette belle tour n'a besoin pour exciter l'admiration que d'être contemplée isolément, et sans qu'on la mesure aux constructions gigantesques dont le voisinage semble la rapetisser. Elle est flanquée de quatre légères tourelles et surmontée d'un dragon de bronze, emblème que portaient aussi les étendards de la Flandre au douzième siècle. A ses pieds se déploie la halle, monument dont nous avons déjà indiqué la destination et la grandeur prodigieuse. Commencée immédiatement après le beffroi, mais non dans toute son étendue, elle paraît avoir pris ses dimensions actuelles vers la fin du treizième siècle. Jamais peut-être aucune époque et aucun peuple n'éleva à l'industrie un palais aussi colossal. Qu'on se figure quatre ailes inégales, formant un immense trapèze dont le principal côté offre une longueur de cent trente-trois mètres sur une largeur de quinze (484 pieds d'Ypres sur 50). La façade présente trois étages : d'abord une galerie voûtée soutenue par de fortes colonnes, et qui embrasse tout le pourtour de l'édifice ; puis une sorte d'entre-sol, éclairé par des demi-fenêtres gothiques, au nombre de plus de quarante ; enfin les salles supérieures, dont les belles et hautes fenêtres forment une ligne parfaitement régulière et de l'effet le plus majestueux. Le sommet de la muraille, crénelé comme les remparts d'une forteresse, est décoré de riches ornements qu'a mutilés par malheur une prétendue restauration entreprise en 1822. L'étendue du monument, l'harmonie de ses proportions, son architecture antique et imposante, tout concourt à produire sur le spectateur une impression profonde d'étonnement, d'admiration, et quelquefois aussi de tristesse, quand il reporte ses regards sur la place vide et sur la cité déchue.

Mais ce n'est pas seulement à l'extérieur que la halle d'Ypres mérite d'être vue. Pour se faire une juste idée de sa grandeur, il faut pénétrer dans son enceinte, parcourir ses galeries, s'arrêter dans ses salles désertes et contempler ses ateliers muets. L'énumération des parties dont elle se compose et des nombreux usages auxquels suffit cet immense édifice, effraye l'imagination. Si nous faisons seulement le tour du rez-de-chaussée, nous y trouvons réunis l'académie royale de dessin, l'école dominicale de la paroisse, l'atelier de la ville, la balance publique, la petite boucherie, la grand'garde et l'entrepôt. Une aile du bâtiment sert d'hôtel de ville, et contient aussi le local destiné aux redoutes et aux concerts. L'entre-sol renferme le dépôt des archives et de vastes maga-

sins; l'étage supérieur, qui offre le plus de magnificence, reste comme abandonné, si ce n'est aux époques de foire, où viennent s'y dresser les boutiques des marchands. On dirait que la ville actuelle ne suffit plus pour utiliser le monument gigantesque de la vieille commune.



A la population vigoureuse et fière qui avait ouvert de pareils ateliers à ses travailleurs et un pareil marché à ses produits, il fallait encore pour son culte un temple dessiné dans les mêmes proportions. Aussi voyons-nous se dresser, à quelques pas de distance, un autre colosse, l'église de Saint-Martin; et ce qu'on aurait peine à croire, c'est que les deux édifices se sont élevés presque à la fois. En effet, le chœur, qui est la partie la plus ancienne de l'église, fut commencé en 1221 et achevé quelques années plus tard. Il est vrai que tout le bâtiment ne date pas de la même époque : car les écroulements et les incendies qui se sont succédé là comme dans les autres cathédrales flamandes, ont exigé la reconstruction de quelques parties de l'antique édifice, et notamment de la tour, qui a été rebâtie au quinzième siècle. Mais l'étage inférieur des nefs et le chœur tout entier ont conservé leur type primitif. La plupart des arceaux

sont en plein cintre, et les colonnes peu élevées qui les soutiennent n'offrent que les formes pesantes et nues du style roman; cependant les fenêtres de l'ancien vaisseau et les ornements dont il est enrichi, portent aussi l'empreinte de l'art gothique, qui commençait alors à se développer. C'est ce mélange des deux architectures qui donne aux yeux de l'artiste un intérêt tout spécial à la vieille église, remarquable d'ailleurs par son élévation et par son aspect imposant. Les parties plus recentes, qui s'y rattachent d'une manière assez heureuse, présentent aussi de grandes beautés : on admire surtout la rose immense qui surmonte une des portes latérales, et les porches décorés de sculptures qui embellissent l'entree du temple du côté de l'ouest et du midi.

Mais de tous les ornements de ce magnifique temple, le plus precieux sans doute était le jubé placé à l'entrée du chœur, et qui interposait entre la foule et le sanctuaire un rideau de fleurons et de statuettes d'une richesse et d'une élégance inimitables. Vainement le chercherait-on aujourd'hui; non qu'il se soit écroulé, miné par le temps ou ecrasé par les bombes de Louis XIV; c'est de nos jours, sans necessité, de sang-froid et de propos deliberé qu'on l'a abattu, *pour donner plus de jour a l'église!* Hâtons-nous du moins d'ajouter que cet acte de vandalisme date d'une vingtaine d'annees, de peur que le crime n'en soit impute à une administration intelligente, et qui repare autant que possible les desastres qu'elle n'a pu empêcher.

On n'a pas même conservé de dessin exact de ce petit chef-d'œuvre; mais une autre ville de la Flandre occidentale, Dixmude, possede un jubé à peu près pareil, justement admire des connaisseurs, et qui peut donner une idée de celui qu'Ypres a perdu. A lui seul ce morceau exquis justifierait le pèlerinage d'un artiste jusque dans la ville qui le possede. On y reconnait cette richesse d'ornements que le dix-septieme siècle affectionnait, et qui a fait donner à ce genre d'architecture le nom de gothique fleuri. Les statuettes, replacées sans doute après les ravages des iconoclastes, sont de l'an 1600.

La cathédrale d'Ypres a gardé du moins quelques tableaux des grands maîtres. Le principal est une œuvre de Jean Van Eyck, composée de six panneaux qui se replient l'un sur l'autre et se referment en guise d'armoire. On sait que les volets du même genre, que ce peintre avait attachés au tableau qui se trouve dans l'église de Saint-Bavon à Gand, ont été aliénés par des administrateurs ignorants, et forment aujourd'hui

un des trésors les plus précieux de la galerie du roi de Prusse. Par quel miracle les destructeurs du jubé de Saint-Martin n'ont pas également vendu leur tableau, c'est ce que nous ne saurions comprendre? On conserve aujourd'hui avec un soin scrupuleux ce morceau capital, où éclatent la richesse et la naïveté du pinceau de l'artiste.

Arrêtons-nous encore avant de quitter ce temple, devant une pierre funéraire aujourd'hui muette et presque inaperçue : c'est celle de ce Corneille Jansénius dont les doctrines excitèrent tant d'orages, et dont les sectateurs soutinrent en France une lutte si funeste à la stabilité du trône et de l'autel. Cet homme extraordinaire, d'un esprit remuant et d'un zèle plus opiniâtre qu'éclairé, était né en Hollande, mais vécut en Belgique où il occupait, vers la fin du règne d'Isabelle, une des chaires de l'université de Louvain. Dans cette université, si dévouée au saint-siége et à l'orthodoxie, il existait pourtant une école qui professait des opinions particulières sur la liberté limitée de l'homme et sur son impuissance à mériter la grâce, sans laquelle il ne peut se sauver. Ancien disciple de cette école, déjà condamnée, Jansénius lui resta fidèle au fond du cœur et en devint le chef. Son influence ne se borna point aux matières théologiques : supérieur en savoir et en énergie à tous ceux qui l'entouraient, il fut un moment la cheville ouvrière du complot formé par les seigneurs belges contre la domination espagnole, et réussit à pousser dans ce parti l'archevêque Boonen et le duc d'Arschot. Il ne s'agissait de rien moins que de s'entendre avec les Hollandais pour former, de ce côté du Moerdyck, une république belge catholique, où la noblesse et le clergé auraient conservé tous leurs droits, après s'être délivrés de la domination étrangère. Quand ce plan eut échoué, Jansénius, également mécontent de la France et de la Hollande, peut-être parce qu'il avait compté sur leur appui, écrivit sous un faux nom un livre latin contre la politique envahissante de Richelieu. C'est probablement à cet ouvrage, intitulé *Mars Gallicus*, qu'il dut le retour de la faveur royale et sa nomination à l'évêché d'Ypres en 1635. Il déploya dans l'exercice de ces fonctions une activité et des vertus qui le rendirent cher à ses diocésains. Sévère envers lui-même, infatigable pour la réforme des abus, il méditait d'immenses améliorations que le temps ne lui permit point d'accomplir. Par ses soins l'antique monastère de Saint-Martin, qui attenait à sa cathédrale, fut rebâti pour servir d'évêché et de séminaire, mais avec si peu d'art et de splendeur que l'aspect de ce *quartier de*

Jansénius attriste encore les regards, et fait regretter le bâtiment gothique dont il a pris la place. A peine quelques parties de l'ancien édifice subsistent-elles encore, ensevelies pour ainsi dire sous les murailles modernes, et dérobées d'ailleurs aux regards par la règle inflexible du couvent de femmes qui s'y est établi.



Au milieu des travaux apostoliques auxquels il se livrait ainsi, le nouvel évêque était sans cesse préoccupé de son système sur la grâce, système qui, à son insu, et par une de ces bizarreries qu'offre l'histoire de l'esprit humain, était plutôt protestant que catholique, quoique l'auteur eût passé la moitié de sa vie à combattre le protestantisme. Atteint de la peste au bout de trois ans, ses dernières pensées furent encore pour l'ouvrage qu'il avait préparé sur ce sujet, et qui renfermait, selon lui, l'exposition de la doctrine de saint Augustin. Il en confia l'impression à ses exécuteurs testamentaires, se soumettant toutefois au jugement du saint-siége, comme s'il avait prévu les controverses dont ce manuscrit fatal devait être la cause. Mais comme rien n'annonçait encore les conséquences futures de cette publication, sa mémoire resta d'abord en grand honneur, et le tombeau qu'on lui érigea fut chargé d'une épitaphe splendide. Plus tard, quand le malheureux livre eut attiré la foudre sur la mémoire de son auteur, une partie de l'inscription disparut; on ne

laissa plus subsister que les premières lignes : « Ci-gît l'évêque Jansénius, ce nom en dit assez ! » Peut-être cette phrase évasive, qui permettait à chacun de l'interpréter à sa manière, conciliait-elle assez bien le respect dû à la mémoire des morts, avec l'aversion qu'inspiraient ses erreurs. Le zèle de l'époque suivante fut moins charitable, on enleva à l'évêque hérésiarque son titre et jusqu'à son nom, et la pierre qui le recouvre ne porte plus d'autre signe que cette croix mystérieuse dont on marque la sépulture d'un inconnu, et la date qu'on attache au monument d'un crime ou d'un malheur.

Parmi les autres églises que possède Ypres, quelques-unes encore peuvent être visitées avec intérêt, même après Saint-Martin; mais elles n'ont rien qui les distingue d'une manière bien saillante du grand nombre de monuments de la même nature dont s'enorgueillissent la plupart de nos villes. Contentons-nous donc, après avoir admiré les merveilles de l'antique commune, de jeter un coup d'œil rapide sur l'histoire de sa décadence et de sa ruine.

Cette fourmilière d'ouvriers dont nous contemplons encore les vestiges avec surprise, n'était guère moins audacieuse et turbulente que riche et laborieuse. Dès l'an 1280, une émeute populaire avait mis les métiers aux prises avec la noblesse et la haute bourgeoisie, et depuis lors la lutte intestine dura plus d'un siècle. En 1303, les foulons irrités de la trahison prétendue des magistrats, pénétrèrent dans la salle du conseil et jetèrent par la fenêtre neuf des principaux gentilshommes du pays. Le fameux démocrate Zannekin attira plus tard toutes ces petites gens dans son parti, et se rendit maître d'Ypres dont il essaya de fortifier les faubourgs (1323). Quand le roi de France, victorieux à Cassel, eut rétabli le comte et la noblesse dans leurs droits, les métiers rentrèrent dans l'obéissance : mais ils s'armèrent de nouveau à la voix de Jacques et de Philippe d'Artevelde. La mort de ce dernier fut enfin le signal d'une grande réaction. L'aristocratie prit le dessus dans la commune, et en ferma les portes aux Gantois, qui persistaient dans la révolte. Ceux-ci parurent alors devant la ville avec une armée composée en partie d'auxiliaires anglais. Il était impossible de défendre contre eux les faubourgs, qui n'étaient pas entourés de murailles, et dont la population ne laissait pas que d'inspirer des inquiétudes : car c'était là surtout qu'habitaient les drapiers. On résolut donc de ne garder que le corps de la place, et on livra aux flammes les quartiers extérieurs, qui étaient les plus vastes

et les plus peuplés, mais les moins riches (1383). Ainsi périrent les quatre paroisses qui se trouvaient en dehors de la vieille ville, et qui l'enveloppaient de toutes parts. Ce fut en vain que dans la suite les habitants demandèrent à reconstruire leurs demeures. Le duc de Bourgogne, qui venait de monter sur le trône de Flandre, ne voulut jamais permettre que la cité ouvrière se relevât de ses ruines, et il fallut que les drapiers allassent chercher asile dans les bourgs voisins ou même dans les villes étrangères.

L'émigration de la plus grande partie du peuple assura la tranquillité d'Ypres pendant tout le quinzième siècle, et sa fabrication, quoique moins florissante, parut encore se soutenir assez longtemps. Le revenu d'un impôt sur les draps, établi en 1475, paraît prouver que l'on vendait alors annuellement près de vingt mille pièces[1]. Mais c'était peu de chose pour une ville où l'on avait employé jadis quatre mille métiers, faisant vivre plus de cent mille personnes. Les magistrats déclarèrent vers cette époque (1514), qu'il ne se fabriquait plus à Ypres que le huitième de la quantité primitive, et l'écrivain qui rapporte ce fait ajoute que de son temps, c'est-à-dire sous Albert et Isabelle, on n'y aurait pas trouvé dix métiers.

Les désastres antérieurs avaient déjà fait tomber la ville fort au-dessous du rang et de l'importance que lui avaient assignés les âges précédents : à partir de la ruine de ses ateliers, elle tomba dans une sorte d'engourdissement et de langueur dont les causes ne sont que trop faciles à comprendre. La population appauvrie subit patiemment une humble existence qui s'amoindrissait chaque jour. La fabrication des toiles, encore florissante dans le pays d'alentour, avait pris pour marchés Courtrai et Lille, et le travail modeste des dentellières devint à peu près la seule industrie des classes inférieures. Il ne restait donc plus que l'ombre de l'antique cité, à l'époque où Condé et Turenne vinrent l'envahir avec les armées de France. Prise et reprise coup sur coup, elle resta enfin pendant quelque temps entre les mains de Louis XIV ; après le traité de Nimègue (1678), ce monarque en fit une place de guerre, triste avantage qu'elle conserve jusqu'ici et qu'elle a payé au prix de plusieurs sièges, depuis que, restituée aux provinces belges, elle forme

[1] L'impôt était d'un patard par pièce et produisait environ mille florins. En 1514, la vente fut de 34.700 pièces.

le rempart de la Flandre occidentale. Sa position lui assigne en effet un rôle assez important dans le système de défense adopté contre les invasions étrangères, et c'est pour ce motif que le gouvernement des Pays-Bas la fit fortifier de nouveau. Quoique ces fortifications ne soient pas très-estimées, on admire justement la belle caserne bâtie alors pour l'infanterie de la garnison, et qui peut être regardée comme un modèle en ce genre.

Aujourd'hui la ville, réduite à peu près aux ressources que lui fournissent les campagnes d'alentour, ne se fait plus remarquer que par les mœurs douces et hospitalières de ses habitants, par leur existence calme et réglée, et par les vertus domestiques qui ont survécu à leurs vieux titres de gloire. Résignés à la situation modeste que leur a imposée la fortune, on ne les voit même point se préoccuper des moyens d'en sortir. Soit modération ou inertie, Ypres n'a encore fait aucun effort pour ressaisir sa part du mouvement commercial, qui s'est fixé, comme nous l'avons dit, à Courtrai et à Lille. Seule peut-être de toutes les cités placées à proximité du chemin de fer, elle n'a pas même élevé la voix pour réclamer un embranchement qui semblait lui être dû, et qui l'aurait tirée de son isolement. Mais cette longue indifférence paraît toucher à sa fin : des améliorations locales multipliées indiquent le commencement d'une période nouvelle. Les habitudes, longtemps immuables, de cette population si paisible, se modifient plus profondément qu'on ne le croirait au premier coup d'œil; et une foule de vieux usages disparaissent graduellement, avec ces innombrables vestiges du passé qu'offrait naguère l'intérieur de la ville, et qui chaque jour y deviennent plus rares. Avouons-le cependant : ce ne sera pas sans un certain regret que le curieux et l'artiste verront tomber quelques-uns de ces débris, et surtout les antiques maisons de bois qui avaient survécu à toutes les vicissitudes de la fortune communale. Quelque danger qu'offrissent ces constructions, qu'un incendie peut dévorer si vite, l'usage en était presque général jusqu'au quinzième siècle, et les habitants de la Flandre maritime tiraient ainsi du Nord des habitations toutes faites qu'il ne restait plus qu'à dresser et à peindre. Plusieurs avaient aussi leurs sculptures et leurs enjolivements. Mais déjà il n'en existe plus qu'un très-petit nombre, dépouillées pour la plupart des ornements dont les avaient décorées leurs constructeurs : leurs pignons triomphants s'affaissent, et leurs derniers habitants s'étonnent de voir fléchir sous le poids des

années, l'abri qui protégea les générations précédentes. Hâtons-nous d'en saisir du moins une image fidèle, avant qu'entraînées à leur tour par le torrent des âges, elles n'aient emporté avec elles tous les souvenirs qui les consacraient.



ASPECT DU PAYS.

Châteaux et Maisons de campagne.

Pour compléter la liste des monuments que renferme la Flandre, il faudrait encore offrir au lecteur les belles églises de Courtrai, d'Alost, de Lokeren, et une foule de châteaux remarquables par leur antiquité ou par leur élégance. Mais la Belgique est si riche en édifices de ce genre, que cette abondance même nous impose des omissions regrettables mais nécessaires. Toutefois, nous ne quitterons pas les bords de la Lys et de l'Escaut sans avoir jeté un dernier coup d'œil sur ces belles campagnes où se rencontrent encore tant d'édifices dignes d'intérêt.

Le sentiment profond et intime de piété qui animait les anciennes populations éclate partout encore dans la magnificence des temples qu'elles ont élevés à Dieu. Mais c'est surtout dans la contrée maritime que les traces en sont frappantes. De distance en distance s'élèvent tantôt, comme à Ghistelles, la flèche d'un clocher gigantesque qui va se perdre dans les nues; tantôt, comme à Lisseweghe, une tour massive, carrée, sombre et imposante qui se dresse à plus de deux cents pieds de hauteur, et que l'on prendrait pour le portail d'une cathédrale; tantôt, comme à Middelbourg, une légère et gracieuse campanile. Les ravages des iconoclastes et des gueux ont dépouillé ces nobles édifices de la plus grande partie de leurs anciens ornements; mais dans leur nudité

même elles restent majestueuses. Toutefois, la grandeur des nefs, disproportionnée au nombre actuel des habitants, fait ressortir le changement funeste qui s'est opéré dans toute cette région depuis que les malheurs de la guerre civile en ont banni les gens de métier. Il existe, dans le nord-ouest de la province, de ces églises colossales qui ne sont plus entourées que d'un petit groupe de fermes et d'un vaste cercle d'herbages. La race d'hommes qui avait érigé ces monuments est dispersée : ses demeures mêmes, tombées en ruine, ont été balayées de la surface du sol. Ce serait vainement qu'on en chercherait les traces : la terre qui les portait ne nourrit plus aujourd'hui que des troupeaux.

Menacées peut-être d'une révolution semblable par la décadence rapide de l'industrie linière, les communes du centre et du midi de la Flandre conservent encore jusqu'ici l'apparence de la prospérité. Leurs habitations nombreuses, riantes, quelquefois même ornées avec goût, réjouissent les regards du voyageur. Si elles offrent plus rarement des églises d'une aussi grande beauté, en revanche les anciens châteaux y sont moins rares et méritent quelquefois d'arrêter l'attention. Mais un bien petit nombre seulement ont conservé leurs tours et leurs créneaux. Les forteresses féodales, si fréquentes encore au dix-septième siècle, et dont Sanderus avait recueilli les dessins, ont été presque toutes détruites ou tellement mutilées qu'on a peine à les reconnaître. Construites de matériaux moins solides et sur une échelle moins vaste que dans les provinces wallonnes, où la noblesse était plus riche et où le schiste et le grès se trouvaient sous la main, elles se sont prêtées aux changements que réclamaient des mœurs nouvelles, ou elles ont été remplacées par des constructions d'une autre époque. A partir surtout du règne de Charles-Quint, on bâtit des demeures seigneuriales de dimensions souvent énormes, et d'un style froid et lourd, copiées sur les édifices d'Italie, mais ordinairement dépourvues de leur riche décoration, et offrant à peu près l'aspect que prirent plus tard les monastères.

Cette espèce de châteaux avaient heureusement pour parure habituelle de sombres allées de chênes, qui masquaient à demi la façade du bâtiment et ne laissaient pas que de lui donner une apparence majestueuse. Mais l'étendue des constructions, proportionnée au faste qu'affichaient alors les grands seigneurs, rendait si dispendieux l'entretien de ces vieilles habitations, que les plus remarquables ont été abattues ou mutilées par leurs propriétaires. C'est ainsi que le fameux château de Renaix, bâti au com-

mencement du dix-septième siècle pour le comte Jean de Nassau, et qui se composait de quatre grands corps de bâtiment terminés par des pavillons, vient d'être démoli au moment où nous écrivons ces lignes, le possesseur actuel n'ayant trouvé d'autre moyen d'en tirer parti que d'en vendre les matériaux. Les parcs et les labyrinthes de ces résidences princières ont éprouvé un sort analogue : l'agriculture a fait invasion dans les jardins, la bêche et la charrue ont comblé les viviers et nivelé les terrasses, et les arbres mêmes n'ont guère été respectés que là où il était impossible de planter autre chose.

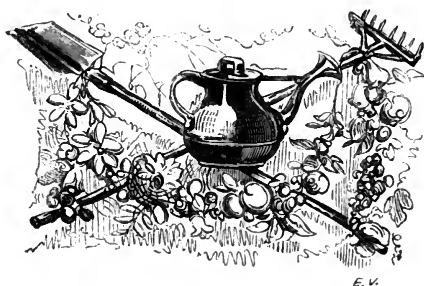
Tel est le pouvoir de l'usage et l'empire de l'exemple que longtemps ces bâtiments monotones se reproduisirent presque sans variété, et que les premières constructions, moins froides et moins pesantes, ne datent guère que de la seconde moitié du dernier siècle. Le goût public prit alors pour modèles les édifices et les jardins anglais; mais il s'écoula encore assez longtemps avant que l'architecture sût donner aux maisons de campagne la simplicité de formes que réclame leur destination. Quoique la plus grande partie dût être habitée par des familles de fortune moyenne, le nom de *château,* que cette espèce de bâtiments conserve en Flandre, semblait éblouir les constructeurs et leur inspirer des idées de pompe et de magnificence. On les vit prodiguer dans ces habitations d'agrément les colonnes et les statues, comme dans les villas des princes italiens. Il y a près de Bruges une maison de campagne bâtie sur le modèle du pavillon construit à Lucienne pour la comtesse du Barri, et dont la stérile splendeur serait mieux en harmonie avec les habitudes d'une cour qu'avec les usages modestes de nos plus riches particuliers. Ce n'est que par degrés que l'on est revenu à un meilleur goût, et cette amélioration fut principalement due à l'architecte Pisson, de Gand, qui, sans renoncer aux façades classiques, donna l'exemple de les réduire à des dimensions raisonnables, et réussit quelquefois à réunir la noblesse à la simplicité. Les combinaisons ingénieuses de cet artiste pour prêter à des bâtiments de grandeur moyenne un caractère gracieux ou imposant, étonnent quelquefois par leur originalité et par leur heureux effet. Telle habitation construite par lui pour servir de simple pied-à-terre au milieu d'un jardin, offre dans ses médiocres proportions toute l'harmonie d'une œuvre antique.

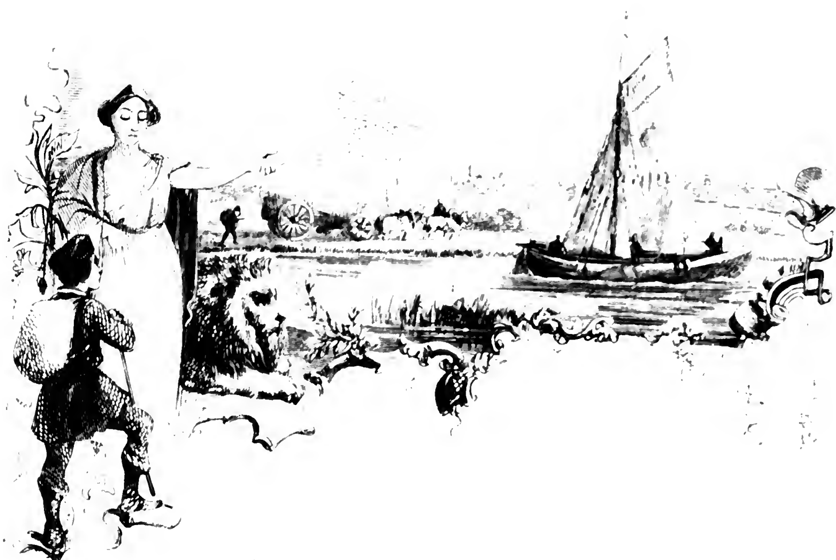
Mais on ne s'attache même plus aujourd'hui à cette extrême régularité de l'architecture, achetée ordinairement par trop de gêne à l'intérieur, et

qui affiche d'ailleurs une certaine recherche de distinction. Des maisons élégantes sans faste et d'un aspect plus agréable qu'imposant, sont celles qui semblent devoir servir dorénavant de modèles pour ce genre de construction. C'est à leur situation avantageuse, au charme de leur entourage, à l'étendue et à la variété des jardins qui en dépendent, qu'on a surtout attaché du prix. L'entente du paysage a permis de tirer un parti heureux des eaux limpides et des pelouses unies qu'offrait le sol. Des masses de verdure de tons différents, mariées avec art ou opposées avec vigueur, sont venues effacer la monotonie de cette plaine toujours égale. Les moindres mouvements de terrain ont été utilisés, et l'on a fait des prodiges partout où la nature se prêtait aux efforts de l'homme pour l'embellir. C'est ainsi que le bourg de Gavre, situé au pied d'une chaîne de collines qui longe le cours de l'Escaut, s'est enrichi récemment de la riante villa de M. Grenier-Lefebvre. Sur les mêmes hauteurs s'était élevée jadis la forteresse des vieux sires de Gavre, boutilliers héréditaires des comtes de Flandre, et qui tenaient le premier rang parmi les familles historiques du pays. Leur château, qui passa ensuite aux maisons de Laval et d'Egmont, finit par tomber en ruine, et les habitations modernes se concentrèrent pour ainsi dire au bas du coteau, dans une petite vallée, lieu d'abord triste et sombre, mais que sut embellir et transformer la main intelligente d'un vieillard [1]. Cependant le sommet de la colline restait nu et dépouillé, malgré la beauté de la situation, la richesse du paysage, et l'avantage peu commun de plusieurs sources vives, jaillissant de terre à quelques pas d'intervalle. Ce ne fut qu'en 1835 que l'on y posa les premiers fondements de l'édifice qui le couronne aujourd'hui, et qui fut construit sur les dessins de M. l'architecte Renard. Ce bâtiment, vaste mais simple, tire son élégance de ses proportions heureuses et d'un petit nombre d'ornements distribués avec sagesse. Il jouit d'une vue magnifique, et se dessine lui-même de la manière la plus pittoresque sur la haute terrasse que forme le coteau. En arrière se dresse un rideau de verdure dont l'œil ne peut mesurer la profondeur. En face et des deux côtés, d'im-

[1] Le curé de Smet, mort depuis une vingtaine d'années, après avoir conçu et fait exécuter une foule de travaux utiles qui ont doublé l'importance de sa commune. C'était un homme d'une rare instruction et d'une extrême tolérance, dont nous aimons à rappeler ici la mémoire.

menses jardins se déroulent en pente et inclinent leurs rampes vers le fleuve, tandis que d'un lac formé sur le flanc de la colline et habilement soutenu, se précipite une cascade qui retombe d'étage en étage et se brise sur des rochers. L'ensemble de la scène offre tant de mouvement et de grandeur, que le spectateur, qui se croit transporté dans une autre contrée, s'étonne presque de ne pas retrouver à l'horizon les teintes foncées du ciel du Midi et les sommets imposants des Alpes ou des Apennins.





Costumes flamands.

L'habillement de l'homme du peuple en Flandre n'offre guère, depuis longtemps, que les formes reçues chez la plupart des autres nations européennes, et ce serait en vain que l'on chercherait aujourd'hui les vêtements bizarres dont Teniers et ses contemporains ont parfois affublé leurs personnages rustiques. Les fameuses *Kermesses* des anciens peintres ont perdu sous ce rapport toute leur vérité. Peut-être même auraient-elles toujours mérité le reproche d'exagération, tant pour l'extérieur grotesque des personnages que pour l'ignoble brutalité des divertissements[1] : car c'est un des privilèges de l'artiste de charger impunément les traits qui lui paraissent bouffons.

Mais il existe au bord de la mer une classe d'hommes qui a gardé presque sans altération le costume des anciens temps. Ce sont les pêcheurs de Blanckenberg, race isolée, mais digne d'intérêt, qui seule encore

[1] Voir la gravure d'une kermesse de Teniers dans *les Belges illustres*.

maintient la pureté de ses vieux usages. Notre dessin les représente dans leur habillement de mer, qui est celui des jours de travail. Leur tête est coiffée d'un chapeau de toile peinte qui retombe par derrière jusqu'au-dessous des épaules, et qu'ils appellent *sud-ouestier,* d'après le nom du vent qui amène les grains les plus redoutables. Les pièces inférieures de leur habillement sont d'une flanelle rouge extrêmement serrée, et que ne pénètrent ni la pluie, ni l'eau de mer. Des bottes immenses leur permettent de traverser à pied l'espace qui sépare leurs chaloupes du rivage : car Blanckenberg ne possède ni port, ni débarcadère, et les barques viennent simplement s'échouer sur le sable. Les marins sont des hommes robustes, d'un caractère simple et droit, mais singulièrement opiniâtre. Ils naviguent *à la part,* l'équipage et le propriétaire du bâtiment se trouvant associés, et ce dernier ne participant au produit que dans la même proportion qu'un simple pêcheur. Cet ordre de choses, longtemps favorable aux intérêts des gens de mer, a cependant introduit dans leurs habitudes des abus dont ils souffrent aujourd'hui. Leur temps de relâche, beaucoup trop long, mais qu'ils s'obstinent à ne point abréger, rend leur salaire actuel trop faible pour une époque où le prix des vivres augmente rapidement. Aussi a-t-on vu dans ces derniers temps leur nombre décroître, et quelques-uns d'entre eux quitter le gouvernail pour la bêche. La proximité du chemin de fer, qui leur ouvre tant de débouchés nouveaux, est encore stérile pour eux, tandis qu'elle enrichit les revendeurs, restés seuls en possession du marché. L'intérêt de tous appelle des changements que le temps a rendus inévitables, mais que tous s'obstinent à proscrire par fidélité à leurs vieux règlements, et ce n'est guère que de l'excès du mal que l'on peut espérer le remède.

Cette réforme, contre laquelle se débattent en vain les pêcheurs blanckenbergeois, effacera-t-elle aussi l'originalité de leurs usages et la naïveté antique de leurs mœurs? A ce prix, elle serait peut-être regrettable; car c'est encore là une population heureuse et pure, malgré les abus qui l'appauvrissent. Il fait beau voir, les jours de fête, le marin vêtu de son frac bleu à boutons d'argent, goûtant son repos avec une gravité solennelle. Tous ont leur femme ou leur fiancée, pour laquelle leur affection ne se dément jamais. C'est un de leurs traits caractéristiques que la constance de leur attachement pour la compagne qu'ils ont choisie dès leur jeunesse, et qu'ils n'épousent ordinairement qu'au bout d'une dizaine d'années. Dans cet intervalle la fille se met en service, et le

pêcheur s'efforce de son côté de faire quelques économies, tous deux ne songeant plus qu'à réunir l'argent nécessaire pour se mettre en ménage. Jusque-là les entrevues du dimanche suffisent à leur bonheur, et l'on n'a vu de mémoire d'homme dans tout le village que deux ou trois exemples de brouillerie et d'abandon, punis aussitôt par le mépris général. Ils ne sont guère moins fidèles à leurs camarades de pêche : chaque équipage se rassemble à terre dans la même auberge et prend place à la même table, mettant pour ainsi dire en commun ses divertissements comme ses travaux. Le plus habile est considéré comme le chef et reçoit le titre de patron, ce qui ne lui rapporte guère que l'estime et l'obéissance des autres. Mais ils ne laissent pas que d'en être fiers, comme de la plus haute marque d'honneur qu'un marin puisse mériter. Leur navigation étant très-bornée, ils ne connaissent guère que les bancs de Zélande et l'entrée de l'Escaut; mais dans cette sphère étroite chaque point leur est si familier, qu'ils peuvent servir de pilotes aux plus grands navires. En revanche, ils sont parfaitement étrangers à la plupart des grands événements de l'époque, comme si ce qui se passe à terre ne les regardait pas. Ils ont entendu parler de Napoléon, qui visita autrefois la côte de Flandre; mais ils placent à peu près sur la même ligne le roi Sobieski, l'antique libérateur de Vienne, et le héros de leur chanson favorite, laquelle n'a pas moins de dix-neuf couplets.

Quelques sociétés d'origine militaire (les anciens serments d'arbalétriers et d'archers) ont longtemps gardé en Flandre un costume spécial. Mais leur uniforme actuel, tantôt calqué sur celui que portent les armées, tantôt semblable à nos habillements bourgeois, n'offre aucun caractère d'originalité. L'arme seule, bien qu'elle n'ait plus d'emploi sérieux, rappelle le berceau de ces vieilles institutions. Les arcs, quoique légers et de grandeur moyenne, lancent la flèche à perte de vue; les arbalètes, travaillées avec luxe, ont assez de force pour faire encore des blessures mortelles, lorsque quelque imprudent s'expose à être atteint de leurs traits. L'adresse des tireurs justifie encore leur ancienne renommée : ceux des campagnes font surtout usage de l'arc; ceux des villes, de l'arbalète. Les *escrimeurs* (la confrérie de l'épée) donnent aussi parfois le simulacre de combats au fléau, arme étrange et barbare qui paraît avoir été singulièrement redoutable. Chaque société à ses serviteurs, les uns revêtus d'une livrée moderne, les autres d'un costume qui paraît antique. On en trouve qui portent encore le nom de *fous*, comme au

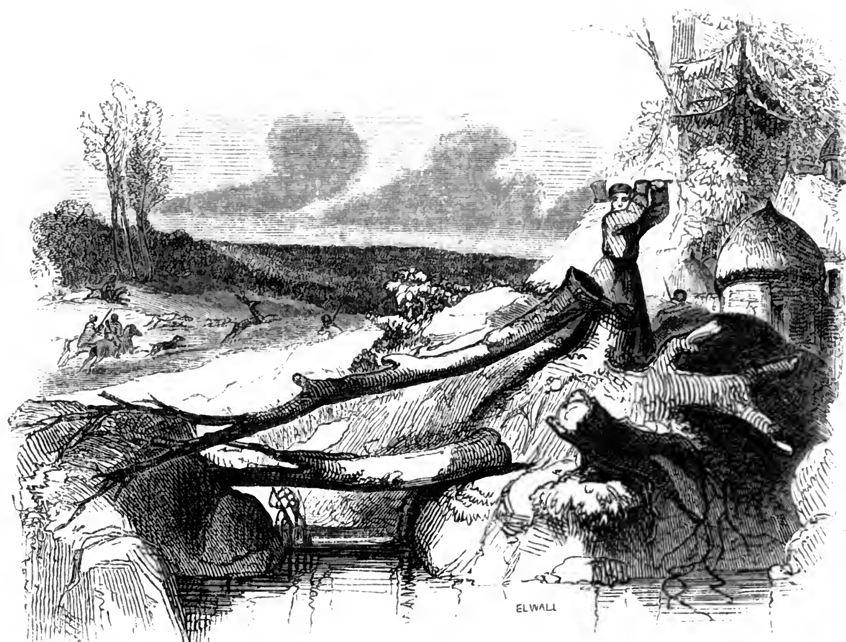
moyen âge, et qui n'ont déposé ni la marotte, ni le bonnet à grelots. A Gand, les arquebusiers mènent avec eux dans les grandes occasions un sergent chargé d'une armure de fer. Ces vestiges du passé, quelque incomplets qu'ils soient, permettent à l'imagination de se retracer la splendeur primitive de ces corporations déchues, et c'est encore un brillant cortége que celui qu'elles forment en se réunissant dans les fêtes publiques, avec leurs drapeaux brodés, leurs musiciens chamarrés de mille rubans, leurs petits canons traînés par des enfants déguisés en Turcs ou en nègres, et leurs chefs décorés d'un large chapelet de médailles.

C'est à peu près là tout ce qui rappelle au sein de la Flandre moderne l'usage des anciens Flamands. Mais les femmes ont été plus fidèles à leurs modes antiques, surtout dans les campagnes. Celles du pays de Waes en offrent une preuve remarquable : car elles gardent encore une coiffure particulière, qui règne aussi dans la Campine, et qui remonte au temps où ces deux contrées sablonneuses devinrent l'abri et le refuge des mêmes tribus. Nous avons déjà dit qu'en général l'habillement des paysannes du centre de la province ressemble à celui qu'offre la vieille statue de Néhalénia. Le long des côtes, leur habillement atteste le soin extrême avec lequel les premiers habitants de ce rivage cherchaient à se mettre à l'abri du froid et de l'humidité. On s'effraye du nombre et de l'épaisseur des vêtements que les femmes de quelques villages entassent sur elles, jusqu'à ce que leur taille disparaisse presque entièrement sous les enveloppes dont elles la surchargent. Emprisonnées en outre dans un corset de forme bizarre qui ressort en pointe sur la poitrine, elles semblent n'avoir à cœur que de se cuirasser contre les intempéries de l'air. A les voir ainsi presque aussi bizarrement équipées que les compagnes des Lapons ou des Esquimaux, on croirait que leur force et leur santé doivent souffrir de cet excès de précaution; mais, chose étrange! c'est précisément chez ces mêmes paysannes du littoral qu'on est obligé de reconnaître la race la plus belle et la plus forte. Elles sont même douées en général d'une pureté de traits qui fait un contraste bizarre avec la masse grossière de leurs vêtements, comme si, en dépit de toutes les idées d'hygiène, l'état d'étouffement où elles se complaisent leur était réellement favorable.

Dans les villes, cet habillement barbare disparaît. Mais avec lui s'efface également toute originalité de costume. Cependant les modes nouvelles

n'ont pas encore fait déposer partout l'ancien manteau des dames belges, que les gravures du seizième siècle nous montrent en usage depuis les bords du Rhin jusqu'aux frontières de France. C'était autrefois une sorte de pelisse bien roide, bien tendue et bien brillante, qui enveloppait la femme de la tête aux pieds : réduite aujourd'hui à une forme plus simple et plus modeste, elle se fait d'une étoffe noire sans éclat et sans ornements. Dans le plus grand nombre des villes, l'usage permet aux dames, même de la classe riche, de se revêtir de ce mantelet uniforme sous lequel disparaît en partie l'inégalité du rang et de la fortune. A peine l'étranger distinguerait-il d'un peu loin la maîtresse de la suivante ; toutefois cette simplicité même n'est pas sans quelque grâce, et la gravure que nous publions du costume des femmes de Bruges peut en donner une juste idée.







LE BRABANT.

Le nom de Brabant paraît remonter à l'époque où les Francs saliens, pénétrant au sein de l'ancienne Gaule, se rendirent maîtres de la Belgique et substituèrent aux divisions établies par les Romains un nouveau partage en districts ou pays (les *pagi*). Ils appelèrent alors *Braeckbant* ou *Bracbantum,* c'est-à-dire, croyons-nous, *région des marais,* l'espace compris entre l'Escaut et la Dyle, et qui se prolongeait au sud-ouest jusqu'à Condé, vers le nord jusqu'à Malines. Plus tard, la limite orientale fut portée plus loin et atteignit la Meuse. La majeure partie de ce vaste canton était couverte de forêts épaisses qu'éclaircit plus tard la hache des moines, mais où l'on faisait encore

grande chasse il y a huit cents ans. Il s'y trouvait peu de villes, et aucune peut-être n'avait d'importance, à l'exception de Perwez et de Gembloux (en latin *Perniciacum* et *Geminiacum*) que traversait une route romaine, et dont il est fait mention dans les itinéraires de l'empire et sur ses cartes militaires.

Dès les temps antiques, les diverses races qui occupaient ces contrées s'étaient montrées guerrières. A l'ouest habitaient les Nerviens; à l'est, les Éburons et les Aduatiques qui longeaient la Meuse. Ces derniers peuples, réunis ensuite sous le nom de *Tongres,* avaient été pour Rome comme une pépinière de soldats. C'était aux cohortes tongroises et bataves [1] que l'on confiait les postes les plus honorables et les plus dangereux, et les tombeaux de leurs guerriers se retrouvent épars depuis les montagnes de l'Écosse jusqu'au seuil du palais des empereurs.

Cet esprit martial parut encore revivre chez les Brabançons du douzième et du treizième siècle. On vit alors se former des bandes ou même des armées entières de guerriers de cette province, qui allaient mettre leur épée au service des princes voisins. C'est en Angleterre qu'ils nous apparaissent d'abord soutenant le vieux roi Henri contre sa noblesse et contre la France, et lui rendant de si bons services que le monarque n'hésite pas à mettre en gage son sceptre et sa couronne pour payer de pareils auxiliaires. Devenus fameux par le grand rôle qu'ils jouèrent en cette occasion, ils se répandirent bientôt dans les autres contrées, et précédèrent en France les coterels et les grandes compagnies, en Italie même les condottieri. Mais la haute renommée que leur fit leur courage fut un peu ternie par le bruit de leurs violences :

Cil coterels, cil Brebançons,
Ce sont déables !

« Ah ! coquin, tu as été un grand Brabançon cette nuit, » dit l'auteur du poëme latin du *Renard,* qui écrivait au treizième siècle et qui paraît avoir appartenu lui-même à quelqu'une des provinces voisines. Hâtons-nous pourtant d'ajouter que cette soldatesque indisciplinée savait mourir à son poste, et qu'elle en donna plus d'une fois des preuves héroïques.

[1] On a déjà dit que ce dernier peuple trouva aussi un refuge en Belgique.

Sept cents Brabançons à la solde de l'Angleterre s'obstinèrent à rester sur le champ de bataille après la défaite de Bouvines, et repoussèrent vigoureusement les attaques de la cavalerie, jusqu'à ce qu'enfin ces braves gens, épuisés de fatigue et enveloppés de toutes parts, ne purent résister à une nouvelle charge et périrent jusqu'au dernier.

Une institution particulière au Brabant, mais qui ne s'était conservée que dans le nord-ouest de la province, tendrait à faire croire que cette milice aventureuse ne se recrutait pas seulement dans les classes inférieures de la société, mais aussi parmi les plus puissantes. En effet les aînés des maisons nobles ne recevaient dans quelques cantons qu'une faible légitime, les deux tiers de la propriété féodale étant réservés au plus jeune fils (c'était la coutume de l'ancien ban de Grimberghe). Il fallait donc que les premiers, à mesure qu'ils devenaient hommes, songeassent à demander la fortune à leur épée, laissant l'héritage paternel au plus faible de la famille. On ne peut guère douter qu'ils n'eussent recours à l'émigration, et qu'ils ne se missent à la tête de ces bandes intrépides qui allaient porter la terreur de leur nom jusqu'au bout de l'Europe.

A l'intérieur, ces races belliqueuses vécurent longtemps dans une sorte d'indépendance. Nous en trouvons un exemple assez curieux chez les historiens de Sainte-Gudule. Charlemagne avait fondé un riche monastère dans le village de Morzèle, où reposaient les restes de cette sainte alliée à sa famille. Deux siècles plus tard, les religieuses furent dépouillées de leurs terres par un seigneur du voisinage et eurent recours à la protection du duc de Lorraine, duquel dépendait alors le Brabant. Mais quoique ce prince employât tour à tour les menaces et les armes pour forcer à une juste restitution le fils et l'héritier du spoliateur, le fier Brabançon, aidé de ses voisins, tint tête au représentant de l'Empereur, et force fut au duc de se contenter des reliques de Sainte-Gudule, que son vassal voulut bien lui rendre.

L'anarchie que nous révèlent ces résistances locales, renouvelées à chaque instant, était d'autant plus dangereuse que la contrée fut longtemps dépourvue de chef et d'unité. Son nom même faillit périr, tant elle se trouvait morcelée avant que la race fameuse de ses anciens ducs vînt la sauver d'un déchirement complet. Déjà sa frontière occidentale avait reculé depuis l'Escaut jusqu'à la Dendre. Heureusement de nouvelles conquêtes compensèrent cette perte. La région qui prit alors le nom de

Brabant et qui reçut le titre de duché s'étendit au nord jusqu'à la Meuse, et à l'est jusqu'à l'évêché de Liége. Elle semblait donc s'être pour ainsi dire déplacée en même temps qu'elle s'accroissait. Nous essayerons d'indiquer sommairement les principales phases de cette transformation.

L'ancien pays brabançon n'avait point eu de chef-lieu, et l'on ne sait pas même comment se partageaient les quatre comtés qu'il renfermait. Les districts de l'ouest finirent par échoir à des princes de la maison d'Ardenne, qui firent leur résidence à Eenhame, vis-à-vis d'Audenarde, et dont les possessions, appelées dans la suite le pays d'Alost, tombèrent au pouvoir des comtes de Flandre vers le milieu du onzième siècle. Restaient les districts orientaux, qui formaient les comtés de Louvain et de Bruxelles. Celui-ci appartint quelque temps à deux princes carlovingiens, Charles et Othon de France, malheureux héritiers d'une couronne que Hugue Capet sut conquérir. Mais après la mort d'Othon, en 1005, la ville et son territoire échurent à son beau-frère le comte Lambert, qui possédait déjà Louvain, et qui réunit de cette manière une grande partie du Brabant primitif[1]. Ainsi se trouvèrent posées dès lors les bases de la puissance et de la grandeur réservées aux princes brabançons.

Toutefois ce fut en vain que Lambert se flatta de pouvoir conquérir le titre de duc qu'avait porté son beau-frère, et qui l'aurait élevé au-dessus des autres comtes de la basse Lorraine. Ce dessein téméraire, qu'il avait d'abord poursuivi avec quelque succès, lui fit trouver la mort sur un champ de bataille. Il s'écoula encore près de cent années avant que ses successeurs pussent réaliser le rêve de son ambition, quels que fussent d'ailleurs leur richesse et leur courage. Mais son arrière-petit-fils y réussit enfin, après la mort de Godefroid de Bouillon. C'était un jeune comte, appelé Godefroid le Barbu, qui s'était déjà montré si vaillant et si redoutable, que les ducs eux-mêmes avaient soin de le ménager[2]. Investi du duché par l'empereur Henri V, il sut conserver par la force des armes cette faveur dont un autre monarque l'avait ensuite déclaré déchu, et il laissa à ses descendants l'héritage de son nouveau titre, ainsi

[1] Nous reviendrons sur ce comte Lambert en racontant la fondation de l'église de Sainte-Gudule.

[2] *Chronique de Saint-Trond*, liv. IV.

que la possession du marquisat d'Anvers qui s'y trouvait alors attachée. Depuis ce temps les comtes de Brabant, qui étaient aussi ducs de la basse Lorraine ou de Lothier, furent assez forts pour réduire à une dépendance complète les comtes du second ordre placés sous leur suzeraineté, comme ceux d'Aerschot et de Duras, et leur domination s'étendit vers le nord jusqu'aux rives de la Meuse.

En même temps que le pays s'agrandissait, il prenait à l'intérieur une nouvelle face. Des défrichements considérables s'opéraient de toutes parts, et surtout par la main des moines, qui mettaient en culture les lieux jadis déserts où avaient été fondés leurs couvents. Ainsi s'ouvrirent de larges éclaircies dans la fameuse forêt de Soignes, qui s'étendait d'abord, dit-on, jusqu'à Bruxelles, et sur l'emplacement même occupé depuis par le Parc. Sur les bords de la Dendre, l'abbaye d'Afflighem transformait en riches campagnes des solitudes naguère inaccessibles. Cette abbaye, fondée en 1083, était peuplée en partie de chevaliers et de seigneurs qui, après avoir dit adieu au monde, portaient dans l'exercice de la vie monacale l'énergie d'un caractère encore inflexible. Un de leurs frères nous a laissé l'esquisse de ces figures antiques, et nous en reproduisons ici un fragment :

« Inglebert de Calfstert, frère du seigneur Héribrand qui avait renoncé au monde avec ses cinq fils, était en guerre avec des ennemis qui l'attaquèrent dans son château. Il se défendit en brave qu'il était : mais il reçut un coup de lance qui le rendit boiteux. Alors ce guerrier qui avait bataillé si longtemps, se prit à réfléchir et entra en conférence avec les moines d'Afflighem. Il était porté à se convertir; mais il ne pouvait se résoudre à la perte de tous ses biens, que ses ennemis ne manqueraient pas d'occuper et de mettre au pillage. Enfin, il alla trouver le comte Henri de Brabant, lui remit toutes ses terres, et reçut de lui en échange quatre seigneuries voisines d'Afflighem, et l'hommage des chevaliers qui les occupaient. Cela fait, il entra au couvent, où l'on voyait cet homme noble et illustre conduire les ânes au moulin comme le moindre des frères, s'asseoir sur son sac à l'heure du dîner pour mordre dans un morceau de pain qu'il portait sur lui, partager ses repas avec les derniers des serviteurs, et nettoyer de ses glorieuses mains les chaussures des autres habitants du monastère. Un jour qu'il s'était levé de bonne heure pour remplir les fonctions les plus ignobles et les plus rebutantes, l'abbé, qui en fut averti, accourut pour l'interrompre. « Eh! mon frère,

« s'écria-t-il, que faites-vous là? — Une chose utile, mon père, » répondit le vieux chevalier en continuant son travail [1].

Tels étaient les hommes qui, dans le cours du onzième et du douzième siècle, travaillèrent sans relâche à doubler la richesse agricole du Brabant. Les fondations pieuses, qui se multiplièrent à cette époque, ne sont pas le seul monument du tribut que leur payait l'opinion publique. Les chefs des douze principaux monastères de Brabant eurent droit de siéger dans les États du pays, et celui de l'abbaye de Gembloux, qui s'intitulait comte, obtint la première place parmi la noblesse.

Il ne fallait peut-être pas moins que l'action puissante d'un clergé nombreux et révéré pour adoucir le caractère du peuple, que les plus anciens témoignages représentent comme farouche. Saint Liévin, qui le premier nomme les Brabançons, se plaint de leur cruauté dont il devint plus tard la victime [2]. Les habitants de la Campine sont dépeints au huitième siècle comme des barbares qui se livrent à toute espèce de violence. Les Flamands regardaient comme une race sans loi et sans frein les vassaux que Gand avait acquis sur la rive droite de l'Escaut. La nature même des supplices que l'on voit d'abord usités en Brabant, est parfois d'une atrocité presque incroyable. C'est ainsi qu'en cas de viol, la loi ordonnait l'emploi d'une scie de bois pour décapiter le criminel.

C'est que ce pays coupé de forêts et de marécages avait été longtemps comme inaccessible à la civilisation, tandis que ses frontières septentrionales étaient envahies et ravagées à chaque instant par des bandes de pirates scandinaves. La nécessité de la défense et l'habitude des dangers donnaient aux mœurs nationales une empreinte de rudesse et de violence. Les usages militaires qui survécurent aux luttes violentes des premiers âges, et des essaims de guerriers qui se répandaient du Brabant dans les contrées voisines, entretinrent jusqu'au treizième siècle cette énergie sauvage de la population. Cependant elle n'éclate dans l'histoire du pays que par des combats et des entreprises hasardeuses, jamais par ces scènes de crime et d'horreur qui ensanglantent parfois les annales du moyen âge.

L'augmentation de la richesse publique après le défrichement d'une

[1] *Historia Afflegemiensis*, c. XIV et XV.

[2] *Gens Brachanta furit, meque cruenta petit.*

partie des forêts, dut rendre moins fréquentes les émigrations de gens de guerre : d'une part, les bras étaient mieux employés ; de l'autre, les mœurs s'adoucissaient. Mais il semble que ce furent surtout les premiers progrès de l'industrie qui mirent un terme à ces habitudes aventureuses. Aux combattants succédèrent des ouvriers, et surtout des tisserands. On ne croirait pas combien ceux-ci se multiplièrent, si les écrits du temps n'en offraient le tableau fidèle. Nous y trouvons même des traces de la jalousie que leur prospérité inspira d'abord à la classe agricole, et d'une sorte de persécution dirigée contre eux avec l'assentiment de quelques princes. Voici ce que rapporte à ce sujet un vieil historien qui avait été témoin des scènes qu'il décrit :

« Les ouvriers qui tissent le drap et la toile passant pour orgueilleux et insolents, un pauvre laboureur du village d'Inden, près de Juliers, imagina de faire, avec la permission du seigneur et à l'aide de gens



inconsidérés, un navire porté sur des roues, et l'on contraignit les tisserands à s'y atteler et à le traîner d'Inden à Aix. D'Aix on le conduisit à Maestricht, à l'aide du même attelage. A Maestricht, on l'améliora et

on le munit d'un mât et d'une voile. Puis on le fit tirer jusqu'à Tongres par les tisserands de la ville, et ceux de Tongres le menèrent à Loos. En vain l'abbé de Saint-Trond voulut-il détourner les habitants de le recevoir dans leurs murs : les échevins y consentirent, au grand désespoir de ceux qui vivaient de la fabrication des étoffes ; car on leur imposait le licou comme à des bêtes de somme, et ils essuyaient les railleries et le dédain des spectateurs. Une troupe de musiciens précédait ce fatal navire, et les gens du peuple accouraient danser alentour avec une sorte de frénésie. On en voyait plus de mille à la fois passer la nuit dans ces danses, où les femmes surtout se signalaient. A Saint-Trond, l'orgie dura plus de douze jours.

« Mais quand ce vint à entrer sur les terres du comte de Louvain (car ceci se passait en 1133, et il n'y avait pas encore de duc de Brabant), ce prince ne voulut pas laisser outrager la population ouvrière de sa bonne ville, et avec d'autant plus de raison que les tisserands de Louvain étaient déjà redoutables. Il prit les armes pour châtier ceux qui oseraient braver sa défense, et le comte de Duras, qui avait conduit le navire sur son territoire, fut obligé d'implorer son pardon. Ainsi se termina cette croisade contre l'industrie, qui devait être la dernière [1]. »

En effet, la fabrication des étoffes de fil et de laine ne cessa plus de s'accroître dans tout le Brabant. Il serait inutile de rappeler le développement qu'elle prit à Louvain, où la draperie seule occupait quatre mille métiers. Un traité entre le Brabant et la Flandre, signé en 1339 et rédigé sous l'influence du célèbre Van Artevelde, offre dans son préambule l'exposé de la similitude qui régnait alors entre ces deux provinces au point de vue industriel. On y déclare que « les deux États sont également remplis d'une trop grande population qui ne peut subsister que de commerce et d'industrie, et qu'ils ont besoin pour fleurir de paix et de sécurité. » A l'époque des bandes guerrières avait donc succédé une phase d'opulence et de repos, et le travail avait adouci le peuple en le désarmant.

Toutefois il resta encore dans les mœurs des Brabançons certaines

[1] *Chronicum Sancti-Trudonis,* l. XII. Le savant Jacob Grimm a cru voir dans ce navire un reste des anciennes croyances religieuses du pays, mais peut-être à tort. Vers la même époque Olbert, évêque de Liége, avait été traîné lui-même avec son bateau jusque sur le marché d'Huy, par quelques mécontents.

traces de leurs vieilles habitudes belliqueuses, et un chroniqueur flamand nous avertit que « les nobles hommes de Braibant chevauchent volontiers tout armés d'aubergeons, et font porter après eux chapeaux de fer et arbalestres, parquoi allans de ville à autré ils semblent estre prêts à demi pour guerre [1]. » Le droit de porter des armes et de chasser fut consacré par les lois anciennes et reconnu commun à tous les habitants. La bourgeoisie de Bruxelles et de Louvain conserva longtemps des institutions militaires dont la force eût pu être utilisée par un gouvernement national. En 1623, cette milice citoyenne voulut entrer en campagne pour chasser les Hollandais du Brabant, où il n'y avait point d'autres troupes, et Spinola eut peine à la détourner de ce dessein téméraire. Mais l'indifférence et l'apathie des gouverneurs étrangers étouffèrent enfin jusqu'aux souvenirs de gloire qui avaient été si chers au pays. Cependant les Brabançons conservèrent jusqu'à la fin du siècle dernier des priviléges nationaux plus étendus peut-être que ceux d'aucune autre province. Les principaux étaient énumérés dans le pacte du peuple avec le souverain, pacte que chaque nouveau prince jurait d'observer fidèlement et qui portait le nom de Joyeuse-Entrée. Il y était expressément stipulé qu'en cas d'infraction à leurs droits, les sujets se trouvaient dégagés du serment d'obéissance. Tous les emplois devaient être occupés par des Brabançons, et dans les assemblées nationales les villes se trouvaient investies du privilége de représenter le peuple. Mais la domination française effaça en quelques jours toutes ces conquêtes du passé, que nos pères se flattaient de léguer à leurs enfants.

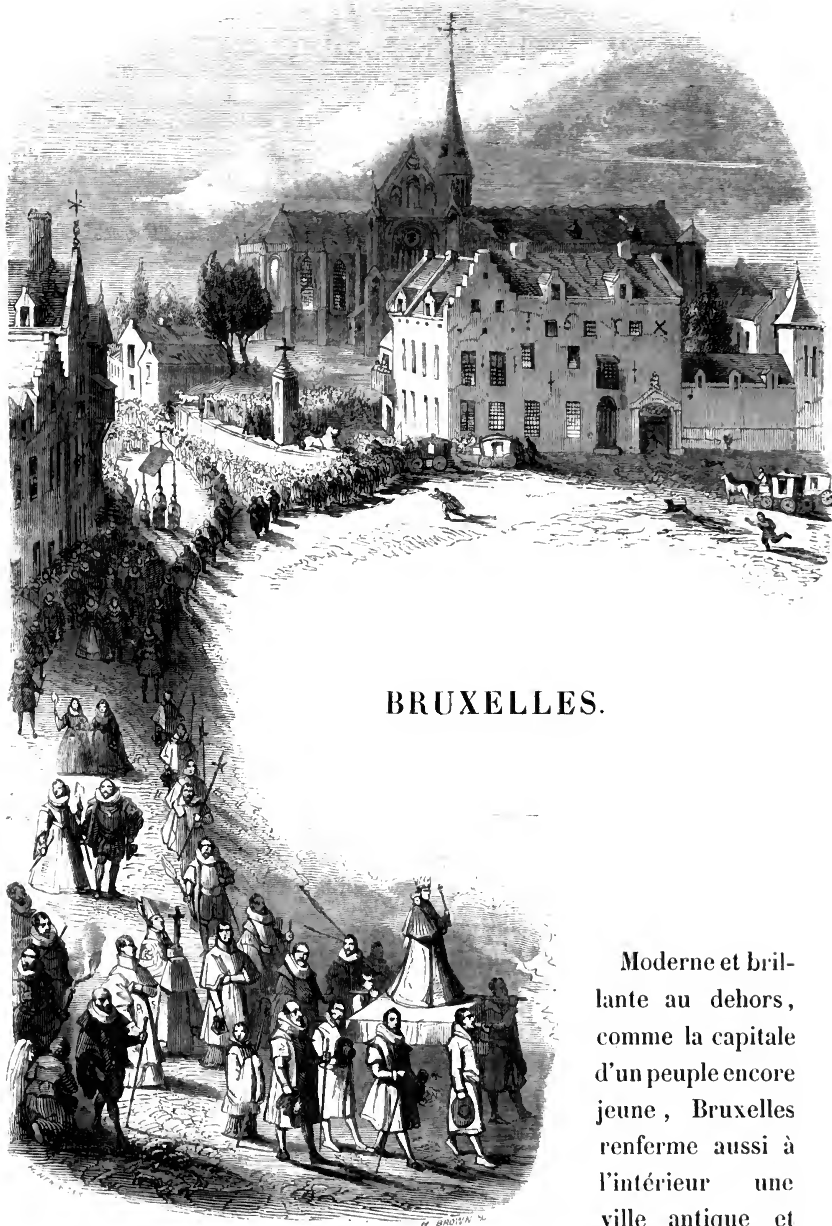
L'aspect de la contrée est moins uniforme en Brabant qu'en Flandre. Des collines aux sommets arrondis dominent la plaine de distance en distance, et vers le sud-est de la province le sol s'exhausse et présente une surface ondulée. En général, le terrain est fertile et se couvre de riches produits. Les propriétés, qui se subdivisent à l'infini dans les districts de l'ouest et du nord, sont plus compactes vers le midi, et l'on aperçoit là de grandes fermes seigneuriales qui s'espacent à de fortes distances. Le nombre des châteaux est considérable. Quelques-uns conservent le caractère antique et offrent encore de loin l'apparence de forteresses; mais la plupart, récents ou rajeunis, sont remarquables par leur aspect tantôt pompeux, tantôt riant. Les villages, en général de

[1] Chatelain, partie III, c. 119.

grandeur médiocre, semblent se presser au pied des hauteurs, et le regard en embrasse souvent plusieurs à la fois. Mais les villes sont assez peu nombreuses, et la capitale seule possède une population forte et opulente.

Le duché de Brabant à l'époque de sa plus grande extension se divisait en quatre quartiers : ceux de Louvain, de Bruxelles, d'Anvers et de Bois-le-Duc. Mais tout le quartier de Bois-le-Duc et la partie septentrionale de celui d'Anvers (la baronnie de Breda et le marquisat de Berg-op-Zoom) furent abandonnés aux Hollandais par la paix de Munster, en 1648. A la fin du siècle dernier, le gouvernement français sépara encore du reste de la province la partie belge du quartier d'Anvers dont il fit un département particulier. Le Brabant actuel ne se compose donc plus que des anciens quartiers de Louvain et de Bruxelles.





BRUXELLES.

Moderne et brillante au dehors, comme la capitale d'un peuple encore jeune, Bruxelles renferme aussi à l'intérieur une ville antique et solennelle, riche en monuments de la piété de ses princes et de l'opulence de ses bourgeois, mais conservant surtout l'empreinte du dix-septième siècle et de la domination espagnole. Devenue le siége du gouvernement des Pays-Bas sous Charles-Quint, elle prit sous Albert et Isabelle l'éclat d'une résidence royale, et les souvenirs de ce règne de trente ans y dominèrent pendant deux siècles, servant de modèle à la cour des

gouverneurs généraux et de règle aux mœurs publiques. La vieille cité n'a changé de forme que sous la rude main des républicains français et des préfets de l'empire, non sans regretter longtemps encore ses habitudes nationales, ses fêtes populaires et ses solennités religieuses, dont l'éclat était jadis rehaussé par la présence des souverains.

Considérée au point de vue de son rôle actuel et comme destinée à être le centre et le cœur de la Belgique, sa position est admirable. Du côté de l'ouest, elle repose sur la grande plaine qui embrasse tout le nord du pays; du côté de l'est, elle couvre les derniers prolongements du plateau qui borde la Meuse. Des canaux qui lui tiennent lieu de fleuves, l'un se lie à la Sambre, l'autre à l'Escaut; des bras que lui a prêtés le chemin de fer, deux touchent à Mons et à Liége, deux à Anvers et à Gand. Si jamais il pouvait arriver que quelque catastrophe la fît disparaître, ce serait encore là qu'il faudrait bâtir une capitale pour les provinces belges, et placer un lieu de station entre l'Allemagne et l'Angleterre, entre la France et les États du Nord.

Aucune ville ne semble avoir plus constamment joui du privilége de captiver tous ceux qui l'avaient une fois habitée. Car il ne faut pas croire que la prédilection des étrangers pour ce riant séjour ne date que de notre époque, et ne puisse être attribuée qu'aux embellissements merveilleux qu'il a reçus depuis un quart de siècle. De nombreux exemples nous montrent le même charme agissant d'âge en âge sur des hôtes illustres. C'est ainsi que les anciens comtes de Louvain quittèrent leur riche cité pour habiter le château construit au bord de la Senne par le dernier des Carlovingiens [1]. Plus tard, Philippe le Bon et Charles le Téméraire se prirent d'amour pour la résidence des ducs de Brabant sur le Caudenberg, et en firent leur demeure favorite. Au seizième siècle, le Gantois Charles-Quint, après s'être dépouillé du gouvernement des Pays-Bas, voulut encore prendre pour retraite l'intérieur du Parc, où il s'était fait bâtir une petite maison qu'il occupa pendant une année. Les agréments qu'avait conservé le séjour de Bruxelles cent cinquante ans après captivèrent si complétement un des compatriotes de Marlborough, le comte d'Ailesbury, que non content de s'y être fixé pour tout le reste de sa vie, il ordonna en mourant qu'un monument public devînt le témoignage de son affection et de sa reconnaissance. Telle fut l'origine

[1] Voyez page suivante.



Vue de Bruxelles,

Prise des hauteurs de Saint-Gilles.

de la belle fontaine du Sablon, qui atteste jusqu'aujourd'hui cette séduction que la ville a exercée de tout temps, et que les trouvères du moyen âge eussent sans doute imputée à quelque talisman mystérieux.

Cependant la capitale de la Belgique n'est pour les historiens qu'une ville née d'hier, et qui ne compte guère que sept à huit cents ans d'existence. Ils supposent, d'après le silence des plus anciens auteurs, qu'il n'y avait là qu'un simple hameau avant la fin du dixième siècle, époque où Charles de France, duc de Lorraine, vint s'y établir et s'y fit ériger une demeure princière. Quant au motif inconnu qui l'aurait poussé à ce choix, on pourrait le chercher dans le voisinage des forêts de Soignies et d'Afflighem, qui lui promettaient une chasse abondante. Ainsi la nature sauvage de la contrée aurait été le premier mobile de la construction du château, et le château aurait ensuite donné de l'importance au village, jusqu'à en faire à la longue une ville. Mais ce qui dérange un peu ce récit, c'est qu'en 1044, c'est-à-dire soixante ans après l'achèvement du nouveau manoir, Bruxelles s'entoura de remparts dont on connaît l'étendue et la direction. Or, ces remparts formaient une enceinte d'environ quatre mille mètres, ce qui égale l'ancienne circonférence de Gand et surpasse celle de Bruges. Le hameau était donc subitement devenu une cité du premier ordre. Et cependant la résidence du prince n'avait été pour rien dans cet agrandissement : car le château se trouvait presque en dehors de la ville, étant situé dans l'île de Saint-Géry, à laquelle l'enceinte venait aboutir. En présence de ce fait dont la certitude paraît bien établie, le système des historiens perd toute vraisemblance, et l'on est forcé de reconnaître qu'il existait là, depuis une époque bien antérieure, un centre important de civilisation, d'industrie et de puissance.

Ce point une fois établi, on entrevoit bientôt d'autres signes de l'antiquité de la ville. Saint Vindicien, évêque de Cambrai et d'Arras, dans le diocèse duquel elle était située, était venu y mourir en 712. Cent ans auparavant, l'un de ses prédécesseurs, saint Géry (ou Gaugeric), avait commencé la conversion des habitants au christianisme, et une église fondée par lui ou en son honneur dans l'île qui a gardé son nom, fut rebâtie en 1015 par le comte Lambert. Ces indications, que la prévention avait fait rejeter [1], reportent la première mention de Bruxelles à la même

[1] Dans la pensée que Bruxelles datait du dixième siècle, on cherchait à transporter sur quelque autre ville ou village le nom de *Brosella* cité par les hagiographes.

époque où nous apparaissent à la fois toutes les principales cités du nord de la Belgique, Gand, Bruges, Louvain, Malines et Anvers. Ainsi ces grandes communes dont l'organisation, l'étendue et la splendeur offrirent dans la suite tant de similitude, ont encore eu entre elles cette ressemblance d'avoir pour ainsi dire partagé le même berceau.

Sept *parentages,* ordinairement appelés les sept familles, semblent s'être partagé d'abord la possession ou du moins le gouvernement de la jeune ville. C'étaient comme autant de tribus, composées chacune d'un certain nombre de maisons, lesquelles prétendaient descendre des anciens possesseurs du sol. Elles avaient pour tiges, suivant la tradition, sept seigneurs indigènes, sire Lion (*s' Leeuws*), sire Hughes (*ser-Huyghs*), sire Rodolphe (*ser-Roelofs*), et quatre autres qui paraissent porter des noms de localités (Steenweghe, Coudenberghe, Rodenbecke et Sweerts). Mais rien n'est moins assuré que l'origine de ces petits clans, qui provenaient peut-être à Bruxelles, de même que dans les villes rhénanes, d'une vieille classification de la bourgeoisie par quartiers (comme les vînages de Liége). On ne comprend guère, en effet, comment le mot de *Steenweghe* ou chemin du château (actuellement la rue de la Madeleine) aurait désigné une seigneurie antérieure à l'existence de la cité. L'histoire nous montre à Metz, à Cologne et ailleurs, de prétendues parentés de ce genre, composées en réalité de *voisinages.* Il semble donc que les sept races bruxelloises n'étaient primitivement que sept groupes de familles comprenant la haute bourgeoisie de chaque partie de la ville. Aussi les voyons-nous au quatorzième siècle chargées chacune de la défense d'un quartier. Les s' Leeuws gardaient la porte de Laeken ; les Sweerts, celle de Flandre ; les ser-Roelofs, celle d'Anderlecht ; les ser-Huyghs, celle de Hal ; les Rodenbecke, celle de Namur ; les Steenweghe, celle de Louvain, et les Coudenberghe, celle de Schaerbeek.

A ces lignages appartenait le droit exclusif de représenter et d'administrer la commune, et du sein de chacun d'entre eux était tiré un des sept échevins qui formaient la magistrature urbaine. Ce privilége possédé par les anciennes familles est celui que la classe supérieure des bourgeois s'était d'abord réservé partout ; mais la domination qu'il leur assurait était tempérée par la facilité avec laquelle de nouvelles maisons pouvaient s'y associer. Il suffisait qu'un étranger épousât une femme d'une des sept tribus, pour que ses enfants acquissent tous les droits de parentage. Aussi la liste des magistrats de Bruxelles offre-t-elle

pendant les cinq premiers siècles les noms de plus de quatre cents familles, preuve frappante de la grande extension de la classe privilégiée. C'était moins une aristocratie patricienne que le corps et l'ensemble de la population aisée et bien établie.

La classe ouvrière, divisée en métiers comme dans toutes les autres villes, portait d'abord le nom de *commun,* sous lequel on la retrouve ordinairement désignée partout où l'égalité générale des habitants n'était pas encore admise. Mais ce commun lui-même avait ses droits, et en comparant les diverses indications données à ce sujet par les historiens du Brabant et par ceux de Liége, il semble que dès une époque très-reculée ces petites gens n'avaient pu être soumis à de nouvelles taxes que de leur propre consentement. Ils formaient donc en quelque sorte dans l'intérieur de la cité un deuxième ordre, inférieur sans doute, mais non asservi, et aux intérêts duquel les doyens étaient chargés de veiller. Les diverses concessions successivement obtenues par le peuple rendirent sa position assez avantageuse pour qu'il supportât longtemps sans résistance ces priviléges des patriciens, auxquels d'ailleurs on a vu que les familles enrichies pouvaient bientôt participer. La justice des magistrats protégeait également l'honneur et la fortune des deux classes, et dès le onzième siècle, si l'on en croit la tradition, Herkenbaut, amman ou grand prévôt de Bruxelles, avait puni de mort l'outrage fait par son propre neveu à une jeune fille plébéienne. Cependant les gens de métier finirent par se lasser d'être tenus en tutelle : déjà munis d'armes et accoutumés à s'en servir pour défendre leurs proches (car la loi le leur permettait), ils commencèrent à se soutenir tous comme une seule famille. En même temps chaque corporation s'imposait à son gré des taxes, dont elle employait le produit comme elle le trouvait bon. Leurs prétentions grossissant ensuite à mesure qu'elles se sentaient plus fortes, elles ne se contentèrent pas d'obtenir part à la magistrature (faveur qui paraît leur avoir été accordée vers l'an 1300), mais elles voulurent encore abolir toute inégalité; et s'étant rendues maîtresses de Bruxelles en 1306, elles y créèrent une nouvelle administration de leur choix. Ce fut l'excès de leur audace et de leur arrogance qui les empêcha seul de triompher. Sourdes aux prières et aux promesses, elles refusèrent toutes les transactions qui leur étaient offertes; et comme le duc Jean II hésitait à ratifier leurs demandes, elles prirent les armes pour aller l'y contraindre jusque dans son château de Vilvorde, où il s'était retiré avec quelques

troupes que grossit bientôt l'élite de la noblesse. Une partie des métiers, ivre de ses premiers succès, sortit de la ville bannières déployées, conduite comme d'ordinaire par les tisserands et les foulons. Mais les chevaliers déjà réunis remportèrent la victoire sur cette infanterie en désordre, et le résultat de la bataille fut la suppression des nouveaux droits qu'avait conquis le commun. Il fut réorganisé quelques années après (1321) et divisé en neuf *nations,* distinguées par les noms des saints qu'elles avaient pour protecteurs. Leurs doyens composèrent depuis lors l'arrière-conseil de la ville, et furent consultés dans toutes les affaires importantes. Ils en référaient séparément à leurs corporations dont le vote décidait; mais toutes n'avaient point une égale influence, les plus nombreuses pouvant donner jusqu'à sept suffrages, tandis que les plus faibles n'en avaient que quatre. Les nations étaient aussi organisées en milice, et chacune avait son poste pour la garde de la cité. Les sept premières partageaient avec les lignages patriciens la défense des portes et des remparts; aux deux autres étaient confiées deux grosses tours qui formaient comme deux forts, l'une appelée la Tour bleue; l'autre, la Tour de Laine [1].

Outre cette bourgeoisie armée, qui formait chez nos ancêtres la landwehr des villes, il existait aussi des confréries militaires qui étaient comme une troupe d'élite toujours disponible. On les appelait *Gilden* ou *Gulden* (en français, Serments), et Bruxelles en compta jusqu'à cinq, mais dont la première seulement était d'origine antique. Elle se composait d'arbalétriers, et avait pour patrons Notre-Dame et saint George. Son institution remontait à l'an 1213, époque fatale aux armes brabançonnes: car le duc Henri Ier, vaincu à Steppes par les Liégeois, se vit assiégé dans sa résidence par le comte de Flandre, et fut contraint à capituler. Mais peut-être faut-il attribuer à ce revers la résolution que prirent alors les Bruxellois de s'exercer au maniement de l'arbalète, arme jusque-là mieux connue des Flamands, et qui leur donnait une grande supériorité dans l'attaque et dans la défense des places de guerre. La confrérie d'arbalétriers instituée alors, et qui devint célèbre sous les noms de *Vieille Gulde* et de *Grand Serment,* fut sans rivale pendant deux siècles,

[1] Il règne encore beaucoup d'obscurité sur toute cette partie de l'histoire de Bruxelles; mais le travail important que publient MM. Wouters et Alexandre Henne me paraît devoir en combler les principales lacunes.

et nous retrouvons ses traces en examinant les monuments de cette époque. Il s'y joignit dans la suite une seconde société de l'arbalète (1422), et des confréries de l'arc à main (1428), des coulevriers ou arquebusiers (1477) et de l'épée (1480). Ces corporations furent placées sous le patronage de saint George, de saint Sébastien, de saint Christophe et sainte Barbe, et de saint Michel et sainte Gudule.

L'enceinte qui protégeait la ville depuis le onzième siècle offrait, comme nous l'avons déjà dit, une étendue de quatre mille mètres. Il est difficile de croire qu'elle fut dans le principe garnie de murs et de tours, quoique divers historiens l'affirment. Probablement ce n'était d'abord qu'un rempart de terre ceint d'un fossé, et la première porte qui fut fortifiée régulièrement garda le nom de *Steen-poort* [1] ou porte en maçonnerie. Les anciens murs élevés dans la suite à la place des premiers boulevards n'ont pas entièrement disparu aujourd'hui, et quelques-unes de leurs vingt-quatre tours se dressent encore au-dessus des maisons modernes qui s'y trouvent adossées. La construction de ces vieux



édifices paraît d'une extrême solidité; parfois aussi leur aspect est impo-

[1] L'emplacement des deux châteaux de Bruxelles dont nous allons parler est trop éloigné de cette porte pour qu'on doive traduire ici le mot *steen* par château.

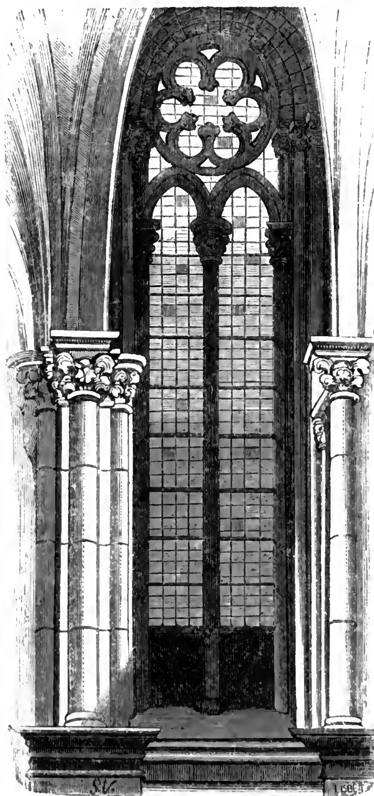
sant ou pittoresque, et il serait à regretter que l'indifférence publique les laissât un jour tomber en ruine. Déjà sont presque effacés les derniers vestiges du château attribué à Charles de France, et qui occupait une partie de l'île Saint-Géry. Une autre forteresse qui s'élevait sur la colline de Coudenberg et qu'habitaient les burgraves de Bruxelles, n'a laissé d'autres traces de son existence que le nom de Borghendael (ou enclos du château), que conserve une impasse située à l'angle de la Place Royale. Il ne reste donc plus de tout ce qui faisait la force et la défense de l'antique cité, que ces débris de fortifications encore debout après six cents années.

Les monuments religieux de ces premiers âges ne sont guère en plus grand nombre. Le plus ancien est l'église de Notre-Dame, dite de la Chapelle, fondée en 1134, par ce redoutable Godefroid le Barbu auquel le Brabant dut son titre de duché. C'était d'abord une prévôté de bénédictins, située hors de l'enceinte de Bruxelles et dans un lieu encore dépeuplé. Mais en 1210, les habitations s'étaient déjà si fort multipliées dans le faubourg où elle se trouvait, qu'elle fut transformée en église paroissiale. Les agrandissements qu'entraîna cette métamorphose firent dans la suite disparaître par degrés la chapelle primitive. En effet, on y ajouta du côté de l'ouest un bâtiment de grandeur égale (le collatéral), et trois grandes et belles nefs d'une hauteur beaucoup plus considérable, vinrent se placer en avant. L'édifice ainsi masqué de toutes parts reçut encore au lieu de son ancien toit une voûte ogivale qui acheva si bien de le rendre méconnaissable, que les historiens de Bruxelles s'y sont tous trompés et ont cru le temple tout entier de style gothique. C'est là pourtant une étrange erreur : car le chœur de l'église actuelle est encore celui de la chapelle élevée par les bénédictins, et il suffit pour s'en assurer de jeter les yeux sur les ornements qui le décorent et qui sont tous d'architecture purement romane [1]. Sans avoir des dimensions très-vastes, ce chœur est d'une construction fort remarquable, et nulle part peut-être on ne voit mieux combien avant l'introduction du style ogival, les bâtisseurs du moyen âge avaient déjà su donner d'élégance et de grâce à quelques-uns de leurs monuments. En effet, au lieu des lourds piliers qui supportent d'ordinaire les arcs des

[1] Il en est de même d'une partie des transepts. M. Schayes en a indiqué les traits caractéristiques dans un mémoire couronné à l'Académie en 1840.

plus anciennes églises, nous apercevons ici de petites colonnes modelées d'après le type corinthien, mais d'une extrême ténuité, qui, se détachant de la muraille qu'elles décorent, semblent soutenir seules le poids des voûtes. L'exiguïté de leurs dimensions ne leur permettant point d'atteindre à une hauteur suffisante, l'architecte en a formé deux rangées superposées l'une à l'autre, ce qui les fait paraître plus légères encore, et leur donne ce caractère délicat et hardi qui devait marquer plus tard les chefs-d'œuvre de l'art gothique.

Les fenêtres hautes et majestueuses qui se dressent au-dessus de l'autel sembleraient d'une époque plus récente, si leurs voûtes arrondies en plein cintre ne portaient le cachet du douzième siècle. Quelques-unes, qui ont été bouchées après coup et sans motif appréciable, ne laissent plus entrevoir que difficilement la décoration brillante que leur avait assignée l'artiste; d'autres, plus maltraitées encore, n'offrent que des ouvertures vides, dépouillées de tout ce qui leur donnait du caractère et de l'éclat : une seule, signalée ici pour la première fois, si nous ne nous trompons, a échappé aux ravages du temps et des architectes, grâce à sa position presque inaccessible. Rien de plus intéressant que cette composition toute romane, et dans laquelle cependant on voit déjà percer les combinaisons qu'adoptera bientôt un style différent. Deux légères colonnettes qui semblent appartenir par leurs chapiteaux à l'ordre corinthien, partagent sa largeur en trois parties, comme ce devint plus tard l'usage général. Elles servent de support à une rosace encore assez simple, et qui ne se compose que de parties sphériques, mais où cepen-



dant on retrouve l'élément de toutes ces roses merveilleuses qui embellirent ensuite les fenêtres des églises ogivales, et dont les formes variées à l'infini semblent étrangères à tout ce qui les avait précédées.

Les parties plus modernes de l'église de la Chapelle, quoique moins curieuses au point de vue historique, ne laissent pas que d'être dignes d'attirer les regards. On reconnaît au caractère de la grande nef une œuvre du quinzième siècle, cet âge d'or de notre architecture. Les quatorze piliers qui la soutiennent sont décorés de statues d'une autre époque, dont quelques-unes, dues à Henri Duquesnoy, réunissent la vigueur et la correction. De grandes tombes et des chapelles décorées dans le style qui suivit la renaissance, ajoutent à la magnificence de l'édifice; peut-être seulement le spectateur éprouve-t-il quelquefois une sorte de déception en cherchant des noms mémorables parmi ces splendides emblèmes et sur ces sépulcres pompeux.

A l'extérieur, Notre-Dame de la Chapelle est un édifice incomplet et nu. Ce trait lui est commun avec quelques autres vieilles églises de Bruxelles, que leurs architectes n'ont pas essayé de rendre imposantes au dehors, désespérant sans doute de rien créer qui pût être mis en parallèle avec le temple qui, de quelque part qu'on y jette les yeux, domine et semble écraser tous les autres : Sainte-Gudule! C'est que la cité brabançonne possède en effet un monument colossal, qui ne peut être comparé qu'aux plus célèbres cathédrales de l'Europe, et dont les tours majestueuses couvrent pour ainsi dire de leur ombre tout ce qui s'élève autour d'elles. Là nous apparaît dans la plénitude de sa grandeur et de sa force l'art religieux qui fit la gloire du moyen âge. Quoique, par une exception étrange et presque sans exemple, la capitale du Brabant, des Pays-Bas autrichiens et de la Belgique, n'ait jamais été le siége d'un évêché, la piété des souverains et le zèle du peuple ont suffi pour doter la ville d'un temple presque aussi vaste et aussi imposant que cette glorieuse église de Notre-Dame que la cité royale de France dut à l'archevêque Maurice de Sully.

Ce fut une main de géant qui posa les premières bases de l'édifice. Vers le milieu du neuvième siècle, un comte belge avait enlevé la fille de l'empereur Louis de Germanie, petit-fils de Charlemagne. De cette alliance naquit une race trop noble et trop fière pour obéir à d'autres qu'à des monarques, et tous les descendants de la belle Ermengarde, alternativement appelés Ghiselbert, Lambert et Régnier, prétendirent

sinon au rang de souverains, du moins à celui de ducs héréditaires des pays situés entre le Rhin et l'Escaut. Pour soutenir ce droit du sang, ils eurent à combattre les chefs de l'Empire, et dans les alternatives de cette lutte prolongée pendant cent ans, la captivité ou l'exil furent quelquefois leur partage, sans qu'aucun d'eux abjurât jamais la cause de sa maison. Un de ces bannis, appelé Lambert, après avoir passé sa jeunesse en France, épousa une autre princesse carlovingienne, fille de ce duc Charles qui résidait à Bruxelles. Rentré ainsi en possession du comté de Louvain, et plus tard de Bruxelles même, il tira de nouveau l'épée pour rétablir la fortune de sa famille, et quoique âgé de plus de soixante ans, on le vit payer de sa personne sur le champ de bataille, montrant le même courage et la même vigueur herculéenne que les héros antiques dont il descendait. Mais avant d'aller croiser la lance une dernière fois contre le duc nommé par l'Empereur, ce mâle vieillard fit tracer devant lui les fondements du temple auquel il voulait donner pour patron le plus redoutable champion des légions célestes, l'archange à l'épée foudroyante, saint Michel. Il lui adjoignit toutefois sainte Gudule, chaste vierge du pays de Brabant, pour laquelle son beau-père avait professé une vénération spéciale.

Lambert trouva, bientôt après, la mort d'un guerrier à la sanglante bataille de Florenne (1015); mais son second fils, le comte Lambert Balderic, poursuivit l'œuvre pieuse commencée par son père. L'église s'éleva donc dans le quartier le plus élevé de l'antique Bruxelles, et à quelques pas seulement des remparts [1]. La butte sur laquelle l'architecte l'avait posée, avait porté jusqu'alors le nom de Mont-au-Moulin (*Molenberg*), ce qui ne peut s'entendre que d'un moulin à vent, quoique l'opinion ordinaire ne place qu'au douzième siècle l'établissement de ce genre de machines, que l'on croit imité des Orientaux. L'évêque de Cambrai, dans le diocèse duquel la ville se trouvait comprise, comme nous l'avons déjà remarqué, vint consacrer le nouveau temple, le 16 novembre 1047, et le comte y fonda à la même époque un chapitre de douze chanoines « sobrement dotés, » si nous croyons un acte d'Albert et Isabelle. Sans doute la construction de l'édifice avait épuisé ses ressources.

[1] Une des tours de l'ancienne muraille attient encore au jardin de la maison occupée par M. le curé-doyen, et qui donne sur l'église; c'est celle dont nous avons donné le dessin page 155.

Ce premier monument resta debout pendant près de deux siècles, et pendant cet espace, les descendants de Lambert conquirent enfin le rang ducal, ce but héréditaire de leur longue ambition. Un d'eux, Henri I[er], surnommé le Guerroyeur, ordonna vers 1226 la reconstruction de l'église fondée par ses ancêtres, sans que nous sachions si elle menaçait ruine ou si elle avait seulement besoin d'être agrandie. On se mit à l'œuvre; mais la tâche qu'avaient remplie les deux Lambert se trouva trop lourde pour Henri et pour ses successeurs qui portaient le même nom. Pendant trois règnes, le bâtiment commencé avec magnificence (*opere sumptuoso*) se poursuivit avec lenteur, et il semblait encore interminable quand le trône échut à Jean le Victorieux. Ce dernier était le plus pauvre de tous les ducs de sa race; mais il avait le cœur généreux et la voix forte, et il fit un appel à la piété des Brabançons (1273). Tous contribuèrent pour bâtir l'église de leur prince, comme plus tard pour payer sa victoire de Wœringen, et une autre fois pour acquitter ses dettes; et le héros après son triomphe put aller rendre grâces à Dieu dans le temple qui venait d'être achevé.

Si nous cherchons dans l'architecture de ce temple les traces de son histoire, nous y verrons, comme dans les principaux édifices du même genre, la partie qui paraît la plus ancienne (le chœur) soutenue par de grosses colonnes de la période romane. Est-ce un débris du bâtiment primitif? on l'ignore, et cependant cette opinion devient chaque jour moins probable, à mesure que l'étude de nos vieux monuments apprend à mieux distinguer leur antiquité longtemps méconnue [1]. Mais par quel hasard étrange ou plutôt par quelle lumineuse révélation du passé, presque tout ce que la Belgique renferme d'églises vraiment grandioses porte-t-il la date de ces temps reculés? Dans les proportions gigantesques des monuments fondés alors éclatent la force et la richesse du pays, antérieures au développement de l'art [2]. Ces antiques piliers du chœur de Sainte-Gudule se répètent dans le pourtour de la nef principale, et là ils ont pour ornement des statues colossales de marbre, hautes de dix pieds, qui s'attachent à leurs flancs sans paraître les appesantir. Telle

[1] C'est ce que le lecteur verra surtout à l'article de Notre-Dame de Tournai.

[2] Encore pourrait-on affirmer sans crainte que l'art antique, tel qu'il brille dans les cloîtres de Saint-Bavon, de Tongres et de Lille, et dans la cathédrale de Tournai, était lui-même arrivé à un développement merveilleux longtemps avant le douzième siècle.

est même la force de ces soutiens puissants, qu'à peine ces figures gigantesques et les grands socles qui les supportent semblent-ils de dimension assez vaste pour servir d'ornements à de pareilles colonnes. Les arcs qui viennent s'appuyer sur leur sommet sont de forme diverse, le type de l'ogive ayant varié d'une reconstruction à l'autre : car la nef paraît avoir été rebâtie une deuxième fois au quinzième siècle. Mais les parties supérieures de l'édifice se raccordent avec assez d'uniformité, et les grandes fenêtres qui l'éclairent, placées à une extrême hauteur, lui font un magnifique diadème de rosaces et de verrières peintes dont les mille couleurs se réfléchissent au loin sur le parvis. L'effet de cet ensemble est d'une solennité merveilleuse, et quoique de toutes parts des chefs-d'œuvre de sculpture et de décoration s'offrent aux regards du spectateur, il ne peut détacher sa vue de ces voûtes imposantes dont l'immensité l'attire et le confond.

A l'extérieur, le monument offre le même caractère de splendeur et de force. Quoique son élévation n'atteigne pas tout à fait celle de quelques autres cathédrales, ce désavantage est largement racheté par son heureuse situation qui lui fait dominer tout ce qui l'entoure. Sa façade, construite sous Jean Ier ou peu de temps après [1], est à la fois riche et mâle : rien de plus vigoureux que les belles tours carrées qui la surmontent; rien de plus élégant que les mille détails qui l'embellissent. Toutefois on peut remarquer, en l'examinant avec soin, que cette œuvre si colossale n'est pas encore complète. Les larges soutiens que l'architecte a dressés d'étage en étage aux angles extérieurs du monument et qui en dominent encore le couronnement actuel, révèlent une force restée sans emploi, et une pensée dont l'exécution a été interrompue. Arrivé à deux cent cinquante pieds au-dessus du sol, le bâtisseur inconnu de cette fière église comptait faire des deux plates-formes qu'il venait d'établir à cette hauteur, non pas le faîte de son monument, mais une base pour l'édifice qu'il avait osé concevoir, et qui devait surpasser en hardiesse tout ce qu'avait jamais créé l'art de



[1] M. Schayes a relevé l'erreur où était tombé à ce sujet l'abbé de Mann.

l'homme. Certain de l'inébranlable solidité de ce double point d'appui, ayant encore en réserve l'énorme puissance des éperons qu'il avait élevés jusque-là, il voulait jeter un pont d'un sommet à l'autre, les couronner ensuite comme étaient couronnées les tours des églises rivales, et entre les deux, suspendre en l'air sa tour à lui, et la rendre plus haute d'une centaine de pieds.

Le rêve de ce maçon terrible pouvait-il se réaliser? C'est après avoir interrogé les murs construits par sa main, qu'on peut répondre à cette question. La base qu'il lui fallait pour bâtir en l'air existe; il l'a créée. Quant à ce qui a pu l'arrêter ensuite, c'est ce qui reste inconnu. Si le manque d'argent avait seul interrompu l'ouvrage, cet homme à la pensée hardie aurait du moins élevé la voix pour invoquer ses contemporains, son prince ou l'Église, et nous n'ignorerions pas jusqu'à son nom. Si au contraire c'était sa vie qu'il avait épuisée à consolider les tours actuelles, la tradition n'eût pas manqué de nous transmettre le souvenir de sa mort et de la suspension des travaux après lui. Devons-nous donc penser qu'en approchant du moment décisif il ait reculé lui-même devant son œuvre, s'effrayant d'avoir osé concevoir plus qu'il n'est donné à l'homme de faire, et craignant pour ainsi dire de tenter Dieu?

La façade resta donc inachevée, et telle à peu près que nous la voyons encore. Cependant les générations suivantes vinrent à leur tour apporter leur tribut au monument gigantesque, et sans reprendre le dessein téméraire auquel l'ancien architecte avait renoncé, elles ajoutèrent au temple divers accessoires d'importance et de beauté inégales. Le porche qui se trouve en avant de l'entrée latérale du côté du midi, et dont on admire l'élégance, paraît avoir été construit vers l'année 1500. Trente ans après, de 1534 à 1539, on éleva parallèlement au chœur la chapelle du Saint Sacrement des miracles, dessinée dans le style fleuri de l'époque et décorée avec une richesse extrême. C'est encore là une des merveilles de Sainte-Gudule, et quoique d'un genre différent que les nefs, elle semble en relever la grandeur par sa délicatesse. L'œil ne peut se lasser d'admirer les dentelures que le ciseau de l'artiste a suspendues aux piliers, les festons de pierre dont il a brodé les parois, et les guirlandes de rinceaux qu'il a entrelacées au penchant des voûtes. On y reconnaît le génie somptueux d'une époque où l'opulence générale semblait introduire le luxe dans les arts comme dans les mœurs publiques. Un siècle plus tard, la chapelle de la Vierge fut reconstruite du côté

opposé, mais avec moins de magnificence. C'était pendant un âge moins heureux, et l'archiduc Léopold d'Autriche, qui avait posé la première pierre de ce bâtiment, cherchait en vain à réparer les longues souffrances du pays. Enfin une chapelle dédiée à la Madeleine et d'architecture moderne, fut ajoutée en 1679 : conception inintelligente qui prouve l'abâtardissement de l'art à cette époque, où les guerres de Louis XIV avaient déjà ruiné la Belgique. Depuis ce temps, on s'est borné à des travaux d'entretien et de restauration qu'on poursuit encore en ce moment, et qui, dirigés aujourd'hui avec beaucoup d'habileté, rendent au vieux bâtiment toute sa première parure.

Après ce coup d'œil jeté sur l'ensemble de Sainte-Gudule, nous avons encore à signaler quelques-uns des chefs-d'œuvre que l'art du sculpteur y a prodigués. On sait que pendant les troubles qui désolèrent la Belgique sous le règne de Philippe II, les Gueux et leurs partisans s'acharnèrent à détruire les images des saints. Les principales églises de Bruxelles furent dévastées par eux avec une incroyable fureur en 1579, et quand les catholiques reprirent le dessus, elles étaient déjà entièrement dépouillées. Ce fut sous Albert et Isabelle qu'elles reçurent de nouveaux ornements. L'art florissait alors, survivant à la ruine du commerce et de l'industrie, et le génie de Rubens semblait communiquer à ses contemporains l'ardeur et l'enthousiasme dont il était animé. On se mit donc à l'œuvre de toutes parts, et les temples reprirent leur splendeur. Mais cette école, dont Rubens fut l'âme et le chef, avait un style de décoration emprunté aux artistes italiens du seizième siècle, style hardi mais incorrect, riche mais lourd et plus ambitieux qu'élégant, qui se mariait assez malheureusement à la gravité majestueuse des églises gothiques. Ce n'est donc pas tant l'effet général de ces grandes compositions que l'exécution des morceaux séparés qui mérite souvent des éloges, et tandis que la foule admire la magnificence des maîtres-autels où elle voit prodigués l'or et le marbre, le spectateur intelligent s'arrête de préférence devant quelque statue de marbre de Jérôme Duquesnoy, ou devant les confessionnaux sculptés en bois par Van Delen.

C'est un art spécial et longtemps chéri de nos pères, que celui de ces sculpteurs modestes dont le ciseau fouillait le chêne pour décorer de ciselures et de statues les lambris des palais et les stalles des chœurs. Les tons bruns du chêne, si éloignés de la blancheur du marbre antique, veulent des formes accusées avec plus de vigueur et d'audace. Il faut à

l'artiste de l'imagination et du génie : car l'étude et le savoir laissent le bois muet et glacé. Ce n'est donc pas tant la correction du style que l'énergie de l'expression et la richesse des détails qui font la valeur de ce genre d'ouvrages. Considérés sous ce point de vue, ils méritent souvent l'admiration que leur accordait surtout le dix-septième siècle, et qui les a multipliés dans l'intérieur de nos églises. Nous offrons ici au



lecteur celui que le crayon de notre célèbre Haghe s'est appliqué à reproduire.

Les vitraux de Sainte-Gudule, peints en partie par Floris et par Roger, passent avec raison pour merveilleux. C'est surtout dans la chapelle du Saint Sacrement des miracles qu'ils produisent un effet magique. Rien de plus gracieux et de plus séduisant que les ornements gothiques de cette chapelle; mais l'autel et le baldaquin qui le couronne sont une composition bizarre, d'un goût fantasque et pour ainsi dire d'un caractère théâtral [1]. Ce contraste paraîtrait choquant et insupportable si une

[1] Le dessin en a été donné par Rubens ; mais c'était alors une décoration mobile qui se plaçait au milieu de l'église.

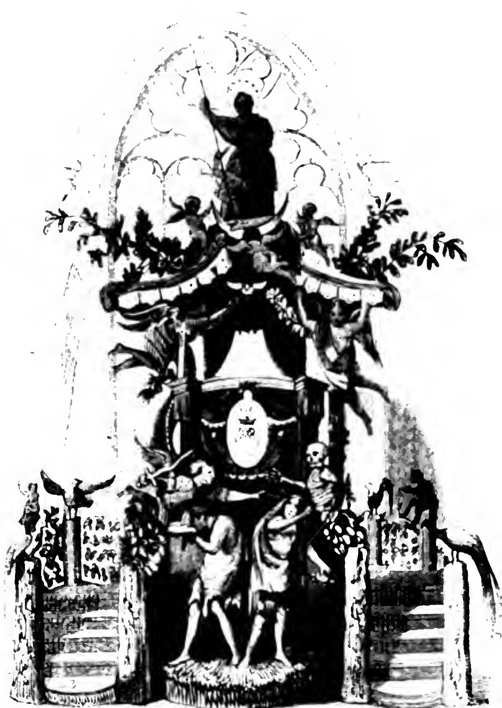
lumière pure éclairait plus vivement cet ensemble hétérogène. Mais les teintes douces et variées que répandent les verrières, en nuançant de mille reflets les nervures des parois et les décorations du chœur, semblent rattacher entre elles ces œuvres diverses et envelopper tout l'édifice d'un même réseau aérien.

Un tabernacle d'argent massif, provenant de dons publics, avait été placé sur cet autel en 1641; c'était un témoignage de la dévotion des habitants pour les hosties miraculeuses qu'on y conservait. Aucune croyance n'a été plus générale et plus profonde que celle de ce miracle; mais aucune, nous sommes forcé de le dire, n'offre des fondements moins assurés. En 1370, trois malheureux juifs furent brûlés comme coupables d'avoir lacéré des hosties, d'où auraient découlé aussitôt des gouttes de sang. Rien dans ce que nous savons de la procédure ne vient à l'appui de cette accusation, si ce n'est des aveux arrachés par la torture, et démentis ensuite par ce que les chroniqueurs appellent l'obstination des condamnés [1]. On crut longtemps qu'une vertu miraculeuse conservée par ces saintes espèces confirmait la tradition du sang qu'elles avaient versé. Mais en 1670, il fut reconnu qu'elles n'avaient pas même le privilége de résister au temps, et qu'il n'en restait plus qu'une seule intacte. La faculté de théologie de Louvain, consultée alors à ce sujet, approuva une décision qui éludait la difficulté. Elle arrêta qu'à chaque jubilé une hostie nouvelle serait ajoutée aux débris des anciennes, ce qui s'est exécuté depuis. Cette précaution elle-même exclut si bien l'idée d'un miracle, qu'elle ne peut avoir été prise que pour ménager l'opinion publique, et dans la prévision que le dernier reste des espèces si longtemps vénérées ne tarderait pas à disparaître. L'ostensoir précieux qui les renferme est encore exposé à la vénération des fidèles; mais on ne renouvelle plus la procession solennelle qui se célébrait autrefois en mémoire du prodige, et à laquelle assistaient les gouverneurs généraux, leur cour et les chefs de la magistrature et de l'armée.

Parmi les principaux ornements de l'intérieur de l'église, on remarque surtout la chaire, véritable chef-d'œuvre de sculpture en bois, dû au

[1] On hésita d'abord à prononcer l'arrêt; car ils avaient résisté à la question : à la fin un nouvel accusé céda aux tourments et chargea les autres. Du reste, l'existence des calices et des hosties prouvait au moins un vol sacrilége, punissable de mort à cette époque; mais l'auteur présumé de ce crime avait déjà péri assassiné.

ciseau de Henri Verbruggen, artiste anversois qui florissait à la fin du dix-septième siècle. Elle appartint d'abord aux jésuites de Louvain, qui avaient su apprécier le talent du sculpteur et lui fournir l'occasion de le signaler. Après la suppression de cet ordre, Marie-Thérèse en fit don au chapitre de Sainte-Gudule, qui n'avait pas encore pu remplacer



dignement l'antique chaire de cuivre placée autrefois dans sa grande nef, mais brisée depuis et vendue par les soldats protestants. C'est un morceau d'une composition ingénieuse et animée [1]. A la base se trouvent placées les figures d'Adam et d'Ève, de grandeur naturelle, qui semblent soutenir le globe terrestre. Un ange les chasse du paradis, et la mort les poursuit. La figure d'Adam est admirable d'expression. Le prédicateur

[1] Nous empruntons les lignes qui suivent à un petit ouvrage de M. Mauvy, intitulé *Bruxelles et ses environs*, travail fait avec plus de soin que ne l'annoncerait son peu d'étendue.

se place dans la concavité du globe, qui est appuyé contre l'arbre du bien et du mal, orné de fruits et chargé d'animaux caractéristiques. Du côté d'Adam, on voit une autruche et un aigle, et du côté d'Ève, un paon, un perroquet et un singe. Au haut de l'arbre est fixé un baldaquin, soutenu par deux anges et par une femme offrant le symbole de la Vérité. Au-dessus on voit la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus et une croix avec laquelle tous deux écrasent un croissant et la tête du serpent, dont le corps s'enlace autour de l'arbre.

Après Sainte-Gudule, il serait superflu de nommer quelques églises du même âge ou plus anciennes encore, comme celles de Saint-Jean et de Saint-Nicolas. La vieille cité n'a plus de merveilles à nous offrir avant le quinzième siècle. Ce n'est pas qu'elle se fût engourdie; mais à l'intérieur, Bruxelles cherchait à se réorganiser : au dehors, elle s'agrandissait. On conçoit en effet que depuis la construction des vieux remparts en 1040, l'accroissement graduel de la population avait dû rendre l'enceinte insuffisante. La prospérité du commerce et de l'industrie augmentait chaque jour la foule des ouvriers, et comme la ville ne leur offrait plus d'habitations assez nombreuses, ils se logeaient à l'extérieur. Ainsi se forma toute une ceinture de faubourgs, surtout du côté de l'ouest. Cette extension rapide, jointe à la sécurité qu'inspirait l'état florissant du pays, fit négliger les vieilles murailles qui étaient devenues une entrave plutôt qu'une défense. Il en résulta que sous le duc Wenceslas (1356) une armée flamande qui avait défait les Brabançons à Scheut (entre Berchem et Anderlecht), entra dans Bruxelles sans résistance et en prit possession. Mais le 24 octobre de la même année, Everaerd Tserclaes, un de ceux qui avaient suivi le duc à Maestricht où il s'était retiré, arriva de nuit devant la capitale, escalada le mur à une centaine de pas au-dessous de la rue d'Assaut (qui reçut alors le nom qu'elle conserve encore), et, suivi d'une troupe d'hommes résolus auxquels se joignit partout le peuple, surprit la garnison flamande, arracha de la maison des échevins l'étendard des Gantois, et mit en fuite ou massacra tous ceux qui le défendaient.

Malgré ce succès inespéré, les habitants et le duc sentirent également la nécessité de mettre la cité à l'abri d'autres attaques. On commença donc en 1357 une seconde enceinte fortifiée, assez vaste pour comprendre les faubourgs, et dont l'étendue se trouve encore marquée par les boulevards actuels. La difficulté d'une pareille entreprise était égale

à son importance, et l'on n'a pas de peine à croire, sur la foi des chroniqueurs, qu'il fallut vingt-deux ans pour achever la muraille et les tours qui la flanquaient. Mais pendant que ce grand ouvrage semblait devoir absorber toutes les forces de la ville, l'esprit séditieux des métiers recevait un nouvel aliment par l'introduction dans la commune de tout ce flot de peuple relégué jusque-là au dehors. Aucune concession ne put satisfaire ni les foulons ni les bouchers, non plus que la masse des tisserands. Les patriciens prirent alors les armes, et fermant la Steen-poort, ils purent empêcher leurs adversaires de se réunir. Les bouchers furent taillés en pièces et les demeures des foulons livrées aux flammes (1360). La foule épouvantée rentra alors dans l'obéissance.

Les fortifications se trouvèrent terminées en 1379, à l'exception d'une seule porte, celle de Hal, qui fut construite deux ans plus tard, telle à peu près qu'elle subsiste encore. Ce bâtiment lourd et massif, destiné à un usage purement militaire, n'offre guère aujourd'hui d'autre intérêt que celui de son ancienneté. Mais en parcourant l'espace qui le sépare des anciens murs (1,200 mètres à peu près), on peut juger de la rapidité avec laquelle s'était accrue la population pendant la période précédente, et l'on comprend la nécessité qui fit reconstruire un peu plus tard les nefs de l'église de la Chapelle dans des dimensions qui se rapprochent de celles de Sainte-Gudule [1]. La plupart de ces nouveaux habitants vivaient de la draperie, et la grosse tour qui semble avoir été la première défense de ce quartier, avait reçu pour ce motif le nom de Tour de Laine. Il avait aussi fallu instituer un conseil des tisserands, pour veiller au maintien du bon ordre dans cette industrie, et parmi cette classe d'ouvriers aussi nombreuse à elle seule que toutes les autres ensemble. Ce conseil n'était pas une simple assemblée de prud'hommes, mais un tribunal de patriciens, dans lequel les gens du peuple ne furent admis pour moitié qu'au bout d'un siècle (1425).

Quand Bruxelles eut ainsi quadruplé son étendue et doublé au moins sa force, elle s'aperçut qu'il manquait à ses magistrats une résidence royale : car la vieille maison des échevins, située sur la Grande Place et sur le terrain occupé aujourd'hui par la Maison du Roi [2], n'était ni

[1] Nous avons déjà dit que cette construction eut lieu dans le cours du siècle suivant. Voyez page 156.

[2] Ce point n'est pas sans difficulté. Nous croyons que deux édifices, l'un communal, l'autre ducal, se trouvaient là rapprochés et se confondirent plus tard.

assez vaste, ni assez magnifique pour servir de palais à la cité agrandie. On résolut donc d'en construire une autre en face, et dès l'an 1380 on commença les achats de terrain et les démolitions. En 1401, furent creusés les premiers fondements de l'hôtel de ville actuel, dont la partie la plus ancienne fut achevée cinq ou six ans après [1]. Ce n'était encore qu'un bâtiment de grandeur moyenne, construit en équerre et donnant d'un côté sur la place, de l'autre sur la rue de l'Étoile. Il forme aujourd'hui l'aile orientale de l'édifice (celle qui se trouve à gauche du spectateur), et n'a subi d'autres changements que de légères mutilations. Au bout d'une quarantaine d'années (1444) on voulut l'orner d'une tour, et cette tâche fut confiée à l'architecte Jean Van Ruysbroeck [2], qui prêta solennellement le serment ordinaire de n'employer que de bons matériaux, afin que l'ouvrage fût solide et durable. Jamais sans doute serment ne fut mieux tenu. En dix ans il éleva jusqu'à la hauteur de cent mètres cette flèche hardie et colossale qui surpasse en élégance comme en légèreté tout ce que l'art avait produit jusque-là de plus merveilleux. C'est une pyramide à jour qui monte d'étage en étage jusqu'à perte de vue, et dont le faîte aérien a pour couronnement un groupe gigantesque de cuivre doré, représentant saint Michel vainqueur du dragon. L'artiste a su tirer parti pour l'embellir non-seulement des piliers qui la soutiennent et qu'il a mis à nu, mais encore des contre-forts destinés à l'affermir, et qui se dressent à l'entour comme autant d'aiguilles détachées. Mais il n'appartient qu'au crayon d'en donner une idée à celui qui ne l'a pas vue : car la plume ne saurait ni en retracer les proportions parfaites, ni en décrire l'effet prodigieux.

L'aile occidentale de l'hôtel de ville n'existant point à cette époque, cette admirable tour se trouvait à l'extrémité du bâtiment. Elle était destinée à en former l'angle, comme on le voit encore à l'épaisseur inégale des murs qui la soutiennent, et dont celui de l'ouest est de beaucoup le plus fort (ce qui fait paraître mal placée la porte qui existe à la base). Nul doute que ce massif ne fût, dans la pensée de l'architecte,

[1] M. Schayes a élcairci le premier l'histoire de cette construction, en s'aidant de notes fournies par M. l'archiviste Wouters.

[2] Il y avait eu deux siècles auparavant un fameux voyageur de cette famille, appelé en latin *Guillelmus de Rubruquis*. C'est probablement ce qui a fait dire que Jean Van Ruysbroeck avait beaucoup voyagé.

le mur angulaire extérieur qui devait terminer l'édifice dans cette direction. Il fallait donc pour régulariser la façade ériger encore une seconde flèche à l'extrémité opposée, et tel était, suivant toute apparence, le projet de Jean Van Ruysbroeck. C'eût été, sans contredit, un prodigieux spectacle que celui de ces deux pyramides pareilles s'élançant l'une à côté de l'autre, et rattachées entre elles par les trois nobles étages de l'aile déjà construite. Mais ce plan ne fut point suivi, soit qu'il ne se trouvât plus, après celui qui l'avait proposé, un second architecte capable d'ériger une tour rivale, soit que l'enfant qui avait posé la première pierre du monument de Ruysbroeck, et qui fut plus tard Charles le Téméraire, eût bientôt détourné violemment les esprits du culte paisible de l'art.

On ne sait pas à quelle main fut confiée plus tard et vers la fin du siècle la reprise des travaux. Le plan adopté alors, moins magnifique mais plus sage, consistait à construire une seconde aile au lieu d'une deuxième tour. De cette manière, la flèche qui existait à l'angle se trouva pour ainsi dire reportée au milieu. Mais le nouveau bâtiment n'atteignit pas tout à fait les dimensions calculées par l'artiste, soit que les magistrats eussent reculé devant les inconvénients qu'aurait entraînés l'élargissement de la place (du côté de la rue de la Tête d'Or), soit que le terrain offrît des obstacles imprévus. Les constructions furent donc terminées d'une manière assez brusque, comme nous le montrent les deux dernières fenêtres coupées à moitié par la tourelle de l'angle. De là, l'irrégularité que présente aujourd'hui l'ensemble de l'édifice, une des ailes se trouvant plus courte que l'autre. Mais ce défaut étrange disparaît en quelque sorte devant la grandeur et la majesté du monument, et il choque moins les yeux du spectateur qu'un simple dessin ne le ferait croire.

On avait mis à peu près un siècle à compléter l'hôtel de ville; mais il était digne de sa destination et pouvait satisfaire l'orgueil de la cité. A peine se trouva-t-il achevé qu'il fallut songer à reconstruire l'ancienne maison échevinale, qui menaçait ruine (1514). En même temps s'écroula un édifice voisin affecté à la police du prince, et que pour ce motif on appelait la Maison du Pain, et plus tard la Maison du Roi [1]. Les deux

[1] Ce dernier nom paraît provenir de ce qu'on y distribuait les aumônes du souverain. Du reste, on n'a pas encore bien éclairci tout ce qui concerne l'origine de ce monument.

bâtiments furent bientôt remplacés par un petit palais, trop splendide pour quelques-unes des administrations inférieures qui l'occupèrent, et dont la plus importante équivalait à la maîtrise des chasses. Malheureusement des modifications successives lui ont enlevé en partie l'élégance de proportions et la pureté de style qui en faisaient un modèle d'architecture gothique. Réparé par ordre d'Isabelle, en 1625, il reçut des architectes de cette époque divers ornements dans le goût de la renaissance (ce fut alors également qu'on y plaça l'image de Notre-Dame de Wavre, avec les deux inscriptions gigantesques qui pourraient faire croire que l'édifice entier date de ce règne). Mais le monument subit une altération plus grave après le bombardement de quarante-huit heures que Bruxelles essuya en 1695 [1]. Ceux qui furent chargés de le restaurer rasèrent le perron, orné de fontaines, qui en décorait l'entrée; ils surmontèrent de chapiteaux italiens la base gothique des anciens pinacles, et chargèrent le sommet du bâtiment d'un toit moderne, supportant trois énormes mansardes avec leur encadrement de guirlandes et de festons. C'est dans cet état bâtard que nous le voyons encore soigneusement regratté, repeint et redoré, mais sans qu'on ait rien fait pour le rétablir dans sa première forme et pour lui rendre son véritable caractère.

Tout en enrichissant les palais de la commune, l'art du quinzième siècle avait payé son tribut à Dieu par la construction d'un de ces temples magiques devant lesquels pâlissent les monuments religieux de notre temps. L'église du Sablon, antique chapelle des arbalétriers du Grand Serment, avait été, dit-on, vouée à Notre-Dame des Victoires par le duc Jean Ier, après la glorieuse journée de Wœringen. Quoiqu'elle eût été agrandie et renouvelée à cette occasion, le besoin de l'étendre encore s'était fait sentir depuis que le quartier où elle se trouvait était incorporé à la ville. On la rebâtit vers 1480, avec toute la magnificence du style de cette époque. Rien de plus noble et de plus riche que la grande nef, dans les parois de laquelle se découpe, au sommet des arcs latéraux, une profonde galerie, dont la voûte ne paraît soutenue que par des festons entrelacés [2]. Au-dessus encore, et presque sans support visible, se déroule une suite de hautes fenêtres, décorées avec la même grâce et la

[1] Nous en parlerons plus loin.

[2] On nous pardonnera de ne point employer le terme technique, trop peu intelligible pour les lecteurs ordinaires.

même profusion. De fortes nervures, qui vont s'entre-croiser sous les ogives des voûtes, semblent relier l'ensemble de l'édifice, et lui prêter une vigueur sans laquelle on s'effrayerait de sa légèreté.

C'est une circonstance assez remarquable dans l'église du Sablon que l'existence de cinq nefs parallèles, au lieu du nombre ordinaire de trois. Les deux dernières ont été ajoutées après coup par suite de la démolition de deux rangs de chapelles, qui occupaient d'abord les deux côtés. Mais à quelle époque et sous quel prétexte l'architecture avait-elle ainsi fait disparaître une partie déjà consacrée du temple? c'est ce que nous ne saurions déterminer. Il semble qu'au seizième siècle plusieurs de nos principales églises offrent ainsi des marques d'une sorte de défaveur où tombaient alors les chapelles particulières. Ce fut tout l'opposé pendant le siècle suivant, où la piété des fidèles s'attacha à les multiplier et à les embellir. Il en existe deux qui ne sont pas sans intérêt sur les flancs de l'édifice que nous venons de décrire. L'une, consacrée à saint Marcou, étonne par la richesse plus apparente que réelle de sa décoration; l'autre, sous l'invocation de sainte Ursule, renferme le riche mausolée des princes de la maison de la Tour et Taxis.

Notre-Dame des Victoires n'est point achevée à l'extérieur. On y reconnaît des parties plus anciennes que le corps du bâtiment, et qui peuvent avoir appartenu à l'église de Jean Ier. Tels sont le porche situé à l'entrée méridionale [1], et surtout l'abside du chœur, dont les fenêtres élancées et presque sans ornement attestent l'origine antique.

A ces grands ouvrages où éclataient la puissance et la richesse de la cité, se joignaient des travaux plus modestes mais non moins importants pour assurer son bien-être et augmenter son importance commerciale. De ce nombre fut le canal qui devait rendre Bruxelles accessible aux navires de mer. La première pensée des habitants avait été d'approfondir la Senne, afin de participer aux avantages que Malines tirait de sa situation sur une rivière navigable. Ce projet, quoique approuvé par Philippe le Bon, ne se réalisa que d'une manière incomplète, et il fallut demander à Marie de Bourgogne l'autorisation de le reprendre sur une échelle plus large, ce qu'elle permit en 1477. Mais alors ceux de Malines s'y opposèrent, craignant de perdre les droits d'étape et de tonlieu dont ils avaient été jusqu'alors en possession, et qui rendaient les marchands

[1] On peut voir le dessin de ce porche dans *les Belges illustres,* 1re partie, p. 56.

et les bateliers de Bruxelles tributaires de leur marché. Comme la Senne passait par leur territoire, ils la fermèrent au moyen d'une forte chaîne de fer dont la garde fut confiée à leurs soldats. Il fut impossible de transiger avec eux ou d'obtenir l'appui des tribunaux, et après de vaines plaidoiries qui avaient duré près d'un siècle, on s'arrêta enfin au plan de creuser un canal entièrement nouveau, allant de la Senne au Rupel sans traverser la seigneurie de Malines. Cette fois, les magistrats donnèrent gain de cause à Bruxelles, grâce à l'énergie et à l'activité infatigable du bourgmestre Jean de Locquenghien, qui sut triompher de



tous les obstacles et dont la mémoire resta longtemps en vénération dans la cité. Les travaux commencèrent sous ses auspices en 1550, d'après les plans de l'ingénieur italien George Rinaldi. Ils furent terminés au bout de onze ans. Mais les résultats qu'on attendait de ce grand ouvrage se trouvèrent presque annulés par la guerre civile qui éclata peu après, et qui ne se termina qu'après avoir ruiné le commerce et l'industrie.

Les édifices dont Bruxelles s'était graduellement embellie jusqu'à cette époque, ne nous ont pas encore offert de palais destiné aux souverains. En effet, les ducs de Brabant, moins heureux que les échevins de leur

cité, semblent n'avoir longtemps habité que des châteaux informes, à peine mentionnés dans les chroniques contemporaines. On place sous le règne de Jean II (vers l'an 1300) la fondation d'une nouvelle résidence ducale située sur la hauteur qui dominait la ville, et à l'endroit où se trouvait jusqu'alors l'ancien bourg des vicomtes. Ce bourg, comme ceux que nous avons vus en Flandre, était en dehors de l'enceinte primitive, de même à peu près que les citadelles modernes. Une partie de l'ancienne ligne de séparation est encore marquée aujourd'hui par l'impasse appelée Borghendael (enclos ou fossé du château) : au delà, sur le terrain occupé maintenant par l'hôtel de Belle-Vue, s'élevaient les tours du château. La juridiction des anciens vicomtes, pareille aussi à celle des anciens châtelains flamands, s'étendait dans tout le rayon de leur forteresse, et tenait en échec, sur la limite des deux territoires, l'autorité des magistrats de la ville. Les vestiges de cet état de choses, tels qu'ils subsistaient encore il y a un siècle, ont été décrits naïvement par un vieil historien de Bruxelles. « Le Burghendael, dit-il, forme une petite place où il y a environ trente maisons franches et exemptes des juridictions ordinaires. Ceux qui ne sont pas incorporés dans les corps de métiers peuvent y travailler; les gens insolvables et les banqueroutiers y trouvent un asile; les charlatans même y peuvent tuer impunément ceux qui sont assez simples pour aller acheter leurs remèdes. »

Le duc Jean II laissa-t-il subsister les murs antiques du bourg, en se bornant à y ériger de nouvelles constructions, ou renouvela-t-il entièrement cette demeure seigneuriale? C'est ce que nous ignorons, tant les données qui nous restent sur l'histoire de ce monument sont vagues et incomplètes. Mais nous apercevons vers 1360 quelques signes de l'extension qu'avait prise la résidence des ducs. En effet, l'enceinte bâtie à cette époque pour la sûreté de la ville, laissa pour les dépendances de cet édifice un espace long d'à peu près mille mètres, et large de quatre cents. Il était situé entre la porte de Namur et celle de Louvain, et il comprenait l'emplacement du Parc et des édifices adjacents.

L'avénement de Philippe le Bon, en 1430, devait entraîner l'agrandissement ultérieur du palais de Bruxelles : car le puissant duc de Bourgogne avait la cour et la suite d'un roi. Il fallut donc acheter de nouveaux terrains et construire de nouveaux bâtiments. Les travaux durèrent jusqu'en 1458, époque où le bon duc se trouva enfin logé assez au large; mais les dessins qu'on a conservés d'une partie de l'édifice prouvent

qu'à l'extérieur du moins il était également dépourvu d'élégance et d'unité. C'était un assemblage de constructions, d'époque et de caractère différents, qui s'étendaient depuis le monastère du Coudenberg (dont la belle église de Saint-Jacques conserve encore le nom) jusqu'au bord du coteau qui domine la rue d'Isabelle. On ne s'occupa d'en orner la façade qu'au seizième siècle. En 1509, Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint et gouvernante des Pays-Bas, fit établir en avant du palais une enceinte fermée par une balustrade en pierre, et qui reçut le nom de *Cour des Bailles*[1]. Trente piliers de douze à quinze pieds de hauteur se dressaient au-dessus de cette balustrade, et devaient porter les statues en bronze des souverains du pays. Des piédestaux placés dans les intervalles étaient chargés de vases ou de figures d'animaux. L'ensemble de cette avant-cour n'eût pas été sans noblesse; mais on n'exécuta jamais que quatre des trente statues qui devaient la décorer, et vingt-six colonnes restèrent vides, donnant à cette enceinte neuve un air d'abandon et de ruine.

Les anciens ducs s'étaient contentés pour oratoire d'une église attenante au monastère voisin, de sorte que le prieur de Coudenberg était aussi le chapelain de la cour. Mais Charles-Quint, pour se conformer à une disposition du testament de son père, fit ajouter au palais une chapelle digne d'un souverain. Elle était située au nord du reste de l'édifice, et passait pour un chef-d'œuvre; mais il n'en reste plus de vestiges. Du même côté, et comme pour lui servir de vestibule, fut élevée peu après (1533) une salle immense destinée aux réunions solennelles. Dix-huit colonnes placées à l'intérieur en soutenaient la voûte, et la magnificence de la décoration répondait à la grandeur du vaisseau. Au dehors, au contraire, rien n'était plus lourd et plus froid que la façade de ce bâtiment énorme, surmonté d'une sorte de pignon colossal. Peut-être avait-on le projet de continuer plus tard les constructions dans le même sens, ce qui aurait fait disparaître cette masse hideuse et nue. Mais en général, le palais tout entier manquait à l'extérieur d'ornements et d'éclat : on n'avait songé qu'à rendre vaste, commode et splendide au dedans l'habitation du souverain, sans se préoccuper de l'aspect qu'il pourrait présenter à la foule. C'était le contraire dans les hôtels bâtis pour la commune, où le dehors était plus riche que l'intérieur, comme pour

[1] Le mot *baille* désignait autrefois une sorte de clôture ou de barrière.

faire jouir la multitude de la pompe du monument qui lui appartenait.

A défaut de l'apparence imposante dont la résidence de Philippe le Bon et de Charles-Quint était dépourvue, les souvenirs historiques qui s'y rattachaient lui assurèrent une longue célébrité. C'était dans la salle dont nous venons d'indiquer la construction que s'était déployée la scène la plus solennelle des temps modernes, lorsque le père de Philippe II, prêt à remettre la couronne à son fils, avait adressé ses adieux à ses sujets et au monde, pleurant son insuffisance, proclamant la sincérité de sa foi, et priant ceux qui l'écoutaient d'implorer Dieu pour lui. Le reste de l'édifice avait aussi ses noms fameux et ses grandes images, les unes teintes de sang, comme celle du comte d'Egmont, les autres entourées de terreur, comme celle du duc d'Albe.

Après la guerre civile allumée par ce dernier et terminée par Farnèse (guerre pendant laquelle la ville fut tour à tour livrée à l'anarchie et occupée par une garnison protestante, qui ne préserva de la dévastation ni ses monuments religieux, ni ses résidences princières), Albert et Isabelle vinrent à leur tour modifier le palais, ou, comme on l'appelait alors, la cour de Bruxelles. L'entrée fut surmontée d'un dôme, et plusieurs constructions modernes ajoutées à l'ancien corps de bâtiment. Mais on ne remarquait dans aucun de ces nouveaux ouvrages l'architecture pompeuse qui distingue quelques églises construites sous le même règne. Soit que les archiducs missent peu de prix à la magnificence extérieure de leur séjour, soit qu'ils fussent effrayés des retards et des sacrifices qu'entraînerait une restauration complète, ils semblent s'être contentés des améliorations que le temps ou l'usage avaient rendues presque indispensables. Leurs soins se portèrent plutôt sur l'immense jardin qui s'étendait au pied de cette vieille demeure ducale, et qui se partageait en terrasses, en parterres et en labyrinthes, pour aboutir enfin à un petit bois peuplé de divers animaux. Albert et Isabelle se plurent à y réunir nombre de raretés et à y multiplier les embellissements. Aussi le Parc fut-il dès lors regardé comme la merveille et l'orgueil de la ville. Nous en empruntons la peinture à un auteur bruxellois qui écrivait avant l'époque où ce vaste enclos prit un autre caractère.

« Au-dessous d'un amphithéâtre de terrasses, dit notre historien, sont des vergers et des parterres garnis de caisses d'orangers et d'autres arbres; puis le terrain forme une vallée dont une partie est laissée en

gazon et coupée d'un grand bassin : le reste offre un labyrinthe planté des arbres les plus grands et les plus droits qui se puissent voir, et rempli d'une infinité d'allées et de routes qui s'entrelacent. Dans l'intérieur sont trois bassins, avec des amours qui lancent de l'eau; un quatrième plus considérable est disposé à la manière des bains antiques, et l'on y descend par un escalier de marbre. Dix-huit colonnes de la même matière placées au centre supportent une maison de bois à quatre étages, faite en Espagne et curieusement travaillée. On y aborde par un pont orné des figures d'un lion, d'un tigre, d'un cheval et d'un chien. Près de là se trouvent une volière immense et un pavillon bâti pour l'archiduchesse Marie-Élisabeth d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, qui aimait à se livrer à l'exercice de l'arc dans une avenue disposée à cet effet.

« En sortant du labyrinthe on entre dans un *parterre d'eau* où mille fontaines, placées dans les allées environnantes, forment des arches sans nombre au milieu d'une pluie agréable. On monte de ce lieu charmant sur plusieurs terrasses, et l'on découvre un magnifique frontispice à cinq portiques sur une plate-forme ornée de rocailles et de coquillages, et de douze bustes d'empereurs romains. Pour y atteindre, il faut franchir sept degrés parsemés d'une infinité de tuyaux jaillissants, qui surprennent ceux qui ne s'y attendent pas. La plate-forme également contient presque autant de jets d'eau que de pavés. Le portique du milieu représente le triomphe du Parnasse, où toutes les figures lancent de l'eau. Dans les autres, l'eau fait tourner des moulins ou travailler des forgerons, des scieurs, des tisserands, ou même des cuisiniers. Personne ne sort de ce lieu enchanté qu'avec une entière satisfaction.

« Sur la hauteur de ce terrain qui monte insensiblement, il y a un jardin en terrasse d'une élévation prodigieuse. Au delà commence le Parc, où l'on trouve des plaines, des collines, des vallons charmants ombragés par de beaux arbres plantés en quinconce. On y voit quantité de daims et de chèvres sauvages, devenus très-familiers. Plusieurs grottes, situées du côté des remparts, embellissent encore cette scène champêtre, et dans une profondeur impénétrable aux rayons du soleil, on admire une belle statue de la Madeleine en marbre blanc. Elle paraît couchée sur un rocher d'où découle un large ruisseau. »

Ce n'est pas sans dessein que nous avons attiré l'attention du lecteur sur ces détails : ils peignent l'époque et aident à comprendre le sort du

pays. La force manquait pour les grandes choses; on s'arrêtait minutieusement aux petites; et l'antique bourgeoisie de Bruxelles, admise à se promener les jours de fête dans les allées du labyrinthe, ne les trouvait guère moins merveilleuses que les tours de Sainte-Gudule et de l'hôtel de ville.

Toutefois si l'âge des prodiges était passé, on trouve encore quelques pages remarquables dans l'histoire des princes auxquels l'Espagne céda momentanément la souveraineté de nos provinces. Trop faibles pour doter Bruxelles d'un palais de rois, Albert et Isabelle furent assez forts pour y laisser de nombreuses traces de leur règne. Le principal édifice dû à leur libéralité était une belle église appartenant aux jésuites et placée sous l'invocation de saint Michel. Elle occupait une partie de l'emplacement actuel du Palais de Justice, et a été démolie sous la domination française (1812). Tel a été aussi le sort de divers monastères fondés ou agrandis par ces souverains, et dont il ne reste plus que quelques parties mutilées. Mais le temps a respecté les monuments funéraires qu'ils construisirent pieusement en mémoire de leurs prédécesseurs. L'un est le cénotaphe de l'archiduc Ernest, frère aîné d'Albert, mort en 1595; l'autre, un mausolée érigé à Jean II et à Antoine, ducs de Brabant, et surmonté d'un lion de cuivre massif [1]. Une intention également généreuse leur avait inspiré la fondation du Mont-de-Piété, le plus ancien que l'on connaisse en Belgique. On attribue la première idée de cet établissement à l'architecte qui fut chargé de le construire. C'était Wenceslas Coebergher, artiste qui se fit aussi remarquer comme peintre et comme ingénieur. Le sombre et pesant édifice qu'il érigea en cette occasion et qui subsiste encore, est loin d'offrir un aspect attrayant. Peut-être le philanthrope (car Coebergher pouvait être appelé de ce nom) se serait-il fait scrupule de revêtir son Mont-de-Piété d'une façade qui ne rappelât en aucune manière aux emprunteurs celle de la prison. Les archiducs eurent pour successeurs des gouverneurs espagnols, la plupart simples seigneurs, qui n'avaient ni le pouvoir ni la richesse nécessaires pour marquer leur passage en Belgique par des monuments dignes de l'attention de la postérité. Ils s'efforcèrent pourtant de favoriser les efforts du clergé pour relever et embellir ses temples, et ils s'associèrent souvent par leurs dons et par leur influence à ces pieuses entreprises qui signa-

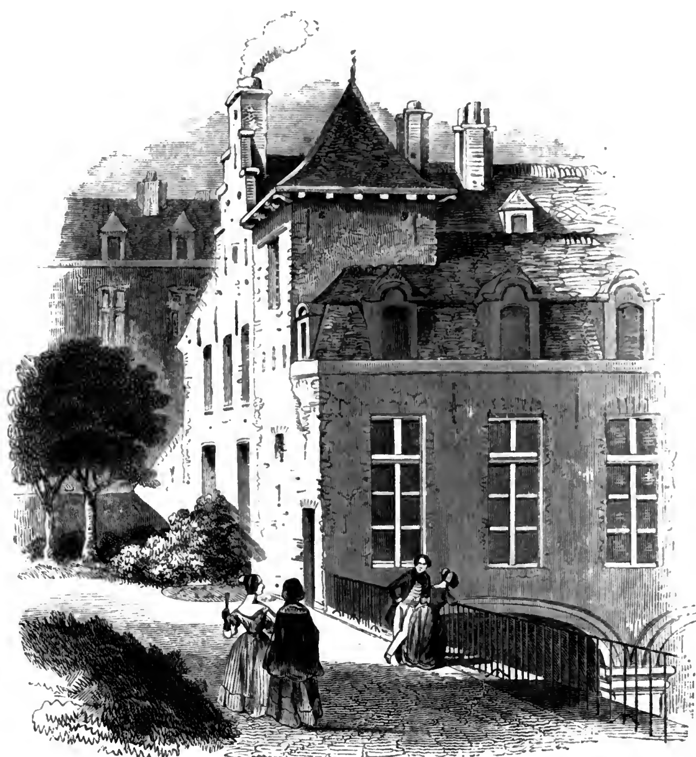
[1] Ces deux monuments se trouvent dans le chœur de Sainte-Gudule.

lèrent tout le reste du dix-septième siècle. L'œuvre principale de cette époque fut l'église des Augustins, construite en 1642, sur les plans qu'avait préparés ce même Coeberger qui avait été l'architecte d'Albert. C'est un édifice d'aspect assez noble et de style régulier, mais qui n'offre aucune combinaison neuve, aucune pensée originale. Là, comme dans toutes les constructions de cet âge, on voit régner quelques règles de convention dont l'artiste n'oserait s'écarter et qui lui tiennent lieu d'inspiration. L'art n'a plus de force, et copie au lieu de créer.

L'insignifiance des ouvrages qui s'exécutaient alors était rachetée aux yeux de la foule par un reste de pompe et de majesté dont s'entouraient les représentants du monarque. On eût dit qu'ils croyaient déguiser leur funeste impuissance par le faste qu'ils affichaient, et qui contribuait du moins à la prospérité de Bruxelles. Les seigneurs étrangers qui venaient à séjourner dans cette ville, n'y trouvaient guère moins de fêtes et de plaisirs qu'à Londres ou à La Haye. Les équipages et la suite du marquis de Castanaga, gouverneur des Pays-Bas catholiques, éclipsèrent, en 1691, toute la magnificence des lords d'Angleterre et des princes d'Allemagne rassemblés autour de Guillaume III. Mais l'année suivante, le malheureux seigneur fut obligé de vendre tous ses meubles pour payer ses dettes, avant de retourner en Espagne.

Malgré la décadence rapide du gouvernement, qui semblait désormais incapable de grandes choses, la noblesse conservait tout son éclat, et c'était elle qui donnait la vie à la capitale. De tout temps les chefs des grandes maisons brabançonnes avaient possédé à Bruxelles des résidences seigneuriales, dont la richesse répondait à l'étendue de leurs vastes domaines. Le nombre en devint plus considérable encore sous le règne de la maison de Bourgogne, souveraine des dix-sept provinces, et les habitudes de magnificence qui s'introduisirent alors eurent pour résultat un redoublement de grandeur et de recherche dans les constructions de ce genre. Charles-Quint trouva donc son palais impérial environné des demeures imposantes de ses vassaux les plus puissants et les plus riches. Le premier rang appartenait à l'hôtel de Nassau, situé sur l'emplacement qu'occupent de nos jours le Musée et la Bibliothèque. Ensuite venait celui des comtes de Culembourg, rasé en 1568, et qui s'élevait à l'endroit où l'on a bâti depuis quelques années la prison civile et militaire (les Petits-Carmes). L'édifice habité par les comtes d'Egmont attenait presque aux deux précédents, et donnait sur la place du Petit

Sablon. Il en subsiste encore une partie qui a été conservée, dit-on, dans l'état où l'avaient mise les petits-fils du héros de Saint-Quentin et de Gravelines. Elle se trouve comprise aujourd'hui dans l'intérieur du vaste palais habité par le duc d'Aremberg, et quoique peu en harmonie avec les constructions plus modernes qui l'entourent, elle doit sa conservation aux souvenirs qui s'y rattachent. Nous ne pensons pas qu'il en existe d'autre dessin que celui que nous donnons ici.



On peut encore juger de l'importance qu'offraient jadis ces nobles habitations, par ce qui reste de l'hôtel de Nassau, dont la chapelle et l'aile du midi ont été incorporées aux bâtiments plus modernes du Musée. La chapelle, bâtie vers le milieu du quatorzième siècle, donne sur la Montagne de la Cour, et on la reconnaît à l'antique figure de saint George qui reste enchâssée dans la muraille. L'intérieur, restauré depuis peu

sur la demande de la commission des monuments, ne le cède en beauté à aucun de ces vieux sanctuaires gothiques pour lesquels l'art du moyen âge semblait réserver toute son élégance. En pénétrant dans la cour intérieure, on voit se déployer du côté du midi une autre partie de l'ancien hôtel : c'est une aile mutilée du palais qu'Engelbert de Nassau éleva, en 1502, sur les ruines du bâtiment primitif (dont la chapelle seule fut alors conservée). Rien n'était plus magnifique que cette vaste résidence construite par un des seigneurs les plus riches de son temps. Les premiers plans de la ville, gravés sous le règne de Philippe II, nous montrent l'ensemble de cet édifice formant un carré long à peine inférieur en étendue à nos résidences royales, décoré avec splendeur dans le style de l'époque (gothique tertiaire), et surmonté de six tourelles couronnées de flèches élégantes. On comprend à cet aspect le faste princier de ces grandes familles, qui comptaient alors leurs revenus par centaines de mille florins, équivalent presque à des millions d'aujourd'hui.

L'hôtel de Granvelle, bâti par le cardinal de ce nom, porte l'empreinte d'une époque plus rapprochée de la nôtre. Il ne s'était pourtant écoulé qu'un demi-siècle depuis Engelbert de Nassau; mais le règne de Charles-Quint avait familiarisé la cour belge avec les arts, les mœurs et le goût de l'Italie, et le cardinal, qui se piquait de raffinement, n'aurait eu garde d'imiter les palais gothiques des princes du Nord. Il fit donc ériger, peut-être par Sébastien Van Oyen qui se laissait appeler d'Oya, un édifice dans le style de la renaissance, dont une partie subsiste encore dans son état primitif. La façade construite en briques avait pour ornement deux rangées de pilastres toscans et doriques, entre lesquels s'ouvraient au rez-de-chaussée de larges arcades; à l'étage supérieur, de grandes fenêtres surmontées de frontons. Au sommet était inscrite la devise du ministre, DURATE; et jamais sans doute elle ne se trouva placée plus malheureusement, puisqu'il fut obligé de quitter les Pays-Bas presque aussitôt après, et que son hôtel semble n'avoir jamais pu recevoir une destination durable. Après avoir appartenu aux maisons de Croy et de Mérode, il fut assigné, vers 1751, aux conseils privé et des finances, et reçut depuis des agrandissements considérables; mais après la chute de la domination autrichienne, il fut employé successivement à divers usages, et se trouve aujourd'hui partagé entre plusieurs institutions, parmi lesquelles prennent rang la cour d'assises et l'école primaire

modèle. C'est par une impasse située dans la rue de l'Impératrice que l'on arrive dans la cour informe où s'élève encore une partie de l'habitation du puissant cardinal. L'architecture en est louée par les gens de l'art, qui s'attachent souvent à des beautés de convention. Elle est savante sans être régulière, et ne produit pas autant d'effet que la façade beaucoup plus moderne du corps de bâtiment, où siégeaient les deux conseils à qui le gouvernement autrichien avait assigné cet édifice.

Après Granvelle, un autre ministre de Philippe II entreprit, dit-on, d'enrichir Bruxelles d'un palais d'architecture moderne, qui devait effacer par sa splendeur l'édifice incomplet et barbare dont s'étaient contentés jusque-là nos vieux souverains. Ce ministre, c'était le duc d'Albe, jusalors vainqueur des Belges [1]. Il voulut qu'on lui élevât un hôtel magnifique sur l'emplacement occupé naguère par celui du comte d'Egmont, victime de sa tyrannie; comme si, loin de rougir de recueillir ainsi ses dépouilles, il trouvait une joie féroce à se poser au milieu des ruines qu'il avait faites, et à respirer l'odeur du sang qu'il avait versé. Situé au sommet du Petit Sablon, l'édifice devait commander la ville entière; mais le duc d'Albe, rappelé en Espagne après avoir vu la révolte s'étendre de province en province et se fortifier de la terreur même qu'il inspirait, laissa son œuvre entièrement imparfaite, car elle ne fut achevée plus tard que par les descendants du comte d'Egmont, rentrés dans la jouissance des biens de leur famille.

Par une exception presque unique dans l'histoire de ces vieilles demeures seigneuriales, ce palais commencé sous de funestes auspices, mais retourné ensuite aux mains de ses possesseurs légitimes, n'a pas cessé depuis lors d'appartenir à leurs héritiers. Les ducs d'Aremberg, qui en jouissent à ce titre depuis plus d'un siècle, en ont sans cesse augmenté l'étendue et la richesse. Ce n'est pas seulement aujourd'hui l'hôtel d'une famille puissante, mais une résidence digne d'un souverain. Quelque imposante qu'elle paraisse au dehors, il faut l'avoir parcourue pour se faire une idée de sa grandeur; et cependant de nouvelles constructions viennent encore d'y être ajoutées, et il s'en prépare d'autres au moment même où nous traçons ces lignes. C'est qu'au faste du

[1] La tradition qui attribue la fondation d'une partie de l'hôtel d'Aremberg au duc d'Albe s'est conservée sur les lieux mêmes. Nous n'avons pu en constater l'exactitude; mais la source d'où elle émane nous a paru mériter confiance.

rang et de l'opulence la maison d'Aremberg a su joindre celui de l'art. D'une partie de son palais elle a fait un musée, où elle a réuni avec une magnificence glorieuse les merveilles de la peinture flamande et de la sculpture italienne, les vases précieux de l'antique Étrurie, et les meubles ciselés dans l'atelier de Boulle. Le voyageur et l'artiste, admis à visiter les trésors que renferme ce vaste édifice, y reconnaissent partout l'empreinte de cette grande existence princière dont le souvenir va s'effaçant chaque jour, et pour laquelle on dirait qu'il n'y a plus assez de place dans la société moderne.

En effet, la famille d'Aremberg est du petit nombre de celles qui ont conservé jusqu'à notre temps leur opulence et leur éclat. Bien qu'elle porte un titre allemand, elle appartient à la Belgique, et ce n'est que par les femmes qu'elle descend d'une souche étrangère. Le duché dont elle a pris le nom, situé au nord de la Moselle, était une des anciennes seigneuries de l'Empire; mais après avoir été longtemps possédé par une vieille race germanique, il échut par succession à ces sires de La Marck, si fameux dans notre histoire, et qui donnèrent tour à tour des ducs au pays de Juliers, des évêques à la cité de Liége, et des maîtres redoutables aux forteresses de l'Ardenne. La branche de cette famille qui avait pour apanage le domaine d'Aremberg, s'éteignit sous le règne de Charles-Quint, et son unique héritière porta le titre et les armes de ses ancêtres à Jean de Ligne, seigneur de Barbançon [1], dont elle devint l'épouse. Telle fut l'origine de la maison actuelle dont la grandeur s'accrut ensuite avec une extrême rapidité.

Jean de Ligne, connu dans l'histoire sous le nom de comte d'Aremberg, périt en 1568, dans un combat contre les frères de Guillaume de Nassau : mais sa veuve obtint pour son fils le rang de prince, et la fortune de ce dernier se trouva bientôt doublée par la mort du duc d'Aerschot, dont il avait épousé la sœur (1612). Il recueillit alors l'immense succession de la branche aînée des Croy, et laissa à son fils trois duchés et d'immenses domaines. Toutefois l'héritier de tant de richesses, Philippe-Charles de Ligne, duc d'Aerschot et d'Aremberg, se trouva dans une position aussi difficile qu'elle était brillante. C'était l'époque où la puissance espagnole touchait à son déclin, et le joug qu'elle imposait à la

[1] On sait que la maison de Ligne, dont les sires de Barbançon formaient la branche cadette, était originaire du Hainaut.

Belgique semblait devenir plus pesant à mesure qu'il était entouré de moins de gloire. Le duc, après avoir longtemps servi de chef à la noblesse belge, se laissa aller vers la fin du gouvernement d'Isabelle au dessein ou plutôt à l'espoir confus d'affranchir son pays de la domination étrangère. Mais peu fait pour devenir l'âme d'un complot politique, il ne tarda pas à reculer lui-même devant les conséquences de ce grand projet et finit par se confier sans réserve à la loyauté de la gouvernante, qui se contenta de sa parole de prince et ne fit aucune recherche contre ses complices.

Mais après la mort d'Isabelle, le duc s'étant rendu à Madrid comme député des états, Philippe IV voulut obtenir de lui des aveux circonstanciés. Le seigneur belge comprenant son dessein, ne put se résoudre à trahir par de lâches révélations ceux dont il avait un moment partagé les espérances, et il expia ce scrupule honorable par une détention qui ne finit qu'avec sa vie. Quoique cette disgrâce ne fut point suivie pour la maison d'Aremberg d'une longue défaveur, cependant les princes de cette famille ne prirent plus dans la suite qu'une faible part aux affaires publiques, dirigées presque uniquement par les gouverneurs espagnols. Ceux de ce nom qui suivirent la carrière des armes servirent de préférence dans les armées impériales, et vers la fin du dix-septième siècle il y en eut deux qui périrent sous le sabre des Turcs. Mais à ces morts héroïques succéda de nouveau une alliance brillante. Les derniers comtes d'Egmont s'étaient éteints à la fleur de l'âge, sans laisser d'enfants, et leur fortune colossale avait passé tout entière à un prince Pignatelli, époux de leur sœur. Léopold d'Aremberg reconquit en quelque sorte cette riche succession, qui paraissait déjà dévolue à des mains italiennes. Il épousa en 1711 la fille et l'héritière du prince napolitain, et déjà parmi les riches domaines dont s'enorgueillissait la puissante famille belge, se trouvait l'hôtel qui porte encore son nom et dont nous avons raconté l'origine.

Les générations suivantes ornèrent ce palais de la plupart des trésors qu'on y admire aujourd'hui. Chaque possesseur y a laissé sa trace, et quelques-uns leur portrait. Entre tous domine l'image de l'avant-dernier duc, ennoblie pour ainsi dire par la consécration du malheur. Aveuglé par accident à la fleur de l'âge, cet héritier d'un nom et d'un rang illustres eut encore à subir tous les désastres auxquels l'invasion française livra bientôt la noblesse proscrite. Successivement dépouillé de

tous ses biens, et réduit à fuir d'asile en asile devant les drapeaux victorieux des républicains, il se retira enfin à Vienne, ne conservant auprès de lui que le petit nombre de serviteurs nécessaires aux besoins de sa famille et à sa cruelle infirmité. Les privations de toute espèce l'atteignirent; l'aveugle ne pouvait prendre place ni parmi les défenseurs du monarque, ni parmi ses conseillers, et le prince était trop fier pour implorer des secours. A ces rigueurs de la fortune il opposa une grandeur d'âme d'autant plus admirable qu'elle fut silencieuse. On ne l'entendit point se plaindre : on ne le vit point découragé. Une seule fois quelque émotion éclata sur ses traits et dans son langage. Comme ses pertes étaient connues, d'avides spéculateurs avaient cru qu'il se déferait avec plaisir d'une tête antique de Laocoon, chef-d'œuvre de la sculpture grecque, qui faisait partie du cabinet de son père, et qu'il était parvenu à sauver. Ils lui firent proposer pour ce morceau précieux une somme considérable; mais ils jugeaient mal les sentiments du noble exilé, incapable de trahir ni ses souvenirs de famille, ni ce culte de l'art que tous les siens avaient professé. « Avant de livrer mon Laocoon, répondit-il avec dédain, je saurai coucher à la belle étoile [1]. » Heureusement son courage et sa résignation ne furent pas mis à cette dernière épreuve. Après les orages de la révolution, le duc rentra en possession de ses biens et de son hôtel. Le tableau qui le représente nous l'offre dans sa vieillesse, conservant le calme et la sérénité que ses revers n'avaient pu lui ravir. Il semble se reposer après les jours de lutte, qui n'ont imprimé d'autre trace sur ses traits qu'une expression légèrement pensive, et l'on dirait que son beau front, où règne la bienveillance, rayonne au lieu de ses yeux éteints.

Nous avons déjà dit que l'hôtel d'Aremberg renferme une riche galerie de tableaux flamands. Plusieurs sont des chefs-d'œuvre qu'on ne se lasse point d'admirer; à quelques-uns se rattache en outre un intérêt historique. Tel est un portrait de l'infortunée Marie-Antoinette, peinte dans la prison du Temple et sous le costume qu'elle était alors réduite à porter (ce tableau est un dernier présent adressé par elle-même au comte de la Marck, oncle du duc actuel). Un merveilleux intérieur

[1] C'est d'un ancien serviteur de la maison d'Aremberg que nous tenons cette anecdote. La vénération de ce vieillard pour le prince qu'il avait suivi dans l'exil est un véritable culte.

de Jean Steen, représentant les noces de Cana, vient du cabinet de la duchesse de Berri, dont il rappelle le goût pour les arts. Mais c'est encore un portrait dû au pinceau de Rubens qui nous semble mériter le premier rang. Il représente l'artiste lui-même, non tel que nous sommes accoutumés à le voir, posant avec un peu d'apparat et dans un maintien solennel, mais la tête inclinée à demi, dans l'attitude du travail et de la pensée. Ce n'est ni le diplomate, ni le chevalier : c'est le peintre, l'homme. Après avoir appris à l'aimer dans ses œuvres, on est heureux de le trouver là, si dépouillé de fard et si beau d'intelligence. A ce Rubens Jupiter dont nos yeux sont lassés, succède Rubens vivant, Rubens attentif, Rubens dont le génie observe avec la même puissance qu'il crée, et chez qui l'esprit et la sensibilité balancent l'imagination. On ne le connaît tout entier que quand on a vu cette tête sublime.

C'est dans la riche bibliothèque du palais qu'est conservée la tête de Laocoon que nous avons citée, et dont la perfection justifie tous les éloges donnés à l'art antique. Une autre partie de l'édifice (le grand escalier) offre la reproduction fidèle d'un chef-d'œuvre d'une autre époque. Ce sont les portes du baptistère de Florence, décorées de leurs bas-reliefs inimitables, modèle qu'on ne saurait trop offrir aux études de nos artistes. Une aile plus éloignée renferme des marbres pour la plupart italiens, et quelques-uns tirés des ruines de l'ancienne Rome. La plupart de ces morceaux sont d'un mérite éminent : au milieu d'eux toutefois les regards s'arrêtent encore sur une simple copie en plâtre de deux figures de Michel-Ange. Ce sont des géants déjà tombés, et dont le dernier effort pour se relever semble devoir être inutile. Mais cet effort est si vrai, si puissant, qu'il menace encore. Telle est la force et l'expression de ces membres athlétiques qui se débattent sur leur socle de pierre, qu'à peine s'aperçoit-on d'abord que l'œuvre est incomplète et que des têtes à peine ébauchées surmontent seules ces larges épaules et ces torses vigoureux. Soit que le grand sculpteur se fût arrêté là, ou que les têtes qu'il avait exécutées se soient perdues, nul n'a osé terminer son ouvrage et s'associer pour ainsi dire à lui. Plus loin de belles statues vénitiennes, d'un style moins pur que l'antique, mais non d'un travail moins parfait, semblent traduire en marbre les portraits vivants du Titien. Le plus célèbre des maîtres modernes, Canova, tient aussi sa place dans cette riche collection; et quoique son ciseau puisse paraître timide à côté de celui des artistes précédents, ses com-

positions pleines de grâce et de délicatesse ont un charme tout spécial. Près d'elles pourtant figure sans désavantage l'œuvre harmonieuse et naïve d'un sculpteur belge, et la Baigneuse de Jéhotte, nous l'avouerons, nous a paru plus séduisante que les nymphes italiennes dont elle se trouve voisine.

Ce luxe grandiose de tableaux et de statues n'est pas la seule gloire de l'hôtel d'Aremberg. Il faut y joindre mille autres merveilles, les unes empruntées à la science, comme une admirable collection de vases étrusques; les autres, dues au goût de chaque époque, comme des meubles incrustés d'écaille, des porcelaines de la Chine et de Sèvres, des armes du travail le plus somptueux. La splendeur des appartements est en harmonie avec les objets précieux qui s'y trouvent rassemblés, et quoiqu'en général leur décoration soit moderne, on y voit partout les marques d'une opulence qui n'est point récente et qui n'a pas de voile à jeter sur son origine.

Sans égaler ce palais, dont la richesse est allée s'accroissant jusqu'à nos jours, les hôtels des grandes familles au dix-septième siècle étalaient une magnificence qui semblerait presque fabuleuse si les preuves n'en étaient accumulées dans tous les récits. C'est ainsi que nous voyons le maréchal de Mérode mettre en réquisition cinq cents chariots pour transporter ses meubles en Westphalie. Nous avons déjà cité le faste des équipages : l'éclat des appartements y répondait, et les fêtes, où se réunissait la haute société, le cédaient à peine à celles des cours. Le jeu, ce luxe sans grandeur et sans prestige, était favorisé par la mode et par l'exemple des princes. Aussi les tables se couvraient-elles d'or, que le hasard ou quelquefois l'adresse faisaient passer au plus heureux ou au plus habile. Bruxelles renfermait huit ou dix maisons vivant sur ce pied de splendeur, et une foule d'autres du second et du troisième ordre, et c'étaient ces familles seigneuriales qui donnaient à la ville, malgré tous les désastres qu'elle avait essuyés, la physionomie d'une capitale. Les mémoires de cette époque la comparent aux quartiers de Paris habités par la noblesse, et s'accordent à louer les agréments qu'elle offrait. Mais les maisons de la bourgeoisie avaient peu d'apparence, et ne valaient pas à beaucoup près celles de Gand ou d'Anvers. Telle est du moins la peinture que nous en ont laissée les voyageurs de ce temps, et nous les trouvons encore décrites avec quelque mépris par un auteur de l'époque suivante. « La plupart, dit-il, sont obscures et humides : plu-

sieurs enduites au dehors d'une couche de blanc et de rouge, à la façon des auberges de village. D'ailleurs les fenêtres en sont si petites, les vitrages à losanges si garnis de plomb, les volets si chargés de ferrailles, les barres de fer si prodiguées partout, qu'extérieurement elles ressemblent à des prisons, et sont à peu près telles au dedans [1]. »

Cependant la population de Bruxelles était restée considérable : les témoignages des écrivains à ce sujet sont unanimes, et l'on vit en 1634, à l'entrée du prince Ferdinand d'Espagne, huit mille bourgeois qui formaient la milice urbaine, se porter à sa rencontre en équipage de guerre [2], et le saluer de plusieurs salves de mousqueterie dont la précision merveilleuse eût fait honneur à de vieux soldats. Au milieu même des désastres de la guerre qui épuisait la Belgique, quelques industries s'étaient maintenues dans la capitale, et surtout celle des armuriers qui formaient alors le métier principal. Nulle part on ne savait mieux fourbir et ciseler une cuirasse ou un casque, et Henri IV lui-même, quoique l'ennemi le plus redoutable de la puissance espagnole, portait une armure achetée à Bruxelles. Les tapisseries de cette ville, ses camelots, ses dentelles, étaient encore recherchés dans toute l'Europe. Elle trouvait aussi une autre source de richesses dans la circulation des sommes qu'y envoyait l'Espagne, et qui dans le cours d'un siècle s'élevèrent à près de deux milliards de notre monnaie [3]. Quoique cet argent fût destiné aux dépenses de la guerre, la cour et les généraux en absorbaient la plus grande partie, et il alimentait leur faste dont le commerce tirait profit. Mais la classe bourgeoise, quoique généralement aisée, était tenue en grand mépris par le gouvernement et par les seigneurs. Ses vieux priviléges, tombés en désuétude, étaient presque oubliés, et la tour où se trouvait le dépôt des chartes de la ville étant venue à s'écrouler en 1696, la découverte de ces pièces antiques faillit causer des troubles, tant le peuple s'émut du contraste qu'offrait sa situation présente avec sa liberté passée. Mais Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, alors gouverneur général des Pays-Bas catholiques, fit entrer des troupes dans la ville, exila les plus hardis, et proscrivit le recueil de

[1] Cantillon, *Délices du Brabant*, t. II, p. 35.

[2] Outre ce premier corps de huit mille bourgeois, ceux des classes inférieures en formaient un second, moins nombreux et moins bien exercé.

[3] Gourville en avait vu le relevé en 1663.

chartes qu'ils avaient fait imprimer son le nom de *Lustre de Brabant*. Il n'en fallut pas davantage pour faire tout rentrer dans le silence.

Aujourd'hui que nos mœurs et nos institutions favorisent également cet esprit de liberté si puissant en Belgique, nous avons peine à nous représenter Bruxelles avec la physionomie espagnole que lui avait donnée à la longue cet abaissement des classes moyennes. Qu'on se figure, par un jour de fête, les bailles du palais couvertes de promeneurs qui attendent la fin de la messe à l'église de Coudenberg et la sortie des dames. Ce sont des gentilshommes belges et des officiers espagnols, italiens ou allemands, dont les habits brodés et les chapeaux garnis de plumes semblent reluire aux rayons du soleil. Ils se montrent entre eux avec un sourire de mépris quelques bourgeois du Serment de l'arquebuse revêtus d'un uniforme aux couleurs de Bavière, que l'archiduc leur a fait distribuer et qu'ils portent avec un orgueil puéril. Tout à coup des groupes se forment et quelque agitation se manifeste : le marquis de Westerloo est venu faire appel à la noblesse pour soutenir madame la princesse de Vaudemont, à laquelle l'électeur ne veut pas permettre de conserver en sa présence le carreau de velours rouge sur lequel elle est agenouillée. Les officiers allemands hésitent; les Espagnols et les Italiens se joignent de la meilleure grâce aux Belges et entrent avec eux dans l'église, prêts à tirer l'épée contre les gardes bavaroises si l'on essayait d'employer la force. Mais bientôt les gardes sortent, et l'on apprend que le gouverneur renonce à entendre la messe plutôt que de souffrir le carreau rouge de madame de Vaudemont, ou de se hasarder à engager une lutte dans laquelle le sang coulerait. C'est un triomphe qui fera du bruit dans la ville, et une affaire qui aura du retentissement à la cour d'Espagne. Les vainqueurs sortent modestement du temple. Madame la princesse est encore trop émue pour adresser ses remercîments à ses braves défenseurs; mais la nouvelle se répand déjà parmi le beau monde, et la journée ne se passera pas sans qu'elle soit rendue publique. En effet, la fierté de l'électeur a déjà inspiré trop de mécontentement aux principales familles, pour que chacun ne se réjouisse pas de voir enfin ses prétentions si vivement rabattues. On se rappelle que la princesse son épouse, dont la naissance n'est pas sans tache, a fait tenir debout devant elle les plus grandes dames des Pays-Bas, qui, depuis cette époque, ont renoncé à la voir. La satisfaction est générale et le soir toute la noblesse se rend à l'Allée-Verte, qui est le plus bel ornement et pour

ainsi dire le Cours [1] de Bruxelles. Sous cette large avenue, les dames se promènent d'un côté, les hommes de l'autre, avec toute la gravité de



l'étiquette castillane. Les cavaliers saluent les belles de loin avec de grandes démonstrations de respect, et ils obtiennent cette fois de si doux regards et des sourires si bienveillants, qu'ils se félicitent d'avoir encouru la disgrâce du prince. Les officiers bavarois, honteux de la faute de leur maître, n'ont pas osé se montrer : mais le marquis est venu, et tous les yeux sont fixés sur lui. On l'admire d'autant plus, qu'il connaissait à peine la princesse de Vaudemont dont il a fait respecter les priviléges, et l'on répète tout haut la verte réprimande qu'il a adressée dans l'église même au prince de Hornes, qui s'abaissait à soutenir les prétentions de l'électeur.

C'eût été un grand bonheur pour les Bruxellois de n'assister jamais à des scènes plus sanglantes que celle dont nous venons d'emprunter l'esquisse aux mémoires de l'époque. Mais sous le gouvernement de ce même électeur de Bavière, une grande catastrophe vint frapper la ville. C'était au plus fort de la lutte entre Louis XIV et Guillaume III. Les

[1] On sait que le Cours était la promenade à la mode à Paris, et se trouvait au bord de la rivière.

alliés étaient sur le point de s'emparer de Namur, et le maréchal de Villeroi qui commandait l'armée française, n'osant marcher au secours de cette place, crut pouvoir les forcer à en lever le siége en marchant lui-même sur Bruxelles. Il vint donc camper au bord de la Senne avec près de 60,000 hommes, et non content de foudroyer la ville, il employa les bombes et les boulets rouges pour l'incendier. Cet acte d'une lâche et froide barbarie n'eut d'autre résultat que de faire éprouver aux habitants des pertes immenses. Le feu des batteries, commencé le 13 août 1695, se soutint sans interruption pendant quarante-huit heures, et détruisit quatre mille maisons. Villeroi se retira ensuite, et peu de jours après la citadelle de Namur se rendit.

Le bombardement avait surtout maltraité les quartiers du centre et les environs de l'hôtel de ville. Il fallut même abattre et rebâtir une partie de ce dernier édifice (le côté méridional), ainsi que plusieurs des maisons qui donnaient sur le Grand Marché. Ces divers ouvrages et la reconstruction de la plupart des rues avoisinantes s'exécutèrent en peu d'années, grâce aux encouragements de l'électeur de Bavière, qui déploya en cette occasion autant d'énergie que de munificence. La place s'embellit même alors d'une foule de brillants édifices qu'y érigèrent les principaux corps de métier, et dont l'architecture, quoique plus fastueuse que régulière, forme un ensemble plein de grandeur et d'harmonie. Parmi celles qui se trouvent du même côté que l'hôtel de ville, on remarque la Maison des Bouchers et plus loin celle des Brasseurs, qui rivalisaient autrefois de magnificence. La dernière, récemment restaurée, a retrouvé presque tout son éclat; mais il lui manque la statue équestre qui la surmontait autrefois. C'était l'image de l'électeur Maximilien-Emmanuel, avec une inscription en l'honneur de ce prince (*Dux Bavariæ Bruxellensium salus*). Vis-à-vis de cette rangée de bâtiments et sur la même ligne que la Maison du Roi, le métier des tailleurs avait élevé, « dans « toutes les règles de l'architecture, un édifice de très-belle pierre, sur« monté d'un vase au lieu de saint Boniface, son patron [1]. » Mais on admirait surtout les six maisons qui occupent le côté occidental de la place, et dont la façade était embellie d'une foule d'ornements. La première, qui appartenait au corps des merciers, « était garnie de colonnes d'ordre dorique et de magnifiques balcons. » Elle avait pour ornements

[1] Nous empruntons ces détails naïfs à la Description de Bruxelles par Fricx.

les statues des quatre parties du monde, au milieu desquelles figurait l'image de la Justice avec la devise *Pondere et mensurâ.* La seconde, construite par les bateliers et dont la façade était d'ordre ionique, offrait à son couronnement la poupe d'un vaisseau entourée de figures de tritons et de chevaux marins. La troisième, occupée par la confrérie de l'arc, était embellie de médaillons d'empereurs, de statues allégoriques et d'inscriptions latines, le tout surmonté par un piédestal portant un phénix qui renaissait de ses cendres. Les marchands de volaille et les fripiers, qui possédaient la quatrième et la cinquième maison, ne s'étaient pas piqués de montrer autant d'esprit et de savoir que leurs voisins : les statues et les termes qui formaient la décoration de leurs façades ne présentaient aucun sens particulier; mais les chapiteaux de leurs colonnes et les ornements accessoires étincelaient de dorure. Les boulangers, au contraire, semblaient avoir voulu donner à leur édifice un aspect classique. Au-dessus du buste de saint Aubert, leur patron, dont une inscription dorée louait en latin la bienfaisance, ils avaient placé quatre empereurs, Marc-Aurèle, Nerva, Décius et Trajan. Le bâtiment était terminé par une balustrade ornée de six statues et d'un trophée en l'honneur du roi Charles II, qui occupait alors le trône d'Espagne.

La richesse de ces diverses constructions et la rapidité avec laquelle presque toutes s'exécutèrent, prouvent l'opulence dont jouissait encore la bourgeoisie de Bruxelles, malgré l'humble apparence des vieilles maisons qu'elle habitait. Les nouvelles demeures qui s'élevèrent sur les ruines de celles qu'avaient détruites les bombes et l'incendie, offrirent également un aspect plus splendide. Elles parurent si somptueuses aux contemporains, qu'un auteur bruxellois ne craignit pas d'affirmer que les princes de plusieurs autres pays n'étaient pas aussi bien logés que les habitants de la rue de la Madeleine. L'électeur, que sa générosité envers les victimes du bombardement avait rendu populaire, s'intéressait à l'embellissement de la ville et y contribuait de tous ses efforts. Outre plusieurs monuments religieux et profanes, il y fonda en 1700 un théâtre, le premier grand édifice de ce genre que nous apercevions en Belgique [1], et celui qui fut le plus admiré. Le plan en avait été donné par l'architecte italien Bombardi, qui en dirigea aussi les travaux. C'était un bâtiment d'étendue assez considérable, dont l'emplacement fait partie aujourd'hui de la place de la Monnaie.

[1] Les salles où l'on avait joué jusqu'alors méritaient à peine le nom de théâtre.

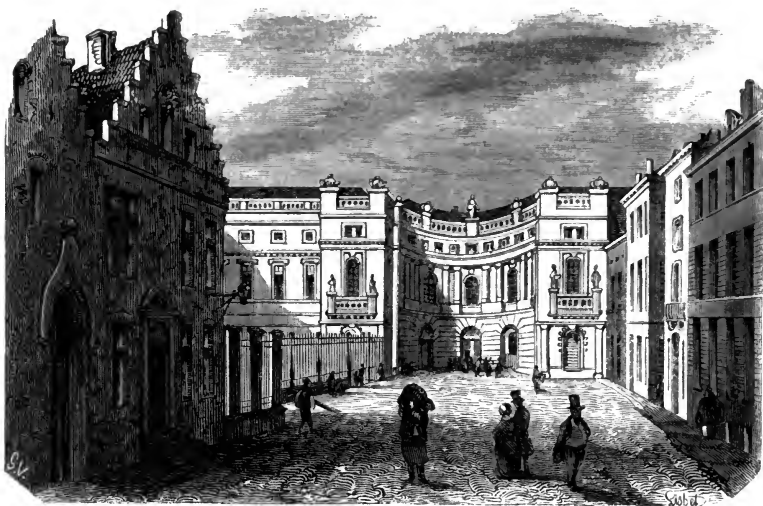
L'avénement d'un petit-fils de Louis XIV au trône d'Espagne et la guerre qui en fut la suite, interrompirent les améliorations commencées avec tant d'ardeur et de succès. Ce ne fut qu'après une longue suite de combats, que les armes des puissances alliées ramenèrent la Belgique sous le sceptre de la maison d'Autriche. Aux malheurs de cette nouvelle lutte, succédèrent à Bruxelles des troubles populaires, que le marquis de Prié étouffa dans le sang du doyen Agneessens [1]. Mais le calme se rétablit enfin sous le gouvernement d'une princesse autrichienne, Marie-Élisabeth, sœur de l'empereur Charles VI. Son administration, qui dura quinze ans (1726 à 1741), fut douce, exempte de difficultés, et en général bienfaisante quoique sans beaucoup de force et d'éclat; mais un accident fatal faillit la terminer brusquement. Dans la nuit du 3 au 4 février 1731, le feu prit au palais de la Vieille-Cour et gagna si rapidement l'appartement de la gouvernante, qu'elle eut à peine le temps de se retirer à demi vêtue, dans l'hôtel de son grand écuyer. Les autres personnes de la cour échappèrent également au péril, excepté la jeune comtesse d'Uhlefeld, dame de la clef d'or, qui, blessée et saisie d'épouvante, ne fut sauvée des flammes que pour succomber quelques jours plus tard aux suites de sa frayeur. Quant à l'édifice, il fut entièrement consumé, à l'exception de la chapelle et des grosses murailles. Ce désastre entraîna la perte de tous les objets précieux que les anciens princes y avaient rassemblés, et les tableaux des grands maîtres dont l'avait orné l'archiduc Albert. Sous ce rapport le dommage était irréparable; il semblait facile au contraire de rétablir le palais dans son premier état, et si nous en croyons un écrivain assez peu grave, le corps des brasseurs offrit de se charger de cette restauration, pourvu qu'on lui accordât certains priviléges. Mais l'archiduchesse, loin de presser la reconstruction de cette antique résidence, parut se résigner assez patiemment à occuper l'hôtel de Nassau, dont elle avait pris possession et qu'elle habita jusqu'à sa mort. Les ruines de la Vieille-Cour demeurèrent donc dans leur solitude et dans leur nudité.

Le duc Charles de Lorraine, beau-frère de l'impératrice Marie-Thérèse, succéda en 1743 à Marie-Élisabeth, et pendant les premières années de son administration le pays fut de nouveau en proie à une invasion française. L'armée du maréchal de Saxe, victorieuse à Fon-

[1] Voyez l'*Histoire de Belgique*, par Th. Juste, p. 510 et 511.

tenoi, assiégea et prit Bruxelles au commencement de 1746. La ville resta au pouvoir des vainqueurs pendant trois années, et fut rançonnée impitoyablement par leurs généraux et par leurs administrateurs. Ce ne fut qu'en 1749 que les troupes autrichiennes y rentrèrent après la conclusion de la paix. Le duc de Lorraine reprit presque aussitôt le gouvernement général.

Un des premiers soins de ce prince avait été d'acquérir, de ses propres fonds, l'hôtel de Nassau, qui tenait lieu de palais, comme nous l'avons dit, mais dont la propriété était restée jusqu'alors aux héritiers des princes d'Orange, la cour se contentant de le prendre à loyer. Les parties les plus modernes de cet édifice conservaient encore quelque magnificence : les plus anciennes, au contraire, menaçaient ruine. Telle était surtout l'aile orientale, que l'architecte Folte, de Bruxelles, fut chargé de reconstruire entièrement. Une façade d'un style extrêmement orné et dont l'ensemble offre quelque noblesse, remplaça les pignons gothiques élevés jadis par Engelbert de Nassau. Elle fait partie



aujourd'hui du vaste palais qui renferme la bibliothèque et les musées, et quoique les nouveaux bâtiments qui l'environnent semblent lui ôter une partie de sa grandeur, c'est encore un de ces monuments sur lesquels les regards aiment à s'arrêter.

L'architecte avait eu à vaincre une grande difficulté : c'était l'obliquité inévitable de l'entrée, la cour intérieure du vieil hôtel ne tombant point au centre de l'espace que devait occuper le nouveau palais. Il réussit à triompher de cet obstacle, en pratiquant la porte principale dans le flanc d'une sorte d'hémicycle, au delà duquel un vestibule habilement ménagé donne accès dans les diverses parties de l'édifice. La voûte qui surmonte ce vestibule était d'une construction difficile : car pour peu que l'inclinaison en eût été marquée, elle eût fait sauter aux yeux les biais que l'artiste avait à déguiser. Aussi le premier essai échoua-t-il complétement, toute la maçonnerie s'étant écroulée dès qu'on enleva les appuis. A cette nouvelle, Folte, qu'une maladie avait tenu éloigné des travaux, sortit, dit-on, du lit où il gisait, alla diriger lui-même les ouvriers dans la structure d'une nouvelle voûte, puis, à l'instant où les appuis allaient être enlevés, jaloux de se laver de la tache que lui avait imprimée dans l'opinion publique le malheureux résultat de la première épreuve, osa se placer debout au milieu du vestibule, offrant ainsi sa tête pour garantie de la justesse de ses calculs et de la solidité de son œuvre. L'événement justifia cette confiance intrépide, et la maçonnerie, après s'être d'abord légèrement affaissée, resta ferme et stable.

Le grand escalier, qui donne sur cette entrée, était remarquable par sa magnificence. Toutefois on est contraint d'avouer que les peintures du plafond, quoique exécutées par un des artistes les moins médiocres de ce temps, fournissent une preuve déplorable de l'état de décadence où était tombée l'école flamande. Heureusement Bruxelles possédait du moins des mains plus habiles à travailler le marbre et le métal. La rampe, dont la décoration leur fut confiée, reçut pour ornement les douze travaux d'Hercule, représentés en bronze avec tant d'art et de délicatesse que le musée français en dépouilla plus tard le palais belge. Au bas de l'escalier se dressait la statue du demi-dieu, que l'on admire encore aujourd'hui, et qui est le chef-d'œuvre du sculpteur Delvaux. Debout et foulant aux pieds le cadavre du sanglier d'Érymante, Hercule s'appuie sur une massue colossale, mais qui semble à peine proportionnée à la vigueur de son bras. Jamais le marbre n'exprima plus de force et de puissance, et si l'art antique a fourni au statuaire moderne le type de son héros, l'imitation porte encore ici le cachet du génie [1].

[1] Voir *les Belges illustres*, 2e partie, page 145.

L'intérieur de l'édifice répondait à la richesse de la façade et de l'escalier. Une partie des appartements, occupée aujourd'hui par la Bibliothèque, permet encore de juger de l'ancien éclat de cette demeure princière. Elle était ornée suivant le goût de l'époque et dans ce style recherché qui caractérise le siècle de Louis XV. Mais dans l'état d'abandon où ces belles salles sont restées depuis cinquante ans, elles ont subi pour la plupart des dégradations si considérables, qu'à peine peut-on espérer de les voir jamais rendues à leur première splendeur, et il n'est que trop à craindre qu'on ne les transforme un jour en simple galerie à peu près nue, comme celle qui sert de musée pour les tableaux. Car c'est le défaut de Bruxelles, ainsi que de toutes les cités qui grandissent rapidement, de ne pas savoir assez conserver.

Pendant que le gouverneur général poursuivait avec lenteur mais avec persévérance la reconstruction de ce palais, la ville s'embellissait de divers autres ouvrages dont le principal fut la fontaine du Sablon. Il existait là de temps immémorial un conduit d'où l'eau jaillissait dans un réservoir simple et nu. Thomas Bruce, comte d'Aylesbury, seigneur jacobite réfugié en Belgique, légua les sommes nécessaires pour y construire un monument « en mémoire de l'agréable séjour dont il avait joui à Bruxelles. » L'exécution en fut confiée à Jacques Bergé, sculpteur bruxellois, au ciseau duquel est dû le beau groupe qui surmonte encore cette fontaine. Il l'acheva en 1751.

Quelques années plus tard, une autre source vive fournit à un architecte français l'occasion d'essayer son talent. C'était Guimard, qui devait s'illustrer dans la suite par des travaux d'une tout autre importance. Son début fut médiocre : car le simple obélisque qu'il érigea près du cimetière de la Chapelle, et qui a disparu depuis quelques années sans motif bien impérieux, n'avait guère d'autre mérite que l'eau qu'il fournissait. Toutefois cette construction peu importante était du moins exempte de faute contre le goût et l'honnêteté, genre d'éloge qui ne pouvait s'étendre sans exception aux vingt-cinq fontaines dont Bruxelles était alors décorée. En effet, autant la ville était riche en ornements de cette nature, autant l'art avait peu fait pour en tirer dignement parti, et souvent c'était le penchant du peuple pour le grotesque qui semblait avoir fixé le choix des sujets qu'on y avait représentés. L'un, trop connu pour qu'il soit besoin de le nommer ici, n'échappait à l'indécence que par sa puérilité : ailleurs trois nymphes faisaient jaillir l'eau de leur

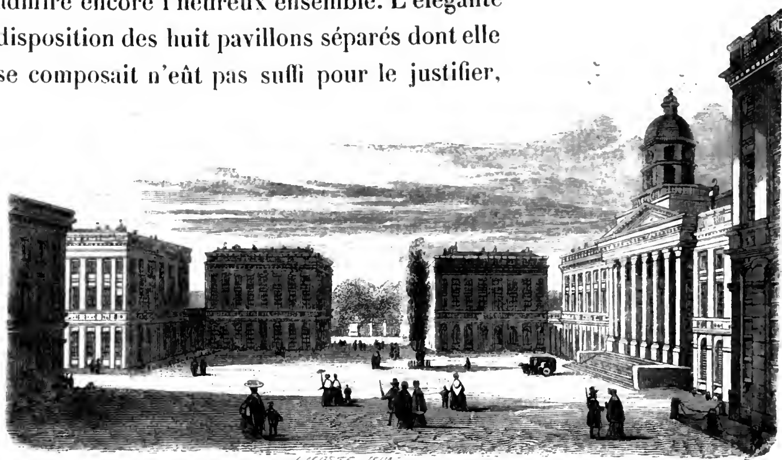
sein; plus loin un Neptune et une naïade étaient représentés sous des traits empruntés à une nature triviale. Le statuaire Gripello, auteur de



ce dernier ouvrage, y avait du reste déployé autant de verve que de talent. C'est un groupe de Teniers, en marbre. Du Marché au Poisson, où l'artiste l'avait posé (et cet emplacement justifiait peut-être jusqu'à un certain point le genre de l'ouvrage), il a été transporté de notre temps dans une des salles du Musée, où plus d'un étranger s'étonne, sans doute, de voir les personnages de l'Olympe antique revêtus d'un masque si peu idéal.

Quoique la ville s'accrût et s'embellît de jour en jour sous le gouvernement du duc Charles de Lorraine, les finances de l'État et celles de la commune se ressentirent longtemps des sacrifices qu'avait exigés la lutte de Marie-Thérèse contre Frédéric II, et des désastres qu'avait produits l'occupation momentanée de la Belgique par les troupes de Louis XV (1745 à 1747). Ce ne fut donc que vers 1774 que l'on put commencer les grandes améliorations qui devaient changer la physionomie de Bruxelles, et en faire une des plus brillantes capitales de l'Europe. Dans le nombre des travaux importants qui s'exécutèrent alors, et dont il faut chercher l'énumération dans l'histoire de Bruxelles, nous nous bornerons à citer ceux qui firent du local de la Vieille-Cour la plus belle partie de la ville. Les débris de cet édifice, naguère dévoré par les flammes, encombraient toute la hauteur qu'il avait dominée. Le reconstruire comme habitation princière, eût été une tâche inutile depuis la restauration de l'hôtel de Nassau. Le projet qu'on adopta fut celui de former en quelque sorte un nouveau quartier sur l'emplacement du Palais et des Bailles, et aux alentours du Parc, en élevant là plusieurs lignes de bâtiments, les uns destinés à des usages publics, les autres servant d'habitations particulières, mais tous construits avec élégance et ordonnés avec symétrie. Guimard, qui était le principal auteur de ce beau plan et qui fut chargé de son exécution, semble avoir reculé d'abord devant la nécessité de démolir la chapelle de Charles-Quint, seule partie de l'ancien édifice qui eût échappé aux flammes. Elle se trouvait à peu près à l'angle du Parc et de la Place Royale actuelle, faisant ainsi obstacle à la régularité de toutes les constructions que projetait l'architecte. Mais c'était presque un sacrilége d'abattre ce dernier reste de la résidence impériale, que consacraient tant de souvenirs, et qui passait d'ailleurs pour un des beaux monuments du seizième siècle. Si nous en jugeons par quelques écrits de l'époque, la première pensée du gouvernement n'avait été que de faire déblayer et d'embellir l'emplacement des Bailles, afin d'y élever la statue de bronze que les États de Brabant avaient votée en l'honneur du duc Charles. Mais les dessins que présenta ensuite Guimard, pour étendre et coordonner les travaux, parurent si séduisants, qu'on n'hésita plus à lever la pioche sur les vieux murs du temple gothique. Il s'écroula donc, mais non sans exciter les regrets d'une partie notable de la bourgeoisie; et l'artiste qui avait osé ordonner sa chute resta dans l'obligation périlleuse de racheter son audace par un chef-d'œuvre. Cette obligation

n'effraya point l'architecte, qui avait la conscience de son génie. Il traça le plan de la Place Royale, qui s'éleva bientôt par ses soins, et dont on admire encore l'heureux ensemble. L'élégante disposition des huit pavillons séparés dont elle se composait n'eût pas suffi pour le justifier,



car elle paraissait copiée sur le modèle d'une place de Nancy. Mais la belle façade de l'église de Saint-Jacques, qui lui donne tant de magnificence, imposa l'admiration et fit taire l'envie. Bruxelles ne possédait rien qui pût se comparer à ce portique si riche et si grandiose, dont le fronton gracieux repose sur six colonnes corinthiennes du dessin le plus noble. L'effet en était d'autant plus majestueux, que le monument paraissait alors d'une régularité parfaite : car la coupole qui le surmonte aujourd'hui, et qui s'accorde mal avec la grandeur et la beauté du portique, est une addition imaginée quelques années plus tard par un autre architecte.

Cette façade fut terminée en 1777, et peu après les bâtiments érigés autour du Parc complétèrent le triomphe de Guimard. Au lieu d'une muraille informe que semblaient encore assombrir les vieilles portes et les masures hideuses qui s'y trouvaient adossées, on vit surgir plusieurs lignes d'édifices d'un effet noble et brillant, quoique d'une architecture médiocrement ornée. Le talent de l'architecte éclatait surtout dans la disposition de l'ensemble. Les masses étaient groupées avec habileté, et les vides même laissés entre elles et qui n'étaient garnis que de murs ou de balustrades, semblaient leur donner du mouvement et de la grâce. On ne peut plus se faire aujourd'hui qu'une idée imparfaite de l'ordonnance harmonieuse de ces vastes constructions : car la régularité en a été altérée

par les bâtiments ajoutés depuis, et qui n'entraient point dans le plan primitif. Le côté le plus frappant était celui du nord-est (la rue de Brabant). Qu'on se figure une ligne d'environ trois cent cinquante mètres de longueur, présentant aux regards six grands pavillons espacés avec symétrie. Ils étaient reliés entre eux par des constructions à un seul étage, percées de grandes fenêtres et de portes majestueuses qui se répétaient des deux côtés. Au centre et au fond, Guimard avait laissé une large cour, sur les flancs de laquelle s'élevait un palais magnifique destiné au conseil de Brabant et à la chancellerie : c'est celui qu'occupent aujourd'hui les deux chambres.

Là encore le rénovateur avait été impitoyable pour un monument que semblaient devoir défendre son origine et sa première destination. C'était la maison que Charles-Quint avait fait construire pour lui servir de retraite, et que ce monarque habita pendant une année après son abdication. Certes il eût été difficile à un Belge de pardonner à l'audacieux architecte ce deuxième acte de vandalisme, si à la place du bâtiment qu'il venait de détruire il n'eût élevé le plus splendide édifice dont Bruxelles ait pu s'enorgueillir depuis l'achèvement de son hôtel de ville. On ne saurait trop louer les proportions élégantes de ce palais, qui, sans être d'un style sévère ni d'une étendue remarquable, frappe par sa noblesse et séduit par son éclat. Son aspect doit être trop familier à la plupart de nos lecteurs pour que nous entreprenions de le décrire ici. Ceux qui le connaissent moins pourront en juger par la belle planche où un de nos plus habiles dessinateurs en a donné la vue, prise du Parc [1].

Tandis que Guimard faisait ainsi sortir de terre une longue suite de constructions monumentales, et que des hôtels bâtis sur ses dessins par de simples particuliers ou par de riches abbayes complétaient la vaste enceinte qu'il avait entrepris de créer, l'antique jardin des ducs et des gouverneurs généraux subissait une transformation non moins complète. Les diverses terrasses et les accidents de terrain qu'y avaient multipliés l'art et la nature, disparaissaient pour faire place à de larges allées parfaitement unies et séparées seulement par des massifs de verdure. Zinner,

[1] L'artiste a peut-être commis quelque anachronisme en plaçant au pied des arbres déjà vieux du Parc des personnages dont le costume indique l'époque de la révolution brabançonne : mais cette hardiesse ou cette légère inadvertance trouve son excuse dans l'heureux effet de ces costumes si variés et si pittoresques.

contrôleur de la forêt de Soignies, auquel avait été confiée cette nouvelle tâche, y déploya autant de goût que de talent. A la noblesse et à la grandeur des promenades royales créées par Le Nôtre, il sut joindre le charme et le pittoresque dont les parcs anglais lui donnaient l'exemple. Ménageant çà et là les profondeurs qu'offrait le sol, respectant de vieux groupes d'arbres, débris des anciens quinconces, tirant parti des éclaircies qui permettaient aux regards de plonger sur la ville ou de découvrir la campagne, il dota Bruxelles d'un des jardins les plus riants qu'ait jamais possédés aucune capitale. Bustes, statues, groupes de marbre, rien ne fut épargné pour l'embellir : seulement on y mit peut-être un peu trop de précipitation, et ce fut employer assez mal le ciseau savant de Delvaux que de lui faire exécuter à la hâte une foule d'ornements mesquins (les Hermès qui garnissent les avenues), au lieu de lui demander des œuvres plus importantes et plus dignes de son génie. Mais il semblait qu'on fût impatient de jouir du coup d'œil que devait offrir la nouvelle promenade dans toute sa magnificence, et une partie même de sa beauté fut sacrifiée à cet empressement. Pour qu'elle offrît plus d'un genre d'attrait et de plaisir, on construisit dans l'intérieur du massif de l'est un théâtre et un waux-hall qui tous deux subsistent encore. Le théâtre, de grandeur médiocre, est destiné à la représentation de pièces légères, et n'a pas cessé d'attirer la foule aux jours qui lui sont réservés. Le waux-hall, qui n'était d'abord qu'un café, s'est enrichi depuis d'une belle salle de bal et de concert. Ces deux édifices, dont le caractère n'a rien de grandiose [1], auraient fait contraste avec les constructions environnantes, si l'emplacement qu'ils occupent n'était complétement masqué par plusieurs rangées d'arbres touffus. L'étranger qui se promène à quelques pas de là n'en soupçonnerait pas l'existence, et celui que la fraîcheur et la tranquillité qui règnent aux abords du waux-hall engagent à s'y arrêter un moment, pourrait se croire loin de la ville et au fond de quelque bois solitaire.

Bruxelles devait au talent de Guimard et de Zinner sa plus belle parure, un diadème que lui eussent envié les capitales des empires voisins : elle ne se montra point assez reconnaissante envers ces deux artistes pour accorder du moins quelque marque de souvenir à leur mémoire.

[1] Ils ne sont point de Guimard, mais de Montoyer, architecte qui dirigea aussi la construction du château de Laeken.

Ce serait en vain qu'on chercherait leur image dans ces lieux qu'ils ont embellis; leur nom même n'y est inscrit nulle part. Plus heureux pendant quelque temps, le duc Charles de Lorraine, qui avait acquis tant de titres à l'affection publique, vit sa statue s'élever sur la Place Royale. Elle avait été fondue à Mannheim, et fut érigée en 1775, époque où l'on venait à peine de déblayer l'emplacement qu'elle occupait. Cinq ans après, le prince mourut, échappant au spectacle des nouvelles commotions qui devaient agiter la ville et le pays pendant le règne de Joseph II. Bientôt la révolution brabançonne, triste fruit des réformes inconsidérées de ce monarque, rassembla un moment les députés de la Belgique dans l'hôtel des États de Brabant. Puis l'invasion française, passant le niveau sur toutes les institutions de nos pères, renversa aussi les monuments de leur reconnaissance; et la statue du duc Charles, renversée de sa base, alla disparaître dans la fournaise où la république fondait ses canons.

Nous n'avons pas à peindre ici les outrages et les profanations de cette époque. Quant à des monuments, elle n'en créa point. Non-seulement les proconsuls de la révolution, mais encore les préfets de l'empire, bornèrent leur ambition à tirer parti pour un nouvel usage des édifices de toute espèce que leur avait légués la domination autrichienne. Les destructions furent nombreuses; les travaux d'appropriation, mesquins ou incomplets; les nouvelles constructions, nulles. Bruxelles était devenue un simple chef-lieu de département.

Le traité de Vienne lui rendit son rôle de capitale, et les grands ouvrages recommencèrent. Une heureuse pensée, qui fut adoptée alors par l'administration municipale et par le gouvernement, vint aussitôt changer l'aspect extérieur de la ville. Les anciennes fortifications, démantelées depuis longtemps, avaient laissé autour de Bruxelles une double ligne de boulevards et de fossés qui l'enfermaient de toutes parts. Pour la rendre moins hideuse, on y avait planté quelques rangées d'arbres; mais la promenade étroite et solitaire qu'on avait ainsi pratiquée sur les débris des vieux remparts, méritait à peine d'être considérée comme un ornement. Le dessein fut arrêté de niveler entièrement l'espace occupé jadis par les ouvrages de guerre, et de donner pour enceinte à la ville de nouveaux boulevards garnis d'allées larges et régulières, et bordés d'un côté seulement par une suite de maisons qui répondissent à la beauté d'un pareil emplacement. L'exécution de ce projet fut commencée en 1818, et poussée d'abord depuis la porte de Schaerbeek jusqu'à la Senne. Alors

commença à se dessiner cette admirable avenue qui se déploie aujourd'hui depuis l'Observatoire jusqu'à l'Allée-Verte, et qui offre le tableau le plus riant que puisse renfermer l'intérieur d'une ville. D'élégantes habitations s'élevèrent aussitôt sur toute cette étendue, et quoique les plus anciennes paraissent aujourd'hui trop peu ornées, elles attestaient alors les premiers progrès de l'art et du goût. On continua depuis, sans interruption, le prolongement de cette riche et brillante ceinture, qui embrasse maintenant tout le contour de la cité, et qui, décorée de bâtiments somptueux du côté du nord et de l'est, voit se combler chaque jour les vides qu'elle offre encore à l'ouest et au midi.

La reconstruction du Grand Théâtre fut une œuvre moins heureuse. Depuis longtemps déjà la salle élevée par Bombardi menaçait ruine, et on avait formé le plan d'en bâtir une autre un peu en arrière, en agrandissant la place de la Monnaie de tout l'emplacement occupé par l'ancien édifice. Mais quand l'architecte français qui avait donné les dessins du nouveau bâtiment l'eut achevé, en 1821, l'attente publique se trouva péniblement déçue. La façade, copiée sur celle de l'Odéon, mais avec des changements maladroits, parut lourde et sans effet. Quant à l'intérieur, dépourvu de noblesse et d'harmonie, il a reçu vainement depuis lors toutes les modifications que put inventer l'art des décorateurs : les efforts tentés pour l'embellir n'ont servi qu'à mieux faire ressortir ses défauts. C'était un résultat d'autant plus fâcheux, que rien n'avait été épargné pour l'importance et la splendeur du monument. Le découragement fut tel, que le bas-relief qui devait surmonter le fronton resta comme oublié. Heureusement la place adjacente, agrandie par la démolition des anciens bâtiments et entourée de maisons modernes construites d'après un plan uniforme, devint une des plus belles de la ville, comme elle en est la plus animée.

Si nous avons été forcé de jeter quelque blâme sur l'artiste étranger dont le théâtre de Bruxelles atteste l'impéritie, nous n'aurions guère plus d'éloges à donner aux premiers essais des architectes indigènes. L'art avait souffert de son repos forcé, et l'expérience manquait presque autant que le génie. Ce fut encore à un Français (François Werly) que furent confiés les travaux les plus importants du Palais de Justice, travaux qui s'exécutèrent de 1818 à 1823. Formé des débris d'un ancien monastère de jésuites, qui avait été depuis métamorphosé en collége et en caserne, cet édifice avait besoin de prendre un nouvel aspect et des dimensions

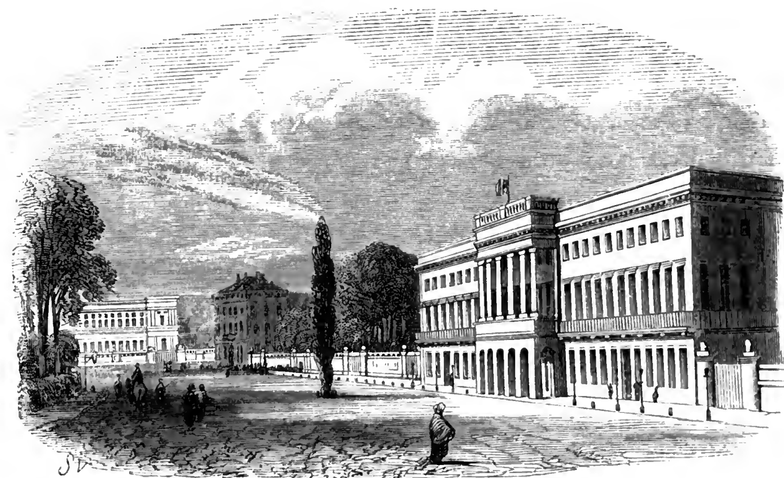
plus considérables, depuis que l'organisation même du royaume avait assigné un rôle plus vaste aux tribunaux de la capitale. On érigea donc sur cet emplacement spacieux diverses constructions nouvelles, mais si mal établies, qu'elles menacent déjà ruine. En outre, pour lui donner une apparence moins vulgaire et digne en quelque façon du temple de Thémis, on imagina de placer dans un angle du bâtiment une sorte de fausse entrée et de portail postiche, qui suppléerait à la mesquinerie des véritables façades. Ainsi prit naissance le portique qui s'élève aujourd'hui derrière ce palais, et qui rappellerait celui du Panthéon d'Agrippa, si un ouvrage fait sans art et sans intelligence pouvait reproduire même l'ébauche d'un chef-d'œuvre.

La majesté du souverain, comme celle de la justice, demandait cet éclat extérieur qui semble avertir les yeux de la grandeur des institutions. Le roi Guillaume, qui appréciait assez mal cette nécessité de tous les temps, se contenta de réunir, pour en former sa demeure, deux hôtels fort insignifiants construits en 1784, et qui avaient servi l'un à l'habitation des ministres plénipotentiaires autrichiens [1], l'autre à la secrétairerie d'État. Une rue, donnant sur la grande allée du Parc, séparait ces deux édifices : elle fut supprimée, et on y éleva un nouveau corps de bâtiment qui les liait entre eux, et qui forme le centre du palais actuel. Mais malgré les colonnes massives qui décorent ce pavillon central et qui écrasent de leur poids les chétives arcades de l'étage inférieur, l'ensemble du bâtiment n'a rien qui annonce la demeure d'un monarque. C'est une immense maison à la façade froide et monotone, garnie d'un bout à l'autre du balcon le plus bourgeois qu'ait jamais foulé un pied royal; et comme pour faire mieux ressortir son aspect lourd et disgracieux, elle se trouve placée directement en face de ce beau palais de la Nation, construit par Guimard de l'autre côté du Parc.

Mais à défaut de grandeur et de noblesse, le palais destiné aux souverains du pays semble par sa simplicité même attester les habitudes modestes d'une royauté sans pompe et sans orgueil. A cet égard, il appartient évidemment à un tout autre âge que la cour bâtie par Charles de Lorraine : c'est l'habitation d'un prince du dix-neuvième siècle. La lenteur avec laquelle il fut terminé offrit une preuve remarquable de la

[1] Il avait été bâti pour servir de *refuge* (ou lieu de séjour temporaire) aux religieux de l'abbaye de Villers.

modération personnelle de son fondateur. Une maison de grandeur moyenne et de médiocre apparence, occupée par le comte de Kruquenbourg, se trouvait attenante à l'aile gauche et faisait obstacle à l'agrandissement de cette partie de l'édifice, ainsi qu'à la symétrie de l'ensemble. Le roi Guillaume désirait l'acheter; mais le comte ayant refusé de la vendre, on n'essaya pas de s'armer contre lui de l'autorité d'une décision législative qu'il eût été facile d'obtenir. Ses droits furent respectés, et l'édifice demeura incomplet aussi longtemps qu'il persévéra dans son refus. Ce ne fut qu'en 1832 que le souverain actuel put acquérir l'habitation de ce voisin opiniâtre, et terminer enfin la demeure royale sans avoir porté atteinte aux priviléges de la propriété.



Un monument plus ambitieux et construit avec plus de luxe s'élève à peu de distance : c'est l'hôtel que la nation fit bâtir (de 1825 à 1826) pour le prince d'Orange, et que l'usage a aussi qualifié de palais. Il forme un vaste parallélogramme revêtu de pierre bleue, et sur lequel viennent se dessiner une corniche et des pilastres jaunâtres uniformément répétés sur ses quatre faces. Deux rangées de fenêtres, garnies d'un encadrement de même couleur, l'entourent également de toutes parts, et se dressent sans grâce dans l'intervalle des pilastres. Mais autant l'extérieur de l'édifice est froid et monotone, autant quelques parties de l'intérieur étalent de richesse et d'éclat. Dépouillé même, comme il l'est aujourd'hui,

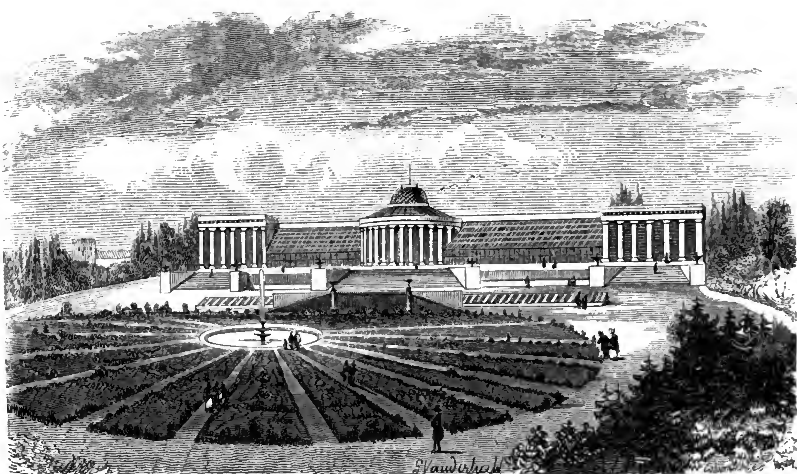
de son mobilier précieux, ce palais mérite encore d'être visité en détail. On y admire surtout une salle immense qui occupe le centre de l'édifice, et qui était destinée aux fêtes et aux bals. Le marbre dont elle est lambrissée lui donne un aspect royal, que relève encore la magnificence de ses ornements et de toute sa décoration [1].

Ce serait excéder les bornes de notre tâche que de vouloir indiquer ici tous les autres grands ouvrages qui signalèrent à cette époque la renaissance de Bruxelles. Un des principaux fut le percement de la rue Royale, aujourd'hui la plus belle de la ville. L'emplacement qu'elle occupe n'offrait que des jardins et de chétives habitations, groupées les unes sur le penchant du Coudenberg, les autres dans les enfoncements qui s'étendaient plus loin. L'idée de continuer dans ce sens une des magnifiques rues dont Guimard avait jadis entouré le Parc, parut d'abord presque téméraire : car pour jeter là cette avenue triomphale qui est devenue l'orgueil de Bruxelles, et dont l'étendue égale la splendeur, il fallait tout créer : tantôt aplanir les collines, tantôt combler les intervalles, dresser des terrasses, et non-seulement construire la nouvelle voie, mais encore tous ses aboutissants, puisque l'espace qu'elle devait traverser n'offrait jusqu'alors que de misérables ruelles. A peine ceux mêmes qui ont vu commencer les premières constructions peuvent-ils se retracer aujourd'hui les changements dont ils ont été les témoins, à mesure que le sol s'est nivelé, que la circulation s'est ouverte, et que l'on a vu peu à peu sortir de terre ces deux rangées d'édifices imposants, terminées d'un côté par la perspective de la Place Royale, tandis que de l'autre elles se prolongent au delà des boulevards et de l'enceinte de Bruxelles.

Tandis que la ville s'embellissait ainsi à l'intérieur, une pensée heureuse la dotait au dehors d'un de ses plus gracieux ornements. Une société s'était formée pour l'établissement d'un jardin botanique, et des souscriptions généreuses lui avaient assuré les moyens de remplir noblement son but. Elle acquit en 1825 un vaste terrain situé près de la porte de Schaerbeek, et qui se dessinait en amphithéâtre vis-à-vis du boulevard. Cet emplacement si favorable fut disposé avec goût. La partie antérieure du jardin devint un immense parterre, au-dessus duquel s'élevèrent par degrés de larges terrasses. Au sommet on érigea les

[1] M. l'architecte Suys avait été chargé de l'ornementation de l'intérieur du palais.

serres, auxquelles l'architecte [1] sut donner un aspect monumental. Là, pour la première fois depuis quarante ans, on vit reparaître cette élégance et cette harmonie dont le secret semblait perdu. Rien de plus simple cependant que l'ordonnance de cet édifice. Sur la ligne uniforme des serres se détachent trois pavillons soutenus par des colonnes. Ceux des ailes sont quadrangulaires et de même hauteur que le reste du bâtiment; celui du centre forme une rotonde, couronnée d'un dôme médiocrement



élevé. Nulle part l'artiste n'a étalé un luxe inutile et répandu une vaine profusion d'ornements : c'est à la régularité harmonieuse de l'ensemble, au rapport des masses entre elles, à la pureté des lignes et à la grâce des détails qu'est dû l'effet magique de ce temple de Flore, riant diadème du coteau consacré à son culte. Mais ce n'est pas seulement de jour et aux rayons du soleil qu'il faut l'admirer : la nuit lui prête quelquefois une nouvelle splendeur, soit quand aux lueurs d'une clarté douteuse il se balance à l'horizon comme un édifice aérien, soit quand décoré de guirlandes de lumière dont les mille couleurs étincellent dans l'ombre, il semble convier la ville joyeuse aux fêtes d'un palais de fées.

Un bâtiment plus vaste et d'un genre plus sévère s'élevait à la même époque pour servir d'hospice aux vieillards. D'après sa destination, qui repoussait toute idée de splendeur, on s'attendait peu à le voir prendre

[1] M. Suys.

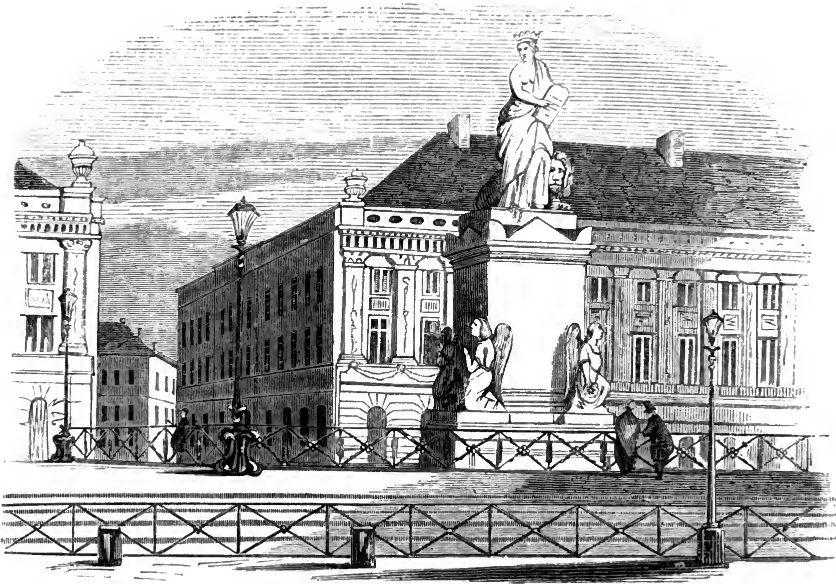
place parmi les merveilles de la cité. Mais celui qui avait été chargé de cette œuvre importante [1], osa concevoir la pensée d'ennoblir à force d'art l'asile ouvert à la vieillesse et à la souffrance, sans s'écarter cependant des conditions de simplicité, de sagesse et d'économie dont la nature de l'édifice lui faisait une loi. La réalisation de ce beau dessein dota Bruxelles d'un monument de plus, et d'un modèle digne d'être imité dans d'autres capitales.

Les premiers symptômes de la révolution qui se préparait, et qui devait faire crouler en quelques jours ce royaume des Pays-Bas encore si mal consolidé, n'interrompirent ni la prospérité de la ville, ni les grandes entreprises de ses magistrats. Ce fut en 1828 et en 1829 que des maisons ou plutôt des hôtels d'un style riche et grandiose couronnèrent de leur masse imposante la partie du boulevard où débouche la rue Royale. Dans les rues marchandes, la splendeur des magasins étonnait les regards de la foule, encore accoutumée à la simplicité des vieux comptoirs flamands. Aux vitraux garnis de plomb et aux barreaux de fer des anciennes devantures, commençaient à succéder de larges glaces, des supports de cuivre et des panneaux de marbre, luxe imité des capitales étrangères, et dont l'apparition causa d'abord une sorte de stupeur. L'orage politique, déjà si rapproché, n'effrayait encore personne. A l'annonce d'une exposition des produits industriels, dont Bruxelles devait être le théâtre, on vit surgir en 1830 tout un immense palais, qui continuait sur une échelle plus vaste encore le royal édifice érigé jadis par le duc de Lorraine. On l'appela le Palais de l'Industrie, et il se trouva prêt au mois de juillet pour recevoir les objets exposés. Un mois plus tard, il se ferma au bruit de la fusillade qui chassait la garnison hollandaise.

Pendant les dix années suivantes, la capitale de la Belgique, malgré les avantages que lui promettait le nouvel ordre de choses, se ressentit des efforts et des sacrifices qu'avaient entraînés la révolution et l'état d'ébranlement où s'était trouvé le pays. Ce n'est pas que les travaux fussent tout à fait interrompus; mais les ressources de la ville étant absorbées, rien de bien important ne pouvait s'accomplir. Cette période n'offrit donc aucun nouveau monument, si ce n'est celui qui fut élevé à la mémoire des citoyens morts pendant les journées de septembre, et dans les com-

[1] M. l'architecte Partoes.

bats suivants. On choisit pour l'ériger le lieu que la voix populaire avait déjà désigné pour leur sépulture : c'était la Place Saint-Michel (nommée depuis la Place des Martyrs), située près du centre de la ville, mais pour



ainsi dire hors de tout passage, et dont l'architecture moderne et régulière offrait un caractère de gravité en harmonie avec cette destination solennelle[1]. Les rangées d'arbres qui en couvraient une partie furent abattues, et deux galeries souterraines s'ouvrirent pour recevoir les restes des victimes, tandis qu'au centre s'élevait sur une plate-forme un piédestal immense, destiné à recevoir l'image colossale de la patrie. L'exécution de cette statue fut confiée à M. Geefs, artiste dont le talent s'était déjà signalé par une foule de morceaux remarquables, mais qui avait peut-être montré jusque-là plus de grâce que d'énergie. Nous n'oserions affirmer qu'il se soit élevé plus haut dans ce nouvel ouvrage. La Belgique, représentée par une femme dont le front est ceint d'une couronne murale et aux pieds de laquelle repose un lion, tient en main un stylet, et grave dans le livre de l'histoire le nom de ses fils tombés pour la défendre. Il était difficile de caractériser fortement cette figure isolée, et on pourrait

[1] Elle avait été construite en 1775, sur les dessins de Fisco.

lui désirer une expression moins indécise : mais les génies que M. Geefs a placés aux quatre angles du piédestal, et dont les traits et l'attitude peignent la douleur, sont admirables de sentiment et de vérité.

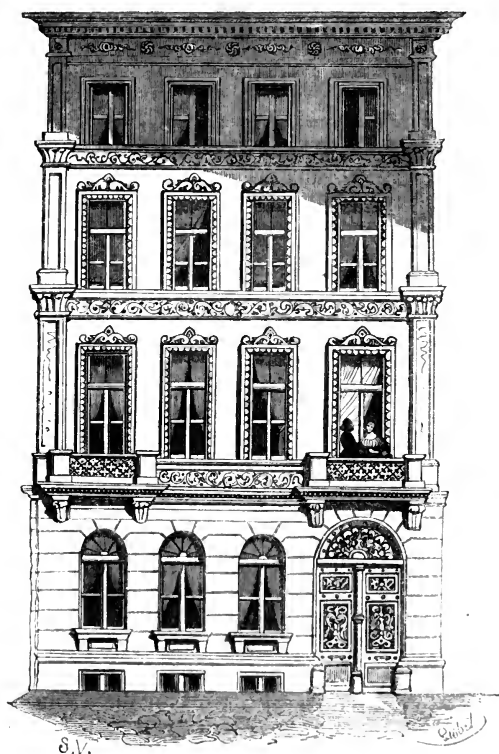
Quelques autres constructions monumentales, entreprises dans ces derniers temps, ont marqué pour ainsi dire le retour graduel de la cité à une vie plus active. En première ligne il faut mettre le nouvel hôpital, bâti dans des proportions pour ainsi dire gigantesques, et dont la façade sévère semble presque assombrir le riant boulevard du jardin botanique. Loué des connaisseurs, cet immense édifice frapperait sans doute davantage dans une situation plus convenable à sa destination et à son caractère. Mais nous n'hésiterons pas à louer ici sans réserve une œuvre moins remarquée de la foule : ce sont les importantes restaurations exécutées à l'hôtel de ville et à Sainte-Gudule, travaux qui honorent d'autant plus les administrations dont ils sont l'ouvrage, que la vanité de notre époque dédaigne d'ordinaire de compléter ou même d'entretenir les monuments d'un autre siècle. A côté des bâtiments que la ville moderne peut s'enorgueillir d'avoir construits, elle a droit de compter aussi ceux qu'elle a conservés ; et cet hommage au passé est d'un noble exemple dans un pays que l'Europe croit nouveau, et dans une capitale qui a encore besoin de faire reconnaître ses vieux titres de gloire.

Toutefois, si l'on veut apprécier à sa juste valeur cette capitale elle-même, ce n'est plus dans les édifices publics que semblent éclater aujourd'hui sa puissance, sa richesse et sa grandeur toujours croissantes. Les nouvelles villes qui s'élèvent à ses portes sont maintenant ses véritables merveilles ; et qu'on ne croie pas que le nom de ville ait ici rien d'exagéré : on compte dans les faubourgs de Flandre, de Namur et de Schaerbeek des milliers de maisons neuves, presque toutes bâties avec élégance, un grand nombre avec splendeur. Le faubourg de Schaerbeek surtout le cède à peine aux plus belles parties de la cité centrale. Plus somptueux encore, le Quartier Léopold, situé en face du Parc et sur un emplacement acheté au roi actuel de Hollande, semble vouloir éclipser par sa magnificence tout ce que renferme l'intérieur de Bruxelles. Là se déploient déjà des rues majestueuses, bordées d'hôtels semblables à des palais. Nulle part l'opulence et le luxe de notre époque ne s'étalent avec plus d'orgueil. On dirait que, comme Londres et Paris, Bruxelles veut avoir son West-End ou sa Chaussée-d'Antin.

La société à laquelle appartiennent les terrains de cette cité naissante

avait conçu sa tâche avec une grandeur qui l'honore. Elle voulait donner une large place dans ses travaux à divers édifices publics, et elle offrit de céder à la ville tout l'espace nécessaire pour construire au monarque une habitation vraiment royale, ainsi que pour ériger un nouveau palais de justice. Son attente ne s'étant point réalisée, elle n'en a pas moins poursuivi son œuvre, et c'est par ses soins et à ses frais qu'un vaste temple s'élève au centre du quartier dont elle a entrepris la création. Ce monument, qui n'est encore achevé qu'à demi, a été dessiné par M. Suys dans le style byzantin. Avantageusement situé au sommet d'un coteau et au centre des constructions projetées, il tirera un intérêt spécial de l'originalité de son architecture, et sera, sans doute, compté parmi les principaux ornements de la capitale.

En sera-t-il de même de tous les bâtiments fastueux élevés dans le voisinage et qui semblent vouloir commander l'admiration aux passants? Cependant nous sommes loin d'avoir l'idée de refuser à la richesse le droit d'afficher quelque splendeur : mais peut-être serait-il à désirer que tous les constructeurs eussent le bon goût de n'ériger que des hôtels de proportions raisonnables, qui n'asservissent point leurs propriétaires à une représentation perpétuelle. L'élégance et la grâce de la décoration n'exigent nullement le fracas des colonnades, ni l'extension démesurée de l'édifice, et il y a telle maison de dimension médiocre qui éclipse par sa beauté les colosses qui l'entourent. Bruxelles en renferme plusieurs qui méritent cet éloge; mais une des plus récentes nous a surtout



paru digne d'être remarquée, et de fixer l'attention du voyageur.

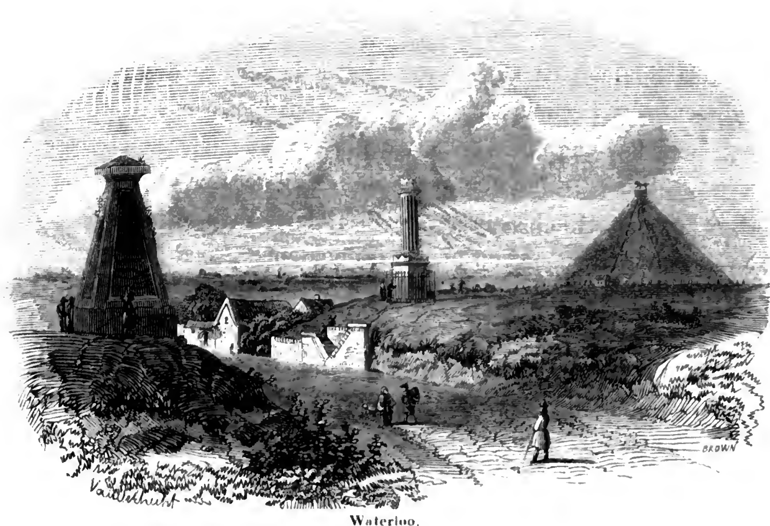
Après avoir esquissé les changements successifs qui ont donné à la capitale de la Belgique tant d'importance et d'éclat, il nous resterait à peindre aussi la révolution qui s'est graduellement opérée dans les mœurs et dans les usages de ses habitants. En effet, cette rapide transformation d'une cité qui se rajeunit en s'agrandissant ne saurait guère être bornée aux œuvres d'architecture et de maçonnerie. La vie entière de la population se ressent de la métamorphose de la ville, et un effort aussi remarquable suppose un mouvement de la société elle-même. A cet égard Bruxelles n'a point fait exception à la loi commune, et il suffit pour s'en assurer de jeter un coup d'œil sur ses habitants. Non-seulement les marques antiques de la hiérarchie sociale ont complétement disparu, mais le temps n'a pas même respecté les habitudes locales regardées jadis comme caractéristiques. Nous avons déjà parlé du faste qui s'est glissé dans les vieux sanctuaires de l'économie bourgeoise : l'invasion des modes nouvelles n'a été ni moins rapide, ni moins complète, et, à l'exception des classes inférieures, la ville entière emprunte aujourd'hui au goût parisien ces lois et ces modèles de toilette que suit la moitié de l'Europe. Le manteau-voile qui faisait jadis la parure des Bruxelloises, et qui, sous le nom de *faille*, avait reçu la double consécration de l'âge et de la mode, abandonné désormais par la génération nouvelle, ne se conserve plus guère que dans les rangs les plus modestes de la bourgeoisie. Quant au costume de certains métiers, il n'en reste plus de traces. C'est à peine si l'on reconnaît encore le garçon brasseur à sa figure joviale et à ses membres herculéens, plutôt qu'à son habillement désormais sans caractère. Les fêtes publiques, les bruyantes et populaires kermesses, s'en vont chaque jour ou prennent une physionomie moderne. L'élégance française, la richesse et le *comfort* anglais, ont succédé dans la vie privée à la régularité sévère et à l'ordre minutieux des anciennes familles. Bruxelles n'est plus une cité brabançonne; c'est une capitale européenne, et ses vieux habitants ne la reconnaîtraient plus si leur tombeau pouvait s'ouvrir après un demi-siècle.

Mais à côté du progrès extérieur voyons-nous grandir également la vie intellectuelle et morale? cette double condition à laquelle s'attache l'avenir de la ville et de la patrie se réalise-t-elle en silence à travers le bruit tumultueux des édifices qui s'élèvent, du luxe qui se déploie, des intérêts qui s'agitent, des plaisirs qui se succèdent? Un premier examen

permet le doute à ce sujet : car c'est à la surface des sociétés qui grandissent que l'écume s'accumule, et, nous n'oserions le nier, cette splendeur même que Bruxelles a conquise semble avoir son ivresse. Un élan irrésistible entraîne une partie de la cité vers ce qui est nouveau, hardi et brillant, et le besoin de jouir se joint à celui de primer. Qu'on ne s'y trompe pas cependant : cette ardeur encore mal réglée qui n'est pas toujours exempte de désordre, cet instinct dont l'impétuosité va jusqu'à la violence, cachent quelque chose de plus fort et de plus durable, quelque chose de plus pur et de meilleur qui se développe au sein même de la population nouvelle. Les idées grandissent, les caractères se trempent, les pensées profondes obtiennent de l'attention et trouvent de l'écho, sinon encore dans toutes les classes, du moins parmi celles qui s'élèvent. Ceux qui ne songent qu'à l'avenir peuvent trouver l'œuvre encore imparfaite; mais ceux qui se rappellent le passé ne sauraient méconnaître le progrès qui s'accomplit, et se réjouissent de voir Bruxelles devenir ce que doit être la capitale d'un État libre : non pas seulement le centre du pouvoir, mais aussi le foyer de l'intelligence.

H. G. MOKE.





Waterloo.

ENVIRONS DE BRUXELLES.

Peu de villes de la Belgique offrent une banlieue plus remarquable que celle de Bruxelles. A part les nombreuses villas qui embellissent le paysage à plus de trois lieues à la ronde, on y rencontre une foule de hameaux qui se recommandent à la curiosité du touriste, autant par la beauté de leurs sites que par leurs souvenirs historiques. A chaque pas, vous vous heurtez contre des ruines auxquelles se rattachent de grands noms et de grands événements. Des débris de demeures féodales tombent pierre à pierre sur le tapis des calmes et verdoyantes prairies. Partout la nature ou l'industrie cherchent à effacer les héroïques traces du passé turbulent de nos aïeux. Mais si la première jette un manteau de fête sur les ruines qu'elle fait chaque jour, et couvre les vieux manoirs tombés d'un linceul de pariétaires ou de giroflées sauvages, l'industrie, qui s'inquiète assez peu de profaner les choses d'autrefois, plante ses cheminées et ses machines sur les monuments qui furent témoins des grands événements du quatorzième et du quinzième siècle.

De tous les ravages qu'ont subis les environs de la capitale, il n'en est pas de plus regrettable à nos yeux que celui qui s'est accompli de nos jours par l'effroyable mutilation de l'antique forêt de Soignes. Les moines des anciens âges, tout en portant la hache dans le flanc de ces grands bois dont ils avaient trouvé la contrée couverte, en avaient du moins ménagé le cœur. Bruxelles comptait naguère dans sa forêt souveraine 16,500 arpents merveilleusement plantés, et dont les vieux arbres ne le cédaient guère à ces chênes gigantesques qui faisaient autrefois l'orgueil de l'Allemagne. Nous les avons vu mettre en vente publique et en destruction réglée, par suite d'une opération financière dont la conception et les suites ont été également onéreuses au pays. A part l'influence atmosphérique que la coupe de ces forêts exerce sur la région environnante, le paysage aux alentours de Bruxelles a perdu la plus grande partie de sa physionomie par la disparition graduelle du rideau de verdure qui le bornait à l'horizon, de l'est au midi.

Pourtant, s'il était un souvenir sacré de la vieille Belgique, n'était-ce pas ce bois formidable et superbe, que les *Commentaires* de César semblent rattacher à l'antique Ardenne et aux forêts plantées par les Nerviens? Au seizième siècle, elle s'étendait encore jusqu'aux portes de Bruxelles. Ses fraîches solitudes avaient retenti des cors joyeux et des ardents hallalis des ducs de Brabant, des empereurs et des gouvernants des Pays-Bas. Charles-Quint surtout, l'un des intrépides chasseurs de son époque, en avait cent fois sondé les fourrés les plus épais.

Et cependant tous ces bruits des heureux et des puissants du siècle, lançant des chevaux richement caparaçonnés à travers le taillis, ne troublaient point l'asile des milliers de religieux de toute espèce qui avaient renoncé aux pompes du monde pour vivre dans la retraite et méditer sous les grands hêtres et les chênes séculaires. On voyait dans le bois de Soignes des couvents sans nombre: Groenendael, Sept-Fontaines, Rouge-Cloître, Roosendael, Forêt, la Cambre, Auderghem, Notre-Dame de Bonne-Odeur, et bon nombre d'autres encore. Des chapelles, des ermitages, des maisonnettes de bûcherons, offraient au voyageur une foule d'asiles que semblait protéger la majesté de ce bois vénérable. Presque tous ces édifices se trouvent aujourd'hui découverts et mis à nu par la chute de la forêt, dont il ne reste plus qu'une faible partie, rachetée depuis peu par le trésor public.

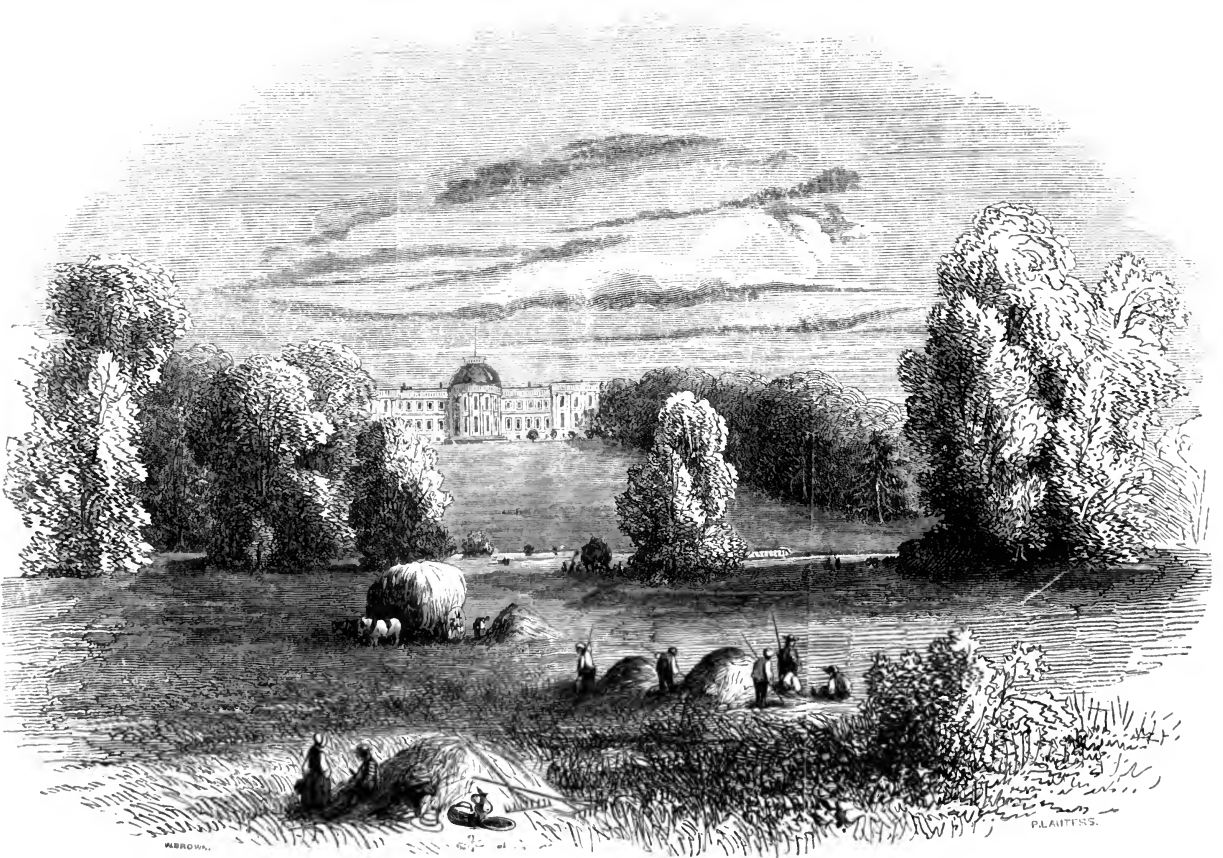
De quelque côté qu'on sorte de Bruxelles, dans le but d'une excursion

de plaisir ou d'archéologie, on est sûr de rencontrer des sites où la beauté de la nature est relevée encore par la présence de charmantes maisons de campagne. Au midi, de vertes et grasses prairies que traversent les charmants méandres de la Senne, accidentés de distance en distance de bouquets de bois. Au nord, un canal qui coule entre deux rangées de hêtres séculaires derrière lesquels apparaissent le majestueux château de Laeken et de splendides villas, dont quelques-unes sont d'un magnifique style renaissance. A l'est, de riches campagnes au milieu desquelles se montrent de nombreux clochers, et parfois les sombres masses de la forêt de Soignes. A l'ouest, des champs fertiles où la riante verdure du houblon se mêle aux vives teintes jaunes du colza en fleur : voilà, vu à vol d'oiseau, l'aspect que présente la banlieue de Bruxelles, par une belle journée d'été.

Si nous descendons maintenant aux localités les plus importantes par leurs souvenirs et par l'intérêt qu'elles offrent au promeneur intelligent et artiste, nous trouvons les villages de Laeken, Tervueren, Waterloo, Beersel, Gaesbeek, Groenendael et Afflighem.

Laeken est situé sur une colline qui domine les prairies où s'épandait autrefois la Senne, après avoir traversé Bruxelles, et que les eaux du canal inondent encore assez fréquemment pendant l'hiver. C'est à cette circonstance qu'est dû, suivant quelques auteurs, le nom du village, dont les environs auraient formé un *lac*. Quoi qu'il en soit de cette étrange étymologie, une voie romaine qui suit les hauteurs voisines semble indiquer que ces parages étaient habités dès les temps primitifs, et nos chroniques rapportent que les Normands vinrent les occuper vers la fin du neuvième siècle. Un duc appelé Hugue, et dont il est difficile de découvrir le véritable titre (car celui de duc de Lorraine qu'on lui attribue est évidemment fabuleux), périt, dit-on, en livrant bataille à ces farouches envahisseurs, et son corps fut déposé par ses sœurs dans la chapelle qu'elles érigèrent à sa mémoire à l'endroit où se trouve l'église du village actuel. Modifiée à diverses époques, cette église fut enfin rebâtie sous le règne d'Albert et Isabelle, par les soins de ces princes pieux, qui l'embellirent de quelques peintures remarquables, et de verrières sur lesquelles ils sont représentés à genoux.

Le palais de Laeken, qui est aujourd'hui le but des courses des touristes, a été construit en 1784, aux frais de l'archiduchesse d'Autriche Marie-Christine, sur les dessins du duc de Saxe-Teschen, son époux



Château de Lacken.

(tous deux étaient gouverneurs généraux des Pays-Bas). Le nom primitif du palais, qui résume sa situation et son aspect, fut *Schoonenberg* (Beau mont). A l'extrémité d'une immense pelouse que le printemps couvre d'une neige de marguerites, et du milieu de laquelle s'élèvent quelques bouquets d'arbres disposés avec un effet fort pittoresque, s'élève le palais, dont l'aspect à la fois noble et grand indique une demeure vraiment royale. Le frontispice se compose d'un portique de quatre colonnes ioniques couronnées d'un beau fronton sculpté par Godecharles. Le sujet du fronton est le Temps, qui préside aux Heures et aux Saisons. La façade du côté du parc présente une rotonde flanquée de deux ailes. De riches revêtements de marbre sculpté embellissent encore cette partie du palais. Mais ce qui surtout mérite l'attention des curieux et des artistes, c'est le parc et les jardins, qui s'étendent sur une superficie de plus de cent bonniers. Le dessin des jardins est d'un goût exquis, et réunit dans quelques parties le style sévère de Le Nôtre aux agréments et au laisser aller du jardin anglais. Plusieurs pavillons, temples, kiosques ou grottes surgissent des touffes fleuries des bosquets, tandis que d'autres se voilent sous les mystères du taillis. Le temple du Soleil et celui de Minerve méritent une attention spéciale, et sont bâtis avec une grande sévérité de lignes. Du haut de la pelouse, on jouit d'un coup d'œil ravissant qui embrasse Bruxelles et son pittoresque amphithéâtre de maisons, de flèches gothiques, de clochers, etc.; devant vous, s'étend le canal qui serpente entre deux rives charmantes, et porte sur ses eaux paresseuses quelque lourde galiote hollandaise, tandis que derrière les mâts des navires on voit fuir avec la rapidité de la pensée un noir remorqueur dont l'aspect fantastique rappelle les animaux de Callot, et qui traîne derrière lui, à l'ombre d'un panache de fumée, toute une population qui disparaît à vos yeux comme un rêve!

Pendant la révolution française, qui passa sur la Belgique comme un torrent dévastateur et qui ne nous laissa que des ruines, le château de Laeken fut divisé par lots et vendu. La tour chinoise, construite par Marie-Thérèse et qui avait plus de deux cent cinquante pieds de haut, fut démolie par un procureur, véritable vandale, vivant de ruines et de dépouilles, et qui vendit pierre à pierre cette merveille de travail et d'art, qui se voyait à six lieues. Le chirurgien Terrade allait faire subir le même sort au château, lorsque Napoléon, alors consul, sauva l'œuvre du duc de Saxe-Teschen des griffes de cette bande noire, et acheta le

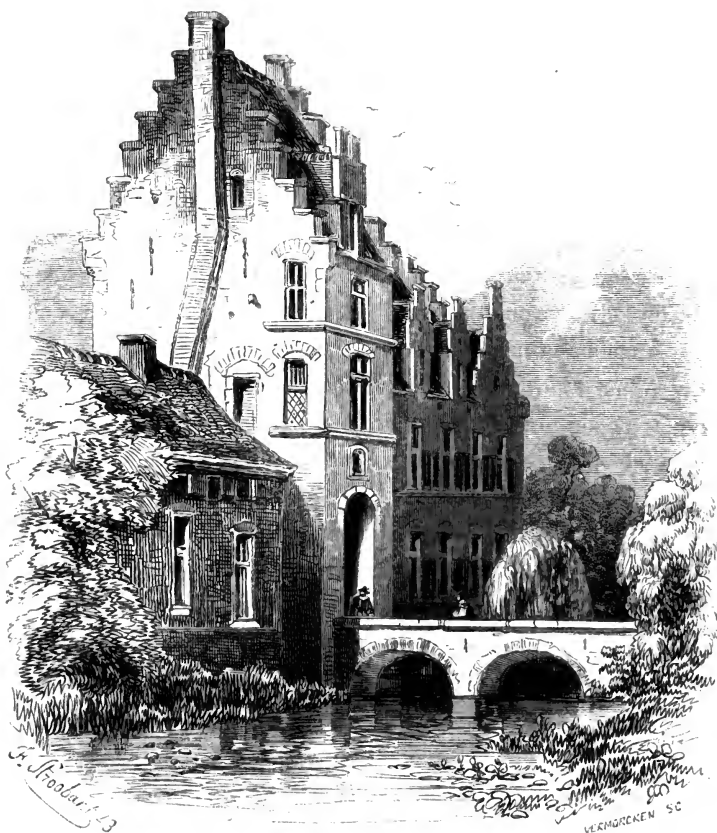
château, dans lequel il devait plus tard signer sa déclaration de guerre à la Russie, et jeter à l'Europe son dernier défi.

A une lieue de Bruxelles, en suivant les allées de hêtres qui ombragent les bords du canal, on arrive à Vilvorde, petite ville déchue au rang de bourg, et qui eut jadis une si grande importance. Vilvorde, que les annalistes écrivent *Filfordia, Filfortium,* fut une des premières communes affranchies en Belgique. Sa charte de liberté communale lui fut octroyée en 1192, par Henri I[er], duc de Brabant. Les ruines des remparts, couverts aujourd'hui de champs de seigle et de froment, démontrent l'ancienne importance de Vilvorde sous le rapport militaire. C'était un point avancé qui couvrait Bruxelles et, au besoin, servait aux vieux souverains du Brabant pour tenir en respect une population remuante. Le duc Wenceslas donna à Vilvorde une formidable ceinture de murailles, et acheva en 1375 le château sur l'emplacement duquel Marie-Thérèse fit construire en 1776 une maison de force, dont l'aspect sinistre gâte complétement la physionomie de Vilvorde, par sa lourde masse carrée, percée seulement de jours de souffrance. On assure que quelques hommes ont été assez adroits et assez hardis pour se sauver de cette prison sans issue; mais l'aspect de l'édifice semble démentir cette tradition, et doit enlever au captif jusqu'à l'espérance!

Une tour, ou bastion des anciens remparts, sert aujourd'hui de base à un honnête moulin à vent, qui donne à l'entrée de la ville un effet pittoresque et charmant. Quelques ruines et quelques fondations pieuses témoignent de l'ancienne importance du donjon de Vilvorde, qui, en 1657, eut l'honneur de recevoir madame Deshoulières comme prisonnière d'État. Sa muse mélancolique et moutonnière dut trouver le séjour de cette forteresse peu récréatif, et nous n'admettons qu'avec la plus grande réserve, que ce fut dans ce lieu qu'elle composa sa prétentieuse et niaise bergerade : *Les Moutons.*

A quelques pas de Vilvorde se trouve *Ransbeck,* célèbre par le combat opiniâtre qui s'y livra en 1141, entre les tuteurs du jeune Godefroy et les seigneurs de Grimberghen. Les arts et la poésie ont traité souvent le sujet de cette bataille, dans laquelle on prétend que le berceau du jeune duc, suspendu à un chêne, enflamma les Brabançons d'une telle ardeur, qu'ils restèrent maîtres du champ de bataille. Ransbeck n'est aujourd'hui qu'un petit village dormant sous les peupliers, et dans lequel il serait difficile de trouver une trace monumentale du passé.

N'oublions pas, avant de quitter les bords du canal, deux endroits qui rappellent de grands et mélancoliques souvenirs. C'est dans le château de Steen, près d'Elewyt, entre Malines et Vilvorde, que se trouvent les ruines de l'habitation favorite de Rubens. C'est dans son château de Steen que se tenaient ces glorieuses cours plénières d'artistes dont les



grands vassaux étaient Van Dyck, Jordaens, Teniers, Théodore Van Thulden, Rombauts, les deux Zeghers, Jean Wildens, et tant d'autres! réunions charmantes et pleines d'intérêt, où des princes briguaient la faveur d'être admis. Le château de Steen était un lieu toujours ouvert aux pauvres diables d'artistes, que la munificence du prince de l'école flamande ne renvoyait jamais les mains vides. Aujourd'hui, le silence des ruines a succédé à ces joyeuses réunions; et les hirondelles, seuls hôtes

de la calme retraite du grand Rubens, semblent dire qu'il y a quelque chose de plus grand encore que les fêtes de l'art : celles du printemps et de la nature !

A trois quarts de lieue de Steen, se trouve l'habitation de David Teniers, l'Homère grivois des épopées villageoises flamandes. Simple maison de campagne d'abord, le fruit des économies de David Teniers lui permit bientôt d'en faire une sorte de manoir artistique, orné de trois tours qui donnèrent leur nom au domaine. Une seule de ces tours existe encore aujourd'hui. Elle servait d'atelier au célèbre artiste. On attribue à un caprice de Teniers les deux grands aigles noirs qui ornent chaque battant de la porte [1]. Le joyeux David et sa femme reposent aujourd'hui dans l'église de Perck, où l'on voit un superbe tableau de Teniers représentant saint Dominique agenouillé devant la Vierge.

A l'est et au midi de Bruxelles, régnait autrefois une ceinture pittoresque de lacs charmants, qui depuis la porte de Louvain s'étendait jusqu'à la chaussée de Charleroi. Mais ce souvenir ne peut plus nous inspirer aujourd'hui que des regrets stériles, et les vastes pièces d'eau avec leurs cygnes aux blanches ailes ont disparu pour la plupart, comme les vieux chênes de la forêt de Soignes. Qu'il y ait là, si l'on veut, un progrès agricole ou industriel, c'est ce que nous ne prétendons pas nier; mais pour le promeneur, pour l'artiste, ce progrès sera longtemps une dévastation. En vain chercherait-on, au moment où nous traçons ces lignes, les jolis étangs d'Auderghem, qui donnaient au paysage un caractère si frais et si coquet; ceux d'Etterbeek et d'Ixelles sont menacés du même sort par la main des spéculateurs : où s'arrêteront-ils? nul ne le sait.

Et cependant, quelle charmante et pittoresque excursion que celle qui conduisait de Bruxelles à Tervueren, le long d'une route ombragée de beaux arbres, accidentée par de petits lacs miroitant derrière les saussaies! Tantôt la forêt de Soignes jetait un de ses bras jusque sur la route, tantôt elle bornait l'horizon de ses lignes sévères et d'un vert sombre sur lequel se détachaient les teintes rougeâtres des bourgeons du hêtre. Du haut de la route où se trouvait le rendez-vous de chasse, Bruxelles offrait un coup d'œil riant; la flèche hardie de l'hôtel de ville, s'élançant au-dessus des plus hauts arbres, montrait son gigantesque archange

[1] Voir le dessin de ce château dans *les Belges illustres*, 2e partie, page 32.

dessinant sa silhouette d'or sur l'azur du ciel. Derrière, la chaussée d'Auderghem serpentant entre deux lignes mobiles de verdure, allait se perdre dans de fraîches prairies, constellées de distance en distance par la tuile rouge d'une maison. Aujourd'hui, rien n'existe plus de ce beau paysage; les étangs sont devenus des champs de betteraves; la forêt a disparu, et des campagnes tantôt inondées par les pluies, tantôt torréfiées par le soleil, sont tout ce que l'œil rencontre sur une route dépouillée d'arbres jusqu'à Auderghem, où la forêt reprend ses droits, et où disparaît la plate et banale ligne de maisons qui vous suivait depuis Bruxelles.

A gauche d'Auderghem, une colonnade d'ormes et de hêtres magnifiques dont les cimes s'entre-croisent comme les nervures d'une voûte gothique, vous conduit à Tervueren. Rien de beau, de frais, de poétique comme cette excursion par une belle matinée de printemps, alors que le soleil attache un diamant à chaque feuille, et éveille une voix d'oiseau dans chaque buisson. Après une heure de marche on arrive à Tervueren, château royal dont les événements politiques ont fait pendant douze années une vaste solitude.

Le nom de Tervueren apparaît de bonne heure dans nos annalistes et nos chroniqueurs. La tradition raconte que saint Hubert, qui avant d'être un saint fut, comme Nemrod, un *fort chasseur* devant le Seigneur, y fit construire un château qui servait de rendez-vous de chasse à ses joyeux compagnons de vénerie. C'est de Tervueren que s'élançaient ces troupes d'audacieux et ardents barons, dont le cor d'ivoire allait réveiller les sangliers et les loups dans leurs forts.

On montre encore, à Tervueren, le cor de chasse colossal de saint Hubert, que Dieu ramena dans la voie du salut par le ministère d'un cerf miraculeux portant un crucifix entre ses andouillers. Mais avant cette époque, Hubert était l'époux de la belle Floriberthe, fille d'un comte de Louvain, et passait dans son *Fura castrum* de joyeuses heures, partagées entre les banquets bruyants et les chasses échevelées. Plus tard, quand le noble *hunter* eut renoncé à Satan, aux curées, à l'hallali et autres mondanités pareilles, il vint revoir Tervueren, où il mourut en 727.

Les ducs de Brabant adoptèrent Tervueren pour leur résidence d'été, et l'embellirent tour à tour; les gouverneurs des Pays-Bas venaient y passer la saison de la *villeggiatura*.

Le cardinal de Granvelle et le duc d'Albe aimaient à se délasser de

leurs préoccupations politiques dans ces retraites paisibles où venaient mourir les malédictions des peuples. L'archiduc Albert, auquel cette résidence n'offrait pas moins de charmes, rebâtit une partie du vieux château des ducs de Brabant. Ce fut surtout le duc Charles de Lorraine qui, dans le cours du siècle dernier, fit de Tervueren un véritable séjour royal.

Mais les troubles politiques de la fin du dix-huitième siècle amenèrent la ruine de cet édifice somptueux. Il fut démoli en entier, sauf les écuries, que le gouvernement français convertit en un haras qui existe encore aujourd'hui. Après la réunion de la Belgique à la Hollande, et dans la première effusion de reconnaissance de deux peuples, heureux d'être délivrés de l'administration impériale, on offrit au prince d'Orange, comme témoignage d'affection, un pavillon splendide qui fut bâti sur les dessins de Vanderstraeten. Ce pavillon est de forme carrée; sa façade, large de cent trente-sept pieds, est composée d'un porche saillant soutenu de six colonnes ioniques. La frise de la façade est du sculpteur Rude, qui a depuis immortalisé son nom sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

Le parc de Tervueren, qui peut être comparé aux plus beaux parcs royaux de France, fut entouré de murs par l'infante Isabelle, dans un circuit de cent quatre-vingts bonniers. On comprend facilement, en voyant ce magnifique domaine, quels regrets ont dû agiter le cœur du royal propriétaire, lorsque les événements de 1830 vinrent l'exiler de ce séjour où les princes venaient chercher l'oubli de leur puissance, et déposer cette couronne, à laquelle les peuples ont attaché tant d'épines depuis la chute des monarchies de droit divin.

Après le château moderne et ses dépendances, Tervueren n'offre plus rien de remarquable, si ce n'est sa vieille église, qui date du treizième siècle. Son architecture est simple et sévère. Au milieu du chœur s'élève un tombeau fort simple, érigé par les archiducs Albert et Isabelle à la mémoire des ducs de Brabant.

Si de Tervueren nous descendons vers le sud-est, nous trouvons le village de Notre-Dame au Bois, perdu au milieu de la forêt, que traverse la route qui conduit à Isque, patrie de Juste Lipse, et où se trouve encore le château, berceau du savant polygraphe. En suivant la chaussée de Wavre, l'œil découvre à l'horizon les vastes plaines où l'aigle impérial vint tomber, l'aile brisée par la flèche des nations! Waterloo! que le grand désastre de 1815 a doté d'une sanglante renommée, et dont le nom sera éternellement accolé au nom de Napoléon, comme Arbelles à celui

de Darius, Pharsale à celui de Pompée, et Châlons à celui d'Attila!

Waterloo est un grand et charmant village, où l'imagination a besoin des affirmations de témoignages contemporains, pour croire au grand désastre qui, en 1815, ensanglanta ces plaines aujourd'hui si calmes, et sous lesquelles dorment les dépouilles de plus de soixante mille hommes, victimes de l'ambition des puissants de la terre. Après la défaite des Cimbres par Marius, et celle d'Attila par Aétius dans les plaines de Châlons, jamais lutte ne fut plus sanglante. Pendant quatre jours, une armée héroïque, commandée par le plus grand capitaine du siècle, lutta avec le courage du désespoir contre l'Europe conjurée. Pendant quatre jours, au milieu d'une pluie qui voilait le soleil comme un morne rideau destiné à cacher au ciel l'horrible boucherie qui s'accomplissait sur la terre; pendant quatre jours, disons-nous, l'armée française tint tête à l'Europe ameutée contre elle. Tout ce que l'héroïsme a de force, la science de ressources, le génie de puissance, fut appliqué dans cette colossale tuerie où les vainqueurs de la veille étaient les vaincus du lendemain, où le sang et la boue ne permettaient plus de reconnaître les uniformes, jusqu'à ce qu'enfin Dieu lassé de cette haute fortune qui allait mettre l'empire du monde entre les mains d'un seul homme, le brisa comme un roseau, et lui fit une infortune aussi grande que l'avait été sa gloire!

Dans cette plaine, vaste nécropole où dorment aujourd'hui vainqueurs et vaincus dont le temps a confondu les restes ennemis, s'élève un gigantesque lion, témoignage un peu orgueilleux de la part que la Belgique prit à cette grande lutte. Ce lion, juché sur une colline factice de cent soixante mètres de diamètre et de quarante-cinq de hauteur, domine la plaine. Le monument en fer érigé par les Prussiens, près de Plancenoit, et plusieurs tombes remarquables, ornent les deux côtés de la route. Dans la chapelle de Waterloo s'élèvent une foule de mausolées érigés par les parents ou les amis de ceux que le sort des armes a frappés dans cette sanglante journée.

Dans les environs de Waterloo, au milieu de la forêt de Soignes, se trouvent encore aujourd'hui les ruines de l'ancienne abbaye de Groenendael, jadis rendez-vous de chasse des ducs de Brabant. La cour de Charles-Quint avait une prédilection particulière pour cet endroit fort pittoresque et qui, aujourd'hui encore, retentit des fanfares innocentes de nos *sportsmen* bruxellois.

Plusieurs religieux recommandables par leurs vertus et la sainteté de

leur vie, illustrèrent l'abbaye de Groenendael, qui, d'abord simple ermitage fondé par Jean de Buscof, devint bientôt une grasse et plantureuse abbaye. Dans les cours d'un bâtiment que les princes occupaient pendant la saison des chasses, se voyait encore, il y a quelques années, un vénérable chêne dont les rameaux centenaires abritèrent une réunion qu'il serait difficile de recomposer de nos jours. Elle se composait d'un empereur, Charles-Quint, de trois rois ou princes souverains, Philippe II, alors roi de Naples, Ferdinand et Maximilien II; de deux reines, Marie de Bohême et Marie de Hongrie; et d'un dey de Tunis, étonné de toute cette magnificence qui se déployait autour de lui.

Sur les confins de la province de Brabant et de la Flandre se trouvent les ruines de la célèbre abbaye d'Affleghem, dont la fondation est attribuée à Henri, comte de Louvain, et à son frère Godefroid le Barbu. Des chroniqueurs rapportent des choses fort curieuses de son origine. Au commencement du treizième siècle, alors que la Belgique, comme l'Europe, offrait l'image d'une société sans frein civil ou religieux, que les barons ne connaissaient d'autre Christ que leur épée, d'autre loi que leur volonté, que tout était désordre et confusion, un simple moine de l'abbaye de Saint-Pierre de Gand, nommé Witherio, eut le courage de s'élever contre les vices et les énormités du siècle. Son éloquence mâle, sa foi profonde, lui soumirent bientôt un grand nombre de pécheurs, parmi lesquels six gentilshommes qui s'étaient fait remarquer par leurs débordements. Ils se retirèrent dans une solitude affreuse, au milieu des bois, n'ayant, au dire de Sigebert, que trois pains, la moitié d'un fromage, et quelque ferraille. Bientôt d'autres pécheurs vinrent se joindre à eux, et devinrent célèbres par leur pénitence. Ces profondes retraites brisaient ces hommes de fer; ils s'y trouvaient face à face avec Dieu, qu'ils méconnaissaient dans le tourbillon du monde.

Un moine de Verdun, nommé Fulgence, fut le premier abbé d'Affleghem. On conserva plus tard dans ce saint lieu, honoré du patronage spécial du duc de Brabant, l'étendard de la province, qu'on y allait chercher en grande cérémonie lorsque quelque guerre éclatait. L'abbé de ce monastère était premier prélat du duché. Sa bibliothèque était une des mieux fournies des provinces belgiques, et ses moines se distinguaient par leur science et par leur piété. C'est là qu'après de longs et honorables travaux fut recueilli, pauvre et dénué de moyens d'existence, le laborieux Sanderus, l'historiographe le plus fécond de la Belgique;

sa sépulture a été retrouvée parmi les ruines de l'église cathédrale, qui existait encore il y a peu d'années.

Les noms de Gaesbeek et de Beersel rappellent les luttes féodales du moyen âge, et cette époque où il ne se passait pas un jour sans qu'on vît flotter la bannière de quelque seigneur par les chemins. Tantôt c'étaient les guerres des villes contre leurs suzerains, tantôt les empiétements des seigneurs isolés sur les possessions des villes ou des communes. Deux faits de ce genre se rattachent aux manoirs de Beersel et de Gaesbeek, dont les tours monstrueuses, restées debout, montrent quelles formida-



bles aires savaient se bâtir ces vautours féodaux du treizième et du quatorzième siècle.

Le château de Gaesbeek est aujourd'hui encore une des curiosités monumentales du Brabant; il offre un singulier mélange d'architecture de toutes les époques. Le propriétaire actuel, M. le marquis d'Arconati, l'a fait restaurer avec intelligence, de manière à lui conserver son antique physionomie, et à laisser subsister quelques traces de l'attaque furieuse qui renversa en 1387 la vieille forteresse.

Un baron de Gaesbeek, nommé Siger ou Zegher d'Absconde, voulait s'arrondir de quelques terres appartenantes au territoire de Bruxelles. Éverard T'Serclaes, dont la bravoure avait arraché Bruxelles au joug des Flamands, s'opposa aux prétentions du sire de Gaesbeek; celui-ci, furieux, lui tendit un guet-apens sur la route de Lennick, et le laissa pour mort sur la place. Le curé de Stalle, qui s'en revenait avec un religieux, trouva le corps d'Éverard qui respirait encore, l'emporta sur un chariot, et l'amena à Bruxelles, où il l'exposa sur la Grand'Place. A cette vue, la bourgeoisie bruxelloise courut aux armes, et une foule considérable se dirigea vers le château de Gaesbeek, pour venger cette lâche trahison. Le siége dura un mois, et le château, miné par des houilleurs qu'on avait fait venir de Liége, s'abîma enfin en enterrant ses défenseurs sous les ruines. Zegher d'Absconde échappa cependant à ce désastre; mais la duchesse Jeanne défendit de reconstruire le château. Ce ne fut que dans le seizième siècle qu'on releva Gaesbeek, qui se ressentit encore plus d'une fois des fureurs de la guerre.

Beersel, situé dans un vallon charmant et au bas d'un coteau couvert de platanes, offre une des ruines les plus pittoresques qui se puissent voir. Adossées à un coteau boisé, les tours colossales dont les murs semblent braver le temps, se dessinent sur la verdure du taillis. Au devant du manoir s'étendent de vastes prairies sur lesquelles la Senne se découpe comme un vaste ruban d'argent bruni. Les fossés du château, actuellement à sec, servent de pâturage communal. Les tours, dépouillées de leurs donjons et couvertes de plantes vivaces, n'ont pas encore tout à fait perdu leur physionomie formidable. L'intérieur du manoir est dans un délabrement qui fait peine à voir. Les planchers, suspendus par un bout ou écroulés, laissent voir la voûte du ciel comme à travers l'orifice d'un puits. Une salle de la tour de gauche est encore habitable, en ce sens qu'elle est la seule où l'on soit à l'abri de la pluie. Cette salle, jadis revêtue d'une boiserie de chêne peinte en outremer vif et parsemée d'étoiles d'or, est d'une architecture hardie et grandiose. Des nervures puissantes et légères à la fois s'élancent au sommet de la voûte, où elles vont se réunir dans une clef de pierre fort ingénieusement ouvrée. Des remparts de trente-cinq pieds de hauteur courent d'une tour à l'autre, et laissent encore voir quelle était jadis la force de la place.

Mais c'est surtout dans le silence et le repos des belles nuits d'été, lorsque la lune jette sa mystérieuse lueur sur le manoir en ruine, qu'il

déploie toute sa majesté. Alors, du sein de ces tours ébréchées par le temps et les mangonneaux, et sur le sommet desquelles s'agite un panache de verdure, on croit voir glisser les ombres des seigneurs de



Witthem, agitant leur bannière d'argent à la croix d'azur. Les soupirs de la brise donnent une voix à chaque pierre, et éveillent mille bruits étranges dans les escaliers sombres des tours. Parfois le vent, s'engouffrant avec force à travers les croisées, secoue le manoir comme s'il allait être arraché de ses fondements. Il y a dans la contemplation de cette grande ruine d'autrefois, un sentiment plein de mélancolie qu'on ne peut définir.

Le château de Beersel appartient aujourd'hui à la maison d'Aremberg. On s'attriste de voir tomber chaque jour une pierre de plus de cette belle ruine, qu'il serait facile de rendre habitable en lui conservant sa physionomie sévère. C'est ce qu'a déjà fait M. le comte de Beaufort pour son beau manoir de Bouchout, dont le temps et les guerres du moyen âge avaient ébranlé les vieilles murailles. On connaît généralement assez peu ce château, d'une origine très-ancienne, et qui a

été bâti vers 1130, pour servir de barrière aux excursions vers Bruxelles des gens de Gand et de Malines. Godefroid le Barbu, qui en ordonna la construction, obtint le territoire de Bouchout en échange de la ville de Termonde, qu'il céda à Thierry d'Alsace, comte de Flandre; pour se mettre tout à fait à l'abri de nouvelles agressions, il fit fortifier la citadelle de sept tours et d'une triple ceinture de fossés remplis d'eau, et en confia la garde aux braves sires de Crainheim.

Les dernières réparations qui ont été faites à Bouchout ont changé sans aucun doute sa physionomie rude et guerrière d'autrefois; la vieille citadelle féodale est devenue aujourd'hui une habitation vaste et commode; de nouvelles constructions ont remplacé quelques-unes des anciennes; les fenêtres, étroites jadis, ont été agrandies; la tour d'entrée et le pont-levis n'existent plus; enfin, les triples fossés ont été réunis et forment un lac d'une belle étendue, qui donne au vieux manoir un aspect excessivement pittoresque.



Il serait à désirer que M. le duc d'Aremberg suivît cet exemple, et fît restaurer avec soin le précieux monument historique dont il est le possesseur, en ayant soin toutefois de lui conserver son caractère primitif.

Du haut des ruines de Beersel, on aperçoit au loin les tours de Hal, qui se dressent au sud, et qui marquaient autrefois la frontière du Hainaut. Ce n'est point à sa force ni à ses souvenirs glorieux que cette petite ville doit sa célébrité. Née dans l'obscurité du moyen âge, elle n'a d'autre titre

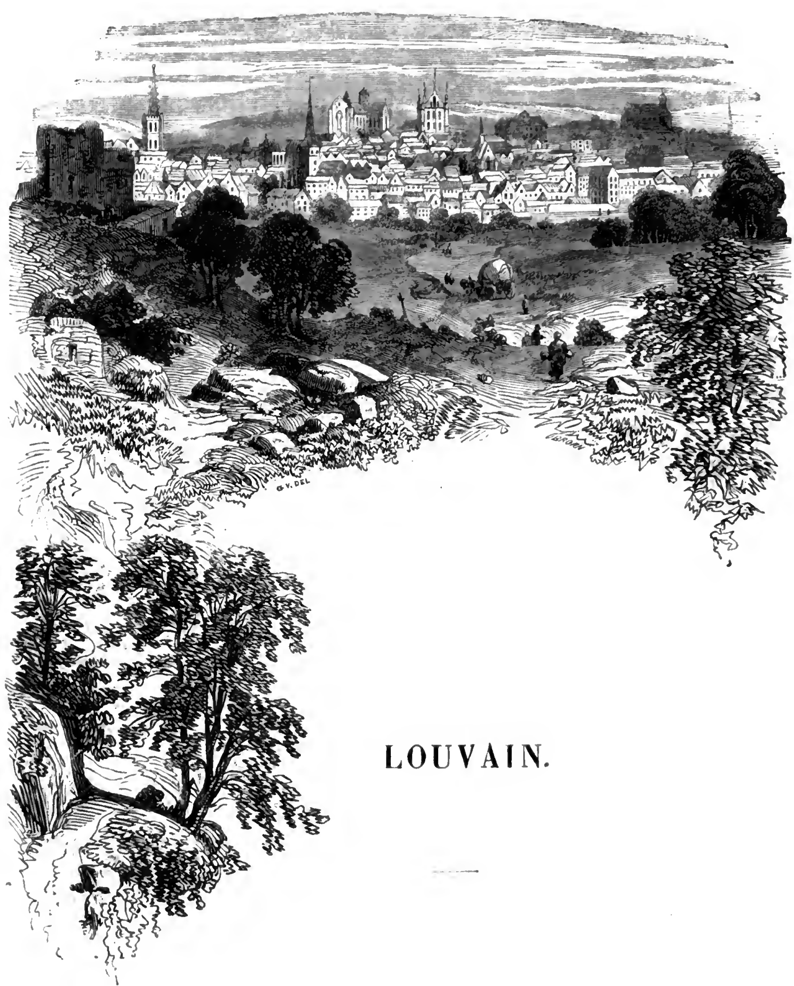
à l'attention du voyageur que sa vierge miraculeuse, adoptée jadis pour patronne par douze villes des provinces voisines, et encore honorée aujourd'hui dans tout le pays environnant. C'est une petite statue de bois, qui passe pour avoir appartenu d'abord à sainte Élisabeth de Hongrie, et qui, arrivée de main en main à la comtesse Alix, épouse de Jean d'Avesnes, fut enfin placée à Hal par cette princesse, dans les premières années du quatorzième siècle. Le docte Juste Lipse, qui se fit l'historien de cette image féconde en prodiges, a rempli un petit volume de ses cures merveilleuses : mais la foi que son travail mérite eût été plus complète, si à la critique des mots, dans laquelle il excellait, il avait su joindre celle des choses, en rejetant du moins quelques légendes dont la fausseté saute aux yeux. Tout lui est bon, jusqu'à l'historiette si fameuse et si puérile des trois cent soixante-cinq enfants qu'une comtesse de Henneberg aurait mis au monde à la fois, en punition de ses railleries sur la fécondité d'une pauvre femme. Cette excessive crédulité du grave écrivain ne nous permet pas de le suivre dans le récit des merveilles qu'il énumère avec tant de complaisance. La plus remarquable est le soin avec lequel la vierge préserva longtemps des armes ennemies la cité qui renfermait sa statue. On conserve encore les boulets que lança en vain sur elle l'armée de Philippe de Clèves, pendant la révolte des Flamands contre Maximilien ; et la foule, qui croit y voir les trophées d'une lutte moins antique, se persuade que Notre-Dame elle-même détournait naguère les coups dirigés contre son temple. Outre ce premier siége, Hal résista avec le même succès aux révoltés du seizième siècle. En 1580, les calvinistes, commandés par le fameux Olivier Vanden Tympele, tentèrent de la prendre ; mais ils furent vigoureusement repoussés, et depuis lors les habitants célèbrent chaque année cet événement mémorable par des fêtes populaires.

Dédiée d'abord à saint Martin, l'église de Notre-Dame de Hal fut commencée en 1341, et terminée en 1409. C'est un des plus élégants édifices de style ogival secondaire qui soit en Belgique. Le chœur surtout est remarquable par sa forme svelte et la richesse de son ornementation. L'intérieur est décoré de vitraux peints et de niches à jour renfermant des statuettes. L'église est divisée en trois nefs, supportées par des colonnes à nervures réunies en faisceau. La tour qui s'élève en tête de l'édifice est carrée jusqu'au tiers de sa hauteur, et octogone à sa partie supérieure.

Les richesses de cette église sont immenses; les vases saints, les reliquaires, les tableaux, les objets d'or et d'argent enrichis de pierreries, les précieux ornements dont on revêt l'image de la Sainte Mère de Dieu dans les grandes solennités, ont pour la plupart été offerts par des rois, des princes et des seigneurs puissants. Le trésor de cette église a échappé à la rapacité des républicains français.

Les parois intérieures du monastère sont tapissées d'offrandes en argent, de peintures, de bancs sculptés, d'inscriptions en cuivre, qui attestent la piété et la reconnaissance des pèlerins. Les ducs de Bourgogne, Albert et Isabelle, Marie-Thérèse, se plaisaient surtout à prendre part aux solennités annuelles qu'on y célébrait. Dans cette église fut inhumé Joachim, dauphin de France, fils de Louis XI. On voit aussi, dans la chapelle latérale à gauche du chœur, la fastueuse inscription latine par laquelle Juste Lipse lègue sa plume à Notre-Dame de Hal.

VICTOR JOLY.



LOUVAIN.

Parmi les cités belges où le passé a laissé les traces les plus profondes, il faut mettre en première ligne Louvain. Quatre lieues la séparent seulement de Bruxelles; mais on dirait que dans l'ordre des temps, l'intervalle est de quatre siècles! Vue du haut de la colline où se trouvent les restes du château de César, au pied de laquelle est assise l'ancienne capitale du duché de Brabant, Louvain nous apparaît comme une cité du moyen âge. L'esprit étonné recule vers les jours orageux de ces luttes communales qui ont laissé de si dramatiques et de si sanglants souvenirs en Belgique.

Du fond d'une vallée accidentée par quelques ondulations de terrain,

surgissent une foule de clochers, de dômes, de tourelles, de clochetons, de girouettes, de pyramides percées de trèfles moresques, de tours sveltes où se découpent d'audacieuses ogives. Sur le premier plan se dressent l'élégante flèche de Sainte-Gertrude, ornée aux quatre angles de charmantes tourelles merveilleusement ouvrées, les tours de Saint-Jacques, et l'église des Dominicains, qui s'élève du sein d'un réseau de rues tortueuses. Au second plan, les maisons forment un amphithéâtre dominé majestueusement par le vaisseau de l'église Saint-Pierre et celui de Saint-Michel. Ces églises se détachent à leur tour sur la belle verdure du bois d'Héverlé et les riantes collines du Loo. A gauche, le tableau se ressent de la marche de la civilisation, et les plaines du Broeck, traversées à la fois par la Dyle, le canal et le chemin de fer, sont d'un coup d'œil charmant et plein de fraîcheur.

L'immense enceinte de la ville actuelle, qui renferme dans ses murs des prés, des jardins, des pâturages, etc., témoigne hautement de son importance au quatorzième et au quinzième siècle, époque où elle égalait en population et en étendue Paris, Gand et Cologne. Sans adopter à ce sujet les chiffres exagérés de quelques historiens, on peut affirmer hardiment que, malgré les pestes, les incendies, les guerres civiles qui la décimèrent et la dépeuplèrent à diverses reprises, Louvain resta longtemps une des principales cités des Pays-Bas. Quant à son origine, nous n'essayerons pas de percer les profondes ténèbres qui l'entourent. Nous nous contenterons d'indiquer l'étymologie qu'on assigne à son nom, et qui dépeint fidèlement en deux mots l'aspect de la ville à l'époque où, réunissant dans ses murailles un château fort, une église et quelques cabanes, elle n'avait encore rien qui annonçât le développement rapide et les vastes proportions qu'elle devait prendre plus tard.

Goropius, Juste Lipse, Divæus, font venir le mot *Louvain* de *Loo-ven* (*loo,* colline boisée; *ven,* marais, pâturage). Ce qui vient à l'appui de cette explication, c'est que plusieurs des collines qui environnent Louvain ont conservé le nom de Loo [1], tandis que dans l'enceinte même de la ville, plusieurs endroits ont été longtemps désignés comme d'anciens marais [2].

Il est probable que, dans le partage de l'empire de Louis le Débon-

[1] Comme les Loo-Bergen et Kessel-Loo.

[2] *Biest, Broek-Straet, Dooylaege Tet.*

naire, en 870, le territoire de Louvain fut compris dans les quatre comtés qui constituaient la Lotharingie.

Vers la fin du même siècle (887), les Normands, après avoir ravagé une grande partie de la Germanie, de la France, d'où ils furent éloignés à prix d'or, vinrent fixer leur camp à l'endroit où est située aujourd'hui la ville. Ces audacieux forbans s'élançaient de cet endroit pour faire leurs expéditions, qui consistaient à brûler les couvents, à raser les bourgades, les châteaux, et à abattre sous leur hache tout ce qui avait vie. L'armée impériale, chargée de défendre le passage de la Meuse à Maestricht, ayant voulu s'opposer, près de Fauquemont, aux ravages de ces barbares, fut battue. A cette nouvelle, l'empereur Arnoul quitte la Bavière, passe le Rhin et la Meuse, et s'avance, suivi d'une formidable armée, pour exterminer les Normands, qui s'étaient fortement retranchés dans leur camp. Irritée par les clameurs et les insultes des Barbares, qui criaient du haut de leurs remparts de se souvenir de la *Gheule*, l'armée impériale aborda les retranchements avec une impétuosité irrésistible. La cavalerie elle-même descendit de cheval pour se mêler à l'infanterie. Malgré leur courage ordinaire et leur féroce intrépidité, les Normands furent défaits. Les Belges pénétrèrent dans les retranchements et y firent un horrible massacre. La Dyle fut obstruée de cadavres. Cent mille Barbares restèrent sur le champ de bataille, et seize étendards furent envoyés en Bavière, comme trophée de cette éclatante victoire. Ce fut sur l'emplacement même du camp des Normands, qu'Arnoul fit construire un château fort, qui devint bientôt le noyau d'une cité. Toutes les villes du moyen âge commencent ainsi. La chaumière vient se placer à l'ombre du castel ou de l'église, les deux seuls pouvoirs respectés dans cette société où la crosse de l'évêque rivalise seule avec l'épée du soldat, où la chevelure blanche d'un prélat arrête Attila, Genseric ou Rollon. Bientôt le château *du César* ou de l'empereur, et non *de César*, comme l'ont répété des annalistes ignorants, vit toute une population se réunir dans l'enceinte même du camp normand, et la Belgique compta une ville de plus.

Le château, dont quelques ruines existent encore, et dans lequel Henri Ier fut assassiné en 1038, par Hermann, seigneur lorrain qu'il avait fait prisonnier dans un combat livré en 1037 ; le château, disons-nous, était composé de cinq bâtiments construits à différentes époques, et dont les pignons donnaient sur la ville. Une grande porte d'entrée

gothique et flanquée de tourelles, se trouvait derrière le pont-levis [1]. Entre le château et les remparts se trouvait une place circulaire, servant aux tournois et aux combats judiciaires. Mais elle a entièrement disparu, et tels qu'ils existent aujourd'hui, les vestiges du château de César ne présentent plus rien qui soit digne d'intérêt. Les anciens bâtiments ont fait place à des maisons particulières et à des jardins potagers. Quelques restes de murs tournés vers la ville, et le puits profond de cent quarante pieds, sont les derniers vestiges de l'antique donjon fondé par Arnoul, et qui, sans la révolution française, nous montrerait encore aujourd'hui ses tours, au pied desquelles passèrent tant de générations, d'événements et de révolutions.

Le premier des comtes de Louvain dont le nom soit entouré de quelque éclat, est ce Lambert le Barbu ou le Guerroyeur, qui créa véritablement la puissance brabançonne, par la réunion des comtés de Louvain et de Bruxelles. C'est à lui qu'il faut attribuer, selon toute apparence, la fondation de l'église de Saint-Pierre, la principale de la ville et peut-être la plus importante du pays. Mais cet édifice, d'abord construit en bois, fut dévoré par un de ces incendies si communs au moyen âge. L'église actuelle date en partie du quatorzième siècle. La partie comprise entre le jubé jusqu'aux et les piliers vus de la sortie dite des *Longs escaliers,* appartient également au quatorzième siècle, ainsi que le transept septentrional. Le chœur est du quinzième siècle (1434); le transept méridional, du seizième. La grande fenêtre du porche appartient au style gothique tertiaire.

L'aspect de cette église devait avoir un caractère imposant et grandiose avant que de nombreux accidents l'eussent mutilée comme elle l'est aujourd'hui, et lorsque, pure de tout contact profane, elle s'élançait vers le ciel, sans être entourée de toutes ces hideuses masures qui se sont accolées depuis à ses murailles. Le vaisseau de l'église présente une croix latine de trois cents pieds de long sur soixante et quinze de large. Trois portes y donnent accès. Celle du nord ne présente plus rien de remarquable. Celle du sud était bâtie de manière à y pouvoir ajouter un porche à l'extérieur, sur deux rangées d'élégantes colonnettes que le badigeon municipal a rendues de plus en plus méconnaissables.

[1] Au-dessus de la porte, Puteanus fit placer plus tard une verrière représentant les armes d'Albert et d'Isabelle.

L'entrée appelée les *Longs escaliers,* et située vers l'ouest, présente un aspect majestueux et imposant. Toutes les brillantes fantaisies du style gothique tertiaire s'y déploient. C'est sur ce qui reste de la tour de ce côté que s'élevait, dit-on, la fameuse tour Saint-Pierre, qui n'eût été rien moins que la première merveille de l'art chrétien, si elle eût jamais existé telle qu'on l'a décrite. M. Schayes a réfuté victorieusement toutes les assertions des historiens relatives à cette tour, et nous ne pouvons mieux faire que de citer ici ses paroles : « Un examen réfléchi nous prouve, dit-il, que cette œuvre prodigieuse n'exista jamais qu'en projet, ou du moins qu'on n'éleva jamais ces tours que jusqu'à la hauteur des toits de l'église, et qu'alors, soit qu'on s'aperçût que les fondements étaient trop faibles, ou la base des tours trop étroite pour supporter une si grande masse, on se contenta, en 1507, au lieu de trois tours en pierre, d'en construire une seule en bois, surmontée d'une flèche couverte en ardoise, qui, après avoir essuyé plusieurs dommages en 1570 et en 1578, tomba en 1604, renversée par un ouragan. »

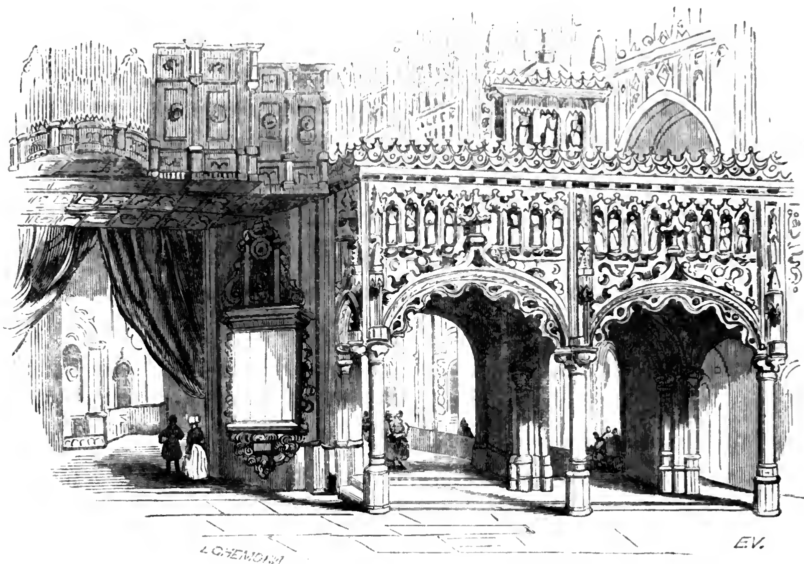
Les ravages du temps s'étaient cruellement fait sentir à la tour de Saint-Pierre; car à partir de 1776, on renonça à sonner les cloches, dont le mouvement amenait chaque jour la chute de quelques pierres. En 1826, pour remédier aux accidents qui pouvaient provenir de la chute des sculptures qui ornaient le sommet de la tour, on prit le parti de les abattre. Ce remède héroïque n'a été que trop souvent employé par les conseils communaux, aux soins desquels on confia si longtemps la conservation des monuments gothiques.

Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, l'église de Saint-Pierre s'élevait dans son majestueux isolement, au milieu des maisons accroupies à ses pieds. Bientôt l'avidité des conseils de fabrique fit envahir successivement le cimetière, et les contre-forts de l'église furent autant d'alvéoles où vinrent s'incruster de bruyantes ruches de marchands, couvrant de leurs interpellations criardes la grande voix de la prière, qui soupirait derrière les vitraux de l'église. La fumée de ces bouges sordides rongea bientôt les riches fantaisies que le ciseau des maîtres du moyen âge avait sculptées à profusion sur la face du monument. Enfin, en 1764, on compléta toutes ces profanations, en changeant complétement la physionomie du principal escalier, qui offrait un développement grandiose, tout à fait en harmonie avec le reste de l'édifice.

A l'intérieur, le temple a moins souffert. La voûte de la nef principale,

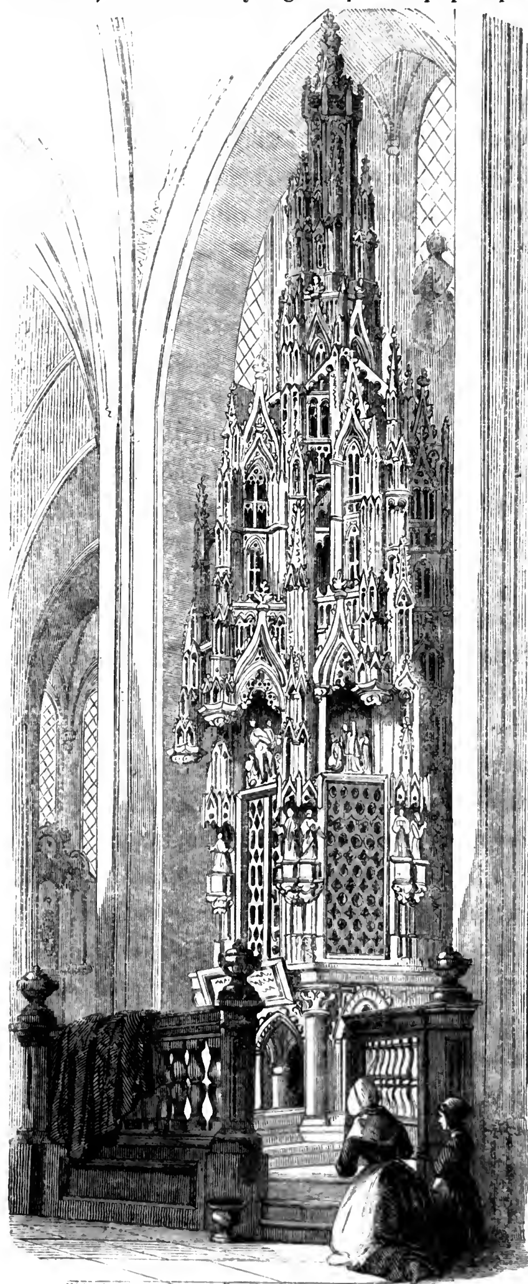
à laquelle on reproche un peu trop d'élévation, est soutenue par vingt-trois piliers, formés d'un faisceau de colonnettes qui s'épanouissent pour aller former les arcs-doubleaux de la voûte. Entre chaque faisceau de colonnettes, et au-dessus de chaque ogive, se trouve une galerie délicatement ouvrée, qui court tout autour de la nef principale. Au-dessus de ces balustrades règne une rangée de fenêtres; mais la profusion de lumière qu'elles répandent dans la nef, ne s'accorde pas avec les convenances du style gothique, et ôte au temple cette mystérieuse majesté et ce poétique demi-jour qui jettent tant de recueillement et de religieuse terreur dans l'âme du chrétien. Les deux nefs latérales sont bâties de la même manière que la grande nef, et contiennent, le long du mur principal, une foule de chapelles éclairées par des fenêtres dont l'architecture est quelquefois d'une bizarrerie étrange.

Une des principales merveilles d'art de cette église est le jubé, com-



posé de trois arcades, soutenues par des colonnes cylindriques. Les archivoltes sont fouillées avec une incroyable légèreté, et ornées d'une profusion de feuillages, de fruits et d'arabesques, inspirés par une imagination capricieuse. Au-dessus s'élève une croix gothique du même style, devant laquelle pend un magnifique lustre en fer ouvré, que la tradition attribue à Quinten-Metsys, ainsi que les fonts baptismaux. Ceux-ci,

toutefois, sont d'un style gothique trop pur pour qu'on puisse le rattacher à l'époque du fameux peintre-forgeron.



Mais le véritable miracle de l'art gothique dans l'église de Saint-Pierre, c'est le tabernacle. Il est impossible de rêver quelque chose de plus léger que cette merveilleuse fantaisie. Qu'on se figure une tour gothique en pierre de taille, de la hauteur de trente-cinq pieds, où l'artiste a réuni toutes les richesses qui s'épanouissent sur les vastes lignes des cathédrales. Ce ne sont que tourelles, niches, pendentifs, arcs-boutants, curieusement fouillés; statues et groupes représentant la passion du Christ. C'est un chef-d'œuvre dans lequel l'artiste a résumé, dans des proportions exiguës, la tour d'Anvers avec sa couronne aérienne, et la flèche élégante de l'hôtel de ville de Bruxelles.

Ce bijou de l'art gothique, qui date de 1433, époque de la fondation de l'hôtel de ville de Louvain, montre à quel

degré de perfection les arts étaient parvenus en Belgique, sous l'opulente maison de Bourgogne.

Revenons à l'histoire de la cité, et aux événements dont elle fut le théâtre.

Une grande obscurité continue à régner dans l'histoire des comtes de Louvain qui succèdent à Lambert. Avec Godefroid le Barbu, quelques rayons commencent à luire sur l'histoire de cette ville. C'est au règne de ce prince que se rattache le premier de ces terribles incendies qui désolèrent si souvent la ville de Louvain. En 1130, une violente conflagration la détruisit presque complétement. Huit ans après, sous le règne de Godefroid II, on vit tomber dans les environs, si nous en croyons les chroniques, une sorte de manne céleste, dont le goût se rapprochait fort de celui du miel. Ce qui est moins douteux, c'est que, à cette époque, les vignobles de Louvain avaient acquis plus d'importance que tous ceux du reste du Brabant et de la Belgique. Toutes les collines qui entouraient la ville, ainsi que celles qui étaient renfermées dans son enceinte, formaient un vaste vignoble. Mais il paraît que déjà alors les ducs de Bourgogne dépensaient beaucoup d'argent pour récolter quelques pièces de vin dur et aigre. On nous permettra de citer ici une humble remontrance de la cour des comptes de Philippe le Bon à ce sujet :

« Pour entretenir et faire labourer les vignobles de mondict seigneur en la ville de Lovain, il convient tous les ans de débourser grande somme d'argent, ensemble les gages de la garde de ladicte vignoble, le cuvelier et autres dépenses, estimées à IICIIIJXX liv.; tellement que les vins que monseigneur en prend lui *coustent plus qu'ils vaillent,* et qui l'en (qu'il en) achèterait à bien moindre prix vin de Baune ou du Rhin. »

Les ducs de Brabant profitèrent de l'avis, affermèrent leurs vignobles, et burent de meilleur vin, *à grand proufit de menaige,* comme eût dit Rabelais.

Quelque temps avant sa mort, Godefroid II avait laissé la tutelle de son fils, âgé de trois ans selon les uns, de dix ans selon les autres, à un conseil de régence composé de Henri de Diest, Gérard de Wesemael, Jean de Bierbeck et Arnould de Winzel.

Les seigneurs de Grimberghen, intrépides guerroyeurs et dont la bannière flottait toujours dans les plaines du Brabant, saisirent cette occasion pour faire valoir d'anciens droits. Le berceau du jeune duc, suspendu à un arbre, anima, dit-on, les Brabançons à tel point, que les

seigneurs de Grimberghen, mis dans une déroute complète, furent longtemps à se relever de cet échec.

Louvain eut bien des fléaux à subir sous le règne de Godefroid III, qui, par son humeur guerroyante, était toujours en hostilité avec ses voisins. L'incendie et les inondations désolèrent la ville, qui, comme toutes les cités épurées par le feu, sortit plus belle de ses cendres. Ce fut à cette époque qu'elle revêtit une ceinture de hautes murailles que dominaient trente et une tours crénelées, et qu'on perça de onze portes.

Si nous en jugeons par les faits de sa vie, Henri Ier, duc de Brabant et comte de Louvain, fut loin de mériter les honneurs de la canonisation qu'on lui accorda plus tard. Toujours en guerre contre les évêques de Liége, qui l'excommuniaient, ne pouvant le mieux combattre, le duc Henri se conduisait comme un vrai vassal du diable, foulant et brisant les crucifix que les prêtres couchaient sur les dalles des églises, pour lui faire comprendre la désolation dont il affligeait la chrétienté. Mais lorsque l'âge eut un peu refroidi la fougue de son sang, il songea à réparer ses torts, en fondant des églises, des hôpitaux, des chapelles. L'une de ces chapelles devint plus tard l'église de Sainte-Gertrude, commencée au treizième siècle, et qui ne fut achevée que vers la fin du dix-septième. Aussi tous les genres, toutes les modifications de l'ordre gothique s'y rencontrent-ils mélangés et confondus.

A l'extérieur, cette église n'a de remarquable que sa belle flèche, dont la construction hardie saisit d'étonnement. A l'intérieur, elle a pour principal ornement les stalles qui garnissent le chœur, et qui sont dignes de l'admiration des artistes.

Tout ce que le style de la renaissance a de plus riche et de plus touffu à la fois, est jeté à profusion dans l'ornementation de ces vingt-huit stalles, dont le fond représente des phases de la vie et de la passion du Christ. Le bois de chêne semble s'être assoupli sous le ciseau de l'artiste, tant la sculpture y est facile, hardie et délicate. Chaque sujet est entouré d'un cadre formé d'ornements, entremêlés de feuilles de chêne. Chose rare et heureuse ces stalles ne portent aucune trace de détérioration, et semblent sortir de l'atelier du maître. Mais, si nous en croyons des hommes compétents, l'église menace ruine, et peut-être aurons-nous bientôt à regretter la perte de ces merveilles, dues au ciseau de quelque modeste ouvrier du dix-septième siècle.

Pour se faire une fidèle idée des miracles d'art et de patience dus à

ces sculpteurs inconnus, qui dédaignaient de signer des chefs-d'œuvre dont s'honoreraient nos artistes les plus habiles et les plus distingués; pour pouvoir comprendre et apprécier tout ce qu'il y avait d'imagination fraîche et de piquante originalité dans le travail de ces obscurs tailleurs de bois et de pierre, auxquels on doit des œuvres colossales comme la cathédrale de Cologne, gracieuses et artistiques comme les stalles de l'église Sainte-Gertrude, pages chrétiennes où la puissance des géants se joint à la délicatesse des péris et des fées; pour s'en faire une idée, disons-nous, il faut surtout examiner en détail ces menus chefs-d'œuvre, cachés dans l'ombre des églises, dans le demi-jour des chœurs, des chapelles, dans les recoins des sacristies ou des baptistères. La patience d'exécution du Chinois, jointe au goût et au génie d'un artiste consommé, résument ces créations, qui nous étonnent par leur hardiesse, leur exubérance d'imagination et leur naïve originalité. Ce sont des stalles, comme celles de Saint-Jacques à Liége; des jubés, comme celui de Dixmude; des tabernacles, comme celui de Léau ou de Saint-Pierre à Louvain. Il semble, à voir ces frêles merveilles, que l'architecte, après s'être fatigué à jeter dans les airs des voûtes hardies, des flèches impossibles, ait voulu se reposer en créant ces miraculeuses châsses où la pierre s'idéalise sous la pensée de l'ouvrier, où elle disparaît sous la multitude des ornements et des lignes. Tantôt ce sont des châsses fouillées comme des polypiers, brodées à jour comme des voiles d'épousée; tantôt, des tombeaux où l'imagination de l'artiste a jeté tous ses trésors, pour faire à la froide pierre un royal vêtement!

De Henri Ier jusqu'à Jean le Victorieux, l'histoire de la cité de Louvain n'offre rien de saillant. La guerre pour la succession du Limbourg fournit aux bourgeois l'occasion de faire preuve de ce caractère guerrier et quelque peu sauvage, qui les distingua jusqu'au seizième siècle; et ce fut au dévouement d'un échevin louvaniste, appelé Aert Vanderhofstadt, que l'intrépide duc de Brabant dut plus tard la vie et la victoire, dans la fameuse journée de Woeringen.

L'ancien hôtel de ville de Louvain, qui allait être bientôt le théâtre d'un drame sanglant, fut bâti pendant ce règne, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la bibliothèque de l'université. Le commerce prit aussi une grande extension sous ce prince; il régla le salaire et les heures de travail des ouvriers drapiers, qui devaient le prendre et le quitter au son de la cloche. De là est venue sans doute la tradition rapportée par les

annalistes, suivant laquelle la population ouvrière de Louvain était tellement nombreuse à cette époque, qu'on sonnait la cloche pour avertir les parents de faire rentrer leurs enfants au logis, avant le passage de cette foule redoutable.

Sous Jean II, les luttes sourdes qui commençaient à s'établir entre les patriciens et les bourgeois, éclatent ouvertement. Le duc, circonvenu par les nobles, porte les peines les plus fortes contre les bourgeois, que la crainte des supplices a fait s'exiler de leur ville natale. Le sang coule dans les rues de la cité; la première leçon de guerre civile est donnée à un peuple qui n'avait que trop de dispositions pour en profiter. Les folles dépenses des magistrats chargés du soin des finances de la ville, les guerres continuelles, envenimèrent encore ces luttes, à la suite desquelles les ouvriers brabançons commencèrent à émigrer à l'étranger.

Forts de la supériorité de leurs armes, de leur union, de leur discipline, les patriciens obtinrent d'abord de faciles victoires, et, enivrés par leurs succès, ils violèrent les églises, qui jusqu'alors avaient été des lieux d'asile sacrés. Le sang plébéien rougit les marches des autels, et la bourgeoisie, vaincue mais non découragée, attendit en silence un chef et une occasion pour rendre aux patriciens insulte pour insulte et sang pour sang.

On porte à quatre mille le nombre des métiers de drapier qui se trouvaient à Louvain sous le règne de Jean III. Un fait pourra montrer quelles fortunes possédaient quelques-uns de ces bourgeois, que les patriciens croyaient pouvoir humilier impunément. L'un d'entre eux, Gauthier Van Heremach, pris par des pirates dans une traversée en Angleterre, paya pour sa rançon 4,000 écus d'or. On n'eût pas exigé plus pour un comte. Malgré l'exagération des historiens, qui élèvent la population de Louvain de cette époque à 320,000 âmes, on peut admettre que cette ville, l'une des plus considérables de la Belgique, comptait au moins de 72,000 à 75,000 habitants.

Aux troubles civils vint encore se joindre, en 1315, une famine telle que, selon Barlandus, les pauvres tombaient morts de faim dans les rues. Des pluies continuelles annonçaient une terrible peste, qui décima les pâles spectres qu'avait épargnés la famine. La mesure de blé valait dix florins d'or. En 1349, une nouvelle peste jeta l'épouvante dans la population. Cette fois on s'en prit aux juifs, qu'on accusa d'avoir empoisonné l'air et les sources. Des compagnies de flagellants nus, marqués d'une

croix rouge, et qui se déchiraient avec des fouets, stimulaient encore la fureur du peuple, et tout ce qui tomba entre ses mains fut brûlé ou torturé impitoyablement. La disparition de la peste amena, dit-on, de nouvelles saturnales ; ceux qui avaient hérité des dépouilles de toute une famille se plongeaient dans les plus délirantes voluptés. Les luttes, les crimes, les empoisonnements, marquèrent cette triste époque, mais il est difficile de croire que les historiens n'en aient pas chargé le tableau.

Le règne de Wenceslas, duc de Luxembourg, qui venait d'épouser la fille aînée de Jean III, fut encore plus déplorable pour les habitants de Louvain. La première guerre malheureuse de ce prince fut celle qu'il soutint contre Louis de Maele, comte de Flandre. A la suite d'une bataille donnée aux portes de Bruxelles, presque tout le Brabant tomba au pouvoir du comte de Flandre. Mais l'exemple du *bon chevalier* T'Serclaes, dont l'audace délivra en une nuit Bruxelles de la présence des étrangers, cet acte énergique et éclatant de patriotisme, ne fut pas perdu pour les Louvanistes. Un chanoine de l'église de Sainte-Gertrude, appelé Guillaume de Zadeleer, fit par son éloquence ce que T'Serclaes avait fait par son courage. A la voix du vaillant prêtre, le peuple se souleva, et les Flamands furent chassés après quelques combats sans importance, dans lesquels ceux de la ville se servirent pour la première fois d'armes à feu, appelées alors *donderbussen*.

Wenceslas, qu'une mauvaise étoile semble poursuivre toute sa vie, déclara la guerre au marquis de Juliers, qui donnait aide et protection aux détrousseurs de gens et aux bandits qui infestaient les frontières. Le condottiere, protecteur des brigands, vainquit le malheureux duc, qui fut pris avec une notable partie de sa noblesse, et dut écraser son peuple pour payer l'énorme rançon que le marquis de Juliers exigea pour le remettre en liberté.

Les troubles suscités par l'esprit remuant et les tendances démocratiques de Pierre Coutherel, patricien factieux, remplirent une grande partie du règne de Wenceslas. Toute cette haine sourde que Coutherel amassait depuis longtemps contre les hommes de sa caste, éclata à propos d'un dissentiment fort léger à son principe, mais que les passions politiques surent cruellement envenimer. Cette lutte, qui creusa un abîme de sang et de vengeance entre le peuple et les patriciens, eut, comme tous les grands troubles politiques, une futile cause. Un paysan prend un cheval dans un pré pour conduire sa charrette à Louvain, avec

l'intention de remettre à son retour le cheval au lieu où il l'avait pris; ce qu'il fit en effet. Cette circonstance ayant prouvé sa bonne foi aux yeux du conseil des échevins, ils ordonnèrent de mettre en liberté le pauvre diable, qui avait été pris en flagrant délit de restitution. Coutherel, mayeur de la commune, s'opposait à la mise en liberté du paysan pour contrecarrer ses collègues; ceux-ci, irrités de l'insolence de son langage, de la guerre tantôt ouverte, tantôt occulte qu'il leur faisait, le destituent, et lui défendent de se montrer à l'avenir à l'hôtel de ville.

Coutherel alla conter ses doléances au duc Wenceslas, qui se trouvait en ce moment à Tervueren. Il se plaignit amèrement de la tyrannie des nobles et de leurs exactions, qui chaque jour aigrissaient de plus en plus le peuple. Renaud de Schoonvorst, conseiller du duc, engagea Wenceslas à *laisser un peu faire* la commune, qui rabattrait sans doute l'insolence des patriciens, *qui ne respectaient ni les lois, ni le peuple, ni le duc lui-même.*

Wenceslas ne répondit mot à ces paroles, qu'il approuvait peut-être au fond du cœur; et Coutherel, traduisant ce silence au profit de sa vengeance, revint triomphant à Louvain, où il n'eut pas de peine à ameuter le peuple, en lui disant que le *bon duc* lui-même compatissait aux maux que les nobles faisaient souffrir à sa commune de Louvain. Ces mots furent l'étincelle qui provoque l'incendie; le peuple, armé de bâtons et de couteaux, vint assiéger l'hôtel de ville, où les nobles s'étaient assemblés. Le sire de Voorselaer, voyant cette masse confuse rouler ses vagues devant l'hôtel de ville, proposa à ses collègues de tomber dessus l'épée au poing et de se faire jour. Ceux-ci, intimidés, refusèrent, craignant de plus grands malheurs. Mais la foule, devenant d'heure en heure plus nombreuse et plus hostile, et déclarant qu'elle voulait avoir connaissance de l'état des finances de la ville, après quoi elle se retirerait, les nobles ouvrirent les portes au peuple, qui, guidé par Coutherel, fit prisonniers vingt-six chevaliers et cent quarante-neuf écuyers, qui furent conduits au château César et détenus sous bonne garde *de populaire.*

Dans sa furie contre les nobles, dont les priviléges se conservaient à l'hôtel de ville, le peuple détruisit tout ce qui s'offrit à lui. Coutherel forma le conseil de la commune d'hommes à sa guise et tous dévoués à sa cause. Malgré les prières de la duchesse Jeanne, il ne voulut relâcher

les gentilshommes prisonniers que lorsque ceux-ci eurent payé de bonnes rançons, que quelques historiens l'accusent d'avoir détournées à son profit. De son côté, le peuple, qui se sentait le vrai seigneur de la commune, ne restait pas oisif; il démolissait les prisons, et entretenait dans les rues de grandes chaudières d'eau bouillante pour y jeter les nobles qui oseraient entreprendre quelque chose contre ses droits.

Ce que Wenceslas avait espéré, ce qu'il avait permis, se réalisa enfin. Les nobles, abandonnés par le duc, divisés entre eux, sentirent bientôt tous les maux de la tyrannie d'un peuple qui avait vingt années d'outrages à venger. Des députations furent envoyées au prince à plusieurs reprises, et il parut enfin devant la ville avec une forte armée, à laquelle s'étaient joints tous les bannis. Coutherel et le peuple vinrent au-devant de lui,



nu tête et sans armes; mais après une comédie de clémence, préparée sans doute de longue main, le duc finit par ratifier tous les actes de la commune, donnant ainsi gain de cause à Coutherel, qui resta plus puissant que jamais.

De nouveaux troubles servirent d'occasion au duc pour frapper la commune d'une amende de 28,000 moutons d'or pour lui, et 44,000 pour ses barons. Mais enfin l'audace de Coutherel passa toutes les bornes, et Wenceslas comprit que l'instrument qu'il avait employé pour abaisser la superbe des nobles allait devenir dangereux pour lui-même. Il se montra donc très-froid pour le chef populaire, et dans un voyage que celui-ci fit à Tervueren, il lui donna à entendre que son règne était fini. Coutherel comprit sa position, et pressentant que le jour de la vengeance s'approchait, il se retira en Hollande. Le tour des nobles était revenu; au moyen d'un cadeau de 35,000 moutons d'or, ils avaient attiré Wenceslas dans leur ligue contre la commune. Bientôt la tête de Coutherel fut mise à prix, et quelques-uns de ses amis furent livrés au bourreau. Le tribun, dépouillé de son auréole de popularité, erra à l'étranger pendant sept années; et ce ne fut qu'en 1370 que, grâce à l'intercession de quelques amis puissants, il put revenir à Louvain, où il mourut en paix dans un âge très-avancé.

Wauters Vandenlegen, échevin de la commune, entreprit quelque temps après de rattacher le duc à la cause plébéienne. Mais comme il se rendait à Bruxelles dans ce but, au mois de décembre 1378, deux patriciens, le sire Van Calsteren et le sire Van Willere, coururent à sa poursuite. Ils l'atteignirent dans une auberge située sur la route, et l'assassinèrent traîtreusement. Cette nouvelle se répandit à Louvain avec la rapidité ordinaire aux événements désastreux. Le peuple, furieux, courut aux armes pour venger son défenseur. Il voulait mort pour mort. Des masses d'hommes, de femmes, se ruèrent vers l'hôtel de ville, armées de haches, de couteaux, de marteaux. Les plus furieux pénétrèrent dans l'intérieur, tandis qu'au dehors le peuple entourait le bâtiment d'une forêt de piques et de hallebardes. Tout ce qu'on trouva dans l'hôtel de ville fut mis à mort sans pitié; et comme il fallait que chacun eût sa part dans cette curée du lion populaire, les cadavres des nobles, jetés par les fenêtres, vinrent tomber sur les piques des corps de métiers, qui achevaient tout ce qui donnait encore signe de vie!

Le bon duc Wenceslas ferma les yeux sur tout ce sang versé, moyennant 4,000 pétrus que lui paya la commune. Celle-ci fut condamnée en outre à solder la *composition* (vrede) ordinaire aux familles des treize nobles qui étaient tombés sous le fer des séditieux.

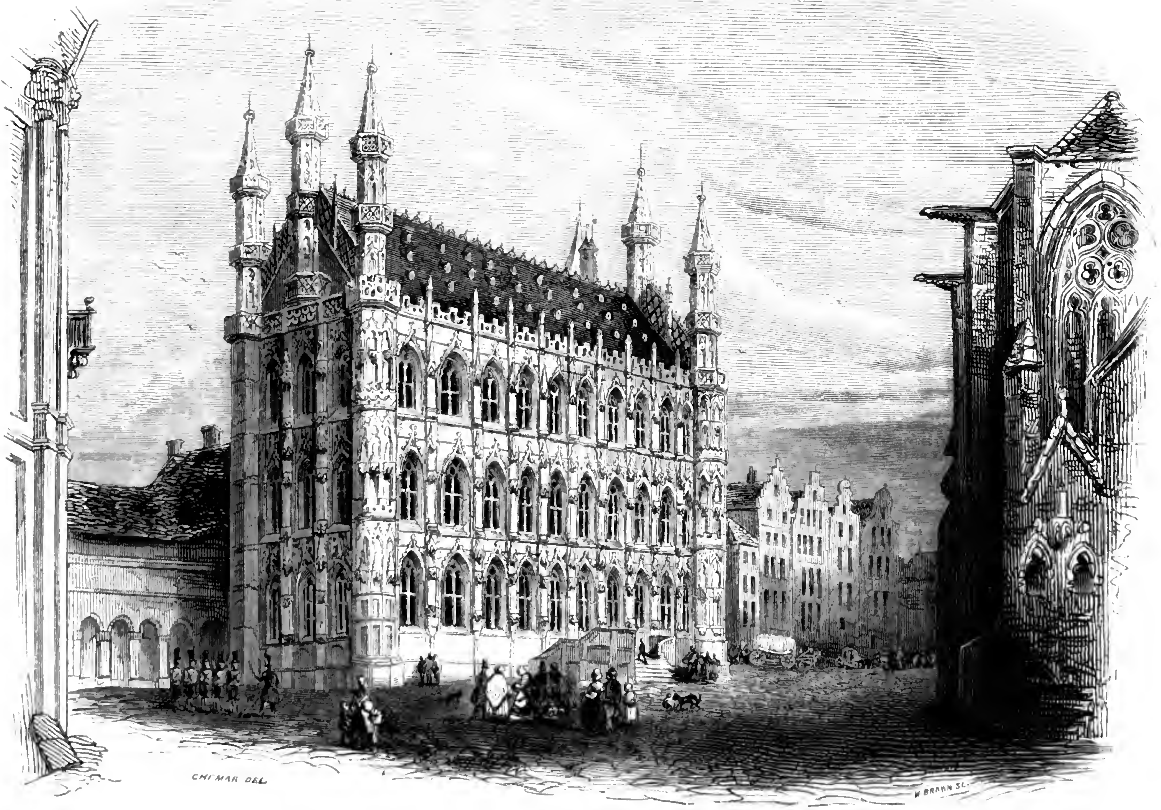
Cependant les troubles étaient encore loin d'être apaisés, et il y avait

trop d'éléments de haine entre les nobles et les bourgeois, pour qu'on arrivât à une paix définitive. Le duc Wenceslas se vit obligé de nouveau, en décembre 1381, de reparaître devant Louvain à la tête d'une armée imposante; il assiégea la ville, et ne consentit à lui pardonner que moyennant une nouvelle somme de 11,000 moutons d'or. L'évêque de Liége avait été le négociateur de cette paix, qui dura jusqu'à la mort de Wenceslas.

Sous l'administration de ce prince, Louvain avait vu agrandir son enceinte et terminer ses remparts, qui n'avaient pas moins de cent quatre-vingts pieds de haut et vingt-cinq mille pieds de circonférence. Les chroniqueurs ajoutent qu'elle était alors la plus grande ville de l'Europe, surpassant Gand de trois perches, Paris de huit, Liége de huit, et Cologne de dix-huit. Les remparts, flanqués de quarante-huit tours, furent démolis au commencement de ce siècle. Les guerres civiles continuelles qui agitèrent le règne de Wenceslas, entraînèrent le départ d'une foule de drapiers qui se retirèrent en Hollande et en Angleterre. L'émigration fut telle, selon un annaliste contemporain, que plus de trois mille maisons restèrent vides et tombèrent en ruine.

Le règne de Jeanne fut exempt de troubles civils; mais une effroyable démoralisation semble avoir succédé alors aux luttes intestines. Il en fut de même sous le duc Antoine de Bourgogne, auquel échut ensuite le Brabant. Sous Jean IV, son successeur, on commença à canaliser la Dyle. Ce fut aussi à ce prince que Louvain dut la fondation de son université, qui fut célèbre en Europe dès le siècle suivant. Ses décisions faisaient alors loi dans les questions de théologie et de politique, et une foule d'hommes remarquables sortirent de son sein. Elle compta parmi ses élèves des hommes destinés à porter un jour des couronnes, et plusieurs papes ainsi qu'un grand nombre de jurisconsultes de mérite sortirent de cette université, qui n'offre plus aujourd'hui que le fantôme de son beau et glorieux passé!

Le *Studium generale* de Louvain, fondé sur les ruines de la vieille *Halle aux Draps*, fut la première institution scientifique de ce genre créée dans les Pays-Bas. Le 13 octobre 1424, s'ouvrirent publiquement, sous l'approbation du pape Martin V, les cours de philosophie, de médecine et de droit. En 1430, le pape Eugène IV permit d'y enseigner la théologie. Peu d'universités ont été plus florissantes; longtemps elle fut le rendez-vous de tous ceux qui excellaient dans les sciences, et de cette



Hôtel de ville de Louvain.

ville partit au seizième et au dix-septième siècle plus d'un professeur qui allait briller bientôt après dans les universités d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et de France. Pour mettre le sceau à sa réputation, tout docteur devait au moins avoir visité Louvain. Au temps de Juste Lipse, c'était un corps puissamment organisé, qui jouissait de la plus grande influence; cinquante-deux colléges se trouvaient sous sa dépendance, et elle était fréquentée par plus de six mille étudiants. L'université avait cinq facultés qui obéissaient toutes au recteur magnifique; celui-ci était le plus grand dignitaire du *Studium generale;* le chancelier et le conservateur des priviléges le suivaient immédiatement en dignité.

Depuis le massacre des nobles à l'hôtel de ville, situé au Vieux Marché, les magistrats n'avaient plus voulu se réunir dans cet édifice, qui portait encore de sanglantes traces de la fureur populaire. Ils tenaient leurs séances dans la salle des arquebusiers, rue du Corbeau. Cependant les besoins et l'orgueil de la commune réclamaient un monument digne de la ville de Louvain. On choisit donc pour y bâtir le nouvel hôtel de ville, l'emplacement de la Halle au Pain, situé au Marché Saint-Pierre. L'édifice fut commencé en 1447, et achevé en 1463. Il coûta en tout 32,786 florins 7 sous et 2 liards.

Lorsque de nos jours on jette les yeux sur ce monument, qui n'a peut-être d'égal pour la richesse de l'ornementation, que l'Alhambra de Grenade, ce beau rêve matérialisé par les génies de l'Orient et brodé par des péris, on s'étonne et on reste pétrifié d'admiration devant la magnificence et l'instinct de l'art qui distinguaient ces assemblées de marchands du quinzième siècle. Il ne s'agit plus ici d'un de ces édifices religieux à la fondation et à l'achèvement desquels concouraient des royaumes, et quelquefois la chrétienté tout entière. Il ne s'agit plus d'élever de splendides maisons au Seigneur, de rivaliser de richesse et de puissance monumentale avec l'Angleterre, l'Allemagne et la France, en dressant vers le ciel un puissant témoignage de la foi et de la ferveur d'une population. Non; à cette époque, le doute qui devait entrer plus tard dans l'Église par Luther, avait déjà atteint les esprits, et les belles cathédrales restaient inachevées, comme si la force avait soudain manqué aux générations pour parachever leur œuvre. Mais en même temps que la foi religieuse défaillait, le sentiment de la force populaire descendait chaque jour plus avant dans les masses, et ces hommes des communes n'étaient pas loin de se dire, comme ceux des temps antiques : Venez,

faisons-nous une ville et une tour qui soit élevée jusqu'au ciel, et rendons notre nom célèbre avant que nous nous dispersions par toute la terre!

Et en effet, ces puissants bourgeois auxquels Charles-Quint et le Téméraire parlaient la barrette en main en leur demandant des subsides que ceux-ci ne leur accordaient pas toujours, ces drapiers, ces forgerons, ces brasseurs, se mirent à l'œuvre, et dix-sept ans suffirent pour doter la Belgique de la perle de l'art gothique, d'un bijou architectonique ouvré comme une châsse, et qui semble plutôt fait pour être conservé dans une boîte de velours que pour rester exposé aux injures du temps et aux rafales de pluies diluviennes de notre brumeux Occident!

L'édifice est composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages, éclairés des trois côtés par trois rangées de fenêtres dont les archivoltes sont ornés de feuillages; entre chaque fenêtre se trouve une saillie, qui, basée sur une colonnette engagée, s'élance depuis le rez-de-chaussée jusqu'au toit entouré d'une balustrade. Ces saillies sont ornées de feuillages, de niches, de dais, de tourelles, du travail le plus exquis. Au sommet du toit et aux angles de l'édifice s'élèvent de chaque côté trois tours pentagones, admirablement fenestrées à jour, qui semblent former d'élégants minarets. Les détails et l'ensemble de ce monument ne sont pas seulement remarquables par leur exécution; on ne doit pas seulement s'extasier devant ces colonnettes à taille svelte et élancée avec leurs chevelures de feuillages, devant ces reliefs pittoresques tirés de la Bible, devant ces tourelles, ces balustrades si miraculeusement ouvrées, c'est surtout la richesse de l'architecture qui frappe d'étonnement. On ne sait comment un seul homme a pu prodiguer ainsi assez de merveilles pour défrayer dix monuments d'architecture ordinaire!

M. Piot, auteur d'une *Histoire de Louvain*, et auquel nous avons emprunté une foule de détails sur l'histoire des monuments de cette cité, fait observer avec raison que dans la récente restauration qu'on a faite de cet édifice, l'architecte a complétement manqué son but, en donnant aux figures qui ornent les culs-de-lampe, les dais et les corniches, un caractère grec et classique, dans lequel on cherche en vain ce type de malice grotesque qui était le caractère de l'art au quinzième siècle. Il faut espérer qu'on complétera cette restauration, d'ailleurs habilement exécutée, en remplaçant le lourd et disgracieux escalier du perron

par un autre, plus en harmonie avec le caractère général de l'édifice.

Dès le règne de Charles-Quint, on vit s'établir à Louvain les jésuites, dont l'ordre venait d'être fondé par saint Ignace, et qui pendant plus d'un demi-siècle y soutinrent une sorte de lutte contre l'université. Mais l'intérêt de cette guerre théologique s'éclipse au milieu des orages qui éclatèrent sous Philippe II, et qui entraînèrent la ruine entière de la ville. Dans les guerres qui suivirent, les Hollandais et les Français en firent en vain le siége, en 1635; la bourgeoisie et les étudiants, soutenus par une poignée de soldats, repoussèrent les deux armées réunies. Mais les Français s'emparèrent de la ville en 1745. Au dix-huitième siècle, pour rétablir un peu son commerce, on creusa le canal de Louvain à Malines, et l'on construisit une chaussée vers Namur. L'exportation des bières fabriquées dans cette ville obtint dès cette époque une importance remarquable; mais ce fut à peu près la seule industrie qui retrouva son ancienne prospérité. On dirait que vouée désormais au culte des lettres et de la science, la cité ne devait plus y joindre celui du commerce et du travail. Les seuls monuments de cette période furent ses nombreux colléges (pédagogies), dont l'aspect à la fois majestueux et sombre semblait donner une physionomie solennelle à ses rues dépeuplées. La plupart subsistent encore; mais, transformés en habitations particulières, en ateliers, en lieux de réunion, ils ont pris un nouveau caractère, et ne rappellent le passé que pour montrer combien chaque jour nous en éloigne.

VICTOR JOLY.



VILLES SECONDAIRES ET CAMPAGNES.

Placée au centre de la Belgique, ayant pour capitale la capitale même du royaume, la province de Brabant résume pour ainsi dire en elle toutes les faveurs de l'art et de la nature, que les autres provinces ne font que se partager. Au luxe de sa cité royale, à l'opulence de ses villes commerçantes ou industrielles, elle joint une fertilité qui ne le cède en rien à celle des Flandres, une beauté pittoresque qui n'a rien à envier aux grands paysages de la Meuse. Elle a Louvain et Bruxelles, la ville des ducs de Lothier et la résidence des gouverneurs des Pays-Bas; la grandeur ancienne et la splendeur moderne. Elle n'a point d'âpres rochers, point de montagnes désolées, point de grands fleuves sillonnés

par les navires de toutes les nations du globe : mais elle a des chaînes de collines qui s'arrondissent en croupes gracieuses, des plaines qui se couvrent chaque année de l'or mouvant des moissons; elle a des vallons pleins de verdure et de fraîcheur; elle a des rivières poissonneuses qui font serpenter leurs méandres à travers des prairies dont l'Angleterre envierait les gazons, à travers des forêts contemporaines de la conquête des Gaules par Jules César. Elle n'a point la mer, mais elle a des horizons dont la dernière ligne bleue recule, dans les jours sereins, jusqu'aux dunes qui bordent l'Océan. Elle a des monuments où nos ancêtres ont inscrit pour la postérité le triple témoignage de leur puissance, de leur foi et de leur génie. Elle a de grands noms inscrits sur de nobles pierres; elle a des ruines que la solitude entoure de sa mélancolique poésie. Enfin, la sévérité terrible de son histoire se colore et s'adoucit dans de naïves légendes, germes féconds qui n'attendent qu'un Walter Scott pour qu'ils éclosent en chefs-d'œuvre.

Une plume savante a retracé déjà dans cet ouvrage l'histoire de Bruxelles et de ses monuments; Louvain, avec ses grands souvenirs, s'est ranimé sous la prose brillante d'un autre de nos collaborateurs. A nous la tâche plus modeste, et plus conforme à nos goûts, de guider le lecteur dans les villes de moindre importance, dans les bourgades, dans les campagnes et les châteaux. Un charme particulier se rattache à ce travail; nous avons à marcher loin des chemins battus par les touristes vulgaires; nous aurons à esquisser quelques tableaux qui n'ont point été déflorés par la loquacité banale des *ciceroni* de profession. Et pour n'être point célèbres, les monuments ou les sites que nous décrirons n'en seront ni moins remarquables, ni moins beaux. Seulement, ils auront échappé jusqu'à ce jour à la curiosité des touristes, pour n'avoir point figuré dans le catalogue de banalités d'un *Guide of Travellers*. Ainsi est faite, en effet, l'espèce routinière des touristes. Ils ne vont voir que ce que d'autres ont vu avant eux; ils n'admirent que ce que d'autres ont admiré. Leur itinéraire est tracé d'avance. Tous suivent le même chemin et franchissent les haies au même endroit, comme les moutons de Panurge. Pour qu'ils lèvent la tête devant un monument, surtout pour qu'ils se hasardent à quitter les grandes routes pour s'enfoncer dans les sentiers de traverse, il faut que le monument leur soit connu par leurs lectures, il faut que le site qu'ils vont voir ait été gravé quelque part. Ils ne visitent donc que les grandes villes, et croient en conscience, après

cela, avoir vu tout ce que la Belgique renferme de curieux. Ainsi ont fait tant d'écrivains illustres qui sont venus déchirer leur robe sans tache aux ronces de nos grands chemins, et qui ont écrit sur la Belgique de si réjouissantes bouffonneries.

Comme les environs de Bruxelles, les campagnes des environs de Louvain offrent un but à des excursions charmantes et pleines d'intérêt. C'est d'abord **Héverlé**, cette magnifique résidence princière des ducs



d'Aerschot et de Croy; Héverlé, qui a pour parc une forêt de quatre lieues d'étendue; Héverlé qu'aimait Juste Lipse, et qui a presque fait un poëte du grave auteur de l'ouvrage : *de Militia Romana*. L'aimable savant nous a laissé sur ces beaux lieux quelques pages enthousiastes, qui ajoutent un charme nouveau aux souvenirs qu'ils réveillent.

Le domaine d'Héverlé, l'un des plus considérables que renferme la

Belgique, entra dans la maison d'Aremberg par le mariage de Charles de Ligne, comte d'Aremberg, avec Anne de Croy, sœur du dernier duc d'Aerschot et héritière universelle de tous ses biens et de tous ses titres. Le château d'Héverlé fut bâti au commencement du seizième siècle, par Guillaume de Croy, duc de Soria, seigneur de Chièvres, qui fut le précepteur de Charles-Quint. Philippe de Croy, premier duc d'Aerschot, l'acheva, et Charles, quatrième duc d'Aerschot et premier duc de Croy, y ajouta de nombreux embellissements. Cette noble demeure, qui a bravé les orages de trois siècles, est demeurée presque intacte jusqu'à nos jours. Elle se compose d'une immense façade, irrégulièrement percée de hautes fenêtres, et flanquée à ses extrémités de deux tours carrées dont les toits aigus, renflés à leur sommet, sont terminés par deux globes d'ardoise, au-dessus desquels planent, les ailes au vent, deux grands aigles de bronze, armes parlantes de la famille d'Aremberg. En face du château, de l'autre côté de la pelouse, une large avenue de marronniers sert d'entrée à la forêt. Le parc est traversé par la Dyle, et n'est remarquable que par son aspect sauvage, par ses beaux arbres, et par les ruines d'une chapelle qui, selon la chronique, a été bâtie par saint Lambert, évêque de Liége, et consacrée par saint Hubert, patron des Ardennes.

Les anciens seigneurs d'Héverlé étaient chambellans héréditaires des ducs de Brabant. C'était une des quatre charges palatines que nos ducs avaient instituées à l'exemple de celles qui existaient à la cour des empereurs d'Allemagne. Comme ces charges furent créées par les princes de la maison de Louvain, c'est autour de cette vieille capitale du duché que nous retrouverons les seigneuries auxquelles elles étaient annexées. Après le seigneur d'Héverlé qui signait *Camerarius hereditarius Brabantiæ,* comme on peut le voir sur la grande charte de Cortenberg, venaient le baron de Wezemael, maréchal héréditaire; le baron de Rothselaer, sénéchal ou drossard héréditaire, et les seigneurs et marquis d'Assche, gonfalonniers ou guidons héréditaires. On peut joindre à ces charges celle des abbés de Parc, qui se transmettaient l'un à l'autre le titre d'archidiacre de Brabant.

L'abbaye de Parc est voisine d'Héverlé, et mérite qu'on s'y arrête un instant. C'était, avant la révolution française, une des plus splendides retraites que l'opulence monacale eût élevée dans les Pays-Bas. Rachetée par les anciens moines, elle échappa heureusement au vandalisme révo-

lutionnaire, mais non tout à fait au vandalisme de ses nouveaux acquéreurs. En effet, beaucoup d'objets d'art qu'elle renfermait ont récemment disparu; la bibliothèque ne contient plus que de rares débris et des volumes dépareillés. Elle fut vendue et dispersée en 1828. C'est à cette époque aussi que l'on vendit les magnifiques vitraux peints qui entouraient le cloître gothique, et qui passaient pour les plus beaux du pays. La bibliothèque possédait plus de trois cents manuscrits, dont cent cinquante sur parchemin. Telle qu'elle est, cependant, l'abbaye offre encore des traces nombreuses de son ancienne splendeur.

L'abbaye de Parc fut fondée en 1129 par Godefroid le Barbu. Les comtes de Louvain possédaient en cet endroit un petit château qui servait de repos de chasse; il y avait auprès un petit lac, dans le bois, où les bêtes fauves venaient s'abreuver. Le château fut démoli, et l'on construisit sur son emplacement une chapelle dédiée à la Vierge et à saint Jean l'évangéliste. Les premiers religieux qui s'y fixèrent y avaient été envoyés de l'abbaye de Saint-Martin de Laon. Quelques années après, saint Norbert, archevêque de Magdebourg, qui était venu en Belgique pour combattre l'hérésie de Tanchelin, y donna la règle de l'ordre des prémontrés qu'il venait d'établir. C'est donc à tort que M. Dewez, dans son *Histoire de Belgique*, désigne saint Norbert comme étant le fondateur de l'abbaye. La chapelle dont nous avons parlé a été en partie conservée; elle forme le chœur de l'église actuelle; la nef fut construite en 1280, par l'abbé Alard de Vueren.

Ces dates indiquent assez quel est le caractère architectural de cette église : c'est celui de la transition du roman au gothique. Il existe, dans ce style, une porte, donnant sur le cimetière, qui est d'un dessin fort élégant. Parmi les autres bâtiments de l'abbaye, les plus anciens appartiennent au seizième siècle; vers le milieu du dix-septième, presque toute l'abbaye fut reconstruite. Parmi les différentes dates que nous avons recueillies, aucune n'est antérieure à 1664. La plus récente, celle de la troisième porte d'enceinte que surmonte une statue de saint Jean l'évangéliste, est de 1752.

L'église est remarquable par ses beaux marbres et par les tableaux de Verhaegen qui la décorent. Ces tableaux peuvent être rangés parmi les meilleurs de ce maître, qui réunit de si singuliers défauts à de si éminentes qualités. Le jubé et les confessionnaux, en bois de chêne sculpté, sont d'un bon dessin. Dans le chœur se trouve un mausolée en marbre

de la plus grande beauté. La Mort, délicatement travaillée en marbre blanc, sort d'un sarcophage de marbre noir, et soutient une table de même matière où sont inscrits en lettres d'or les noms de tous les abbés qui ont successivement gouverné la communauté. La Foi, l'Espérance et la Charité se tiennent debout près du sarcophage. Deux petits génies, qui portent la mitre et la crosse abbatiales, voltigent au-dessus de la Mort. Enfin, le Temps soutient une chaîne d'armoiries de tous les abbés. Ce magnifique monument, tant pour l'harmonie du groupe que pour la disposition et l'exécution des figures, forme sans contredit l'un des plus beaux morceaux de sculpture que possède le pays. La salle du chapitre, la bibliothèque, le réfectoire, renferment de belles boiseries et des plafonds ornés de reliefs pleins très-remarquables. Dans l'une des salles, on conserve une collection de tableaux, parmi lesquels on remarque une longue suite de portraits d'abbés, et une Vierge byzantine peinte sur verre, précieuse par sa haute antiquité.

Quatre grandes pièces d'eau, séparées par des chaussées plantées d'arbres, s'étendent le long de l'abbaye du côté du midi. C'est du bord opposé de ces étangs que l'ensemble des bâtiments du monastère se présente sous l'aspect le plus pittoresque. Les grandes portes surmontées de campaniles élevés, les longues façades de pierre coupées de fenêtres en croix, les pignons en escaliers, les toits aigus au-dessus desquels surgit la haute tour de l'abbaye, se reflètent renversés dans le miroir de l'eau; et au delà, les collines du Loo arrondissent à l'horizon leurs croupes sablonneuses. Chose rare! le chemin de fer, qui passe à cent pas de l'abbaye, n'a presque rien gâté de ce paysage.

La ville la plus importante du Brabant, après Louvain, est Tirlemont. C'est, comme Louvain, une ville déchue. A l'époque de la splendeur de la capitale des ducs de Lotharingie, Tirlemont possédait une population de 40,000 à 50,000 âmes. C'était, comme à Louvain, le commerce des laines qui faisait sa prospérité. Aujourd'hui, il ne reste presque rien pour attester ce qu'elle fut autrefois. C'est que peu de villes en Belgique ont eu à supporter des calamités aussi terribles et aussi multipliées.

Les chroniqueurs n'ont pas manqué d'attribuer la fondation de Tirlemont aux Romains. Les uns en font honneur à Jules César, les autres à Julien l'Apostat. Le fait est qu'avant sa destruction par les Normands, on ne sait rien de son histoire. Peu de temps après que l'empereur Arnould eut délivré le pays des déprédations de ces barbares, Tirlemont prit un

accroissement rapide. La situation de cette ville, sur la frontière des pays de Liége et de Brabant, l'exposa, durant le moyen âge, à de ravages continuels. Au treizième et au quatorzième siècle, elle eut à subir toutes les vicissitudes des guerres soutenues par nos ducs contre les évêques de Liége, les ducs de Gueldre, les sires de Fauquemont, les comtes de Limbourg et de Luxembourg. En 1213, l'évêque de Liége, dans les sanglantes représailles qu'il exerçait contre Henri Ier, fait une invasion dans le Brabant, met tout à feu et à sac, prend, incendie et détruit de fond en comble Hannut, Léau, Landen, Tirlemont et trente-deux villages. En 1356, la ville fut prise par le comte de Flandre. En 1635, elle soutint un siége contre les armées hollandaise et française, qui la réduisirent par famine, la saccagèrent ensuite, l'incendièrent totalement, et massacrèrent presque toute la population, n'épargnant, disent les historiens, ni âge, ni sexe, ni lieux sacrés. Enfin, en 1704, un incendie, causé par la négligence d'un ouvrier, consuma les trois quarts de la ville.

Après tant et de si effroyables désastres, on a lieu de s'étonner que Tirlemont ait conservé l'aspect d'une ville, et surtout on a droit d'être surpris d'y rencontrer des monuments anciens. Cependant, quand du haut du remblai du chemin de fer qui domine la ville on l'embrasse tout entière d'un coup d'œil, rien n'y rappelle une ville ruinée. Tout, au contraire, semble indiquer la prospérité. Les habitations sont neuves, fraîchement peintes, et respirent un air d'aisance. Des édifices publics somptueux y ont été récemment élevés, et au-dessus de tous dominent encore les tours de deux vieilles églises, une tour romane et une tour gothique : Saint-Germain et la chapelle de Notre-Dame du Lac.

L'église de Saint-Germain offre à l'antiquaire une curieuse étude d'archéologie. La tour, comme nous l'avons dit, est romane. Son ornementation, composée de têtes isolées, de dents de scie, indique la fin du onzième siècle. Les piliers des nefs sont romans. Tout autour de l'église règne à l'intérieur une galerie dans le style de la transition. Les ogives des fenêtres appartiennent au gothique primaire; enfin le chœur, incliné à gauche sur le chevet, forme un angle d'environ sept degrés sur l'axe du vaisseau. Cette disposition singulière se rencontre dans plusieurs vieilles églises. Dans la pensée symbolique qui fit adopter pour les temples le plan général d'une croix latine, on donna le nom de *chevet* à la partie supérieure, où devait s'appuyer la tête du Christ. Quelques architectes, sacrifiant la régularité de leur édifice à sa

forme mystique, ont incliné le chœur de droite à gauche pour figurer la tête du Christ mort, penchée sur son épaule droite. Une petite église de Bruxelles, Saint-Nicolas, que rien ne distingue d'ailleurs que cette bizarrerie, en offre un exemple frappant. A Sainte-Gudule, cette inclinaison existe aussi, mais si peu apparente que la plupart des auteurs qui ont donné la description de cette église ne s'en sont pas aperçus. Cette remarque servira à compléter l'excellente notice sur l'église de Sainte-Gudule, donnée par M. Moke dans l'ouvrage même où nous écrivons.

On a commencé, dans l'église de Saint-Germain, quelques restaurations qui ont mis à nu de curieuses sculptures de l'époque byzantine. Dans le baptistère se trouvaient les fonts en cuivre que les antiquaires admirent aujourd'hui au musée de Bruxelles. Un seul autel, dans le style de la renaissance, nous a paru digne de fixer l'attention. Pour le reste, l'église est encombrée d'ornements du plus mauvais goût, comme toutes celles dont l'ameublement a été renouvelé dans ces deux derniers siècles.

Sur le premier pilier, à gauche du baptistère, se trouve la pierre sépulcrale d'un des derniers Berthold de Grimberghe, seigneurs de Malines. Elle est entourée des écussons de toutes les familles nobles auxquelles il était allié, et parmi lesquels on distingue les armes des sept familles patriciennes de Louvain.

Notre-Dame du Lac ne porte pas le nom d'église; ce n'est qu'une chapelle, et cependant sa belle tour ne déparerait pas une cathédrale. Elle est du gothique primaire, et fut terminée en 1297. Au dedans comme au dehors, s'enroulent autour des chapiteaux, sur le ressaut des corniches, de nombreuses sculptures, travaillées avec une grande délicatesse. La voussure du portail est ornée d'un rinceau de vignes curieusement fouillé. Du reste, ce portail a été gâté par une stupide construction moderne qui s'étale sur la façade gothique de la manière la plus déplorable.

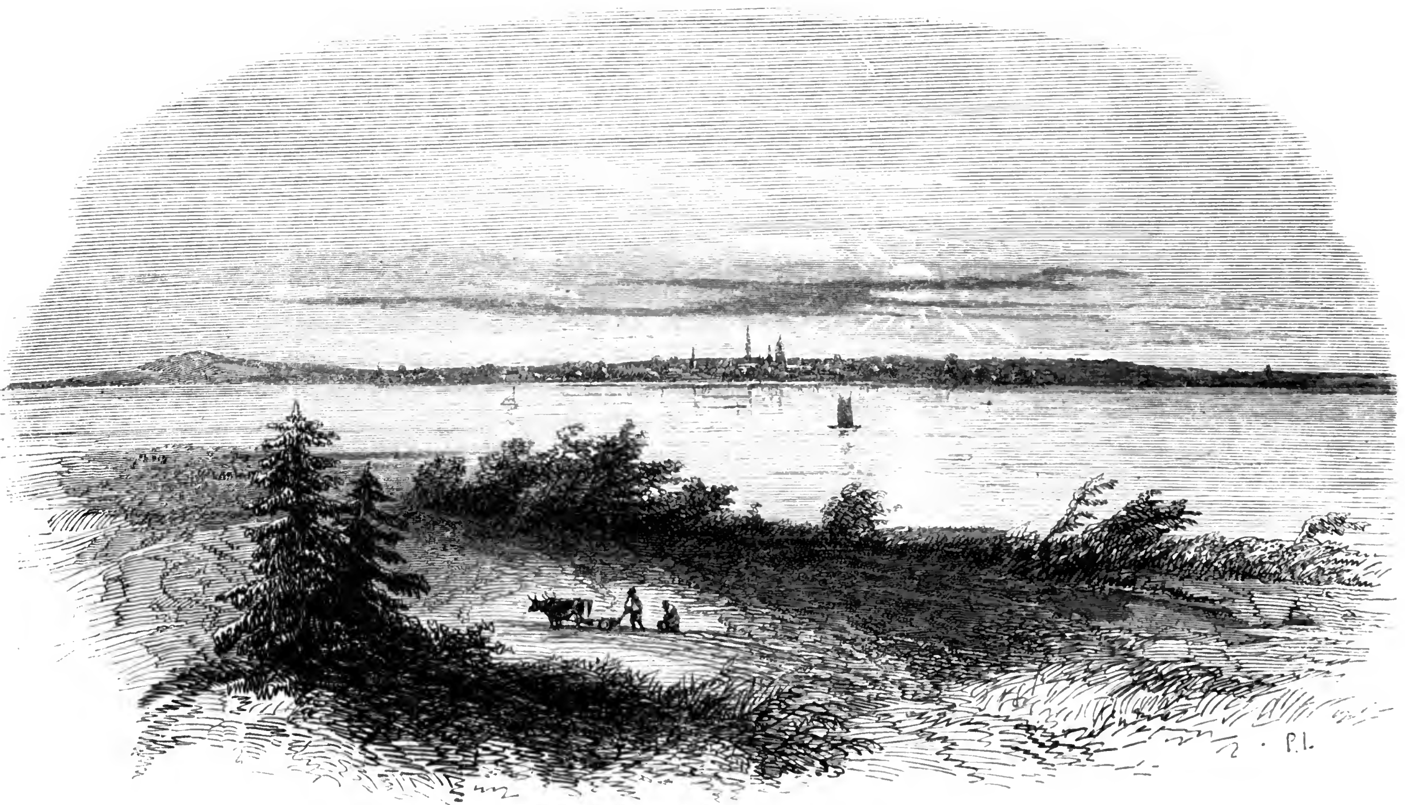
Parmi les édifices modernes que possède Tirlemont, nous mentionnerons l'hôpital et l'hospice des vieillards; ce dernier surtout, véritable palais élevé à la Charité, est parfaitement approprié à sa destination. Quant à l'hôtel de ville, nous ne pouvons que regretter les sommes immenses qu'il doit avoir coûté. C'est une construction d'une lourdeur somptueuse qui semble s'enfoncer dans le sol sous le poids des énormes monolithes cannelés qu'on a dressés sur sa façade. C'est de l'ordre co-

rinthien, nous a-t-on dit : mais nous doutons fort que le consul Mummius, qui fit transporter Corinthe à Rome, eût fait charger sur ses galères un pareil monument. Toute cette architecture est en belle pierre bleue. Au-dessus de la frise on a pratiqué de petites niches rondes, sur le fond obscur desquelles se détachent de petits bustes de marbre blanc, lesquels, vus de la place, font l'effet de chats-huants perchés sur une patte dans l'ouverture d'un œil-de-bœuf.

Hâtons-nous de nous sauver de Tirlemont.

Aussi bien nous avons à faire l'une des plus intéressantes excursions que la Belgique puisse offrir à un antiquaire. C'est Léau, l'une des plus vieilles villes du Brabant, et qui aujourd'hui n'est plus même une ville; ce n'est plus qu'une humble bourgade, assise tristement au bord de son lac avec ses ruines et ses souvenirs que personne ne visite, que personne ne vient évoquer. Aussi peut-on dire que les curiosités que renferme Léau sont neuves à force d'être vieilles et ignorées. C'est, comme nous l'avons dit, une bonne fortune pour l'antiquaire et le touriste.

En sortant de Tirlemont par la porte de Saint-Trond, on trouve à sa droite trois de ces monticules, assez communs dans la Hesbaye, qu'on désigne sous le nom de *tumulus*. Ils marquent d'ordinaire la place d'un champ de bataille, et ont été élevés par des armées pour servir de tombes à leurs chefs; mais les antiquaires ne sont pas d'accord sur la question de savoir si ce sont des tombes romaines ou des tombes gauloises. Les peuplades guerrières de la Gaule avaient coutume, en effet, de même que les armées romaines, d'élever des *tumulus* à l'endroit où elles enterraient leurs chefs, tombés sur les champs de bataille. Le guerrier mort était enterré avec ses armes; chaque soldat emplissait son casque de terre et venait le vider sur sa tombe. Nous ne savons si les *tumulus* de Tirlemont ont jamais été fouillés; mais, romains ou gaulois, ces simples monuments n'en sont pas moins des témoins des grandes luttes que soutinrent nos ancêtres contre les armées victorieuses de Jules César. La profusion avec laquelle ils sont semés dans les plaines de la Hesbaye, où ils s'élèvent tantôt isolés, tantôt par groupes, tantôt nus et arrondis comme de monstrueuses taupinières, tantôt couverts d'un bouquet de vieux arbres, la diversité de leurs positions, nous disent aussi que ces luttes ont été nombreuses, que nos ancêtres n'ont reculé devant leurs vainqueurs que pas à pas, de champ de bataille en champ de bataille.



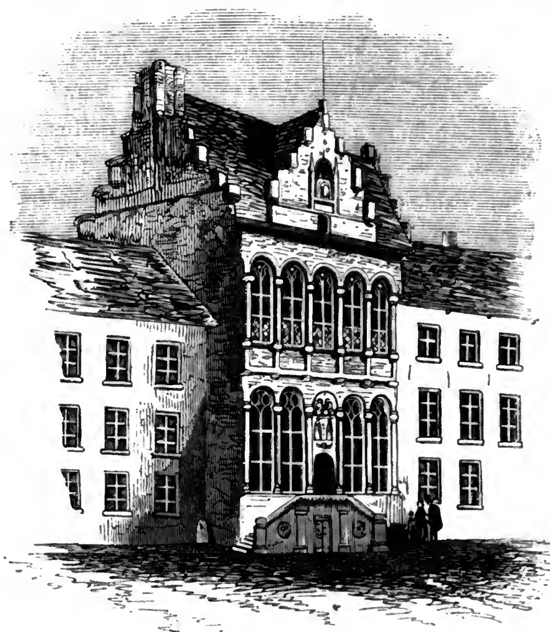
Lac de Léau.

Aussi César, qui savait rendre justice à ses ennemis, comme tous les hommes vraiment grands, dit-il des Belges, qu'ils étaient les plus valeureux de tous les peuples de la Gaule.

On arrive à Léau à travers un pays d'un aspect riant, couvert de riches pâturages et de grands bois de peupliers. Pour bien voir Léau, il faut l'aborder par la rive opposée du lac et visiter en passant le château de Duras, dont les pelouses s'étendent jusqu'au bord de l'eau. Cette magnifique résidence appartient à madame la comtesse d'Oultremont, aujourd'hui comtesse de Nassau. Les anciens comtes de Duras étaient des seigneurs puissants et redoutés, qui osèrent tenir tête aux ducs de Brabant et aux évêques de Liége pour la haut-vouerie de l'abbaye de Saint-Trond. Des jardins du château, on jouit d'une vue admirable sur le lac de Léau, entouré de bois, de collines couvertes de sapins, et reflétant dans son clair miroir les murs ruinés et les vieux clochers de la petite ville. Si vous voulez jouir de cette vue, hâtez-vous, car les propriétaires de ce joli petit lac, le seul que nous possédions en Belgique, sans égard pour son charme pittoresque, viennent d'établir sur ses bords une machine à vapeur destinée à l'épuiser et à rendre à la culture les cent et quatre hectares de terre qu'il recouvre.

En entrant à Léau du côté de la porte de Saint-Trond, on traverse des bastions et des portes en ruine, qui sont, dit-on, l'ouvrage de Vauban. Léau, en effet, fut prise par les Français en 1678, et fortifiée par eux, pour être restituée bientôt, lors de la paix de Nimègue. On pénètre dans des rues étroites, à demi dépavées et bordées de vieilles maisons décrépites, d'un aspect morne et renfrogné. Devant les portes s'étalent des fumiers, où des enfants demi-nus s'ébattent pêle-mêle avec des poules et des pourceaux. Sur les façades délabrées de ces maisons s'ouvrent parfois d'étroites lucarnes, à travers lesquelles se détachent, sur le fond sombre d'intérieurs dignes du pinceau de Rembrandt, des figures ridées de vieilles femmes, qui vous regardent d'un air étrange. Il y a là de la couleur, comme l'entend l'école d'Anvers, et de la poésie, comme l'entendait Walter Scott. Maintenant nous voici sur la Grand' Place; et au milieu de cette ruine, de cette misère et de cet abandon, vous découvrez tout à coup avec un étonnement inexprimable deux nobles et vieux monuments, deux précieuses reliques des temps passés, un hôtel de ville du seizième siècle et une église du treizième. Approchez-vous de ces monuments, et votre surprise augmente à chaque pas. Examinez de

près la façade de cet hôtel de ville, où la renaissance se mêle, par des caprices charmants, à l'une des plus élégantes créations de la dernière



époque du gothique tertiaire; pénétrez dans cette église, qui semble être restée fermée pendant plus de trois siècles : la joie de votre découverte sera d'autant plus grande qu'aucune gravure boiteuse, aucune description banale ne vous y aura préparé. Examinons d'abord l'église.

Avant l'année 1231, il n'y avait à Léau qu'une seule paroisse, dont l'église fut donnée plus tard au couvent des Bogards. A cette époque, la ville ayant été agrandie, on transporta la paroisse dans la chapelle de Saint-Léonard, qui fut rapidement et considérablement augmentée par les collectes et par les aumônes qu'y laissaient les pèlerins, attirés en foule par le bruit des miracles qui s'y opéraient. Si bien que, peu d'années après, elle devint la belle et vaste église que nous voyons. En 1337, l'évêque de Liége y établit un collége de douze chanoines.

L'église de Saint-Léonard date donc du milieu du treizième siècle. Quelques parties paraissent plus anciennes et pourraient bien avoir appartenu à la première chapelle, qui existait avant l'an 1231. Telles sont les parties qui appartiennent au style de transition, comme la galerie ouverte, en arceaux trilobés soutenus par des colonnettes cylin-

driques, qui règne extérieurement autour du chœur. Le reste de l'église appartient au style ogival primaire. La tour, qui s'élève à une grande hauteur, est percée d'élégantes fenêtres lancéolées, à lancettes accouplées, surmontées d'un trèfle. L'angle formé par le transept droit et le chœur est occupé par un bâtiment bizarre, mais pittoresque, servant de sacristie et de communs, et dont l'extérieur est orné d'arcatures ogivales festonnées, qui indiquent le seizième siècle. L'église, vue ainsi de derrière avec ses dispositions irrégulières, ses constructions de différents styles, ses hors-d'œuvre capricieux, présente un coup d'œil étrange, digne d'être reproduit par le pinceau ou par le burin.

Avant de pénétrer à l'intérieur, arrêtez-vous un instant pour regarder les curieuses portes en chêne sculpté du quinzième siècle, avec montants ornés de figurines et de baldaquins élancés. Maintenant, entrez; mais dès le premier pas, arrêtez-vous pour admirer. L'église de Léau est un véritable musée d'antiques, où le moyen âge a entassé toute une collection de curiosités. Par quel hasard providentiel cette église a-t-elle échappé aux iconoclastes du seizième siècle, aux vandales de 1793 et aux rénovateurs modernes? Nous n'en savons rien; mais ce qui est certain, c'est que dans aucune autre église de la Belgique on ne pourrait se former une idée plus complète de l'art religieux du moyen âge à son époque la plus brillante. Il faudrait aller peut-être jusqu'à Nuremberg ou à Fribourg pour trouver des retables ciselés en bois de chêne avec une aussi admirable délicatesse; il faudrait aller jusqu'à Florence pour demander au siècle des Médicis quelque chef-d'œuvre qu'on pût comparer à ce tabernacle de pierre, qui pyramide depuis le pavé jusqu'à la voûte. Presque tous les tableaux qui se trouvent là sont des tableaux gothiques, dont quelques-uns pourraient être signés de Memling ou d'Albert Durer. Un des plus récents est d'Otto Venius; il n'y en a point de plus moderne. Tout le reste de l'ameublement est aussi vieux, aussi précieux. Un lutrin de cuivre et un chandelier de même métal, à sept branches, orné de feuillages, de statuettes, de figures d'animaux, et dont la hauteur est au moins de douze pieds, sont de rares échantillons de l'habileté de nos anciens *fèvres* flamands. Nous ne dirons rien des stalles, qui seraient remarquables partout ailleurs, mais qu'on regarde à peine dans cette église, écrasées qu'elles sont par les inimitables sculptures des autels qui décorent les chapelles des bas côtés de la nef.

Deux de ces autels se distinguent surtout par les dais, surmontés de

grandes statues, qui les recouvrent. L'un d'eux, qui supporte la figure de saint Léonard, est couronné d'une balustrade travaillée en dentelle avec une finesse vraiment inouïe. Cette balustrade est fortement endommagée; mais il est permis de douter que de nos jours on puisse trouver un sculpteur assez adroit, et surtout assez patient, pour rétablir les parties perdues. Quant à l'autel même, c'est un prodige d'adresse et de patience. Ce sont d'innombrables figurines, groupées et disposées avec une naïve vérité, représentant une succession de scènes de la Passion et du Nouveau-Testament. Dans la même chapelle (la première à gauche en entrant par le fond de l'église) il y a un ex-voto, en forme d'autel, d'un travail encore plus délicat et plus compliqué. La chapelle suivante contient un autel formé d'un grand tableau gothique à volets surmonté d'un dais au-dessus duquel se trouve une statue représentant saint George à cheval.

Nous ne dirons rien du tabernacle, chef-d'œuvre de la renaissance italienne, morceau unique de ce genre en Belgique, et que nous croyons dû au ciseau de quelque artiste florentin de l'école de Buonarotti. Le dessin qui en a été donné par notre compatriote Haghe en dira plus qu'une froide description. Nous ajouterons seulement que tous les détails de ce superbe monument, depuis les cariatides qui ornent les angles jusqu'aux moindres arabesques qui décorent les frises, sont d'une pureté de dessin, d'une élégance de contours, d'une perfection de ciseau dont, nous le répétons, on ne retrouve les modèles qu'en Italie. Nous persistons donc à croire que cet ouvrage aura été



exécuté à Florence, et transporté pierre par pierre en Belgique, ou bien que ses donateurs auront fait venir d'Italie, pour l'exécuter, quelque artiste célèbre alors, et qui n'a pas daigné laisser son nom sur ce monu-

ment de pierre grise, qu'il exécutait pour une église ignorée d'une petite ville des Pays-Bas. Il en coûte de l'avouer à notre amour-propre national, mais nous ne connaissons aucun artiste belge de cette époque à qui cette œuvre puisse être attribuée.

Ce magnifique tabernacle est un don fait à l'église de Saint-Léonard de Léau par un seigneur de Wilré et son épouse, qui ont désiré être enterrés tout proche, et dont on lit l'épitaphe sur une pierre tumulaire fixée dans le mur, en face du monument.

La première fois que nous visitâmes l'église de Léau, il y a de cela sept ou huit ans, nous nous souvenons fort bien d'avoir vu au milieu de la nef un immense lustre circulaire de fer battu, en forme de couronne, orné de feuillages, d'oiseaux, d'écussons, d'armoiries, et portant des traces d'anciennes dorures. Ce lustre, nous ne l'avons plus retrouvé, et personne n'a pu nous dire ce qu'il était devenu. Ce devait être cependant un ouvrage de la fin du quinzième siècle, et qui nous a paru plus curieux que la plupart de ceux que l'on attribue faussement à Quinten Metsys. Il est à espérer, aujourd'hui que nous avons une commission des monuments, que désormais de pareilles œuvres ne disparaîtront plus de nos églises sans motifs valables, et sans qu'au moins on puisse les renseigner.

Nous faisons des vœux aussi pour que l'église de Léau échappe longtemps encore au fléau des rénovations et des embellissements. Ce qui fait sa beauté aujourd'hui, c'est précisément cet air de sainte vieillesse que nos maladroits réparateurs lui enlèveraient. Nous avons entendu les bonnes gens de Léau se plaindre de ce que leur église fût si pauvre qu'elle ne pouvait pas remplacer ses vieux autels de bois, tout noirs et tout vermoulus, par quelques autels en marbre, ou au moins en bois peint, marbré et vernissé par quelque habile peintre décorateur d'une grande ville voisine, comme Tirlemont ou Saint-Trond. Bonnes gens de Léau! si c'est la pauvreté qui a sauvé votre église de l'art des peintres décorateurs de Tirlemont et de Saint-Trond, voire même de ceux de villes plus grandes encore, nous lui souhaitons jusqu'à sa dernière pierre la pauvreté de Job et de Lazare! Votre vieille église, si pauvre et si laide, est plus riche et plus belle aux yeux de l'artiste que les églises les plus brillamment décorées par nos modernes tapissiers!

L'hôtel de ville de Léau est un gracieux édifice de la fin du seizième siècle. Son élégante façade se compose de deux rangs de fenêtres allon-

gées dont les arceaux en anse de panier reposent sur de fines colonnettes, ornées à leur chapiteau d'un ourlet de feuillages. Des montants de pierre divisent les fenêtres en six compartiments, dont les deux supérieurs se terminent par des arceaux trilobés et légèrement ogivaux. Le perron, en style de la renaissance, est très-orné, ainsi que le portail, qui contient deux niches avec des statues, surmontées de deux lions héraldiques supportant les armoiries de Léau, qui étaient de gueules au lion de sable. Le fronton, autrefois décoré de tourelles, est occupé au milieu par une grande niche, de style ogival tertiaire, contenant un groupe de figures assises. Les deux angles du toit se terminaient par des tourelles, dont il ne reste plus que les bases. Près du perron gisent des débris de sculpture, appartenants à des lions de pierre qui ont soutenu des écussons. L'intérieur n'offre de remarquable qu'une chambre aux archives, remplie d'une innombrable quantité de vieux parchemins, qui ont été récemment explorés par ordre du gouvernement.

Ce charmant hôtel de ville tombe en ruine. On pourrait cependant, et sans grande dépense, le conserver. C'est un véritable bijou d'une époque de décadence qui mêle les premiers indices d'un art qui surgit avec les derniers vestiges d'un art qui s'en va. Mais à Léau, dira-t-on, qu'importe? Qu'à Léau, où ne conduit même aucune route pavée, un monument subsiste ou tombe, qu'importe?

Pour se rendre de Léau à Diest, on passe près des ruines du château de Rummen, où autrefois les barons de Wezemael ont battu monnaie; on traverse Halen, qui fut une ville aussi, mais qui n'a conservé aucun monument qui puisse faire juger de son ancienne importance. On passe près du château de Mont-Saint-Jean, qui fut une abbaye de l'ordre de Cîteaux, et que son propriétaire a converti en une demeure d'une richesse toute mondaine. Diest est une petite ville d'un abord très-pittoresque. Elle a des clochers qui dessinent sur le profil des toits des silhouettes bizarres. Au centre de la ville s'élève une colline, couverte de vieux chênes, qui est un reste du parc attenant au palais qu'y possédaient les princes d'Orange-Nassau, seigneurs de Diest. A l'ouest, au haut d'une côte escarpée, se dresse une tourelle des vieux remparts, qui servait autrefois de vigie et qui a retenu le nom de *Toeters-Toren,* de *toeten,* sonner de la trompette. De l'autre côté s'étendent les grasses prairies de la vallée du Demer, où paissent en toute saison d'innombrables troupeaux de bœufs, l'une des richesses de la contrée.

Diest eut, dès le douzième siècle, des seigneurs particuliers qui paraissent avoir tiré leur origine des maisons de Lorraine et de Luxembourg. Grammaye rapporte qu'un chanoine d'Averbode, nommé Égide Voecht, grand explorateur d'antiquités, lui avait montré un diplôme de l'an 1200, signé : *Arnold, par la grâce de Dieu, prince de Diest.* Cependant ils ne prenaient ordinairement que le nom seigneurial de Diest, sans désignation de titres. Au quatorzième siècle, ils prirent le titre de barons. En 1436, la baronnie de Diest entra par alliance dans la maison de Heinsberghe; en 1457, dans celle de Nassau; puis en 1473, dans celle des ducs de Juliers. Guillaume, duc de Juliers, craignant que ses fréquentes querelles avec les ducs de Brabant ne l'exposassent à perdre cette possession éloignée, la transmit, par voie d'échange, avec les seigneuries de Mille, de Gangelt et de Vueght, à Engelbert de Nassau, qui fut inauguré seigneur de Diest le 22 septembre de l'an 1499. Ses descendants prirent le nom de princes de Nassau-Diest, et cette seigneurie demeura dans cette famille jusqu'au siècle dernier.

Comme la plupart des vieilles villes du Brabant, Diest eut, vers le quatorzième siècle, une industrie très-florissante. Ses *pannes* et ses draps rivalisaient avec ceux de Louvain. On y fabriquait aussi des couteaux qui étaient fort renommés. La célébrité de sa bière, la seule industrie importante que Diest ait conservée, date également d'une époque très-reculée.

Il y avait autrefois à Diest une institution remarquable, qui a plus d'un rapport avec nos tribunaux et nos chambres de commerce. C'était un collége de juges qui avaient pour attributions de délibérer, de juger, d'arbitrer, d'opiner sur toutes les questions qui se rapportaient directement à la fabrication des tissus de laine, de manière cependant qu'on pût appeler de leurs sentences auprès du magistrat. Le seigneur de Diest leur adjoignait un préteur, qu'on nommait *moniteur,* parce que, sans son avis, le collége ne pouvait intenter aucun procès. Quand la fabrication des laines eut cessé, on conserva ce magistrat qui fut chargé alors de marquer d'un plomb les pannes de provenance étrangère que l'on exposait en marché public.

De cette époque de prospérité commerciale, il subsiste à Diest un bâtiment fait pour en donner une assez haute idée. Ce sont les halles, construites vers l'an 1346. C'est un édifice gothique en forme de trapèze isolé, de cent pieds de longueur sur cinquante de largeur. Après la

ruine des drapiers, les halles de Diest furent converties en un théâtre pour la chambre de rhétorique. Aujourd'hui, elles servent de boucherie. Tous ces changements ont si bien mutilé l'édifice primitif, qu'il est à peu près méconnaissable. La façade a été reconstruite en style moderne. La galerie à arcades ogivales qui entourait le rez-de-chaussée, a été bouchée. Enfin, la chaux et le badigeon ont complétement empâté quelques jolis ornements qui décoraient les murs extérieurs.

L'église paroissiale de Saint-Sulpice est un bel édifice du style ogival secondaire, qui date du milieu du quinzième siècle. La base de sa tour, qui ne s'est jamais élevée au-dessus du niveau des combles, ne paraît même dater que du seizième siècle, car son ornementation porte le caractère du style ogival tertiaire. Les arcs-boutants du chœur sont ornés de niches et de grandes statues, malheureusement fort dégradées. L'intérieur est d'une belle ordonnance. Au côté gauche de l'abside, il y a un tabernacle du dix-septième siècle, qui ne rappelle que de loin les élégantes constructions de la renaissance. Les fenêtres des nefs ont conservé des restes de vitraux peints qui doivent faire vivement regretter les verrières auxquelles ils ont appartenu. Nous les considérons comme un des plus beaux échantillons de cet art merveilleux que nous ne sommes pas encore bien sûrs d'avoir retrouvé.

Il y a à Diest un cimetière qui est bien le cimetière le plus romantiquement lugubre que nous connaissions. Au milieu du champ des morts se dressent les ruines d'une antique église du treizième siècle, dont il existe une grande arcade ogivale soutenue par deux fortes colonnes dont les chapiteaux sont ornés de têtes et de feuillages. Une partie de l'abside est revêtue à l'extérieur d'un des plus beaux lierres que nous ayons vus. Ses longs rameaux ont grimpé jusqu'au toit, qu'ils festonnent d'une corniche de verdure flottante, et pendent en guirlandes capricieuses aux ogives des hautes fenêtres, dégarnies de leurs vitraux. Un bouquet de noirs sapins mêle à ces débris sa verdure sombre et ses grandes ombres immobiles. La nuit, quand la cité des vivants dort d'un sommeil aussi profond que celui de la cité des morts, quand un rayon de lune projette sur les gazons funèbres les silhouettes anguleuses des sapins et des ruines, on croit voir errer autour des tombes, blanchies par le lichen, l'ombre du vieux Young poursuivant, la bêche à la main, ses sépulcrales méditations.

Diest était naguère l'une des villes du Brabant qui avait le mieux con-

servé sa physionomie du moyen âge; mais cette physionomie s'en va chaque jour. Ses vieux remparts, ses vieilles tours et ses vieilles portes ont été rasés, et vont faire place à une forteresse moderne. La jolie tourelle appelée *Toeters-toren* est condamnée aussi par l'inexorable équerre du génie militaire. Sur la hauteur qu'elle occupe, on va bâtir une citadelle qui dominera la ville et le cours du Demer. Nous ne savons si cette tourelle est la même que celle dont parle Gramaye, et d'où l'on pouvait, disait-il, découvrir, par un temps serein, la tour de Notre-Dame d'Anvers; mais il est certain que de son sommet, où l'on monte encore par un escalier délabré, on jouit d'un superbe coup d'œil. Du côté de la Campine, on voit comme une mer de sapinières et de bruyères, entrecoupée de vagues de sable jaune. A la distance de quatre lieues, on distingue les longues lignes blanches et les toits rouges des baraques du camp de Beverloo. A votre droite, Halen, Herk-la-Ville, Hasselt et Saint-Trond. A gauche, Aerschot, Sichem, Montaigu et l'abbaye d'Averbode; puis, à l'horizon, les pointes d'une innombrable quantité de clochers, dont l'un pourrait bien être celui de la cathédrale d'Anvers. Tel est le panorama que le génie militaire a condamné dans la personne de cette inoffensive tourelle.

Descendons maintenant par la vallée du Demer. Nous arriverons en moins d'une heure, à travers de ravissants paysages, à Sichem, vieille petite ville, qui n'est plus qu'un triste et malpropre village. Nous passons près des ruines d'une tour en briques, qui porte le nom de *Maegden-toren, Tour des Pucelles,* et qui est tout simplement une ancienne tour de refuge. De là, un chemin large et sablonneux nous conduira, à travers des prairies et des bruyères, à l'abbaye d'Averbode, dont nous voyons depuis longtemps la tour blanche se dessiner sur les bois sombres qui l'entourent. Comme à Parc, les disciples de saint Norbert ont repris possession de leur ancienne retraite, qui a eu le rare bonheur d'échapper, pendant cinquante ans, au marteau des démolisseurs. Si l'on en excepte quelques bâtiments accessoires, qui d'ailleurs sont déjà reconstruits, l'abbaye d'Averbode (ou d'Everbode) est telle à peu près qu'elle était avant sa suppression. Nous ne parlons pas de ses grands biens, dont il ne lui reste qu'une faible partie, mais du monastère lui-même, qui a conservé ses ornements, ses meubles, ses tableaux, sa bibliothèque et sa magnifique église.

Cette célèbre abbaye fut fondée par cinq moines de l'abbaye de Saint-

Michel d'Anvers, qui vinrent s'établir dans ce désert l'an 1130. L'un d'eux, qui se nommait André, prit le gouvernement de la petite communauté, qui fut rapidement dotée. Arnould, comte de Looz; Arnulphe, seigneur de Diest; Conon de Repe, des comtes de Duras, et Radulphe, abbé de Saint-Trond, donnèrent au nouveau couvent tout ce qu'ils possédaient dans l'alleu d'Averbode. Arnould, comte de Looz, fit construire le monastère sur la partie de ses domaines qu'il céda. Les abbés d'Averbode étaient chapelains des comtes de Looz, qui partageaient avec les ducs de Brabant la haute vouerie de l'abbaye. On conserve encore, dans la salle du chapitre, deux beaux portraits en pied d'anciens comtes de Looz, dont l'un est celui d'Arnould III qui fit la donation dont nous avons parlé plus haut. On lit au-dessous de son nom : *Benefactor Averbodii.*

L'abbaye d'Averbode était située en partie sur les terres du Brabant, en partie sur celles de Liége; aussi relevait-elle pour la moitié, des ducs de Brabant, pour l'autre, des princes-évêques de Liége. La grande porte d'entrée, qui subsiste encore, s'ouvrait en tournant sur un axe, et donnait ainsi deux passages, l'un sur le Brabant, l'autre sur le pays de Liége.

Ce n'est pas sans surprise que l'on découvre, au milieu d'un pays de bruyères, pauvre et presque désert, ce splendide monastère, qui semble élevé au milieu d'une oasis, tant les beaux arbres et la forte végétation qui l'entourent contrastent avec les maigres sapinières que l'on vient de traverser. La surprise augmente encore en entrant dans l'église, décorée avec une somptuosité extraordinaire. Le style de cette église, bâtie vers la fin du dix-septième siècle, n'est peut-être pas d'un goût très-pur; mais la décoration en est belle. Partout les marbres précieux, les stucs, les riches boiseries, attirent les regards. Le chœur surtout est d'une grande magnificence. Il est bordé d'un double rang de stalles, surmontées de hautes boiseries, aussi remarquables par leur ensemble que par leurs détails. Le maître-autel, tout entier en marbre blanc, est un chef-d'œuvre comme architecture et comme sculpture. Des deux côtés du sanctuaire se trouvent deux immenses compositions de Verhaegen, qu'un jour peut-être on appellera aussi des chefs-d'œuvre, quand les préjugés d'école, qui ont fait méconnaître ce peintre, auront entièrement disparu.

Après l'église, il faut visiter encore la sacristie, ornée de superbes

boiseries, où l'on conserve des ornements sacerdotaux qui n'ont pas leurs pareils dans la Belgique, et dont quelques-uns datent du quatorzième siècle; la salle du chapitre, remarquable par ses tribunes et les portraits qui la décorent; enfin, la bibliothèque, où les moines qui veulent consacrer leurs loisirs à la science ont à leur disposition une collection d'environ 20,000 volumes.

Parmi les vertus d'un autre âge conservées chez les disciples de Saint-Norbert, se trouve l'hospitalité. Quiconque vient les visiter reçoit au monastère un accueil d'une bienveillance vraiment évangélique. Pour emporter du couvent une impression profondément religieuse, il faut prendre un jour de grande fête, et assister aux offices divins. Nulle part le culte n'est célébré avec plus de pompe, avec plus de solennité. L'église d'Averbode était la seule du pays où les cérémonies religieuses pussent s'accomplir d'après les rites particuliers de l'ordre *des prémontrés.*

Avant que la mobilité de nos pensées ait dissipé le recueillement inspiré par le grave plain-chant des chanoines d'Averbode, nous nous rendrons en pèlerinage à Notre-Dame de MONTAIGU, dont nous voyons briller de loin la coupole orientale, parsemée d'étoiles dorées. La célèbre madone, qui voit chaque année près de cent mille pèlerins se prosterner à ses pieds, ne nous pardonnerait pas d'ailleurs de passer son église sous silence. Pour les villes, nous avons commencé leur description par un rapide aperçu de leur histoire; ici l'histoire est une légende. Nous allons donc la raconter.

Au douzième siècle, il n'y avait à Montaigu qu'une colline couverte de ronces et de bruyères. Au sommet de la colline, il y avait un vieux chêne, et au tronc de ce chêne était attachée une petite image de la Vierge. Un jour, un berger mena paître son troupeau sur cette colline et alla s'asseoir à l'ombre sur les racines de l'arbre. Il vit que l'ouragan avait fait tomber la petite image; il la ramassa pieusement, et la mit dans son sein, dans le but de l'emporter chez lui. Quand il vit que son troupeau avait achevé de paître le peu d'herbe qui se trouvait en cet endroit, le berger voulut continuer son chemin. Il se leva donc, mais il ne put détacher ses pieds de terre, où il sembla qu'ils eussent pris racine. Il demeura immobile comme la femme de Loth, changée en statue de sel. Vers le soir, son maître, ne voyant pas rentrer le berger, en conçut de l'inquiétude et se mit à sa recherche. Il le trouva debout sous le chêne, dans l'attitude d'un homme pétrifié. Le

maître, irrité, commença par adresser au berger des reproches sur sa lenteur; mais quand celui-ci eut raconté le prodige qui s'était opéré en lui, le maître, frappé d'admiration, prit l'image et la replaça à l'endroit d'où elle était tombée. Aussitôt le berger se retrouva libre. Tous deux alors, d'un mouvement spontané, se jetèrent à genoux et adorèrent Dieu, dont la volonté venait de se manifester d'une manière si inattendue.

La renommée de ce miracle se répandit rapidement au loin. Les pèlerins accoururent en foule autour du vieux chêne, et de nouveaux prodiges confirmèrent bientôt le premier. La Vierge de Montaigu devint si célèbre, qu'il se formait des caravanes entières qui s'y rendaient de tous les points des Pays-Bas. Pendant les guerres religieuses du seizième siècle, la petite image disparut, sans que l'on sût si elle avait été enlevée par des hérétiques pour la brûler, ou par des fidèles pour la mettre à l'abri des fureurs des iconoclastes. Cependant, malgré la disparition de l'image, l'affluence des pèlerins ne diminuait pas. Six ans après, un pieux magistrat de Sichem y substitua une image nouvelle qu'il plaça dans une petite niche de bois, et qu'il attacha au chêne à l'endroit où avait été la première. Elle y resta jusqu'en 1602; alors un curé de Sichem fit construire, au pied de l'arbre, une chapelle en bois qui se trouva bientôt trop étroite. Deux ans plus tard, Mathias Van den Hove, troisième archevêque de Malines, fit abattre le vieux chêne, dont les fidèles se partagèrent les branches comme des reliques, et fit construire à sa place une chapelle de pierre de taille, dans laquelle il plaça l'image, et qu'il consacra en l'honneur de la Vierge Marie, le 13 juin 1604.

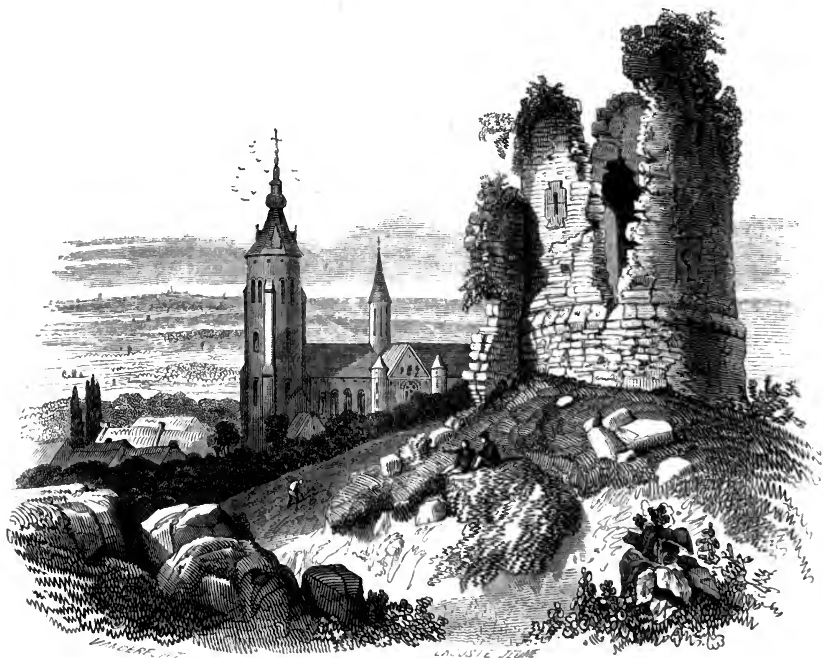
Pendant le siége de Bois-le-Duc par les Hollandais, les archiducs Albert et Isabelle avaient fait vœu, s'ils parvenaient à faire retirer l'ennemi, de se rendre en pèlerinage à Notre-Dame de Montaigu. Le marquis de Spinola ayant forcé les Hollandais à la retraite, les archiducs accomplirent leur vœu. Ils se rendirent à Montaigu, où ils séjournèrent assez longtemps. Ils ordonnèrent d'y construire la magnifique église que nous y voyons aujourd'hui, et donnèrent à cet effet une somme de 300,000 écus. Ils en posèrent eux-mêmes la première pierre, le 2 juillet 1609. En 1627, l'église se trouva achevée. Les archiducs s'y rendirent de nouveau, accompagnés de toute leur cour et du marquis de Spinola, pour assister à sa consécration, qui eut lieu, le 6 juin, avec un éclat et une pompe extraordinaires.

Cependant, un bourg populeux s'était formé autour de l'église. L'ar-

chiduc Albert y traça le plan d'une ville en forme d'un heptagone régulier. Dès l'an 1605, il avait accordé aux habitants des priviléges, immunités et franchises, en tout semblables à ceux dont jouissait la ville d'Ostende. Montaigu appartenait depuis l'an 1490, ainsi que Diest et Sichem, à la maison d'Orange-Nassau.

L'église a la forme d'un dôme à sept pans, entouré de chapelles et précédé d'un vestibule. Elle est richement ornée, et contient des tableaux remarquables.

En continuant de suivre la route qui doit nous ramener à Louvain, nous arrivons bientôt à Aerschot, jolie petite ville propre et paisible, qui a des environs charmants. Elle est située au pied de cette chaîne de collines qui commence au-dessus de Diest et s'étend autour de Louvain, où elle prend le nom de Loo. Comme c'est précisément à ces collines que commencent les basses plaines de la Campine, à quelque point qu'on les monte, on découvre des points de vue d'une étendue presque sans bornes. C'est ainsi que du pied de la ruine que nous reproduisons ici,



et qui porte le nom de *Tour d'Aurélien*, la vue embrasse un immense panorama. Pour donner une idée du vaste rayon que l'œil parcourt, nous

dirons seulement qu'on distingue du même point les tours de Montaigu, d'Averbode, de Gheel, de Turnhout, d'Hoogstraete, de Lierre, d'Anvers et de Malines.

Aerschot semble n'avoir été entourée de murs pour la première fois que vers l'an 1283. Elle eut longtemps des comtes particuliers, dont l'origine est incertaine. Leur race s'étant éteinte, Henri III, duc de Brabant, donna le comté d'Aerschot à son fils Godefroid, par un diplôme de l'an 1273. Godefroid étant mort sans postérité, ce comté entra dans la maison des comtes d'Harcourt. En 1519, Charles-Quint érigea Aerschot en marquisat, en faveur de Guillaume de Croy, et plus tard, en duché, en faveur de son fils Philippe. Nous avons dit déjà, à propos du château d'Héverlé, comment le duché d'Aerschot entra ensuite dans la maison d'Aremberg.

Aerschot ne possède qu'une seule chose qui puisse aujourd'hui fixer les regards de l'artiste ou de l'antiquaire, c'est son église. Mais aussi mérite-t-elle qu'on s'y arrête. C'est un bel édifice de style ogival secondaire, qui existait déjà, à l'exception du chœur, en 1210, puisqu'un diplôme de cette année, cité par Mirœus, en fait mention. Par ce diplôme, le duc Henri Ier fait donation de l'église d'Aerschot à l'abbaye de Sainte-Gertrude de Louvain. Le chœur fut construit en l'an 1337, par l'architecte Jacques Piccaert, comme l'atteste une inscription en lettres gothiques, curieuse par son style, qu'on lit au-dessus de la porte d'une sacristie.

L'église est bâtie de cette pierre brune dont il existe d'anciennes carrières dans les environs d'Aerschot, à laquelle M. d'Omalius a donné le nom de *grès ferrifère*. On remarque à l'extérieur plusieurs jolis détails de sculpture, entre autres une porte, aujourd'hui bouchée, qui s'ouvrait sur le transept droit. Ses archivoltes reposent sur des faisceaux de colonnettes dans le style de la transition, et son ogive encadre une rosace d'un dessin élégant. La tour était, avant sa chute, une des plus hautes du pays. D'après la mesure qui en fut prise en 1540, elle dépassait de dix pieds celle de Saint-Rombaut à Malines. Sa flèche était entourée de six petites tourelles, d'où la Vierge qu'on vénère dans cette église avait pris le nom de *Notre-Dame des sept tours*. En 1572, elle fut renversée par un ouragan, et rebâtie telle qu'elle est aujourd'hui.

La grande nef et le chœur, larges et élevés, sont séparés des collatéraux par des colonnes cylindriques, sans chapiteaux, mais qui portent

un ourlet de feuillages sur lequel reposent les prolongements des nervures de la voûte. Au point d'intersection des transepts, la voûte dessine une rose qui offre, au premier coup d'œil, un curieux problème de statique. Les arêtes forment au centre une étoile à huit branches, et reposent sur quatre clefs qui sont à retombées. Ce n'est qu'en étudiant avec attention le dessin de cette rose qu'on s'aperçoit que le point d'appui est ailleurs que dans ces retombées qui descendent dans le vide. Cette construction, aussi élégante que hardie, est due vraisemblablement au même architecte qui a laissé son nom sur les parois du chœur. Dans les trois nefs, les clefs de voûte sont ornées d'étoiles, contenant des écussons d'armoiries, ou des figures d'anges et de saints, dorés et peints de riches couleurs. Nous ne savons par quel hasard heureux ces ornements ont échappé jusqu'à nos jours à la lèpre du badigeon et à la manie des rénovations, dont cette église porte d'ailleurs de si déplorables traces.

A l'entrée du chœur se trouve un magnifique jubé, du style ogival tertiaire, et qui ne le cède en rien à ceux de Dixmude et de Louvain. Il est formé de trois arcades soutenues par des colonnes d'une excessive ténuité, ornées de chapiteaux de feuillages d'un travail exquis et d'une délicatesse inouïe. Ces chapiteaux sont évidés et ciselés avec une finesse et une légèreté telles, que l'imagination recule devant un tel prodige de patience et d'adresse. Autour des archivoltes et de la frise, s'enroulent des feuillages d'un travail non moins parfait. Au-dessus de cette frise règne une série de niches, surmontées de baldaquins taillés à jour. Chacune de ces niches contient un groupe de sept ou huit figures du meilleur style, représentant les différentes scènes de la Passion, aussi finement traitées que savamment composées. Le Jean Goujon ignoré qui a sculpté ces délicieuses statuettes n'a pas daigné signer son œuvre; son nom est inconnu, et, après trois siècles, son œuvre encore debout, presque aussi belle que le jour où elle sortit de ses mains, est enfouie dans l'oubli d'une petite ville, et livrée sans protection à la merci des marguilliers! — Vanité de la gloire et vanité des arts!

Les marguilliers d'Aerschot ont imaginé de faire peindre ce jubé à la détrempe. Le fond des niches, l'intérieur des baldaquins et des chapiteaux est peint en bleu pâle; les statuettes et les sculptures sont en blanc, et le reste est d'un gris tirant sur le vert. C'est là le moindre vandalisme que nous ayons à signaler dans cette église. Il y a dans le

chœur des stalles gothiques de la fin du quinzième siècle. Ces stalles étaient surmontées d'une haute boiserie, en forme de dais surbaissé. Il y a peu d'années, le conseil de fabrique, pour je ne sais quelle misérable raison, a fait scier cette boiserie à hauteur d'appui et l'a fait vendre, ainsi que de magnifiques verrières qui garnissaient les fenêtres des transepts. Il s'agissait de se procurer de l'argent pour entourer l'autel de la Vierge d'un nouveau grillage. Ainsi, des chefs-d'œuvre d'une époque que nous nommons barbare auront traversé deux siècles d'ignorance et un siècle de philosophie; ils auront échappé au marteau des iconoclastes et aux ravages de la tempête révolutionnaire, pour être défigurés, détruits ou vendus dans notre siècle de lumières!

Ce qui reste de ces stalles a rendu nos regrets encore plus vifs. Elles sont ornées d'une foule de sculptures représentant des scènes de l'histoire sainte, bizarrement entremêlées de charges grotesques et de sujets tirés des fables d'Ésope. Des caricatures d'une crudité et d'une indécence naïves représentent des moines tombés ivres-morts sous des brocs de vin, mangeant à la même gamelle avec des pourceaux, ou chevauchant à califourchon sur des guenons, ou même sur des nonnes marchant à quatre pattes. C'étaient là des plaisanteries que le clergé séculier autorisait volontiers contre les ordres monastiques, dont les vices et l'oisiveté, surtout dans les derniers temps qui précédèrent la réforme, ne semblaient que trop justifier de semblables railleries.

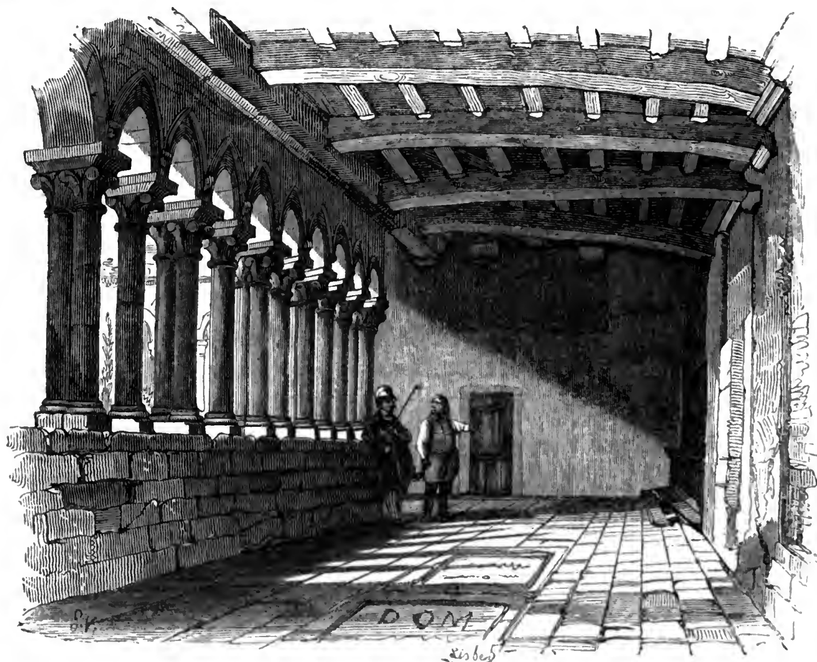
Maintenant, il nous reste à parcourir une autre partie du Brabant où nous séjournerons moins longtemps, parce que les monuments y sont malheureusement plus rares. Nous n'avons qu'à faire une excursion aux ruines de l'abbaye de Villers, où nous nous rendrons par Nivelles.

NIVELLES doit son origine au célèbre monastère de dames nobles, fondé en 645 par Iduberge, femme de Pepin de Landen et mère de sainte Gertrude, qui en fut la première abbesse. Ce ne fut longtemps qu'un bourg qui fut incendié et dévasté par les Normands, ainsi que l'abbaye, en 881. Le bourg de Nivelles ne prit le nom de ville qu'en 1220, quand il fut entouré de murailles pour la première fois. La ville relevait directement de l'abbaye; c'était l'abbesse qui nommait le magistrat, composé d'un mayeur et de sept échevins, institués en 1296, du consentement du duc Jean II. L'abbesse s'intitulait : *Princesse du saint empire romain, abbesse du très-noble et très-illustre chapitre de Nivelles, dame de Nivelles.* Les ducs de Brabant étaient hauts voués de l'abbaye, titre que

le duc Henri III se donna le premier, dans un diplôme de l'an 1225.

La collégiale de Sainte-Gertrude est un des plus anciens et des plus remarquables monuments du pays; mais que de mutilations il a subies, toujours sous prétexte d'embellissements! L'église bâtie par sainte Gertrude ayant été détruite par les Normands, elle fut reconstruite vers la fin du dixième siècle. L'empereur Henri IV assista à la dédicace du nouveau temple, qui eut lieu en l'an 1047. De cette église, il reste pour ainsi dire une charpente, qui a été complétement modernisée à l'intérieur en 1754. Le plein cintre des voûtes romanes se prêtait malheureusement si bien à cette mascarade, que la vieille et vénérable basilique a complétement disparu sous le revêtement de chaux qui en a fait une église du dix-huitième siècle. Mais tout habilement exécuté qu'il est, ce replâtrage n'en est pas moins un crime de lèse-archéologie.

Pour consoler les regards de l'antiquaire, on a conservé, à la gauche de l'église, un admirable cloître roman, dont nous reproduisons la gravure. C'est une cour carrée, entourée d'une galerie à colonnettes



cylindriques dont les chapiteaux, simples mais d'une forme élégante, soutiennent des arcades cintrées sur trois côtés du quadrilatère, et légè-

rement ogivales sur le quatrième et une partie du troisième côté. Ce beau cloître remonte vraisemblablement au dixième siècle. Il est en fort mauvais état et menace ruine. Cependant il serait facile, et sans que la dépense fût très-grande, de le sauver d'une destruction imminente. Il suffirait pour cela de renouveler le toit et le mur de couronnement des arcades, qui est déjeté de son aplomb.

Ce cloître contient plusieurs belles pierres tumulaires du quatorzième et du quinzième siècle. Dans l'église, on lit sur des plaques de cuivre un nombre prodigieux d'épitaphes, contenant la fastueuse énumération des noms et des titres des très-nobles chanoinesses et abbesses du très-illustre chapitre de Sainte-Gertrude. C'est un cours complet d'héraldique où l'on pourrait étudier les blasons et les alliances de toutes les grandes maisons nobles de la Belgique.

En modernisant l'église, au siècle dernier, on a détruit la moitié de la crypte, qui s'étendait autrefois sous tout le chœur. Dans la partie que l'on a conservée, on descend par un escalier de onze marches. Cette crypte appartient peut-être au premier édifice renversé par les Normands. Sainte Gertrude y était enterrée. A l'endroit même d'où ses reliques furent exhumées, se trouve un puits, dont les eaux passent pour avoir une vertu miraculeuse.

Les reliques de sainte Gertrude reposent aujourd'hui dans une magnifique châsse, chef-d'œuvre d'orfévrerie du quinzième siècle. Elle a la forme d'une cathédrale, avec ses voussures remplies de statuettes, ses roses, ses arcs-boutants, ses galeries et ses mille dentelures. Le toit est divisé en compartiments représentant une suite de sujets tirés de la légende de la sainte. Tout cela est en cuivre battu et ciselé, argenté et doré, ou bien en or et en argent, couvert d'arabesques émaillées et de pierres précieuses enchâssées. Cette châsse est ordinairement placée au haut du maître-autel, dans une armoire gothique doublée de plaques et d'ornements de cuivre.

Aux deux côtés de l'autel, dans des châsses de bois, on conserve les corps de Pepin de Landen et de sa femme Ide ou Iduberge, père et mère de sainte Gertrude.

On remarque dans cette église deux belles chaires de vérité. Celle que nous reproduisons est due au sculpteur Delvaux; elle est partie en bois, partie en marbre de Gênes, et représente Jésus causant avec la Samaritaine au bord d'un puits. L'autre est en bois et d'un travail qui nous

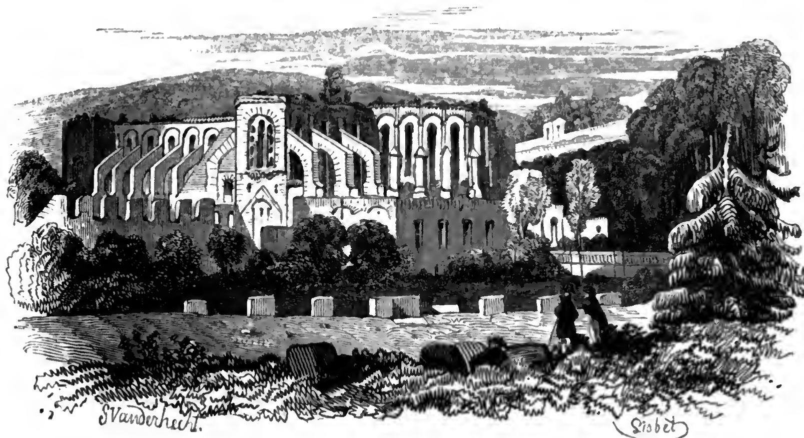
semble encore supérieur. Elle représente Élie dans le désert, visité par un ange [1].

Les environs de Nivelles étaient couverts, au moyen âge, d'épaisses forêts, qui s'étendaient sans interruption jusqu'aux forêts qui entourent les ruines de l'abbaye de Villers. Aujourd'hui, pour y arriver, on traverse deux lieues de plaines, puis une lieue environ de pays pittoresquement accidenté, coupé de vallées et de bois. A mesure qu'on approche, le silence augmente, la forêt devient plus sombre. Tout à coup, au détour d'un chemin creux, un spectacle étrange et douloureux s'offre aux regards. Au milieu d'une vallée entourée de bois de toutes parts, dans la solitude la plus profonde, gisent de vastes amas de ruines, qu'on prendrait pour celles d'une ville. Ce sont les ruines de l'abbaye de Villers. Des débris d'une architecture splendide; de longues suites de bâtiments effondrés, semblables à ces squelettes qu'abandonne l'incendie; une église tout entière dressant encore dans l'air ses arcs-boutants et ses ogives; de hautes fenêtres où s'épanouissent des trèfles arabes; des cloîtres aux arceaux multipliés, semblent lutter contre la végétation qui les envahit, qui les presse et les étouffe sous un linceul vert et flottant. Rien ne peut rendre la désolation d'un semblable tableau. Nulle part l'ouragan révolutionnaire n'a laissé derrière lui des traces plus terribles, plus tristement éloquentes. Il est impossible de méconnaître le doigt de Dieu dans cet anéantissement providentiel. C'est l'ange de la Mort qui a touché ce monastère de son épée vengeresse. Quel crime devait-il expier? Étaient-ce ses richesses? son insolent oubli des vertus de son fondateur, de la charité divine, de la pauvreté évangélique, de l'humilité chrétienne? — Ou bien, était-ce que les temps étaient venus, que sa destinée était accomplie, et que Dieu, dans ses impénétrables desseins, frappait à la fois l'innocent et le coupable?

En présence de ces nobles ruines, nous ne pouvons froidement vous en raconter l'histoire. Le savant aussi bien que le poëte se sent déborder par la rêverie, et la méditation lui ferait oublier ses arides chronologies. L'histoire de cette abbaye se résume d'ailleurs en trois phases, que la pensée évoque d'elle-même : son origine humble et obscure, sa longue prospérité, sa ruine. Au commencement du douzième siècle, une petite

[1] On la trouvera à la biographie de Delvaux, dans la deuxième partie des *Belges illustres*.

colonie de douze pauvres frères, sous la conduite d'un moine nommé Laurent, viennent chercher dans ce désert une retraite ignorée pour y passer leur vie en prière. Ils rencontrent cette vallée, qui leur paraît suffisamment solitaire et sauvage. Ils s'y arrêtent, s'y bâtissent de leurs mains une petite chapelle pour Dieu d'abord, un abri pour eux ensuite. Un rocher éboulé leur fournit des pierres, la forêt leur fournit



du bois. Ils vivent de racines et de fruits; le ruisseau leur donne une eau saine et limpide. Vers l'an 1147, saint Bernard, qui prêchait la croisade en Belgique, vient les visiter dans leur Thébaïde et leur donne sa règle. Le pape Eugène III leur délivre une bulle, et voilà l'abbaye fondée. Maintenant, laissez faire la piété du peuple, la libéralité des empereurs, des ducs et des hauts barons; l'humble ermitage fera place bientôt à une magnifique église, à de vastes cloîtres, à de spacieuses et commodes habitations. L'abbaye prendra rapidement sa place dans la hiérarchie des puissances du monde. L'abbé portera la mitre et la crosse; il sera prince de l'Église. Il habitera un palais dans l'enceinte même de son couvent. C'est la seconde période de l'histoire de l'abbaye. Un de nos historiens, qui la visita en 1606, en parle ainsi :

« Villers est l'honneur de notre Brabant, l'asile de la religion, le séminaire des vertus, la fille aînée de Clairvaux, la proche parente de Cîteaux, une heureuse colonie de l'ordre de Saint-Benoît. Rameau fécond planté dans le Brabant par les mains de saint Bernard, et arrosé par lui [1]. »

[1] J. B. Grammaye, *Gallo-Brabantiæ antiquitates.* — Genappia.

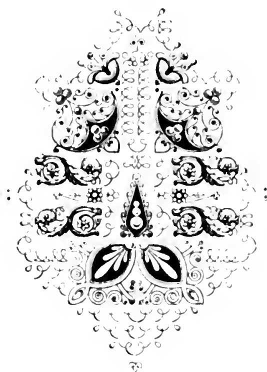
On dirait d'elle avec plus de vérité qu'on ne l'a dit autrefois de Carthage, qu'il vaut mieux se taire que d'en dire peu de chose.

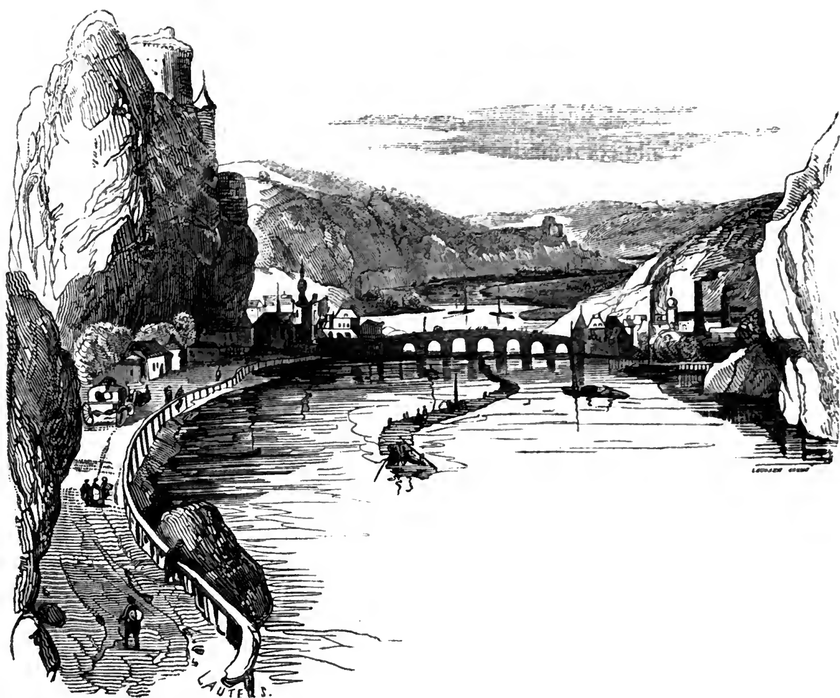
Tout à coup, au sein des loisirs opulents qu'ils s'étaient créés, au milieu d'une sécurité profonde, les moines de Villers entendent gronder un orage à l'horizon de la France. L'orage éclate, passe comme une trombe au-dessus de l'abbaye, balaye ses habitants, et les chants divins se taisent pour toujours sous les voûtes consacrées par saint Bernard. La république française met l'abbaye en vente; un spéculateur l'achète, et, pour la payer, enlève le plomb des toits, le fer des murailles, puis abandonne le squelette dépouillé pour qu'il devienne ce qu'il plaira à Dieu. Voilà la troisième et dernière période de l'histoire de l'abbaye. Son cycle était fermé. La ruine rend à la terre, pierre par pierre, la poussière d'où elle était sortie. *Revertit in pulverem.*

Nous n'avons pu raconter, encore moins pourrons-nous décrire. Nous citerons seulement, comme les plus belles parties des ruines, l'église, le cloître, le grand réfectoire, la brasserie. L'église était un monument dont la perte sera à jamais regrettable. C'était le plus beau et le plus pur modèle de style gothique primaire qu'il y eût en Belgique, le type le plus complet de cette architecture que nous ayons vu. Elle fut commencée vraisemblablement dans les dernières années du treizième siècle, et achevée au commencement du siècle suivant. Le cloître, dont deux côtés sont écroulés, présente une belle suite d'arcades du style ogival secondaire. Le grand réfectoire date aussi du treizième siècle. Ses hautes et larges fenêtres à plein cintre encadrent de longues lancettes géminées, surmontées d'un œil-de-bœuf. La brasserie paraît être le plus vieux de tous les bâtiments de l'abbaye. Elle offre au rez-de-chaussée une vaste salle voûtée, divisée en deux nefs par six colonnes cylindriques, à chapiteaux très-simples, sur lesquels reposent les retombées des voûtes. Le réfectoire d'hiver, l'antique cuisine, la salle capitulaire, offrent aussi des restes remarquables. Enfin, de quelque côté qu'on tourne les regards, les ruines offrent à l'antiquaire comme au peintre les plus intéressants sujets d'étude. L'ombre et la lumière qui se jouent dans leurs anfractuosités, y produisent des contrastes vigoureux et des effets fantastiques. La forêt voisine a secoué sur ces débris ses germes féconds, et partout, au sommet des tours, dans l'intérieur du sanctuaire, sur les voûtes, sur les murs, dans l'ogive des croisées, grimpe, monte, flotte ou se suspend une luxurieuse végétation. A travers les décombres, serpente un ruisseau qui plus

loin va s'appeler la Dyle. Autour de vous, tout est calme et silence. Vous n'entendez que le chant des oiseaux, le murmure de l'eau parmi les pierres, le gémissement du vent dans les broussailles, ou le bêlement plaintif de quelques vaches qu'un enfant mène paître dans le préau qui fut le cloître. Rien, en un mot, ne vient gâter pour le rêveur la mélancolique poésie de ces admirables ruines.

EUGÈNE GENS.





LA PROVINCE DE NAMUR.

Parvenu aux frontières méridionales du Brabant, le voyageur voit s'ouvrir devant lui une autre contrée au sol plus âpre et à l'aspect plus agreste. Qu'il descende dans le riche bassin de la Meuse, il ne pourra regretter l'uniformité des plaines brabançonnes ou flamandes. S'il désire côtoyer le fleuve, il verra des rochers gigantesques succéder aux coteaux mollement arrondis ; s'il veut gravir les montagnes qui bornent son horizon, il dominera des vallées admirables ; bref, ce paysage nouveau est une suite de scènes tour à tour pittoresques et splendides.

Une antique cité, célèbre surtout dans les annales militaires, a donné

son nom à la partie centrale de cette contrée. C'est la ville de Namur, située au confluent de la Meuse et de la Sambre, dans une position si imposante qu'elle commande pour ainsi dire tout le midi de la Belgique. Maintenant chef-lieu de province, cette ville était autrefois la capitale d'un territoire assez considérable, aboutissant d'un côté au pays de Liége, de l'autre au comté de Hainaut, et s'adossant vers le midi aux sombres massifs de l'Ardenne.

Bien que l'ancien comté de Namur n'occupe qu'un rang secondaire, sous le rapport industriel et commercial, cette province n'est pourtant pas la moins intéressante de toutes celles qui constituent la monarchie belge. Non-seulement la nature étale ici toute sa magnificence, mais des monuments orgueilleux ou vénérables, des ruines et des débris, y viennent attester constamment l'héroïsme, les vertus et les infortunes de nos aïeux.

Lors de la conquête des Gaules par César, le territoire qui devint ensuite le *comté de Namur* était occupé par les Aduatiques, les Nerviens et les Éburons. Les premiers se prétendaient issus d'une tribu cimbrique que la grande horde avait laissée avec une partie de ses bagages, à gauche du Rhin, lorsqu'elle se rua sur les Gaules et l'Italie; cette arrière-garde, après la victoire de Marius, fut contrainte de passer la frontière belge. Les Aduatiques s'étendaient sur la rive gauche de la Meuse, jusqu'à la hauteur de Liége; les Nerviens, de race germanique, occupaient le terrain situé entre la Meuse et la Sambre; dans le Condroz et sur la rive droite de la Meuse, on trouvait des Éburons, des Condrusiens et des Pémans. Tandis que de sombres forêts et des marécages infects couvraient la plus grande partie du pays, on remarquait des *oppida* chez les Nerviens et les Aduatiques; du reste, ces villes n'étaient que des retranchements formés de palissades et d'abatis. L'homérique bataille de Prêle, où les Nerviens périrent en foule, décida de la liberté des Belges; les légions romaines s'emparèrent ensuite de la forteresse d'Aduat [1], et réduisirent en esclavage ou exterminèrent les farouches descendants des Cimbres (57 ans avant J. C.).

Un voile épais couvre les âges suivants et ne nous permet guère de distinguer les premiers progrès de la civilisation dans le pays de Namur. Vers le temps de Charlemagne, les épopées chevaleresques donnent cette

[1] On présume que cette forteresse couronnait la montagne d'Hastédon, près de Namur.

contrée pour apanage au brave duc Naimes de Bavière, le Nestor des pairs de France. L'histoire, qui ne peut remonter si loin, s'arrête au comte Bérenger de Namur, qui mourut vers 982. De lui descendit une race belliqueuse de comtes héréditaires, dont la lignée se continua jusqu'à la fin du douzième siècle, et sous lesquels s'accrut sans cesse l'importance du pays.

Mais la puissance de cet État naissant sembla déchoir aussitôt qu'il eut pour maîtres des princes d'un sang étranger. En 1194, Baudouin le Courageux, vainqueur à la bataille de Neuville-sur-Méhaigne, réunit le territoire de Namur à ses comtés de Hainaut et de Flandre. Philippe le Noble, second fils de Baudouin, lui succéda dans le comté de Namur; mais n'ayant point d'enfant, il le transmit, en 1212, à sa sœur Yolende de Hainaut, qui avait épousé Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre. La maison de Courtenai conserva la suzeraineté sur la province de Namur jusqu'en 1263; à cette époque, Baudouin II, qui s'intitulait également empereur de Constantinople, se voyant dans la gêne, céda tous ses droits sur le comté à Guy de Flandre. Celui-ci fut la souche de la troisième race des comtes de Namur : Jean III, le dernier de cette race, fit comme Baudouin II; il vendit, en 1420, le marquisat de Namur à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. On dit qu'il reçut 130,000 couronnes d'or en échange de ses seigneuries. Depuis cette cession le comté de Namur fut associé aux destinées des autres provinces belges.

Pendant le moyen âge tout n'était pas confusion dans les rapports du prince avec ses châtelains et ses vassaux; ceux-ci se groupaient autour du souverain afin qu'il pût s'assurer de leur fidélité et recourir à leurs conseils. Lorsque le comte de Namur rendait la justice, il se faisait assister par ses *pairs*, qui avaient le privilége de n'être jugés eux-mêmes que par leurs égaux. Ce tribunal des assesseurs se composait originairement des seigneurs de Poilvache, de Falise, de Sorines, d'Assese, d'Awagne, de Sclayn, d'Onhaye, de Ligny et de Fallemaigne. Quant à la cour du comte, elle était formée de la manière suivante : le seigneur de Gosne, grand chambellan; le seigneur de Marbais, grand-maître; le châtelain d'Hauterive, grand maréchal; le seigneur de Fumal, maître d'hôtel; le seigneur de Balastre, panetier; le seigneur de Dave, grand veneur; le sire d'Oultremont, grand guidon. Outre ces officiers, qui étaient les principaux du comté, les souverains nommaient encore un grand bailli, dont l'autorité s'étendait sur toute la province, et un

mayeur pour la ville et la banlieue de Namur. La première de ces deux charges fut déférée plus tard au gouverneur de la capitale et de la province.

Les limites du comté subirent de fréquentes mutations, et il comprenait encore sous le gouvernement autrichien le district de Charleroi, qui appartient aujourd'hui au Hainaut; mais il est inutile de nous occuper ici de ces révolutions locales, devenues sans intérêt depuis 1830. La division administrative comprend aujourd'hui trois arrondissements, qui ont pour chefs-lieux Namur, Dinant et Philippeville [1]. Quant à la division naturelle, tracée par le caractère du sol comme par le cours des rivières, elle nous offre d'abord le pays au nord de la Sambre, région où domine le calcaire; le pays d'entre Sambre et Meuse, où règne le grès, et la contrée à l'est de ce dernier fleuve, où semblent alterner les deux formations.

La Sambre et la Meuse, qui sont les deux artères par où circulent dans toute cette province la richesse et la vie, offrent sur leurs bords des paysages tantôt riants, tantôt majestueux, qui font l'admiration du touriste et l'orgueil des riverains. Malgré l'importance de ces grands cours d'eau, leur navigation offre cependant de nombreux obstacles contre lesquels l'art n'a pas encore fini de lutter. La canalisation de la Sambre, travail qui devait produire les résultats les plus utiles, a été exécutée de 1825 à 1830. Il reste à triompher de la Meuse. Ce fleuve, en Belgique comme en France, à cause de sa pente inégalement répartie, se compose de biefs ou bassins dans lesquels l'eau, souvent très-profonde, présente à la navigation une grande facilité, et de barres en gravier ou en roc, à peine recouvertes, d'un courant rapide. Cette dernière partie du fleuve est gênante pour les mariniers. Ainsi, pendant quatre mois, très-souvent pendant cinq (juin, juillet, août, septembre et octobre), la navigation a de longs retards à subir, de Givet à Dinant et de Dinant à Namur, où le manque d'eau met à nu les barrages naturels, et multiplie les gués et les courants. On est même obligé, à cette époque de l'année, de renoncer à l'usage des grands bateaux, qui ne naviguent

[1] On compte dans la province de Namur 245 communes et cinq villes, qui contiennent un peu moins de 250,000 habitants. — La population est divisée entre les villes de la manière suivante : Namur, 21,745; — Dinant, 5,745; — Andenne, 4,930; — Fosse, 2,992; — Philippeville, 1,165.

plus alors que très-péniblement, même avec de faibles charges, et de recourir à l'emploi de petits bateaux plats, d'une construction légère, insuffisants pour les besoins du commerce [1]. De Namur à Liége, la navigation rencontre moins d'obstacles.

Gembloux. — Ligny. — Fosse. — Abbaye de Brogne.
Floreffe. — Andennes. — Marche-les-Dames. — Château de Samson. — Namêche.
Bouges. — Ermitage de Saint-Hubert.

En pénétrant dans la province de Namur par les frontières du Brabant, nous rencontrerons bientôt, dans une espèce de vallée, une petite ville qui appartenait autrefois aux nobles ducs de Lotharingie; c'est GEMBLOUX. Ce bourg remonte à une haute antiquité, car on le trouve indiqué dans l'Itinéraire d'Antonin et dans la Table de Théodose, sous le nom de *Geminiacum.* Au dixième siècle, cette localité était connue sous les dénominations de *Gemmelaus, Gemblaus* et *Gemblacum;* elle ne prit que plus tard le nom de Gembloux. Dès l'an 933, saint Guibert y avait établi une abbaye de bénédictins : cette fondation fut confirmée, en 948, par l'empereur Othon Ier, qui délégua l'*avouerie* ou le protectorat de ce monastère au comte de Louvain. L'empereur Othon, qui portait un vif intérêt à cette bourgade, permit également d'y construire une forteresse, et autorisa l'établissement d'un marché et d'un hôtel de monnaies. Rome aussi prit Gembloux sous sa protection. Par un bref de l'an 984, le pape Benoît VII accorda l'exemption de toute juridiction spirituelle à l'abbaye, qui fut mise sous la dépendance immédiate du saint-siége. Ce monastère devint alors l'asile d'un grand nombre de religieux, qui partageaient saintement leur vie entre Dieu et la science : on y trouvait une des plus riches bibliothèques de l'Europe. Du reste, on sait que les abbés de Gembloux avaient pris le titre de *comte;* c'était même en cette qualité qu'ils siégeaient entre les nobles aux états de Brabant. En 1187, le duc Godefroid III confirma les chartes d'affranchissement de Gem-

[1] Nous avons puisé ces détails dans les *Études sur la Meuse,* faites par ordre du gouvernement. Bruxelles, 1843, 1 vol. in-fol. L'auteur de ce travail important est M. l'ingénieur Guillery.

bloux, lesquelles dataient de l'année 1123. Ce bourg n'échappa point à ces catastrophes si communes sous le régime féodal : saccagé par les milices de Namur, en 1136, il essuya un désastre plus terrible, en 1185, dans la lutte que soutinrent Henri l'Aveugle et Baudouin le Courageux contre Henri Ier, duc de Brabant. Le 21 janvier 1578, les Espagnols, qui avaient à leur tête don Juan d'Autriche, anéantirent, sous les murs de Gembloux, l'armée fédérale, commandée par Antoine de Goignies. En 1794, une nouvelle bataille se livra, dans le voisinage de cette ville, entre les soldats de la république française et les Autrichiens qui obéissaient à Beaulieu, général belge, dont on n'a jamais contesté la bravoure. Aujourd'hui Gembloux n'offre plus au voyageur que des ruines et des souvenirs.

Dans les environs de ce bourg déchu, le touriste peut reposer sa vue sur de riches campagnes, sur des champs fertilisés par le sang de trente mille hommes; nous voulons parler de Ligny, où commença, en 1815, le drame funèbre qui devait se dénouer dans les plaines de Waterloo.

En se dirigeant vers le centre de la province, on rencontre la ville de Fosse, qui revendique une origine quasi fabuleuse. En effet, d'où vient ce nom de *Fossa* ou *Fosse?* Les étymologistes nous l'expliquent d'une manière péremptoire; ils assurent que, lors de l'invasion de Jules César, le ravin dans lequel est située Fosse servit de cimetière aux Nerviens et aux Éburons restés sur le champ de bataille de Prêle. Quoi qu'il en soit, Fosse faisait partie, au septième siècle, des domaines de Pepin de Landen. Sainte Gertrude, sa fille, la donna à saint Feuillen, qui y fonda, vers l'an 633, une église et un monastère pour recevoir les pèlerins. Cette abbaye dépendait du comté de Lomme [1], sous Bérenger, le premier des comtes héréditaires; mais, en 908, Louis, roi de Lotharingie, autorisa la transmission du monastère de Fosse à l'église de Liége. Vers l'an 974, Notger, évêque de Liége, après avoir fait rebâtir l'église, entoura la ville de murs bastionnés et lui accorda en outre un marché, un droit de péage, une brasserie banale et un hôtel des monnaies. Fosse

[1] Au dixième siècle, quand les diverses parties de la Belgique se furent isolées, chacune sous une dynastie féodale, le comté de Namur, tel qu'il existait autrefois, se trouvait encore compris dans le *pagus* ou *comitatus Lomensis*. Ce *pagus* était situé entre la Meuse et la Sambre; mais il s'étendait bien au-delà de ces deux rivières.

devint alors une cité importante, car les chroniqueurs lui donnent la dénomination de *illustre et insigne oppidum.* Mais Fosse essuya, en 1140, une grande catastrophe, dans la guerre que le comte Henri l'Aveugle soutint contre Renaud, comte de Bar. Les milices de Bar ayant surpris pendant la nuit cette malheureuse cité, la livrèrent au pillage et aux flammes. En 1429, Jean de Heinsberg, évêque de Liége, s'étant attiré la colère de Philippe le Bon, celui-ci envoya contre Fosse ses hommes d'armes, avides de butin et de carnage : la ville fut encore mise à feu et à sang; et hormis une église, toute la bourgade devint la proie des flammes. Ainsi la vénérable église de Saint-Feuillen a été plusieurs fois brûlée et rebâtie; mais, circonstance remarquable, la tour qui surmonte cet édifice est restée intacte depuis douze cents ans d'existence. Ce débris est digne assurément de fixer l'attention de l'antiquaire.

Le village de Brogne, situé à une lieue et demie de Fosse, offre de belles carrières de marbre et de pierre de taille; mais cette localité est surtout célèbre par une abbaye de bénédictins, qui eut pour fondateur, au dixième siècle, le comte Gérard, issu de la même famille que Haganon, ministre de Charles le Simple. Voici comment les légendaires rapportent l'origine de ce moustier [1]. Gérard, né à Stave, dans l'ancien comté de Lomme, s'adonna de bonne heure à la piété; tel était son mérite, que le ciel le favorisa d'une manière extraordinaire. Il existait à Brogne, terre qui appartenait à Gérard, une chapelle autrefois bâtie par Pepin de Landen, et que saint Lambert, évêque de Liége, avait consacrée solennellement. Dieu, qui voulait faire de cet endroit un lieu spécialement destiné à son culte, inspira au jeune seigneur le dessein d'y construire une église plus vaste, sous l'invocation de saint Eugène. Le fidèle serviteur obéit, et n'oublia rien de ce qui pouvait rendre cette église vénérable aux populations environnantes. Mais une chose inquiétait le pieux Gérard : il ne connaissait point de saint Eugène, et ne trouvait personne qui pût lui fournir des renseignements à ce sujet. Tandis qu'il priait Dieu afin de connaître plus distinctement sa volonté, Bérenger, comte de Lomme, donna ordre à Gérard de se rendre en France, pour y traiter d'une affaire importante avec Robert, comte de Paris. Ce seigneur possédait plusieurs abbayes, entre autres celle de Saint-Denis, où il résidait alors et où il reçut l'envoyé du comte de Lomme. Or, un jour que Gérard assistait

[1] Voy. *Histoire du comté de Namur,* par le Père de Marne, t. Ier.

aux vêpres avec les religieux, il entendit qu'on faisait une commémoration de saint Eugène. Le nom du saint le frappa. Dès que l'office est achevé, il aborde avec empressement un ancien religieux, et le prie de lui dire qui était ce saint Eugène dont on venait de faire mémoire au chœur. Le bon religieux lui apprit tout ce qu'il en savait, ajoutant que le corps de ce saint, autrefois évêque de Tolède, était honoré dans le monastère. Gérard, voulant enrichir l'église de Brogne de cette relique, la demanda aux moines. Mais il lui fut répondu qu'à moins d'embrasser l'état ecclésiastique à Saint-Denis, il ne pourrait obtenir ce qu'il désirait. De retour en Belgique, Gérard raconta à l'évêque de Liége, son parent, tout ce qui lui était arrivé. L'évêque Étienne reconnut que le Seigneur appelait Gérard à l'état religieux. Il lui conseilla d'entrer dans l'ordre de saint Benoît, et de bâtir à Brogne un monastère, à portée de l'église qu'il avait déjà fait construire. Gérard, que rien n'attachait au monde, suivit de point en point les conseils du vertueux prélat. Après avoir ordonné la fondation du monastère de Brogne, il alla se renfermer à Saint-Denis. Gérard passa dans cette célèbre abbaye dix années entières, durant lesquelles il fit des progrès si grands dans la vertu et dans les sciences, que ses supérieurs le jugèrent digne de recevoir les ordres sacrés. A peine eut-il été revêtu du sacerdoce, que, manifestant à ses frères de Saint-Denis le désir qu'il avait de retourner à Brogne, il leur demanda l'accomplissement de leur promesse antérieure. Les moines furent fidèles à leur parole. Gérard obtint le saint corps, avec quelques autres reliques, et douze religieux des plus respectables par leurs vertus et la régularité de leurs mœurs se déclarèrent prêts à le suivre. Le 18 août 928, après un heureux voyage, Gérard prit avec ses frères possession du prieuré de Brogne. L'Empire et le saint-siége accordèrent leur protection à ce monastère, et les habitants des provinces voisines y coururent en foule, comme à une école de piété. Gérard, après avoir été le restaurateur de l'ordre monastique dans la basse Lorraine, revint mourir à Brogne, vers 959. En 1131, le pape Innocent II mit Gérard au nombre des saints révérés par l'Église : en présence de Godefroid, comte de Namur, et de toute sa noblesse, le corps du fondateur de Brogne fut solennellement placé sur l'autel par Alexandre, évêque de Liége. L'abbaye de Brogne, aujourd'hui convertie en ferme, domine les deux plaines dont se compose le territoire de la commune.

Le village de Brogne, illustré par saint Gérard, a également vu naître

un des plus braves officiers généraux du dix-huitième siècle. Pierre Boyseau, entré, en 1683, comme cadet volontaire dans un régiment de dragons au service d'Espagne, conquit tous ses grades sur les champs de bataille. Lorsqu'il mourut à Zamora, le 26 juillet 1741, il était capitaine général de la Vieille Castille, et portait le titre de *marquis de Château-fort.*

Non loin de Fosse, sur la rive droite de la Sambre et au sommet d'une colline, on trouve l'ancienne ville féodale de FLOREFFE, autrefois résidence des comtes de Namur. C'était une place redoutable par ses fortifications, car Ferrand, comte de Flandre, qui l'assiégea en 1231, ne la put réduire que par famine. Aujourd'hui, Floreffe n'est plus qu'un village, remarquable par une ancienne abbaye de l'ordre des Prémontrés, fondée, en 1121, par Godefroid, comte de Namur. Cette abbaye est située sur la



pente d'une agreste vallée, à l'endroit même où se trouvait le château des anciens souverains. Une église splendide rehaussait la beauté de ce monastère : on dit que la première pierre de ce temple fut posée par Remold, archevêque de Cologne, et par Alexandre, évêque de Liége; le cardinal Pierre d'Albane le consacra le 15 novembre 1250. Cette

église, longue de trois cent dix pieds et large de soixante et onze, est bâtie en croix latine, et divisée en trois nefs par quatorze colonnes cylindriques. Ce monument avait été construit dans le style de *transition* [1]; mais depuis les travaux de restauration exécutés, en 1770, sur les plans de l'architecte Dewez, l'intérieur a presque entièrement perdu son caractère primitif; les restaurateurs n'ont pas même épargné les tombeaux des comtes Godefroid et Henri l'Aveugle, qui reposaient à l'ombre de l'antique abbaye. Dans les bâtiments, occupés aujourd'hui par le petit séminaire du diocèse, on remarque le cloître carré, magnifique préau entouré d'ouvertures ogivales. Le voyageur visite aussi, dans les souterrains du monastère, les débris de l'ancienne *salle des comtes*. Malgré les ravages du temps et des guerres, on distingue encore les armoiries, qui étaient d'une grande simplicité. Au reste, la salle est voûtée, et présente dans son milieu six piliers rangés sur une même ligne : elle communiquait autrefois avec une pièce voisine.

Jusqu'ici, le territoire que nous avons exploré est assez uniforme, à l'exception des bords de la Sambre, qui offrent souvent de riants paysages. Mais si l'on entre dans la province de Namur par la route de Huy, on a devant soi la Meuse, c'est-à-dire une succession continuelle d'admirables points de vue.

ANDENNES est la première ville qui se présente dans cette partie montagneuse de la province. Dès le septième siècle, Andennes était déjà célèbre par le monastère qu'y fonda l'illustre Begge, fille de Pepin de Landen, sur le modèle de l'abbaye que sa sœur Gertrude avait érigée à Nivelles. Le monastère d'Andennes fut exposé à la fureur des Normands, qui le détruisirent de fond en comble en 883. Cette ville essuya une seconde catastrophe tout aussi désastreuse, vers le milieu du douzième siècle, dans la guerre que le comté de Namur, Henri l'Aveugle, soutint contre Henri II, évêque de Liége. Enfin, lorsque les milices liégeoises eurent été vaincues à Brustheim par les troupes bourguignonnes, en 1467,

[1] Voyez l'*Essai sur l'architecture ogivale en Belgique,* par Schayes. — L'abbé de Floreffe était, au surplus, riche et puissant : il avait la collation de trois prieurés réguliers, de vingt et une cures destinées aux religieux, de trois autres cures séculières, et de deux vicariats perpétuels ; il était seigneur de Floreffe, d'Obais, seigneur de la moitié de la pairie d'Auvelois, seigneur de Frainières, de Minche, de Tresmouroux, de Thimeon, et seigneur hautain de Mornimont.

la garnison de Huy déchargea sa fureur sur Andennes, qu'elle mit à feu et à sang. Andennes est devenu de nos jours une ville assez intéressante, par son activité industrielle et commerciale.

Presqu'en face d'Andennes, sur la rive gauche de la Meuse, apparaît Marche-les-Dames, entre des rochers à pic qui de loin présentent l'aspect d'une vaste ruine. La commune de Marche-les-Dames doit son nom à une abbaye de filles de l'ordre de Cîteaux. Tandis que plusieurs illustres guerriers du comté de Namur suivaient en Asie Godefroid de Bouillon, leurs femmes jugèrent convenable de se retirer dans une paisible vallée, où elles firent construire à la hâte une maison et une église, afin d'y passer dans la prière tout le temps que durerait la guerre sainte. Quelques chevaliers qui avaient assisté à la prise de Jérusalem, revirent leurs foyers, et furent rejoints par leurs épouses fidèles; mais les nobles châtelaines dont les maris avaient succombé en Orient ne voulurent pas quitter leur solitude. Ainsi prit naissance la communauté connue d'abord sous le nom de *Notre-Dame du Vivier,* et puis sous celui de *Marche-les-Dames.* Cet établissement subsista longtemps sur le pied d'une simple maison de retraite, jusqu'à ce que, vers l'an 1380, les recluses embrassèrent la règle de saint Bernard. L'église et le couvent de Marche-les-Dames sont renfermés dans une enceinte de murailles; l'intérieur présente la forme d'un carré de peu d'étendue, au milieu duquel est un étang. Bien que ces bâtiments, tapissés de vignes et d'arbres fruitiers, paraissent appartenir à une époque peu reculée, le cloître est riche en inscriptions et en pierres tumulaires.

Si le voyageur regagne ensuite la rive droite de la Meuse, il distinguera bientôt, sur la cime d'un rocher escarpé, des morceaux de remparts couverts de lierre, des pans de mur dont la solidité paraît encore effrayante : ce sont les ruines du château de Samson. Des chroniqueurs prétendent qu'il y avait dans cet endroit un temple dédié à Mercure, près duquel Jules César aurait fait élever une forteresse pour maintenir en respect les Éburons et les Aduatiques. Suivant des historiens plus modernes, le château de Samson n'est pas antérieur au cinquième siècle : c'était un manoir inexpugnable; on n'y arrivait que par un étroit sentier dont on peut découvrir les restes dans les jardins à terrasse qui festonnent la côte. Philippe le Noble, marquis de Namur, fit réparer les fortifications de ce manoir en 1203; puis, en 1208, il en fit hommage à Hugues de Pierrepont, évêque de Liége, qui lui assigna en augmenta-

tion de son fief, cinquante marcs liégeois a lever sur les halles de Huy. Le comte Guy de Dampierre reçut également des souverains de Liége



l'investiture du château de Samson. Mais cette servitude cessa sous les ducs de Bourgogne. Du reste, la garde de la forteresse de Samson était confiée à des châtelains héréditaires. Cette dignité fut d'abord accordée à des seigneurs de la maison de Gomigny, et dans la suite, à ceux d'Ève et d'Oultremont. La redoutable forteresse de Samson avait échappé à la fureur des guerres dont la province de Namur fut si souvent le théâtre; mais le temps avait ébréché ses hautes tours. Bref, en 1691,

sous prétexte que ce repaire menaçait ruine, il fut démantelé par les ordres de Charles II, roi d'Espagne et souverain des Pays-Bas catholiques.

Vis-à-vis des ruines du château de Samson, de l'autre côté du fleuve, on aperçoit Namêche. Ce village est renommé pour ses vastes carrières de pierre, ouvertes sur le versant méridional d'une montagne; mais l'antiquaire voudra aussi rechercher dans l'église la tombe d'une ancienne châtelaine de Samson, qui descendait des rois de Jérusalem. Au reste, Namêche était encore au douzième siècle le chef-lieu d'un comté indépendant.

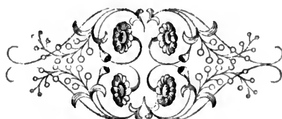
Quoique nous ayons hâte d'arriver au chef-lieu de la province, faisons cependant une dernière étape au village de Bouges, dont la situation est remarquable. Cette commune couronne des montagnes au pied desquelles serpente la Meuse; au midi, on distingue des coteaux rapides, des rochers nus et sauvages; mais du côté opposé, s'étendent des champs fertiles et bien cultivés. Lors de la terrible révolution religieuse du seizième siècle, don Juan d'Autriche ayant été vaincu à Rimenant par l'armée fédérale, ramena les débris de ses troupes à Bouges, et entoura ce village de retranchements inexpugnables. Ce fut dans une *cense* de cette commune que le vainqueur de Lépante mourut, le 1er octobre 1578, à l'âge de 31 ans. Le corps de don Juan fut porté avec pompe par les chefs de guerre, entre la cavalerie et l'infanterie rangées en bataille, jusqu'aux portes de Namur, où le magistrat vint recevoir ces glorieuses dépouilles. Un régiment ouvrait la marche, les enseignes traînantes et les armes renversées; puis venaient Alexandre Farnèse, duc de Parme, et les principaux officiers de l'armée. Après le service funèbre, célébré dans la cathédrale de Saint-Aubin, Alexandre Farnèse y laissa en dépôt le corps de son oncle jusqu'au temps où il fut transporté en Espagne, pour être inhumé dans le tombeau de Charles-Quint. Toutefois un autel fut érigé dans la cathédrale de Namur, à la mémoire de don Juan d'Autriche.

En quittant ce village, où s'éteignit prématurément un des héros du seizième siècle, nous pouvons suivre les sinuosités de la montagne et descendre jusqu'aux bords du fleuve. Tandis que nous nous dirigeons vers Namur, en côtoyant la Meuse, nous distinguons bientôt, incrustée dans le roc, une espèce de grotte dont la porte est surmontée d'une croix: c'est l'ermitage de saint Hubert. Le spirituel auteur des *Légendes namu-*

roises a dépeint avec amour cette excentricité architecturale : « Entrons, dit-il à ses compatriotes, entrons dans la chapelle gothique où, tant de fois, vous êtes allés voir *tourner la Passion*, entendre le chant du coq et le repentir de saint Pierre. Examinez ce petit autel ; les mille badigeonnages qu'on lui a successivement imposés n'en ont pu cacher les jolis bas-reliefs. Lisez avec moi l'inscription de cette pierre tumulaire, la plus ancienne du lieu : *Ci gist frère François, ki trépassat l'an MCCCLXII, le huit septembris.* Apercevez-vous, sur cette autre plus récente, un squelette hideux tenant d'une main la faux, de l'autre, le sablier, emblèmes effrayants du temps qui marche à notre suite, et cette inscription : *Icy gist frère Jean Court, hermite de céans, qui décéda de ce monde l'an MDCLXI, le onze du mois d'octobre. Priez Dieu pour son âme?* Déchiffrez encore, si le cœur vous en dit, les autres pierres... En sortant de la chapelle, à



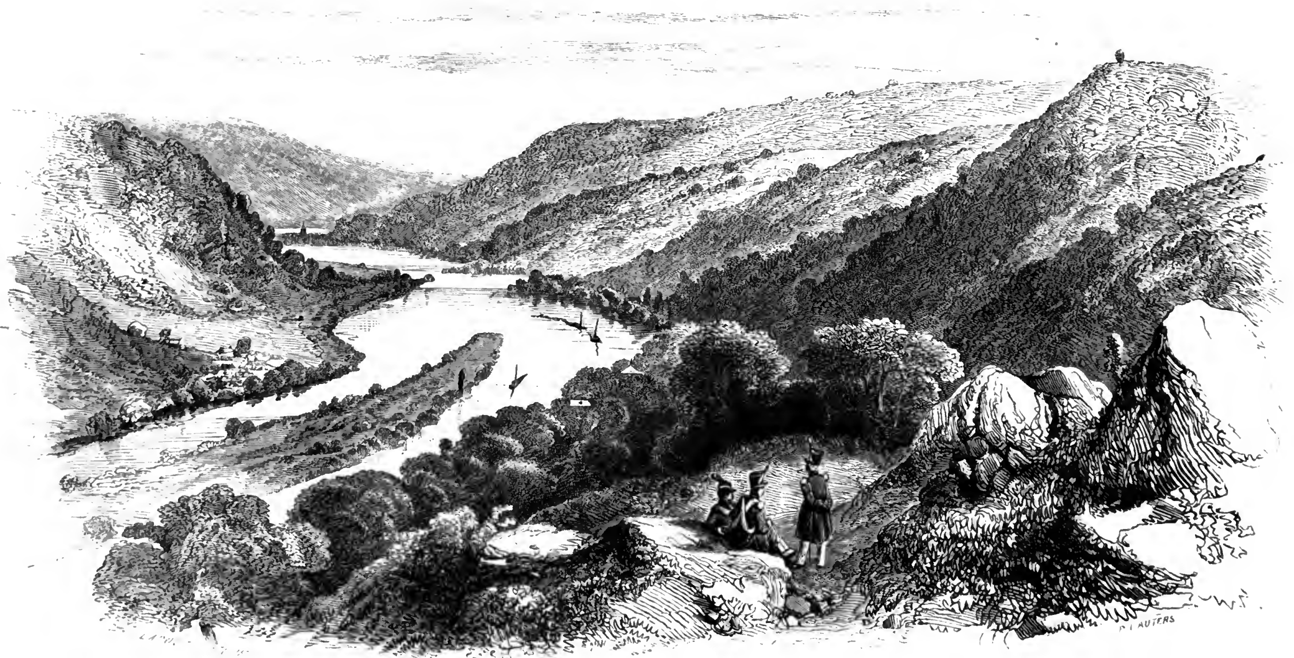
droite, contre le mur de cloison, vous voyez une table grossière; là, vous devez vous en souvenir, posait l'échafaudage au milieu duquel manœuvrait la Passion, cet innocent reste de nos antiques mystères, cet ouvrage d'un respectable ermite. De l'ouverture carrée qui se trouve au-dessus, l'homme de Dieu faisait mouvoir les fils de la machine... » Qui ne voudrait conserver ces souvenirs naïfs d'un autre âge?





NAMUR.

La beauté de sa position suffirait pour assigner à Namur une place entre les villes remarquables de la Belgique. Un rideau de montagnes s'étend en partie autour d'un vallon pittoresque, dans lequel se déploie cette antique cité qui, après avoir été détruite par les légions victorieuses de Jules César, fut relevée par les Franks, vainqueurs à leur tour des anciens maîtres du monde. D'un côté, Namur est baigné par les eaux de la Meuse, dont on admire, du haut des remparts de la citadelle, le cours majestueux; de l'autre côté, la ville est adossée à la montagne de Bommel et à un groupe de rochers verticaux, dont le point culminant atteint à une hauteur d'environ cent mètres au-dessus du sol. Au milieu de fertiles prairies se dessine la Sambre, qui pénètre dans la ville pour se perdre dans la Meuse. Derrière la belle promenade de la *Plante* apparaît l'énorme rocher connu vulgairement sous le nom de *montagne qui rote*. Cette montagne est suspendue menaçante au-dessus de la cité :



La Meuse près de Namur.

une source mine sa base, de larges crevasses sillonnent ses flancs; enfin il se détache parfois du sommet des quartiers de roche qui s'écroulent avec fracas!

On suppose que le château de Namur fut bâti vers la fin du sixième siècle, durant les guerres sanglantes qui déchirèrent les royaumes d'Ostrasie et de Soissons. Le comté de Namur était voisin de cette dernière monarchie. Or, il importait aux rois d'Ostrasie de posséder sur cette frontière quelque place de défense pour couvrir la cité de Tongres, exposée, sans cette précaution, aux attaques incessantes des tribus ennemies. Le docte Paquot présume que la forteresse, bâtie par les Franks vers le sixième siècle, fut nommée dans leur langue *Na-Mond,* ou *Na-Munt,* parce qu'elle était située *près de l'embouchure* de la Sambre. Quoi qu'il en soit, le premier écrivain qui ait parlé de Namur est l'anonyme de Ravenne, géographe du septième siècle. Dans une description du cours de la Meuse, cet auteur cite *Namon,* ainsi que Dinant, Huy, Maestricht, et deux autres endroits qu'il est difficile de reconnaître. Des écrivains postérieurs donnent à la ville qui nous occupe, les uns, le nom de *Navinicum* ou *Namucum castrum;* les autres, celui de *Namurcum.* Déjà, au septième siècle, *Namurcum* occupait l'espace qui est autour du château, entre la Sambre et la Meuse, et les murs de la forteresse étaient percés de quatre portes; dès lors aussi cette forteresse dominait la contrée, comme le chef-lieu auquel ressortissaient les autres seigneuries.

Sous le règne d'Albert Ier, dit l'Heureux, vers la fin du dixième siècle, l'ancienne *Namurcum* ne pouvait plus contenir ses habitants ni recueillir les étrangers que sa réputation et son commerce y attiraient. La ville de Namur avait été renfermée jusqu'à cette époque dans ce petit espace qui entoure le château, au confluent de la Meuse et de la Sambre : elle ne s'étendait pas au delà de ces deux rivières; ses limites se trouvaient du côté des prairies de Salzines. Albert Ier traça le plan d'une nouvelle ville au delà de la Sambre; on dut également à ce prince la réédification de l'oratoire ou chapelle de Saint-Aubin. Sous Albert II, qui occupa le trône comtal de 1018 à 1037, de nouveaux développements vinrent accroître l'importance de Namur [1] : il renferma dans la nouvelle enceinte, outre la chapelle de Saint-Aubin restaurée par son père, tout le terrain

[1] Voy. *Hist. générale, ecclésiastique et civile de la ville et province de Namur,* par M. Galliot, avocat au conseil provincial de Namur, etc. Liége, 1788, t. I et II.

où s'élevaient les vieux remparts. Vers 1216, Namur reçut ses chartres d'affranchissement et fut érigée en commune. Guillaume Ier, dit le Riche, seigneur de l'Écluse et comte de Namur, voulut que sa capitale devînt une des meilleures places fortes de la Belgique. L'expérience lui avait appris que, depuis l'invention de la poudre et du canon, les petites forteresses du comté de Namur n'étaient plus en état de faire une longue résistance; les remparts de la capitale offraient le même inconvénient. Guillaume Ier, ayant obtenu de la commune des subsides assez considérables, commença ses travaux par les ponts de la Meuse et de la Sambre; il fit ensuite réparer les murailles, et les fortifia par une quantité de tours; ces divers ouvrages furent achevés en 1385. Sous Guillaume II, seigneur de Béthune, la ville de Namur atteignit le degré d'extension qu'elle a conservé jusqu'à nos jours. Voyant que les habitants de Namur, s'étant multipliés considérablement, avaient déjà bâti une troisième ville hors des murailles, Guillaume II forma le projet de renfermer la cité dans une nouvelle enceinte. Cet ouvrage fut commencé en 1414; on y travailla avec tant d'ardeur, que les tours de la porte de Saint-Nicolas, démolies vers la fin du dix-septième siècle, étaient déjà debout en 1417; les fortifications des portes de Fer et de Bruxelles étaient également achevées. Guillaume II eut ainsi la gloire de consolider sur des bases nouvelles la capitale de son comté; au reste, la prospérité de Namur devait encore s'accroître, malgré ces guerres sanglantes et ces épidémies meurtrières qu'on retrouve si souvent dans les annales du quatorzième et du quinzième siècle. En vérité, on frémit en lisant que la peste enleva dans la ville de Namur, en 1455, plus de 24,000 habitants!

La commune de Namur se compose aujourd'hui de la ville proprement dite et de sept dépendances, savoir : la Sainte-Croix, Heuvy, les Keutures, la Plante, les Trieux de Salzines, Bommel et Herbatte. La glorieuse cité de Guillaume le Riche a changé son ancien titre de capitale contre celui de chef-lieu de province.

Peut-être serait-il piquant de comparer ce qui existe maintenant, sous la monarchie belge de 1830, avec ce qui existait autrefois, sous la domination autrichienne. Quel changement! quelles vicissitudes! Que sont devenus les *jurés* de la ville, les *élus,* le *mayeur,* représentant du tiers état dans les grandes solennités; enfin les *sermentés,* qui avaient l'honneur de porter les banderoles aux armes de Namur? Cette ancienne organisation n'a pu résister à la hache révolutionnaire; *bailliages, chapitres*

nobles, état ecclésiastique, tout a été supprimé par les rénovateurs implacables du dernier siècle... Hélas! il faut bien le dire, quelques contemporains de la domination autrichienne, inflexibles dans leur optimisme, n'ont jamais pu se consoler des victoires de Jemmapes et de Fleurus. Nous avons eu le plaisir d'interroger un de ces bons vieillards idolâtres de Charles de Lorraine, après les événements de 1830 : le digne homme était persuadé que S. M. Léopold I[er] avait été nommé gouverneur et capitaine général des Pays-Bas autrichiens par l'excellente cour de Vienne!

Quand on approche de Namur, on ne peut détacher les yeux de ces rochers escarpés qui enserrent la cité comme des fortifications naturelles, rochers célèbres que les Cohorn se sont plu à rendre inaccessibles et qui pourtant n'ont jamais arrêté les monarques guerriers, désireux de marcher sur les traces de César. Ces rochers, immortalisés par tant de combats, ont valu à Namur la triste gloire de figurer en première ligne dans les fastes sanglants des deux derniers siècles. Interrogeons donc ces arides et sauvages montagnes, si nous voulons connaître les révolutions dont fut victime la ville qui s'étend à nos pieds.

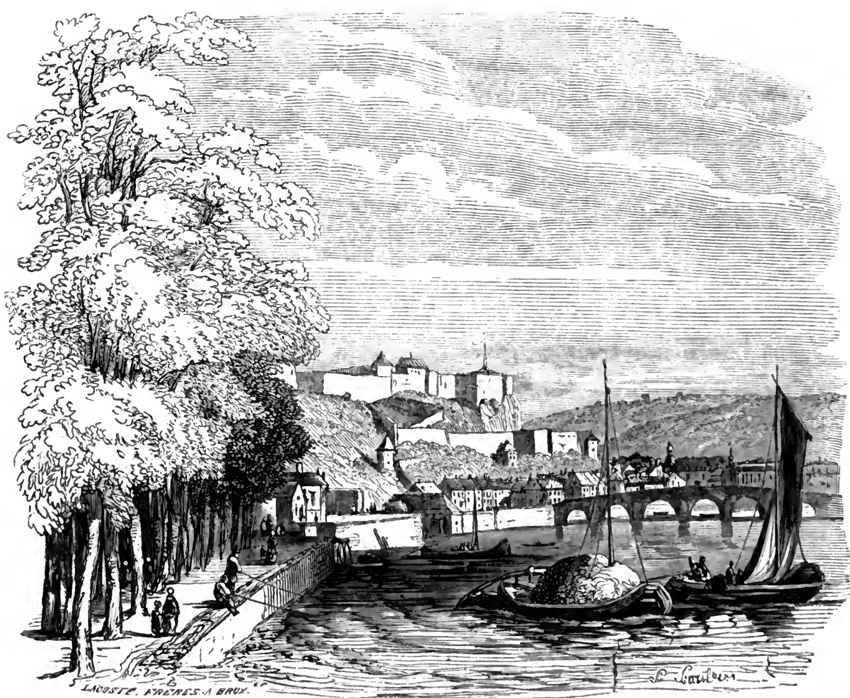
Sous les anciens comtes de Namur, le château ne consistait que dans la partie qu'on a depuis appelée *le donjon,* dont l'enceinte commençait à une forte grille posée au bas des escaliers et qui se terminait à la porte dite *Mediane.* Des murailles de cinq à six pieds d'épaisseur, flanquées de plusieurs tours, défendaient l'accès de cette forteresse. Outre le palais des comtes de Namur, ses jardins et autres dépendances, on voyait dans cette enceinte l'église collégiale de Saint-Pierre, bâtie en 1198, sous le règne de Philippe I[er]; les habitations de treize chanoines qui la desservaient, et les maisons des principaux seigneurs attachés à la cour du prince. Mais le *château* proprement dit attirait principalement les regards sur ce roc. C'était un bâtiment oblong, revêtu de fortes et épaisses murailles, flanquées de huit énormes tours; ce fort était d'autant plus respectable par son assiette, qu'il dominait sur toute la ville ainsi que sur la Meuse et la Sambre, qui lui servaient de fossés. Au reste, dans la suite, le nom de *château* s'étendit à tous les forts situés sur les montagnes voisines; ces fortifications étaient même devenues tellement considérables, qu'elles occupaient un terrain plus vaste que celui de la cité. Ce château gigantesque était divisé en quatre quartiers : le *Donjon;* la *Mediane,* due à l'empereur Maximilien; *Terre-Neuve,* ouvrage des Espa-

gnols; enfin le *fort d'Orange,* chef-d'œuvre du célèbre ingénieur hollandais Cohorn.

Durant le moyen âge, le château de Namur jouissait d'une grande réputation; cette célébrité s'accrut ou diminua au seizième siècle, lorsque don Juan d'Autriche, dont la malice égalait le courage, se fut rendu maître, sans brûler une mèche d'arquebuse, d'une place qu'on disait imprenable.

Le vainqueur de Lépante, fatigué de la résistance qu'il rencontrait dans les états généraux, avait résolu d'en appeler aux armes pour rétablir la suzeraineté de Philippe II sur des provinces rebelles. Tout à coup, au mois de juillet 1577, don Juan quitte brusquement la capitale des Pays-Bas et vient à Namur, sous prétexte d'y recevoir la galante et spirituelle Marguerite de Valois, qui devait passer par cette ville en se rendant aux eaux de Spa. Don Juan fait, en effet, un brillant accueil à la princesse; mais à peine est-elle partie qu'il songe, de son côté, à se retirer à Luxembourg, car il vient d'intercepter des lettres dans lesquelles on signifiait au corps municipal de Namur, de la part des états généraux, qu'il serait prudent de s'assurer de la personne du gouverneur général. Le lieutenant de Philippe II n'hésitait plus, lorsque Charles, comte de Berlaimont, gouverneur de la ville et de la province, lui démontra que Namur était une excellente place de guerre et que, si l'on pouvait se rendre maître du château, rien n'empêchait d'y attendre en toute sûreté les troupes royales. Don Juan rendit justice à la sagacité de M. de Berlaimont et suivit ses conseils. Les conspirateurs ne laissèrent rien transpirer de leurs projets; le reste de cette journée et la nuit suivante se passèrent en festins et en bals. Mais le lendemain, 24 juillet, dès l'aube, don Juan cacha dans un bois, voisin du château, le peu de soldats qu'il avait avec lui. Puis le prince, ayant annoncé une partie de chasse, monta à cheval et s'achemina vers la forteresse, suivi de ses gentilshommes, de ses domestiques et de ses gardes, tous armés comme s'il s'était agi d'une expédition contre les infidèles de Tunis. Le comte de Berlaimont avait pris les devants : il était déjà dans le château, où il s'efforçait de persuader au commandant qu'il était de son devoir d'inviter le représentant du roi d'Espagne, ainsi que les gentilshommes de sa maison, à visiter une des meilleures forteresses du pays. Telle fut l'habileté du comte de Berlaimont dans cette négociation épineuse, que le brave commandant trouva que le fameux vainqueur des Turcs lui faisait

en définitive beaucoup d'honneur en venant le relancer jusque dans son aire. Bref, dès qu'il aperçut la cavalcade, il alla à la rencontre du prince, lui fit un petit discours approprié à la circonstance, puis l'ayant conduit lui-même dans la place, il se retira dans son logis pour surveiller les apprêts d'un déjeuner qu'il voulait offrir à son hôte. Don Juan voit que le moment décisif est venu; il fait avancer les soldats qui se morfondaient dans le bois voisin, et se rend maître, sans coup férir, de ce formidable château, défendu par les rochers gigantesques sur lesquels s'élève maintenant la nouvelle citadelle.



Pendant la longue et terrible lutte que Louis XIV soutint contre l'Europe, pour venger le débile Jacques II renversé du trône d'Angleterre par Guillaume d'Orange, la Belgique était devenue la grande arène des nations. Français et coalisés, après avoir arrosé de leur sang les plaines de Walcourt et de Fleurus, se disputèrent avec acharnement la possession des Pays-Bas espagnols. Louis XIV ne voulait pas se borner à de médiocres conquêtes; non content de s'être emparé de Mons, il convoi-

tait Namur pour assurer définitivement la supériorité de ses armes. « Namur, capitale de l'une des dix-sept provinces des Pays-Bas, à laquelle elle a donné le nom, avait été regardée de tout temps par nos ennemis, dit un écrivain français, comme le plus fort rempart, non-seulement du Brabant, mais encore du pays de Liége, des Provinces-Unies et d'une partie de la basse Allemagne. En effet, outre qu'elle assurait la communication de toutes ces provinces, on peut dire que par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, qui la rend maîtresse de ces deux rivières, elle était également bien placée, et pour arrêter les entreprises que la France pourrait faire contre les pays que je viens de nommer, et pour faciliter celles qu'on pourrait faire contre la France même. Ajoutez à ces avantages l'assiette merveilleuse de son château escarpé et fortifié de toutes parts, et estimé imprenable; mais surtout la disposition du pays, aussi inaccessible à ceux qui voudraient attaquer la place, que favorable pour les secours... » L'historien à qui nous empruntons cette description du château de Namur n'est autre que l'immortel auteur de *Britannicus* et de *Phèdre;* J. Racine lui-même a transmis à la postérité les incidents du siége de Namur par l'armée française sous les ordres de Louis XIV. Voltaire a résumé en quelques lignes la brillante *relation* de Racine : « Le roi, dit-il, reparut encore au siége de Namur, la plus forte place des Pays-Bas, par sa situation au confluent de la Sambre et de la Meuse, et par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, et les châteaux en vingt-deux (juin 1692), pendant que le duc de Luxembourg empêchait le roi Guillaume de passer la Mehaigne à la tête de 80,000 hommes, et de faire lever le siége. » Quelques vaillants défenseurs de l'*école classique* trouvent aussi fort remarquable certaine ode du malin Despréaux sur la prise de Namur; quant à nous, il nous a toujours été impossible de deviner que le moderne Pindare voulait dépeindre les soldats de Cohorn et de Barbançon en citant les *Alcides* dans une des strophes suivantes :

Est-ce Apollon et Neptune
Qui, sur ces rocs sourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Bâti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuse
La Sambre, unie à la Meuse,

Défend le fatal abord :
Et, par cent bouches horribles,
L'airain sur ces monts terribles
Vomit le fer et la mort.

Dix mille vaillants Alcides,
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font petiller leurs remparts ;
Et, dans son sein infidèle,
Partout la terre y recèle
Un feu prêt à s'élancer,
Qui soudain, perçant son gouffre,
Ouvre un sépulcre de soufre
A quiconque ose avancer.

Namur, devant tes murailles
Jadis la Grèce eût, vingt ans
Sans fruit, vu les funérailles
De ses plus fiers combattants.
Quelle effroyable puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance.
Prête à foudroyer tes monts?
Quel bruit, quel feu l'environne?
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons...

Remarquons cependant que Louis XIV n'était pas aussi terrible que Boileau le suppose dans son ode. Le monarque français, s'étant rendu à Namur avec toute sa cour, en 1693, fit indemniser généreusement plusieurs églises du comté, qui avaient perdu leurs ornements et leurs cloches lors de l'invasion du pays, l'année précédente. Le grand roi ne dédaigna même pas d'assister avec les princes du sang à un *combat d'échasses,* dont il fut tellement satisfait qu'il fit jeter à pleines mains des louis d'or à la foule.

On voudra sans doute connaître en quoi consistait ce divertissement qui non-seulement charma Louis XIV, mais qui plus tard devait faire les délices de Pierre le Grand, czar de Moscovie, pendant son séjour à Namur en 1718. Nous laisserons parler l'historien de Namur, en nous contentant d'abréger un peu sa description qui abonde parfois en détails

dont la place serait dans une Odyssée : « La jeunesse de Namur, dit M. Galliot, avait anciennement quatre sortes de jeux qui lui étaient particuliers, et *inconnus peut-être au reste de l'univers,* savoir : les *joutes sur l'eau,* le *jeu de l'anguille,* le *combat des échasses* et la *danse des sept Machabées.* Les *joutes sur l'eau* étaient un divertissement à l'imitation des *joutes de terre,* que les anciens chevaliers recherchaient avec tant d'empressement pour y faire parade de leur force et de leur adresse. Le champ de bataille était ordinairement dans le bassin de la Sambre, autrement dit la *Basse-Sambre.* Deux escadres, composées chacune de six nacelles, ornées de quantité de petites banderoles, et portant chacune leurs couleurs, étaient rangées aux deux bouts de ce bassin. Chaque nacelle était montée de six hommes, dont quatre rameurs lestement habillés, un qui battait le tambour, et le sixième qui était celui qui devait combattre. Celui-ci était habillé de pied en cap d'une toile bleue avec des nœuds de rubans rouges aux poignets, aux coudes, aux épaules et aux genoux, et un bonnet blanc sur la tête orné d'une cocarde de la même couleur. On le voyait debout sur une espèce de petit tillac posé sur la barquette, orné d'une longue lance de bois, avec un gros bouton plat au bout, ayant la poitrine couverte d'un plastron d'osier. Le signal du combat n'était pas plutôt donné par trois fanfares de timbales et de trompettes, qu'on voyait ces nacelles s'avancer les unes contre les autres à force de rames, et chaque champion la lance en arrêt, employer toute sa force, pour choquer son adversaire et le culbuter dans l'eau. Ils étaient si adroits à cette sorte d'exercice, que des coups qu'ils se portaient dans le plastron qui leur couvrait l'estomac, bien souvent leurs lances, qui étaient faites d'un bois léger, se cassaient, sans qu'aucun chancelât sur son bord. D'autres s'enlevaient tous les deux à la fois, et se précipitaient dans l'eau, mais comme ils étaient excellents nageurs, ils revenaient bientôt à bord et demandaient à recommencer. — Le *jeu de l'anguille* était ordinairement une suite des *joutes d'eau.* Il s'exécutait aussi dans le même bassin, à l'endroit le plus profond. A une corde mise en travers, on attachait au milieu, au moyen d'une ficelle, une grosse anguille qu'il était question, pour remporter le grand prix attaché à ce jeu, d'arracher. Aussitôt que le signal était donné, une quantité de jeunes gens à bord de leurs nacelles, passaient avec vitesse et à force de rames sous la corde, s'élançaient pour empoigner l'anguille, et le plus souvent tombaient dans l'eau, d'où en nageant ils regagnaient chacun

leur bord. D'autres s'accrochaient à la corde, de façon que malgré toutes les secousses qu'on lui donnait au moyen de deux poulies auxquelles elle était attachée par les deux bouts, soit en l'élevant à une certaine hauteur, soit en la laissant descendre tout à coup jusque dans l'eau, il était difficile de leur faire lâcher prise, jusqu'à ce que l'un ou l'autre eût arraché l'anguille. — Le *combat des échasses,* qui fait encore aujourd'hui un des divertissements favoris de la jeunesse namuroise, a été de tout temps l'admiration des souverains, des princes, et généralement de tous les étrangers qui en ont été spectateurs [1]. C'est à ce jeu que ces jeunes gens font montre de leur force, de leur adresse et de leur agilité. Ils sont divisés en deux partis : l'un, sous le nom de *Melans,* est composé de ceux qui sont nés dans l'ancienne ville, et l'autre, sous le nom d'*Avresses,* comprend tous ceux qui sont nés dans la nouvelle ville. Chaque parti a son capitaine et son *alfer,* et se distingue par les couleurs des cocardes. Les *Melans* les portent jaunes et noires, qui sont les couleurs de la ville, et les *Avresses,* rouges et blanches. Lorsqu'il s'agit de donner ce divertissement à quelque souverain, on voit alors ces jeunes gens, au nombre souvent de 1,500 ou 1,600, divisés par brigades sous des uniformes différents, lestes et brillants, avec leurs officiers, tambours et fifres. La hauteur des échasses, qui est au moins de quatre pieds, sur lesquelles ils sont montés, facilite la vue du spectacle qui se donne toujours en pareilles occasions sur la Grand'Place. Quand l'heure du combat est venue, on voit arriver toutes les brigades les unes après les autres, un parti par un bout de la place, et l'autre par l'autre, et après la parade, ils se forment en bataille, dans un ordre très-exact. Ils distribuent dans leurs lignes une partie de leurs plus forts combattants pour soutenir le premier choc, et retiennent l'autre pour le corps de réserve, afin d'envoyer le secours nécessaire dans les endroits les plus

[1] « Que les échasses soient d'origine fort ancienne, le fait paraît hors de doute, » dit l'auteur des *Légendes namuroises.* Il admet avec Galliot que les fréquentes inondations dont Namur fut le théâtre contribuèrent à populariser de plus en plus un usage en vigueur encore dans les landes du midi de la France. « Peut-être faut-il attribuer à cette cause, ajoute-t-il, l'habitude où l'on était de s'exercer sur la place *Lillon,* celui de nos carrefours le plus exposé aux visites de l'incommode élément, avant que l'on ne prît le soin d'en exhausser le sol. En tout cas est-il vrai que de temps immémorial monter sur des échasses fut le délassement favori de nos ancêtres ; dès le onzième siècle, semble-t-il, ce jeu était en vogue chez nous. »

faibles, durant le cours de l'action. Ces deux petites armées ainsi en ordre, s'avancent gaiement au bruit des timbales, trompettes et autres instruments de guerre, l'une contre l'autre, bien serrées et droites dans leurs lignes, jusqu'à l'endroit marqué pour commencer le combat, qui est le milieu de la place, vis-à-vis l'hôtel de ville. On dirait que ce sont deux troupes de gens qui vont au combat. Là les deux armées s'entre-choquent et l'action commence. Les combattants n'ont pour armes que leurs coudes, et les coups de pied qu'ils se donnent échasse contre échasse pour enlever et renverser leurs adversaires. Ils sont si adroits à cet exercice, et si fermes, qu'on les voit s'élancer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, se pencher et se relever dans le même instant. Lorsqu'un des deux partis commence à plier, l'autre gagne le terrain, s'y range en bataille, et crie victoire! Quand ils marchent au combat, on voit à leur suite, leurs pères, mères, sœurs, femmes, qui, durant l'action, les animent par les termes les plus vifs... — La danse des sept *Machabées* est le quatrième des jeux particuliers à la jeunesse de Namur. Sept jeunes hommes, alertes, dispos et bien découplés, représentant les sept frères *Machabées,* forment entre eux une danse au son du tambour, qui par sa singularité a fait l'admiration des plus grands princes qui en ont été spectateurs. Ils sont vêtus d'une simple chemise blanche, liée aux bras avec des rubans rouges, de culottes, bas, souliers et bonnets blancs, garnis de rubans de la même couleur. Ils portent à la main droite une épée émoussée, et, tenant chacun de la gauche la pointe de celle de leur compagnon, ils font mille mouvements et figures différentes par l'entrelacement de toutes ces épées, qui dénotent en même temps et la vigueur de leur tempérament et la souplesse et l'agilité de leur corps. » Inutile de dire que ces singuliers divertissements inspirèrent jadis à certains *amants des Muses,* riverains de la Meuse, une quantité de poëmes héroïques tout aussi réjouissants; nous nous garderons bien néanmoins de les replacer dans le temple de Mémoire. Du reste, pendant le dix-huitième siècle, la magistrature communale promulgua plusieurs édits pour prohiber le combat d'échasses, sous prétexte qu'il dégénérait quelquefois en lutte sanglante; mais les corps de métiers ayant défendu avec énergie cet antique divertissement, une magnifique bataille fut encore livrée, sur la place Saint-Aubain, en 1774, lorsque l'archiduc Maximilien vint visiter Namur. « Ce combat de 1774 fut le chant du cygne, remarque l'auteur des *Légendes.* La philanthropie des magistrats

communaux, les obstacles qu'ils ne cessèrent d'apporter au maintien d'une institution vraiment nationale, finirent par l'emporter... Toutefois, on vit encore par la suite, à Namur, deux mêlées quelque peu célèbres. La première eut lieu le 3 août 1803, lors de l'arrivée de Bonaparte, alors premier consul. Mais quelle différence, bon Dieu! avec ce qui se passait autrefois! Au lieu de ces nombreuses brigades qui défilaient avec orgueil dans nos rues, à peine fut-il possible d'en réunir trois. Cette vieille dénomination de *Mélans* et d'*Avresses* elle-même avait disparu.... Il y eut un autre combat d'échasses, le 26 septembre 1814, pour célébrer la venue de Guillaume de Nassau, qui n'était à cette époque que prince souverain des Provinces-Unies. Dans cette occasion, les choses se passèrent à peu près comme en 1803, sauf que le nombre des échasses était encore diminué. »

Les Français surent se maintenir pendant trois ans dans Namur. Mais, au mois d'août 1695, Guillaume III, roi d'Angleterre, reprenant l'offensive, vint attaquer *le plus fort rempart* des Pays-Bas. Namur était alors défendue par une garnison de 16,000 hommes obéissant au maréchal de Boufflers; une autre armée de plus de 80,000 combattants s'avançait sur les bords de la Méhaigne afin d'interrompre les travaux du siége. Guillaume III, imitant l'exemple que lui avait donné Louis XIV, ne s'effraya point de cette démonstration, resta inébranlable, et réussit dans ses projets. Toutefois, la résistance des assiégés fut vraiment héroïque : les bataillons anglo-bataves n'entrèrent dans la place, le 1er septembre 1695, qu'après trois assauts préliminaires, et un assaut général qui dura depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures du soir. Lorsque éclata la guerre de la succession d'Espagne, après la mort de Charles II, Maximilien-Emmanuel, électeur de Bavière, qui tenait le parti du duc d'Anjou, chassa les Hollandais de Namur (1701). Ils reparurent néanmoins devant la ville, vers la fin du mois de juillet 1704, sous les ordres du comte de Nassau-Ouverkerk. Ce général, après avoir passé la Meuse au village de Seilles, étendit son camp jusqu'à la montagne dite de Sainte-Barbe; il y dressa ses batteries, et, dès le 1er août, fit pleuvoir sur Namur une grêle de bombes, de boulets rouges et de pots à feu. Les habitants furent tellement effrayés, que la plupart abandonnèrent leurs maisons et sortirent de la ville par la porte de Bruxelles. L'attaque continua jusque dans l'après-midi du 3; alors les batteries hollandaises furent démontées par l'artillerie du château, ainsi que par celle qu'on

avait conduite sur la montagne de Bouge, d'où on lança 12,000 boulets et plus de 600 bombes. On a donc pu douter avec raison si les Hollandais avaient bombardé Namur, ou si eux-mêmes n'avaient pas plutôt été bombardés dans leur camp.

En 1712, Philippe V, roi d'Espagne, voulant récompenser la fidélité dont avait fait preuve Maximilien-Emmanuel, lui céda le comté de Namur, le duché de Luxembourg et ses droits sur les autres provinces des Pays-Bas. Maximilien, qui faisait sa résidence ordinaire à Namur, y fut inauguré comme souverain, la même année. Les états lui prêtèrent serment de fidélité, et le prince jura, de son côté, de maintenir et de conserver leurs priviléges. Cependant le protégé de Louis XIV ne régna pas longtemps sur cette magnifique province de Namur. Après la conclusion du traité d'Utrecht, Maximilien-Emmanuel, ayant recouvré ses États héréditaires, renonce en faveur de Charles VI, chef de la maison d'Autriche, à tous ses droits sur les Pays-Bas. Les troupes françaises et espagnoles ne tardent pas à sortir de Namur, et, le 29 mai 1713, Maximilien-Emmanuel remet la ville et le château aux Hollandais, qui devaient le garder au nom de l'Empereur. Deux ans après, le 15 novembre 1715, on signait à Anvers un nouveau traité, qui concédait aux Hollandais le droit exorbitant de tenir garnison dans les principales villes fortes de la Belgique; Namur fut une de ces places dont les Provinces-Unies se faisaient un rempart contre l'ambition de la France conquérante. Au reste, les troupes bataves défendirent avec mollesse ces *places de barrière* quand la France, voulant renverser du trône l'héroïque Marie-Thérèse, couvrit de nouveau les Pays-Bas de ses innombrables bataillons : quinze jours suffirent, en 1746, à MM. de Clermont et de Lowendal pour arracher Namur au général Crommelis, qui avait pourtant sous ses ordres cent dix compagnies d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, deux bataillons du régiment d'Heister, deux compagnies d'artillerie, une compagnie de mineurs, et, mieux que cela, une des plus redoutables citadelles de l'Europe. Toutefois les Hollandais reprirent encore possession de Namur, en 1748, en vertu du traité d'Aix-la-Chapelle. Charles VI et Marie-Thérèse s'étaient vus contraints par les circonstances d'accepter l'orgueilleuse protection des états généraux de Hollande; mais lorsque Joseph II fut monté sur le trône, il s'indigna de voir flotter dans ses bonnes villes des Pays-Bas un autre drapeau que le sien. En 1782, les troupes bataves, obéissant au cabinet de Vienne, évacuèrent

tristement Namur et se dirigèrent sur Maestricht; cent bateaux les suivaient sur la Meuse avec les munitions de guerre qui se trouvaient dans la ville et le château. Bref, Joseph II, poussant jusqu'à l'excès l'orgueil national, fit démolir, en 1784, toutes les fortifications qui environnaient Namur. Un poëte contemporain, témoin des ravages que faisait la mine, annonça, en ces termes, aux siècles futurs la déchéance de sa ville natale :

L'étranger étonné ne te reconnaît plus;
Il ne voit plus en toi qu'une ville abîmée,
Des citoyens surpris, désolés, abattus,
Pleurant de leur cité la triste destinée.

Abaisse désormais ton ambitieux front;
Rentre dans le néant, ta gloire est terminée;
Ne prends pas ce revers pour un insigne affront;
Mais baise de ton roi l'ordonnance sacrée.....

Les républicains français entrèrent victorieux dans Namur en 1792; repoussés par les Autrichiens l'année suivante, ils reprirent la ville en 1794 et la métamorphosèrent en chef-lieu du département de Sambre-et-Meuse. Namur conserva cet insigne honneur jusqu'à la chute de Napoléon. Guillaume de Nassau, ayant obtenu le trône des Pays-Bas de la munificence de ses bons alliés, montra cette prudence qui avait signalé les promoteurs du traité de la barrière. En 1817, Namur vit s'élever un nouveau château fort, au sommet d'un roc escarpé, et sur l'emplacement d'une ancienne citadelle, beaucoup plus vaste que la forteresse démantelée par Joseph II; de beaux ouvrages extérieurs furent également construits des deux côtés de la Meuse et de la Sambre.

Après avoir contemplé Namur à vol d'oiseau, le voyageur n'éprouve aucun désenchantement en pénétrant enfin dans l'enceinte de cette ville, dont l'aspect extérieur a tant de charmes. Les rues sont larges et bien entretenues; les maisons, construites en pierres bleues, avec la toiture en ardoises, ont pour la plupart un air d'aisance et de propreté qui fait plaisir. On remarque à Namur plusieurs quais, dont le plus pittoresque est le *quai de la Plante,* qui sert de promenade aux habitants [1]. Il y a deux

[1] Voyez la vignette de la page 299.

ponts, l'un sur la Meuse, l'autre sur la Sambre; le pont de la Meuse est percé de neuf arches à plein cintre, sous lesquelles les eaux se précipitent avec violence. On trouve aussi plusieurs places publiques : la place Lillon, celle de Saint-Aubain et la place d'Armes; cette dernière, entourée de maisons à trois étages, forme un ovale allongé. Dans la plupart des villes du Brabant et de la Flandre, il existe, au centre de la commune, un gothique édifice, qui contraste souvent de la manière la plus bizarre avec les constructions modernes dont il est entouré; cet édifice vénérable, noirci par le temps, est considéré comme le palladium de la commune, dont il retrace l'ancienne splendeur. Namur ne peut plus s'enorgueillir d'un de ces antiques palais communaux qui font la gloire des cités flamandes et brabançonnes; l'hôtel de ville est moderne; il a eu pour architecte M. Blanpain, de Bruxelles. Quant au palais du gouverneur, c'est l'ancien palais épiscopal, bâti par Thomas de Strickland, qui fut évêque de Namur de 1725 à 1740.

Les Namurois, on doit leur rendre cette justice, ont donné dans tous les temps des preuves éclatantes de fidélité à leurs souverains et à la foi de leurs pères. Avant la suppression des ordres religieux, on comptait à Namur six couvents d'hommes : les *Croisiers,* dont la fondation remontait à l'an 1211, les *Récollets*, les *Capucins,* les *Jésuites,* les *Carmes déchaussés,* et les *Dominicains;* les couvents de filles étaient au nombre de sept : les *Dames blanches* ou *Carmélites chaussées,* les *Récollectines*, les *Bénédictines,* les *Annonciades,* les *Célestines,* les *Ursulines*[1] et les *Carmélites déchaussées.* Aujourd'hui, on trouve encore à Namur six églises, savoir : l'église de Saint-Aubain ou la cathédrale, et les églises paroissiales de Saint-Loup, de Notre-Dame, de Saint-Nicolas, de Saint-Joseph et de Saint-Jean-Baptiste. De tous ces temples, élevés par la piété de nos aïeux, les plus remarquables sont la cathédrale et l'église de Saint-Loup.

Avant le règne du comte Albert Ier, c'est-à-dire vers l'an 980, il n'existait, sous l'invocation de saint Aubain, qu'une simple chapelle érigée

[1] L'historien Galliot nous a laissé une brillante description de l'ancienne église des Ursulines. « Cette église, qui fut achevée en 1715, est un petit bijou, dit-il. Elle consiste en un très-joli vaisseau voûté, de la dernière propreté. Le pavé en est de marbre bâtard bien poli, et celui du sanctuaire est de porphyre. Les murs sont tapissés de quatre grands tableaux, où sont représentés les mystères de notre rédemption..... » *Histoire générale de Namur,* t. III.

dans le bois de Marlagne. Ce fut sur l'emplacement de cette chapelle



que le comte Albert II éleva, en 1047, une église. Ce temple, qui renfermait le mausolée de don Juan d'Autriche et les tombeaux de plusieurs comtes de Namur, fut démoli en 1750, et remplacé par l'édifice que nous voyons aujourd'hui. La première pierre de la nouvelle église fut posée, le jour de la Saint-Aubain (21 juin 1750), par le prince de Gavre, gouverneur de la province de Namur, au nom de S. A. R. Charles-Alexandre, duc de Lorraine et de Bar. Cette cathédrale présente une façade imposante par sa majestueuse élévation : le portail, orné de vingt colonnes d'ordre corinthien, soutient un frontispice dont la corniche supporte plusieurs statues de marbre blanc. Au milieu du temple s'élève un dôme élégant, surmonté d'une grande croix en cuivre doré; deux belles statues représentant saint Pierre et saint Paul, en marbre de

Carrare, sont placées de chaque côté du maître-autel. N'oublions pas de dire qu'on a rétabli religieusement la tombe du héros de Lépante.

Quant à l'église de Saint-Loup, c'est sans contredit un des plus beaux monuments de la Belgique. Il serait difficile de donner une idée de la magnificence de ce temple : la splendeur de l'architecture, la richesse des matériaux mis en œuvre, tout éblouit. Qu'on se figure une nef dont la voûte est de pierre de sable, sculptée avec autant d'art que de délicatesse. Cette nef est soutenue par douze colonnes rustiques du plus beau marbre rouge, qui la séparent de deux ailes dont les voûtes sont dans le même goût. Ces ailes sont coupées par un croison, au delà duquel apparaît un grand et beau sanctuaire pavé de marbre jaspé. Les murs du temple sont revêtus de marbre noir, et garnis, jusqu'à une hauteur d'environ sept pieds, de lambris sculptés. Dix confessionnaux, d'une rare beauté, compris sous trois arcades, présentent des colonnes élégantes, dont les unes sont cannelées et les autres torses. Ces confessionnaux sont placés sous dix grandes fenêtres dont les trumeaux étaient tapissés de tableaux remarquables, dus à un élève de Rubens, Jean Nicolaï, de Namur, frère jésuite. Ce furent quelques membres de la société de Jésus, appelés à Namur par l'évêque François Buisseret, qui consacrèrent les dons des fidèles à élever ce beau temple, encore appelé aujourd'hui *l'Église des ci-devant Jésuites.* Lorsque les révérends pères arrivèrent à Namur, en 1610, ils ne possédaient qu'une maison d'assez pauvre apparence, que leur avait léguée Hercule de Jamblinne, seigneur de Doion et chanoine de la cathédrale ; mais ils surent si bien gagner la faveur des grands en se chargeant de l'éducation de la jeunesse, qu'ils eurent bientôt les moyens de doter la ville d'un vaste collége, d'un beau couvent et d'une église somptueuse.

Malgré les guerres et les révolutions, les habitants de Namur ont conservé leur caractère distinctif. C'est toujours ce « peuple assez doux et traitable, » dont parle un voyageur qui visita la ville en 1650. La coutellerie et la tannerie sont les deux principales branches d'industrie et de commerce ; la première est surtout renommée pour la perfection et le prix peu élevé de ses produits. Disons aussi que l'exploitation, dans les environs, des houillères, des mines de fer et de plomb, et des carrières de marbre dit *de Namur,* donne à cette ville une grande activité commerciale, qu'augmentera sans doute encore le chemin de fer, qui lui ouvre de nouvelles communications avec le reste de la Belgique.

DINANT

ET SES ENVIRONS.

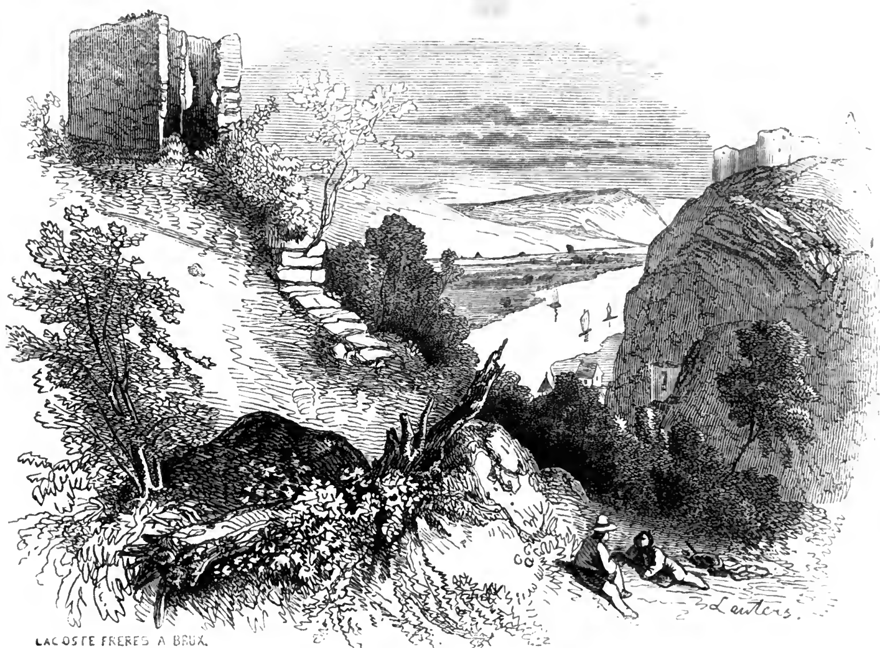
Si la route de Huy à Namur est féconde en beautés, celle de Namur à Dinant offre de véritables merveilles. Les accidents du paysage sont plus nombreux, les échappées de vue plus multipliées, les effets d'optique plus variés; l'horizon a une abondance de teintes et une richesse de contrastes qu'on ne voit peut-être qu'en Suisse. En vérité, il faudrait être un grand coloriste pour montrer cette nature superbe dans toute sa magnificence, dans toute sa variété. Ici, au pied de riants coteaux, ce sont des villas, des métairies, aux murs desquelles le lierre et la vigne se cramponnent; là, entre le rocher brisé, apparaît tout à coup une immense prairie, ou bien, les collines sont tapissées de bois d'une agréable nuance; plus loin se dressent, chargés de blancs nuages, des rochers d'une telle sauvagerie, qu'ils eussent fait envie à l'âpre pinceau de Salvator Rosa. Je ne dis rien des cascades qui écument au-dessus de votre tête, des torrents qui se précipitent à vos pieds, des vastes ruines

qui ourlent les monts. Au reste, les habitants de cette contrée, il faut leur rendre cette justice, aiment leurs rochers avec idolâtrie; emmenez-les dans les rues de Rome, de Paris ou de Madrid, ces braves gens y succomberont au *mal du pays*. « Dans les montagnes, dit avec raison le « comte de Maistre; dans les montagnes, la patrie a une physionomie... « Le montagnard s'attache aux objets qu'il a sous les yeux depuis son « enfance, et qui ont des formes visibles et indestructibles : de tous les « points de la vallée, il voit et reconnaît son champ au milieu de la côte. « Le bruit du torrent qui bouillonne entre le rocher n'est jamais inter- « rompu; le sentier qui conduit au village se détourne auprès d'un bloc « immuable de granit. Il voit en songe le contour des montagnes qui est « peint dans son cœur. »

En suivant les bords de la Meuse, on trouve d'abord le hameau de Wépion, adossé vers l'ouest à une chaîne de collines escarpées, couronnées par la forêt de Marlagne; puis on entrevoit la magnifique vallée de Profondeville, et, après avoir traversé Rivière et Rouillon, on arrive dans le village de Hun. Ici la route est resserrée entre le fleuve et d'énormes rochers, plus menaçants les uns que les autres; les points de vue sont d'une admirable beauté. Le château de Hun se présente à l'extrémité d'une longue avenue, garnie d'arbre touffus. Faut-il ajouter que certains étymologistes, aussi naïfs que savants, ont supposé que les *Huns* avaient résidé quelque temps dans ces lieux enchanteurs?

Plus loin, Anhée occupe à la fois le bassin de la rive gauche de la Meuse et les hauteurs qui dominent le fleuve. En face de ce charmant village, sur la rive droite de la Meuse et sur la crête d'un rocher, se dessinent les ruines colossales de la célèbre forteresse de Poilvache. Les bords de la Meuse n'offrent aucun château que la tradition ait rendu plus fameux. C'est là qu'elle place la résidence des redoutables fils d'Aymon, et elle leur attribue encore les souterrains qui, creusés dans les flancs d'un roc, se prolongeaient au loin dans les campagnes. L'histoire se tait sur l'origine de cet édifice imposant, qui paraît avoir appartenu d'abord aux évêques de Liége, puis aux comtes de Luxembourg, sous la suzeraineté de celui de Namur. Jean de Bohême, ayant eu besoin d'argent pour procurer à son fils Charles la couronne impériale, consentit enfin à céder tous ses droits sur Poilvache. Le contrat de vente fut dressé le 10 avril 1342. « Il y est déclaré que la comtesse Marie d'Artois a acheté du roi de Bohême, comte de Luxembourg, pour elle et pour son fils

Guillaume et ses successeurs, comtes de Namur, la ville, le château et la prévôté de Poilvache, avec les mairies dépendantes, savoir la mairie de



Poilvache, et celles de Falise et de Sorines, au-dessus de Dinant; les mairies d'Assesse, d'Awagne, d'Ochay, de Schaltain, de Martinvoisin et de Vireul, le tout pour la somme de 33,000 florins d'or de Florence, ou telle autre monnaie d'or équivalente en prix et valeur [1]. » La forteresse de Poilvache, malgré sa merveilleuse position, fut maintes fois emportée d'assaut : Thomas, comte de Flandre, y entra avec son armée victorieuse en 1244; lors de la terrible guerre entre Bouvignes et Dinant, en 1322, les hommes d'armes de cette dernière cité s'emparèrent également de Poilvache; ce château fut ensuite saccagé par les Liégeois, en 1434; les féroces compagnies franches de Henri II achevèrent, en 1554, la démolition de la forteresse. Chaque jour une nouvelle pierre se détache de ces tours dévastées, et bientôt il ne restera plus de ce redoutable manoir qu'un souvenir.

A cinq lieues de la capitale de la province, Bouvignes, cité déchue, se

[1] *Histoire du comté de Namur,* par le Père de Marne, t. II.

montre sur la rive gauche de la Meuse, que dominent de hautes montagnes et des rochers effrayants. Bouvignes passe pour une des plus anciennes villes du comté de Namur, car on prétend que son château fut bâti par les Romains. Les Normands le saccagèrent en 882; puis, en 940, l'empereur Henri Ier le donna à Bérenger, marquis de Namur. Le comte Godefroid fit rebâtir Bouvignes en 1110, et un demi-siècle après, Henri l'Aveugle fit entourer la ville de murailles. Baudouin, comte de Namur, l'assiégea et l'emporta d'assaut en 1188. Toutefois Bouvignes se releva pendant le siècle suivant; la comtesse Yolende lui accorda des franchises municipales en 1213; et son enceinte fut encore agrandie, vers 1230, par Henri de Vianden et Marguerite de Courtenay. Bref, la ville de Bouvignes avait jadis trois portes, douze rues, deux marchés publics, et ses remparts étaient flanqués de seize tours. Les habitants, nombreux et riches, faisaient un grand commerce de toiles, de cuirs et de pelleteries; mais leur tranquille prospérité cessa tout à coup lorsqu'ils voulurent à leur tour fabriquer ces *dinanderies* qui avaient rendu célèbres leurs voisins de la rive droite. Dès lors une rivalité jalouse, implacable, divisa les habitants de Bouvignes et de Dinant; au reste, bien que ces deux villes ne soient séparées que par la Meuse, l'une appartenait à la principauté cléricale de Liége; l'autre, au comté de Namur. Ce furent les Dinantais qui commencèrent les hostilités, en 1317 : ils envahirent traîtreusement la cité rivale, pillèrent les maisons, et tuèrent sans distinction d'âge ni de sexe tout ce qui se présenta. Après avoir dissimulé pendant quelque temps, les communiers de Bouvignes attirèrent des bourgeois de Dinant dans une embuscade, et de sang-froid les massacrèrent. Une guerre à outrance fut alors déclarée au comte Jean Ier; les Liégeois se répandirent dans la partie du comté de Namur voisine du Condros et de la Hesbaie, et y mirent tout à feu et à sang. Mais, de leur côté, les habitants de Bouvignes ne se laissèrent pas abattre; pour défendre leur cité contre les entreprises de leurs ennemis, ils élevèrent sur un rocher, qui était séparé de l'ancien château par un ravin profond, la tour de Crève-Cœur. C'était exciter de nouveau l'émulation des Dinantais : ceux-ci élevèrent sur une autre montagne la tour de Montorgueil, d'où ils jetaient dans Bouvignes des matières enflammées, et écrasaient à coups de pierre tout ce qui se montrait dans les rues. Il faut dire néanmoins, à la louange des habitants de Bouvignes, qu'ils surent victorieusement résister à leurs fiers rivaux : l'évêque de Liége, Adolphe de

la Marck, étant accouru lui-même avec toute sa cavalerie pour surprendre Bouvignes, ne retira que honte et dommage de cette tentative. Enfin, les habitants des deux villes, également fatigués de cette guerre opiniâtre, se réconcilièrent en 1322. Une sourde animosité continua néanmoins à régner sur les deux rives de la Meuse : lors de leur révolte contre Philippe le Bon, les Liégeois et les Dinantais s'irritèrent en voyant la fidélité de ceux de Bouvignes; ils voulurent de nouveau détruire cette cité qui leur portait ombrage, mais cette seconde tentative ne réussit pas mieux que la première. Toutefois en 1554, Bouvignes fut au nombre de ces malheureuses cités que les farouches soldats de Henri II brûlèrent et saccagèrent avec une rage inouïe. Bouvignes ne se rendit néanmoins qu'à la dernière extrémité; la basse ville et le château étaient déjà au pouvoir des Français, que la tour de Crève-Cœur opposait encore une énergique



résistance. Là on distinguait, entre les plus braves, trois chevaliers illustres qui avaient été suivis dans le fort par leurs femmes, jeunes et belles. Ces héroïnes combattaient avec intrépidité à côté de leurs époux,

soignaient et pansaient les blessés, et se mêlaient aux simples soldats pour réparer pendant la nuit les brèches que le canon ennemi avait faites pendant le jour. Elles voient tomber leurs maris et, refoulant douleur et larmes, ne cessent point de combattre. Mais la poterne, les cours du château, sont ouvertes, et bientôt envahies par la soldatesque; des cris d'admiration s'élèvent à la vue des trois dames de Crève-Cœur; elles s'aperçoivent en frémissant de honte et de colère que les assaillants cherchent à les prendre en vie. Tout à coup elles se retirent sur le bord de la tour, et, se tenant par les mains, se précipitent du haut du rocher[1].

Que reste-t-il de l'ancienne splendeur de Bouvignes? Ouvrez un dictionnaire géographique, vous trouverez ce qui suit : « La commune de Bouvignes, dont le chef-lieu offre aujourd'hui l'aspect d'un *petit bourg*, contient cent soixante et une maisons particulières, trois maisons rurales et deux fermes. Ces habitations, bâties en pierres et en briques, et couvertes en ardoises, sont presque toutes agglomérées. Il y a une église, deux chapelles, une maison communale, un hospice, une école primaire et une prison. » Ajoutez à cette nomenclature les débris de la tour de Crève-Cœur, et quelques pierres qui marquent l'endroit où s'élevait la forteresse de Montorgueil.

Entre les sites pittoresques des environs de Bouvignes, il faut remarquer le Trou Clabeau. L'entrée de cette grotte présente un hémicycle; à l'intérieur, le roc, nuancé de bleu, de rouge et de blanc, est incrusté de stalagmites; enfin, au-dessus de la caverne, la vue plane sur le bourg de Bouvignes, qui paraît assis au bord d'un précipice, et, plus loin, sur la ville de Dinant, resserrée entre la Meuse et des rochers gigantesques.

Un grand pont en pierre, qui existait déjà en 1080[2], conduit du territoire de Bouvignes à DINANT. Qu'on lève les yeux, et l'on aura devant

[1] Naguère on célébrait encore tous les ans, dans l'église paroissiale de Bouvignes, l'anniversaire de ces héroïnes, sous le nom des trois dames de Crève-Cœur.

[2] Il faut remarquer néanmoins que ce pont, *ruiné de vieillesse par le grand laps de temps,* fut restauré en 1717. Au surplus, les piles du nouveau pont ont été placées en partie sur celles de 1080; on aperçoit encore facilement les restes de ces dernières; elles sont très-visibles surtout dans les basses eaux. Sur une pierre encadrée de la première pile, vers la rive droite, on lit :

P. D. B. 1717;

et sur la voûte du milieu, du côté d'amont :

teMpore petrI DebehaVLt ConsVLIs ReparatVr.

soi un étrange et magnifique panorama : la ville se montre adossée à un roc colossal dont le sommet est couronné par une citadelle. Il faut



monter je ne sais combien de marches avant d'atteindre la plate-forme de cette forteresse; mais la perspective magique dont on ne tarde pas à jouir compense largement les fatigues de cette ascension. Le château domine sur la Meuse, sur ses bords romantiques, sur les clochers de Dinant, entre lesquels on distingue le dôme de la cathédrale. Quant à la citadelle, elle date de 1815; l'ancien château, bâti par Érard de la Marck, évêque de Liége, en 1530, avait été rasé par les Français en 1690. Le pont sur la Meuse, emporté par les hautes eaux de 1573, a été rétabli

en 1718. Ce pont est un des plus beaux qu'il y ait sur le fleuve, dit l'auteur des *Études sur la Meuse :* sa voûte en plein cintre est d'un bon effet; ses avant-becs sont bien construits et du meilleur goût, et ses piles sont précisément parallèles au fil de l'eau.

Dinant passe aussi pour une ville très-ancienne : des érudits prétendent qu'elle possédait autrefois un temple consacré à Diane, ce qui indiquerait l'origine de son nom. Ce sont là des probabilités; mais il paraît indubitable que Dinant fut au nombre des biens que saint Monulphe légua à l'église de Liége, en 559. Dès le douzième siècle, Dinant était déjà une ville forte; au quatorzième, c'était une des communes les plus florissantes de la Belgique, mais les habitants se faisaient remarquer par leur turbulence et par leur orgueil. Nous avons déjà parlé de la guerre déloyale que les Dinantais firent aux bonnes gens de Bouvignes; après s'être associés ensuite à toutes les révoltes qui désolèrent le pays de Liége, ils ne craignirent pas d'outrager le redoutable chef de la maison de Bourgogne. Pendant que le comte de Charolais combattait dans la plaine de Montlhéri, les Dinantais, précédés par un mannequin attaché à une potence, étaient allés devant les murs de Bouvignes, et là ils avaient crié aux habitants : « Voyez, c'est le prétendu fils de votre duc, le faux « comte de Charolais, que le roi de France a fait ou fera pendre comme « il est ici pendu. Il se dit fils de votre duc, mais il ment; ce n'est qu'un « vilain bâtard d'Heinsberg, notre évêque, et de votre bonne duchesse. » Les anciens rivaux de Bouvignes payèrent chèrement cette audace inouïe. Trente mille hommes, sous le commandement du comte de Charolais, marchèrent contre Dinant; Philippe le Bon lui-même, quoique malade et infirme, suivait ses hommes d'armes en litière. Charles de Bourgogne vint investir la ville, le 14 août 1466; les canons et les bombardes eurent bientôt pratiqué une brèche qui avait soixante pieds de large; enfin, après un siége de treize jours, tout était prêt pour l'assaut, lorsque les assiégés se rendirent à discrétion, et remirent leurs clefs sans demander nulle promesse ni garantie. L'armée bourguignonne prit aussitôt possession de la ville, qui fut livrée à toutes les horreurs d'un sac; Charles avait seulement commandé qu'on respectât les femmes, les gens d'Église et les enfants. Depuis quatre jours durait le pillage, lorsque le feu fut mis à quelques maisons par des soldats mécontents de leur part de butin. Tandis que les édifices s'écroulaient, huit cents Dinantais, liés deux à deux, étaient précipités dans la Meuse, à la vue des

flammes qui dévoraient leur patrie. Cependant la vengeance du vainqueur n'était pas encore assouvie. Lorsque l'incendie eut cessé, le comte de Charolais fit avertir tous les habitants de la contrée, et promit à chacun trois *patars* par jour pour travailler à la démolition des remparts et des débris fumants des édifices. La ville de Dinant se ressentait encore de cette terrible punition lorsque, en 1554, elle essuya une seconde catastrophe non moins déplorable. Henri II ayant poursuivi Charles-Quint jusque dans les Pays-Bas, les Dinantais ne voulurent pas abandonner le parti de l'empereur. Renouvelant ces insolences qui leur avaient déjà attiré un châtiment effroyable, ils outragèrent *de fait et de propos* l'envoyé du roi Henri II, qui était venu leur proposer de garder la neutralité. Le duc de Nevers, commandant des troupes françaises, ne se montra pas plus endurant que Charles le Hardi; il se rendit à son tour maître de Dinant. Cette ville fut de nouveau livrée au pillage, et tous les malheureux habitants, qui avaient cherché un asile dans les églises, en furent impitoyablement arrachés pour être traînés à la suite du vainqueur. Les Français s'emparèrent une seconde fois de Dinant en 1675. Rendue à l'évêque de Liége par le traité de Ryswick de 1697, la ville de Dinant devint, en vertu du décret du 9 vendémiaire an IV, le chef-lieu d'un arrondissement du département de Sambre-et-Meuse.

La cathédrale de Dinant mérite l'attention du voyageur. Ce temple, monument précieux de l'architecture ogivale, se distingue par un portail qui fait l'admiration des antiquaires; les décorations de l'intérieur sont également fort belles; mais ce qui attire surtout les regards, c'est le jubé, embelli de bas-reliefs et soutenu par quatre colonnes de marbre noir. Lorsque l'église des Croisiers étalait encore ses magnificences, les voyageurs ne manquaient point non plus d'inscrire cet édifice sur leur album. «Les croisiés, dit Duplessis l'Escuyer [1], sont des religieux vestus de noir et de blanc, qui portent à l'endroit de l'estomach une petite croix patée blanche et rouge. Leur église est petite et ancienne, mais embellie de plusieurs autels dignes de remarque, estant tous faicts de marbre et de jaspe, principalement celuy de la Vierge qui est tout de marbre, orné et accompagné de quatre colonnes d'un jaspe très-rare et précieux, n'en ayant point veu de semblable en toute l'Italie. Il est mar-

[1] Voy. *Revue de Bruxelles*, octobre 1841 : *Voyage dans les Pays-Bas espagnols et l'évêché de Liége,* par le colonel français Duplessis l'Escuyer, vers l'année 1650.

queté de toutes couleurs et naturellement, et se prend et se tire sur le lieu même; car il est à remarquer que partout ès environs de Dinant, le marbre s'y trouve très-communément et dont l'on fait grand commerce. »

Quiconque connaît la situation de Dinant peut aisément deviner que les environs de cette ville sont riches en aspects variés et pittoresques. Parmi les promenades les plus agréables, il faut signaler les bords de la Meuse, et surtout les chemins qui conduisent aux ruines de l'abbaye de Waulsort, aux châteaux de Freyr et de Valsin, et à la fameuse *roche à Bayard*. Cette dernière curiosité est un rocher, que Louis XIV a fait percer, et qui s'élève en pyramide aux portes de Dinant.



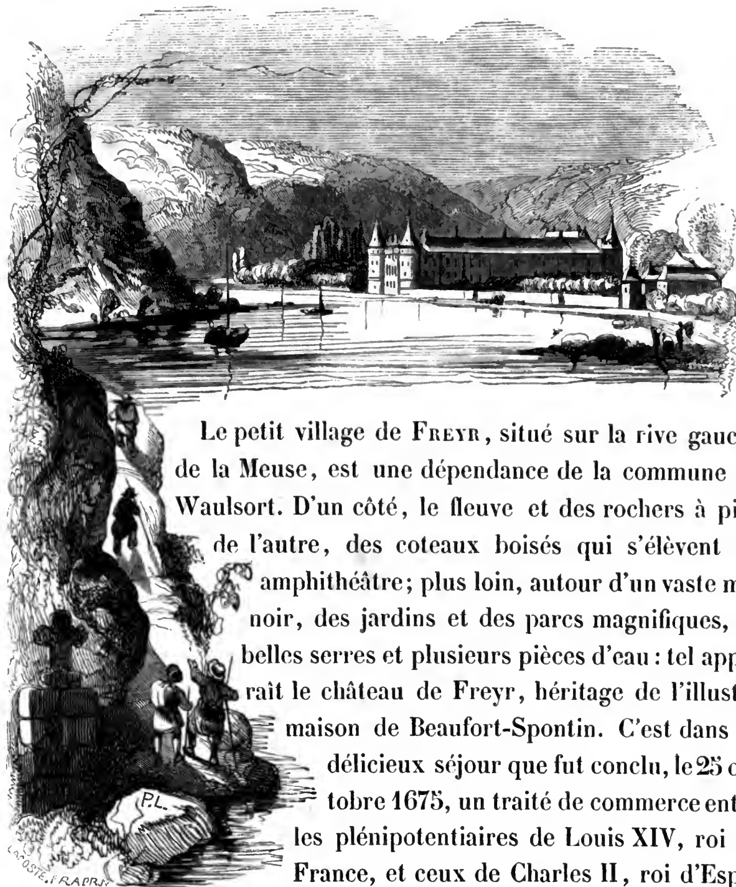
La commune de Waussort ou Waulsort, située à une bonne lieue de cette ville, est baignée par la Meuse, qui reçoit sur ce tertoire les ruisseaux de Ranle, d'Adigant et de Navrogne. L'aspect de cette commune est ravissant : elle se présente au bord du fleuve, au milieu de collines et de rocs calcaires taillés à pic. Le château est remarquable; mais ce qui fait surtout la réputation de Waulsort, c'est l'abbaye de bénédictins dont cette commune fut dotée, en 944, par Eilbert, comte de Florennes. La légende rapporte

que ce seigneur, marié depuis longtemps avec une dame pieuse, nommée Héresinde, se voyant sans enfants, employait ses grandes richesses à s'assurer un héritage dans le ciel. Il était en cela secondé par sa compagne, qui elle-même n'avait rien de plus à cœur que d'assister les pauvres et d'enrichir les autels. Remplis tous deux du même zèle, ils avaient déjà fondé plusieurs monastères, lorsque le Seigneur leur inspira le dessein d'en bâtir un à Waulsort, lieu de leur résidence ordinaire, et d'y placer une troupe de saints solitaires venus d'Écosse peu de temps auparavant. Telle fut, suivant les bénédictins, l'origine d'un des principaux moutiers du comté de Namur. Mais il existe une autre tradition plus romanesque. On raconte que le comte Eilbert se trouvant d'aventure à une foire de Picardie, y vit un cheval de grand prix, appartenant à un prêtre. Le comte acheta le cheval, sous la condition de ne le payer qu'à un certain jour, et après qu'il l'aurait éprouvé. Du reste, il laissa entre les mains du prêtre, comme gage de sa parole, un riche joyau contenant une pierre sur laquelle saint Éloy avait gravé l'histoire de la chaste Suzanne. Le jour du payement arrivé, Eilbert envoya au prêtre la somme qu'il lui devait et redemanda son joyau. L'homme d'Église ayant nié d'avoir reçu cet objet en gage, Eilbert entra dans une violente colère, assembla ses vassaux et alla saccager le bourg habité par le vendeur du cheval. Mais le repentir suivit de près l'action; et pour avoir brûlé une pauvre église, le comte Eilbert fonda la magnifique abbaye de Waulsort [1].

Ce monastère était un séjour délicieux : il apparaissait dans une riche vallée (*vallis decora*), abritée au nord par des rochers gigantesques, et resserrée au midi par de fertiles collines. L'art n'aurait pu rien ajouter à ce paysage, un des plus agréables de la rive gauche de la Meuse. On vantait aussi l'abbaye de Waulsort pour la magnificence de ses bâtiments. L'église, d'architecture gothique, consistait en un vaisseau à trois nefs. La lumière bien distribuée faisait ressortir les voûtes, non moins remarquables par leur hauteur que par les peintures dont elles étaient ornées. On admirait encore le dessin du grand autel qui offrait une triple colonnade d'ordre corinthien. En 1551, l'abbaye avait été

[1] De même qu'il avait fait bâtir auparavant sept châteaux, le comte Eilbert, dit la chronique, voulut élever sept églises ou monastères. Outre l'abbaye de Waulsort, on lui dut également le monastère de Saint-Michel, dans la Thierache, et celui de Saint-Pierre, dans un lieu appelé alors *Botilles*.

décorée d'un cloître carré, qu'on entoura d'une galerie à arcs surbaissés; la salle chapitrale était éclairée par de grandes fenêtres à vitraux peints, et soutenue par des colonnes en faisceau qui, ayant à peine trois pieds et demi de diamètre, s'élançaient en gerbes jusqu'à la voûte. Les révolutions n'ont pas respecté ce paisible refuge de quelques disciples de l'école bénédictine; des débris indiquent l'endroit où s'élevait le monastère.



Le petit village de Freyr, situé sur la rive gauche de la Meuse, est une dépendance de la commune de Waulsort. D'un côté, le fleuve et des rochers à pic; de l'autre, des coteaux boisés qui s'élèvent en amphithéâtre; plus loin, autour d'un vaste manoir, des jardins et des parcs magnifiques, de belles serres et plusieurs pièces d'eau : tel apparaît le château de Freyr, héritage de l'illustre maison de Beaufort-Spontin. C'est dans ce délicieux séjour que fut conclu, le 25 octobre 1675, un traité de commerce entre les plénipotentiaires de Louis XIV, roi de France, et ceux de Charles II, roi d'Espagne. En 1819, on a découvert par hasard à Freyr une grotte assez spacieuse, creusée dans la partie supérieure d'une montagne calcaire. « L'élévation de cette grotte, au-dessus du niveau de la Meuse, est d'environ vingt-quatre mètres. L'air, qui circule librement, ne contient aucun principe nuisible, mais il est froid et humide. Le thermomètre de Réaumur y reste constamment à huit degrés au-dessus de zéro pen-

dant l'été comme pendant l'hiver, et l'hygromètre de Deluc y indique quatre-vingt-quatre degrés, ce qui revient à quarante-deux grains trois quarts d'eau dissoute par mètre cube d'air [1]. »

Naguère le Chateau-Thierry, dont on peut contempler les ruines en deçà de l'abbaye de Waulsort vers Dinant, faisait partie de la baronnie de Freyr, après avoir été un fief relevant de Poilvache. Le maître de Château-Thierry devait ouvrir sa maison au seigneur de Poilvache, chaque fois qu'il se présentait, le nourrir et l'entretenir à ses dépens. Au surplus, le Château-Thierry était non-seulement le centre d'une seigneurie puissante (car elle s'étendait sur six villages), mais aussi une forteresse redoutable. Baudouin, comte de Hainaut, ne put s'en emparer en 1188, qu'après un siége de trois semaines. Pour abattre ce manoir, il fallut les bombardes françaises : les ruines du Château-Thierry rappellent aussi la funeste invasion de 1554.

Au centre d'un hameau dépendant de la commune de Dréhance, et non loin de l'endroit où la Lesse est absorbée par la Meuse, on trouve le château de Valsin, dans le site le plus extraordinaire de la contrée. Qu'on se figure un manoir perché sur le sommet d'un roc inaccessible dont le pied est baigné par la Lesse. Quel paysage! La plume n'en saurait donner une idée, et l'imagination du peintre est vaincue par la richesse de la nature.

On doit également visiter, à l'ouest de Dinant, le village de Falaen, dont le territoire est coupé de collines et de vallons. Au confluent des ruisseaux de Floye et de Floyon, sur un roc isolé, se trouvent des murs en ruine, flanqués de tours mutilées, au-dessous desquelles s'ouvrent de vastes souterrains; ce sont les vestiges de l'ancienne forteresse de Mont-Aigle. Quelques historiens trouvant dans *Mons-Aquilæ* l'étymologie du nom de ce château, ont prétendu que c'était un ouvrage des soldats romains; d'autres assurent qu'il a été bâti dans le douzième siècle. Quoi qu'il en soit, Gui I[er], comte de Namur, acheta Montaigle, avec ses dépendances, de Gilles de Berlaymont, et réunit ce manoir à ses autres domaines en 1289. La redoutable forteresse de Montaigle fut prise et brûlée par les Liégeois, pendant la guerre que ceux-ci soutinrent, en 1431, contre Philippe le Bon. Depuis cette fatale catastrophe, le château de

[1] Voy. *Dictionnaire géographique de la province de Namur*, par Ph. Vandermaelen.

Montaigle a été laissé dans cet état de désolation où on le trouve aujourd'hui.



La petite ville de Ciney occupe le plateau d'une colline autour de laquelle viennent se grouper plusieurs autres collines en pente douce ou rapide. Quelques médailles trouvées dans les environs donnent lieu de croire que Ciney, en latin *Cinnacum,* était autrefois l'emplacement d'un camp romain. Plus tard, Ciney devint la capitale du bas Condros, et une des bonnes cités de la principauté de Liége. En 1149, Henri l'Aveugle, ayant à se plaindre du comte de Montaigu et des milices liégeoises, saccagea Ciney. Une vache volée dans les environs de cette ville par un paysan du comté de Namur, fut la cause d'une guerre non moins funeste. Le comte de Luxembourg vint également mettre le siége devant Ciney, en 1276; les malheureux habitants, soutenus par un renfort arrivé de Liége, opposèrent une héroïque résistance; mais ils furent enfin réduits à la triste extrémité de se réfugier dans l'église; les vainqueurs les y suivirent, et l'église, ainsi que les maisons, devint la proie des flammes. En 1322, les milices de Jean Ier, comte de Namur, ayant surpris la ville pendant la nuit, les habitants surent échapper à une nouvelle catastrophe; ils se défendirent avec tant de vigueur, qu'ils forcèrent les

assaillants à se retirer. De nos jours, Ciney conserve l'aspect d'une redoutable forteresse; la ville est ceinte de vieux remparts bastionnés à cinq pans, dont on attribue la construction aux Romains; ces remparts, appuyés sur des cintres très-rapprochés, étaient jadis flanqués de tours de distance en distance. Les antiquaires admirent l'église de Saint-Nicolas, dont le vulgaire fait remonter la fondation au temps de saint Materne, évêque de Tongres, qui vivait vers l'an 314. Cet édifice se distingue par une haute tour carrée, construite en pierre brute; les murs sont, à l'intérieur, peints en arabesques et percés de fenêtres en plein cintre; on suppose, d'après ces signes distinctifs, que ce monument date du douzième ou du treizième siècle. Quant à l'église proprement dite, elle a été rebâtie, il y a peu d'années, en style moderne et sur un plan assez beau.

A quatre lieues de Dinant se trouve Beauraing. En approchant de cette bourgade, on aperçoit, sur la cime d'un rocher, les ruines d'un antique château, qui faisait partie des domaines de la maison de Beaufort. Cette forteresse, déjà redoutable au treizième siècle, fut assiégée, en 1445, par une armée bourguignonne. Au seizième siècle, l'infortuné comte d'Egmont habita pendant quelque temps le château de Beauraing. Ce manoir menaçait ruine, lorsqu'en 1785 le duc de Beaufort employa des sommes immenses pour sa reconstruction. Les démolisseurs de 1792 ravagèrent cette propriété seigneuriale, où l'on trouvait de magnifiques jardins, ornés de kiosques, de ponts chinois et de statues; de tous ces chefs-d'œuvre, on ne voit plus aujourd'hui qu'un petit temple d'ordre dorique, couvert de mousse et de festons de lierre!

Mais il est temps pour le lecteur de faire connaissance avec une des plus prodigieuses merveilles de la nature; nous voulons parler de la célèbre grotte de Han, la plus remarquable peut-être du globe, après celles de Staffa, en Écosse, et de Sourong-Setane, dans l'Inde.

Depuis longtemps on nous vantait la grotte de Han-sur-Lesse. Vers la la fin du mois de septembre 183..., nous voulûmes enfin satisfaire notre curiosité, et, un beau matin, la *diligence Briard* déposa sur la place de Dinant deux touristes, qui avaient quitté le confortable de la capitale pour s'enquérir des horreurs du *Trou du diable*. Han-sur-Lesse, comme chacun sait, est une commune du canton de Rochefort. Impatients de connaître le fameux trou, nous ne nous arrêtâmes à Dinant que le temps de prendre un cabriolet, un cheval et un postillon des Ardennes, et nous

voilà fendant la fameuse *Roche à Bayard,* et brûlant la route de Neufchâteau.

Cette première partie du voyage nous donne un avant-goût des émotions qui nous attendent : quelle singulière route! Ce ne sont que talus, ravins, tournants, descentes d'une rapidité prodigieuse; c'est à périr mille fois, pour peu que la nuit vienne ou qu'il tombe de la neige. Heureusement qu'il n'est que onze heures du matin, et que la neige n'est point à craindre dans cette saison; heureusement aussi que nous avons pour nous guider un gaillard rompu aux dangers du chemin. Çà et là surgissent des paysages que nous trouvons admirables, même après les points de vue que nous ont offerts les bords de la Meuse. Voici les hameaux les plus romantiques du monde, celui-ci dans un vallon, celui-là dans un précipice. Nous avançons; il ne nous reste plus que deux lieues à faire. Déjà nous avons laissé à notre droite Ardenne, modeste villa où S. M. Léopold Ier vient parfois oublier les soucis inséparables du pouvoir suprême.

Nous tournons à gauche. Décidément nous ne sommes pas loin du trou, car le chemin est infernal. Le cabriolet s'enfonce dans la boue jusqu'au moyeu. — Prenez garde à la fondrière! Bon! nous versons!...... Postillon, traître de postillon, où diable sommes-nous? — Vous le voyez bien, messieurs, dans la bruyère, sur la route de Han.

Nous tombons de Charybde en Scylla. De la bruyère, nous passons dans l'eau. Oui, nous traversons avec notre cabriolet deux, trois étangs, et autant de ruisseaux, à la nage. Foi de voyageurs, ceci n'est point une plaisanterie.

Enfin, nous sommes arrivés à Han-sur-Lesse. Figurez-vous une large rue, coupée par un ruisseau où pataugent, dans l'eau boueuse et fétide, des vaches, des cochons et des créatures humaines, et des deux côtés de cette rue, une quinzaine de masures, noircies par la fumée; vous aurez un croquis du village de Han. Si ces détails paraissaient insuffisants aux amateurs de statistique, nous pourrions ajouter que la commune de Han-sur-Lesse se compose de soixante et dix maisons, outre une assez belle église et une école primaire; quant à la population, trois cents villageois y vivent heureux et insouciants, malgré le voisinage de l'effroyable caverne.

Descendus chez le *mayeur,* qui gouverne en même temps l'*Hôtel de*

Bellevue de l'endroit, ce n'était pas sans quelque appréhension que nous attendions le cicerone qui devait nous conduire dans les régions souterraines. A sa vue, toutes nos craintes s'évanouissent : c'est un homme bien découplé, grand, sec, à l'air vif, aux bras musculeux. Ses traits heurtés expriment la force et le courage; du reste, il y a seize ans qu'il est familiarisé avec les horreurs de la grotte.

A peine étions-nous sortis du vallon dans lequel est situé le village de Han, qu'un tableau vraiment majestueux s'offrit à nos regards : nous avions devant nous le *Rocher de Han,* dont le front sourcilleux est couronné par le bois de Boëm ou Nonlaity. Ce rocher, qui cache la Lesse dans ses entrailles, est élevé au-dessus du bassin de la rivière de quatre-vingt-douze mètres environ, et de deux cent quatre-vingts mètres au-dessus du niveau de l'Océan : sa circonférence, non compris les rochers d'Enfoule, qui le terminent au nord-est, est de cinq mille mètres, ou d'une lieue de vingt au degré. Jusqu'à présent, malgré les savantes investigations de MM. Quetelet et Kikx [1], il a été impossible de déterminer d'une manière précise le temps que la Lesse emploie à traverser la montagne. On a jeté dans cette rivière des animaux vivants et des corps flottables qui n'ont point reparu. L'observation prouve que lorsque les eaux ont été soudainement agitées avant de se précipiter dans le gouffre de Belvaux, comme il arrive après un violent orage, elles ne sortent troubles qu'après l'intervalle d'un jour.

Mais n'est-ce point une illusion? Tandis que nous entendons dans le lointain le bouillonnement d'un torrent, des corbeilles de fleurs naissent sous nos pieds, des arbres s'inclinent et laissent tomber dans nos mains les plus beaux fruits du monde, nous marchons d'étonnement en étonnement.—Ce jardin-ci s'appelle Éden, à coup sûr?—Non pas, monsieur, répond le cicerone, c'est un pied-à-terre que s'est construit M. G***, le propriétaire de la grotte.—Eh bien! je tiens M. G*** pour un des cerveaux les plus poétiques de la Belgique. Il faut, en effet, avoir quelque originalité dans la tête pour aller imaginer un Eldorado à l'entrée même du *Trou du diable.*

Au fond du bassin, où les eaux de la Lesse semblent endormies, se

[1] MM. Quetelet et Kikx furent désignés en 1822 par l'Académie de Bruxelles pour prendre des renseignements exacts sur la grotte de Han; leurs rapports satisferont ceux qui voudront avoir des *notions scientifiques* sur cette merveille.



trouve l'ouverture de la grotte : elle est en partie comblée par un éboulement de rocher, en partie par des terres d'alluvion qui se prolongent bien avant dans la caverne : une énorme couche de pierre calcaire, suspendue au-dessus de la rivière, s'abaisse vers la gauche et s'enfonce sous les eaux ; elle forme une masse surbaissée de sept à huit mètres, sur trente à quarante mètres d'élévation. Cette voûte colossale, qui semble suspendue sur les eaux comme par enchantement, est surmontée d'une large ceinture de mousse et de lierre, entremêlée d'arbrisseaux. Au reste, un sentier ménagé dans le jardin de M. G*** conduit par une pente douce à l'orifice béant de la caverne.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIER VOLUME.

		Pages.
H. G. MOKE.	INTRODUCTION	1
»	LES FLANDRES	9
»	Gand	17
»	Bruges	63
»	Ostende	97
»	Audenaerde	106
»	Ypres	115
	Aspect du pays. — Châteaux et maisons de campagne	127
»	Costumes flamands	132
H. G. MOKE.	LE BRABANT	137
»	Bruxelles	147
VICTOR JOLY.	Environs de Bruxelles	212
»	Louvain	229
EUGÈNE GENS.	Villes secondaires et campagnes	248
THÉODORE JUSTE.	LA PROVINCE DE NAMUR	279
»	Namur	294
»	Dinant et ses environs	311
	Philippeville, Mariembourg, Walcourt, etc., etc.	334

DEUXIÈME VOLUME.

FERD. CARRON.	LE HAINAUT	1
»	Mons	8
»	Environs de Mons	31
LE MAJOR RENARD.	Tournai	39
CHARLES HEN.	Aspect général du Hainaut. — Chimay, Beaumont, La Hamaïde, Mariemont, Enghien, Belœil, etc.	66
EUGÈNE GENS.	LE LUXEMBOURG	87
G. G. G. G.	LA PROVINCE DE LIÉGE	128
FÉLIX STAPPAERTS.	Liége	145
EUGÈNE GAUSSOIN.	Aspect général de la province de Liége	171
»	Villes secondaires. — Limbourg, Verviers, Spa, Stavelot, Huy	174
»	Bords du Hoyoux et de la Méhaigne	183
»	La Hesbaie et la vallée de la Meuse	188
»	Établissements industriels	209
FÉLIX BOGAERTS.	LA PROVINCE D'ANVERS	215
EUGÈNE ROBIN.	Anvers	219
ANDRÉ VAN HASSELT.	Malines, Turnhout, Lierre, etc., etc	238
EUGÈNE GENS.	LA PROVINCE DE LIMBOURG	268
A. BARON.	Coup d'œil sur l'état des arts, des sciences et des lettres en Belgique, depuis 1830	I—XXVIII

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES VIGNETTES DE TEXTE.

PREMIER VOLUME.

En tête. — Sujet de fantaisie. I
Château de Walzin. VIII
En tête. — Sujet de fantaisie. . . . 9
Paysage de l'ancienne Flandre. . . . 11
Bas-relief romain. — Un chasseur. . 12
— La déesse Néhalénia . . . . . . *ib.*
Armes de la ville de Damme. . . . 14
En tête. — Vue de Gand. 17
Plan de Gand ancien. 21
Fragment du cloître de St.-Bavon. . . 25
Ruines de l'ancienne abbaye de St.-Bavon et de la tour de St.-Macaire, à Gand. . 27
Siége d'une ville au XIe siècle 31
Porte du château des comtes de Flandre, à Gand. 34
Bas-relief du XIIe siècle, à Gand . . . 39
Plan de Gand au XIIIe siècle. 42
Ruines d'un ancien monastère, à Gand. 43
Ancienne halle aux draps, à Gand. . . 44
Pierrier colossal, à Gand. 48
Maison des Utenhove, à Gand 49
Intérieur de l'église de St.-Pierre, à Gand. 56
Façade du Palais de Justice, à Gand . . 60
En tête. — Vue de Bruges. 63
Plan de Bruges ancien. 66
Plan du vieux bourg de Bruges. . . . 68
Chapelle du St.-Sang, à Bruges. . . . 71
Hôtel des comtes de Flandre, à Bruges. . 73
Ruines de l'église de Damme 76
Hôtel de ville de Bruges. 83
Chapelle de Jérusalem, à Bruges . . . 86
Chapelle de l'abbé de Foere, à Bruges. . 91
Abbaye des Dunes, à Bruges. 94
Chapelle des Dames anglaises, à Bruges. 95
En tête. — Anciens habitants de la Flandre 97
Plan d'Ostende au XVIe siècle 99
Le Phare, à Ostende. 101
Église de N.-D. de Pamèle, à Audenaerde. 109
Cheminée de Courtrai. 111
Portail intérieur de l'hôtel de ville d'Audenaerde 113
Intérieur de la halle d'Ypres. 119
Cloître de St.-Martin, à Ypres. . . . 122
Maison de Bois, à Ypres. 126
Cul-de-lampe. — Fantaisie. . . . 131
En tête. — Sujet de fantaisie. . . . 132
Cul-de-lampe. — Anciens habitants de la Flandre 136
En tête. — Anciens habitants du Brabant. 137
Navire porté sur des roues 143
Cul-de-lampe. — Fantaisie. 146
En tête. — Ancienne procession de l'Ommegang, à Bruxelles 147
Ruines d'une ancienne tour, à Bruxelles. 153
Une fenêtre de l'église de N.-D. de la Chapelle, à Bruxelles 155
Plan primitif de l'église des SS. Michel et Gudule, à Bruxelles. 159
Confessionnal de l'église des SS. Michel et Gudule, à Bruxelles. 162
Chaire de vérité de la même église. . . 164
Portrait de Locquenghien. 171
Ancien hôtel du comte d'Egmont, à Bruxelles 178
Allée Verte, à Bruxelles. 188
Hôtel de Nassau, à Bruxelles. 192
Fontaine du Marché au Poisson, à Bruxelles 195
Place Royale, à Bruxelles. 197
Palais du Roi, à Bruxelles. . . . 203
Jardin Botanique, à Bruxelles 205
Place des Martyrs, à Bruxelles. . . . 207
Maison moderne, à Bruxelles 209
Cul-de-lampe. — Armes de la Belgique. 211
Waterloo. 212
Château de Steen 217
Château de Gaesbeeck. 223
Château de Biersel. 225
Château de Bouchout. 226
En tête. — Vue de Louvain. 229
Jubé de l'église de St.-Pierre, à Louvain. 231
Tabernacle dans la même église . . . 235
Coutherel. 242
Château d'Héverlé. 250
Hôtel de ville de Léau. 258

TABLE DES VIGNETTES DE TEXTE.

Tabernacle de Léau 260
Tour d'Aurélien, à Aerschot. . 269
Cloître de Nivelles. 273
Ruines de Villers 276
En tête. — Vue de la Meuse. . . 279
Floreffe 287
Ruines du château de Samson. . . . 290
Ermitage de St.-Hubert 292
En tête. — Siége de Namur, sous Louis XIV. 296
La citadelle, à Namur. 299
Église de St.-Aubin, à Namur. . . . 309
Ruines de Poilvache 313
Bouvignes 315
Dinant 317
Roche à Bayard, près de Dinant. . . . 320
Château de Freyr 322
Ruines de Montaigle 324
Grotte du Han 328
Ruines de Rochefort 333

DEUXIÈME VOLUME.

En tête. — Portraits historiques . . . 1
En tête. — Mons primitif. . . 8
Hôtel de ville de Mons. 20
Église de Ste.-Waudru, à Mons. . 23
Tour du Beffroi, à Mons 25
Gilles de Chin terrassant le monstre . . 29
Ruines de l'abbaye d'Alne 33
Tombeau dans l'église de Trazegnies. . 37
Église du Château, à Tournai 46
Maison romane, à Tournai 47
Hôtel de ville de Tournai. 48
Église de Notre-Dame, à Tournai . . 54
Corps de garde, à Tournai 63
Fabrique de tapis, à Tournai . . . 65
Ruines de Mariemont. 69
Château de Rœulx 73
Église de Soignies 75
Parc d'Enghien. 81
Wespelaer 86
En tête. — Paysage des Ardennes. . . 87
Couronnement de Henri de Luxembourg. 93
Château de Durbuy 96
Ruines de La Roche 100
Porte de l'église de Bastogne . . . 105
Vue d'Arlon. 109
Ruines de Clairfontaine 112
Fragments d'autel d'un temple romain . 113
Ruines de l'abbaye d'Orval 118
Citadelle de Bouillon. 119
Porte de la citadelle de Bouillon . . 121
Fauteuil de Godefroid, à Bouillon. . 122
Pont de Bouillon . . . . *ib.*
Église de St.-Hubert 124
Château de Mérivart 126
Notger prêchant 128
Ruines de Franchimont 140
Plan incliné du chemin de fer, près de Liége 143
Église de St.-Barthélemy, à Liége. . . 146
Fonts baptismaux, à Liége 147
Église de Ste.-Croix, à Liége. . . . 149
Perron, à Liége. 164
Palais de Justice, à Liége. . . . 166
Pont des Arches, à Liége. 167
Cul-de-lampe 170
Tilff 171
Entrée de Spa 173
Limbourg 174
La Géronstère, près de Spa . . . 176
Huy 180
Portail de la Vierge, à Huy. 181
Rosace de l'église de Huy. 182
Ruines de Beaufort. 183
Tombes romaines, dans la Hesbaie . . 188
Château d'Amblève. 198
Château de Monjardin. 200
Cascade de Coo. 201
Tunnel des Mazures 203
Viaduc . . . . *ib.*
Viaduc 204
Viaduc de Dolhain. . . . . *ib.*
Les Mazures. 205
Château de La Rochette. . . . . *ib.*
Pépinster. 206
Pont du Val-Benoît 207
Machines fixes 208
En tête. — Fantaisie. 213
Cul-de-lampe. — Fantaisie. 218
Bourse d'Anvers 219
Chapelle de Rubens 228
Les Boucheries, à Anvers. 233
Intérieur de la citadelle d'Anvers . . . 237
Porte de Malines 238
Ancienne Halle aux draps, à Malines . 242
Bas-relief de Faydherbe 252
Beffroi de Lierre 259
Château de Westerloo. 263
Abbaye de Tongerloo. 264
Ancienne abbaye 267
Ruines de Colmont. 268
Fontaine de Pline, à Tongres . . . 274
Vierge byzantine, à Tongres . . . 277
Missel. 278
Amphore romaine 279
Entrée de la grotte de St.-Pierre, à Caster. 280

Portraits.

M. Quetelet II
M. Dumortier IV
MM. Rogier et de Theux. . . . VIII
M. de Gerlache XIV
M. Nothomb. XV
MM. de Stassart et Lesbroussart . . XVI
MM. de Bériot et Fetis. XXII
M. Wappers XXIII
MM. De Keyser et Verboeckhoven. . XXIV
MM. Gallait, G. Geefs et Simonis . . XXV
M. Baron. XXVIII

PAGINATION

DES

GRANDS SUJETS TIRÉS A PART (1).

Premier volume.

Pêcheurs de Blanckenberg I
Vue de Bruxelles, prise de Scheut IV
Hôtel de Gérard le Diable, à Gand . . . 37
Baudouin de Constantinople 38
Maison des Bateliers, à Gand 45
Hôtel de ville, à Gand. 54
Vestibule du Palais de l'Université, à Gand . . 59
Salle de Spectacle, à Gand. 61
Cheminée du Franc, à Bruges. 83
Tour du Beffroi, à Bruges. 88
Vue d'Ostende. 100
Hôtel de ville d'Audenaerde 110
Halle d'Ypres 117
Jubé de Dixmude 120
Costumes brugeois. 135
Vue de Bruxelles, prise de Saint-Gilles . . . 148
Église de Sainte-Gudule, à Bruxelles. 159
Hôtel de ville et Grande Place, à Bruxelles . . . 167
Église du Sablon, à Bruxelles 169
Vue du Bassin et de l'Allée Verte, à Bruxelles. 171
Vue du Parc et du Palais de la Nation, à Bruxelles. 198
Vue du Boulevard Botanique, à Bruxelles . . . 204
Dame en faille. 210
Brasseur 211
Laitière 212
Château de Laeken 214
Chateau de Tervueren. 219
Fonts baptismaux de l'église de N.-D. de Halle. . 227
Stalles de l'église de Sainte-Gertrude, à Louvain. 237
Hôtel de ville de Louvain. 245
Vue du lac de Léau 257
Chaire de vérité, à Nivelles. 274
Ruines de Villers (Brabant) 277
Vue de Marche-les-Dames, sur la Meuse 289
Vue de la Meuse, près de Namur. 294

Second volume.

Houilleurs. 1
Intérieur de l'église de Sainte-Waudru, à Mons . 24
Vue de Hornu (Hainaut). 32
Beffroi de Tournai. 49
Intérieur de la cathédrale de Tournai 56
Mausolée du prince de Croy, à Enghien 80
Vue de Bouillon. 120
Vue d'Argenteau (Liége) 139
Vue de Chèvremont (Liége). 141
Ruines de l'église d'Ans (Liége). 152
Chaire de l'église de Saint-Paul, à Liége . . . 156
Façade de l'église de Saint-Jacques, à Liége . . 158
Buffet d'orgue de l'église de Saint-Jacques, à Liége. 162
Vue du Perron et de la Violette, à Liége. . . . 164
Cour du Palais de Justice, à Liége 166
Vue de Spa. 175
Vue de Chaudfontaine (Liége) 204
Vue de Fraipont (Liége). 206
Vue du pont de Seraing (Liége 210
Botteresses (Liége) 212
Vue d'Anvers 220
Tour de la cathédrale d'Anvers 226
Église des Jésuites, à Anvers. 230
Salle des mariages, à l'hôtel de ville d'Anvers. . 232
Cour de la maison de Rubens, à Anvers. 235
Chapelle des ducs de Bourgogne, à Anvers. . . . 236
Section centrale des chemins de fer du royaume, à Malines 238
Tour de l'église de Saint-Rombaut, à Malines . . 249
Mausolée du prince de Méan, à Malines. 250
Porche de l'église de Tongres. 275
Cloître de Tongres. 277
La Famille royale. 280-I

(1) A la liste des grandes planches de *la Belgique Monumentale, Historique et Pittoresque*, il nous a paru utile d'ajouter les vingt-cinq gravures qui ont été publiées dans la collection des SITES ET MONUMENTS recueillis en Belgique. Elles y sont indiquées en caractères PETITES CAPITALES.

FIN DES TABLES.

La Belgique monumentale